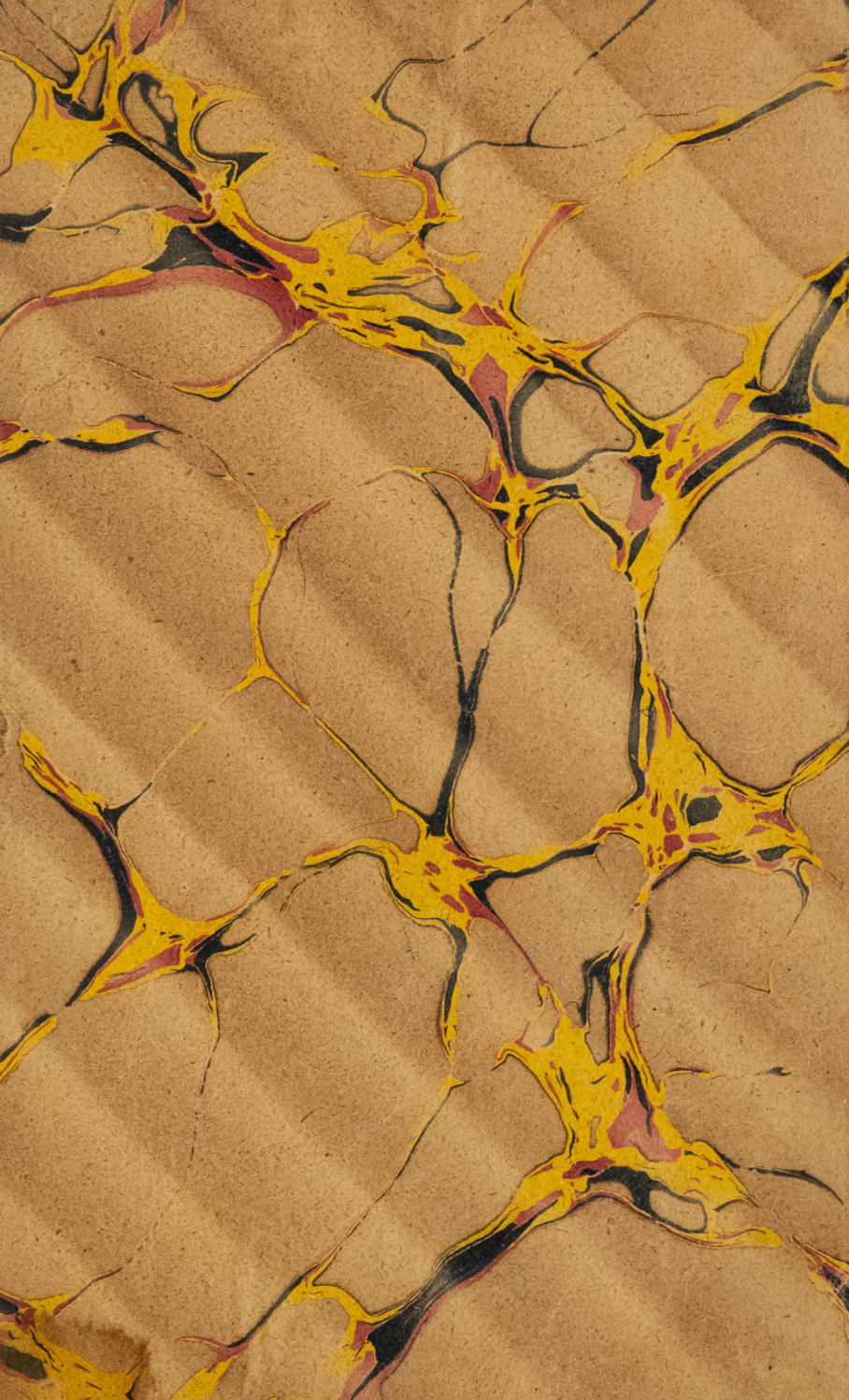




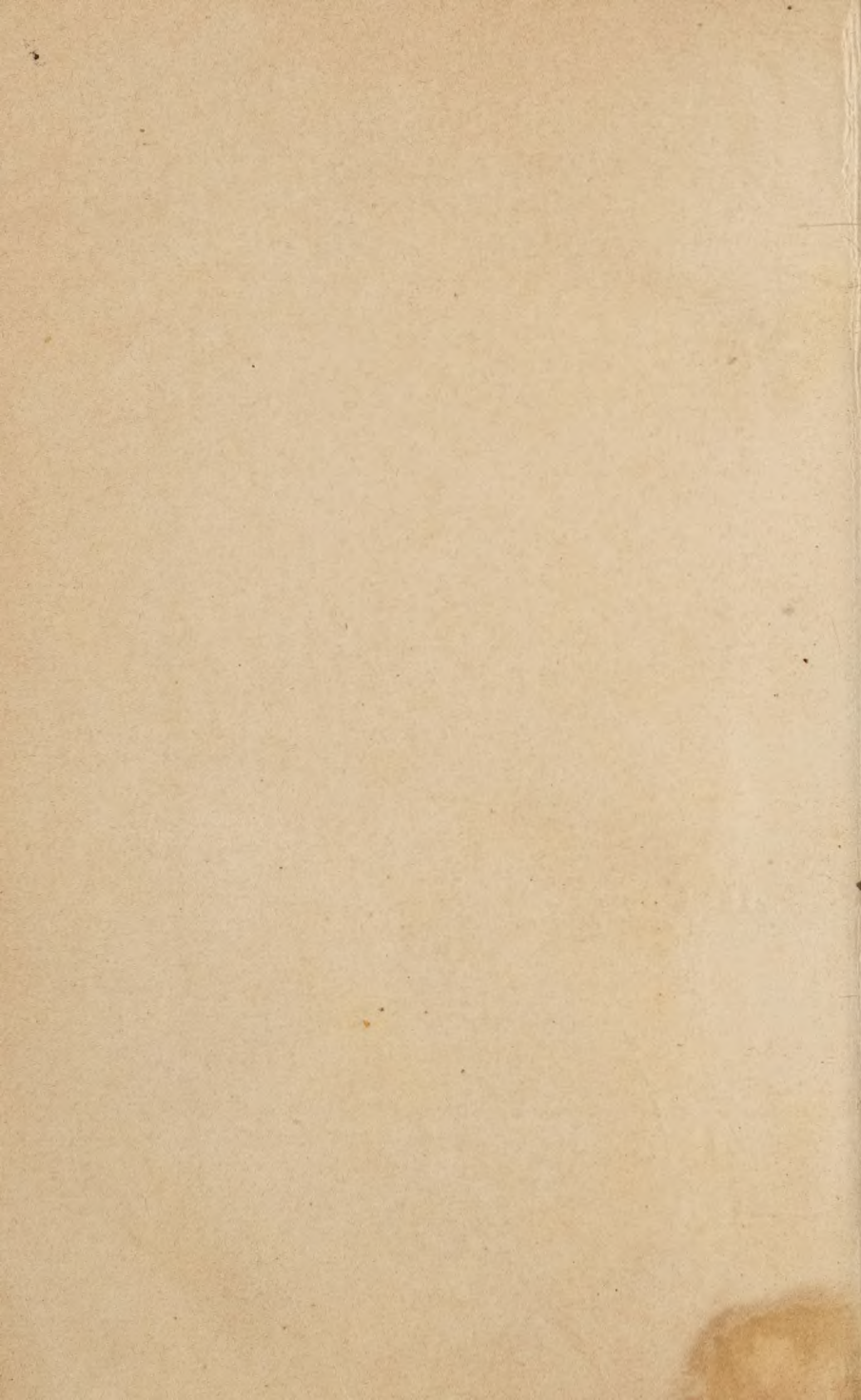














Q











# MR. ISAACS

FAN DE L'INDE MODERNE



ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ  
Μ. ΓΑΛΤΑΤΣ

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

|                              |   |         |
|------------------------------|---|---------|
| LE DOCTEUR CLAUDIUS.....     | 1 | volume. |
| CONTRE LE VENT.....          | 1 | —       |
| UN CHANTEUR ROMAIN.....      | 1 | —       |
| UN POLITICIEN AMÉRICAIN..... | 1 | —       |
| ZOROASTRE.....               |   | —       |

---



F. MARION CRAWFORD

---

# MR. ISAACS

ROMAN DE L'INDE MODERNE

PRÉFACE

PAR HENRY HOUSSAYE



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—  
1885

Tous droits réservés.





*Oh! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête  
Va dans la vaste mer plonger tes blonds cheveux,  
Avant de nous quitter, un seul instant arrête —  
Etoile de l'amour, ne descends pas des cieux!*

ALFRED DE MUSSET. — *Le Saule.*





## PRÉFACE.

« Croyez-vous l'influence des étoiles sur les destinées humaines? » demande Mr. Isaacs à Paul Griggs. Paul Griggs ne répond rien, mais il a toutes les raisons de partager sur ce point le sentiment de son interlocuteur. N'est-ce pas à sa bonne étoile que ce personnage, qui n'est autre que l'auteur même du roman, doit d'avoir pour voisin de table ce Monte-Christo de l'Inde, de se trouver mêlé à sa vie, de pénétrer avec lui chez le Maharajah de Baithopoor, de l'aider à sauver l'Émir Shere Ali, de connaître intimement l'adepte Ram Lal, et d'être témoin de ses miracles ou de ses tours de prestidigitation — la question reste indécise — enfin d'avoir pu écrire ce livre si étrange et si remarquable?

*L'Inde où nous fait voyager M. Marion Crawford ne ressemble guère à la vision féerique que Méry nous a donnée de la presqu'île du Gange. L'auteur de la GUERRE DU NIZAM dirait qu'on lui a changé son Inde et se détournerait de Simla, cette succursale de Carlsbad, de Luchon et de Saratoga. De fait, la civilisation qui a pénétré jusque sur les premiers contreforts de l'Hymalaya enlève un peu de couleur locale à ce pays du mystère et du merveilleux. Mais aussi, combien cette rencontre du vieux monde et du monde moderne crée d'antithèses en actions, singulièrement précieuses pour l'humoriste et pour le romancier. Une EPISCOPAL CHURCH sur les flancs du mont sacré des Aryas, le FAMILY HOTEL à quelques milles de la splendide résidence d'un Maharajah, les chasses aux tigres alternant avec les parties de polo, un receveur des contributions disputant contre un thaumaturge, des premiers-Londres du TIMES et des chansons de bayadères, des turbans et des casques de liège, des flots de perles et des flots de PALE ALE, des flirtations sous les rhododendrons géants entre un marchand*



*de pierreries, plus riche et plus beau qu'un prince des MILLE ET UNE NUITS, et une jeune miss qui reçoit comme gage de fiançailles une paire d'oreilles de tigre. Et tous ces personnages, toutes ces scènes, toute cette vie de plaisirs à outrance, au pied de ces immenses montagnes, que M. Marion Crawford décrit, sans recherche et sans emphase, avec une incomparable grandeur : —*

*Les Hymalayas inférieurs causent d'abord un désappointement extrême. Le tableau est immense, mais il n'est pas imposant. C'est à peine s'il paraît grand. Les parties basses sont, à première vue, une série de collines doucement ondulées et de vallons boisés que l'on s'imagine pouvoir parcourir presque tout entiers. Il faut quelque temps pour se rendre compte que tout ce paysage s'étend sur une échelle gigantesque ; que les haies vives sont des ceintures de rhododendrons arrivés à leur complet développement ; les ruisseaux, des rivières ; et les murs de pierres, des cimes de montagnes ; que pour parcourir aisément un pays semblable il faudrait monter un cheval de deux cents pieds de hauteur. On ne se rend pas compte tout de suite que la colline est une montagne de cinq à six mille pieds. Ces élévations paraissent simplement énormes,*



*mais sans beauté particulière, jusqu'à ce qu'on arrive à ces endroits favorisés par la nature, où quelque vigoureux contraste fait ressortir avec un relief stupéfiant l'abîme qui existe entre la base et le sommet. L'on se trouve tout à coup sur le bord vertigineux d'un précipice épouvantable taillé à pic, et dont l'horreur est telle que les plus émouvants souvenirs de la Jungfrau et de l'effrayante arête du Pitz Bernina s'effacent ou deviennent insignifiants. Le gouffre qui vous sépare de l'autre montagne ressemble à une immense bouchée enlevée à la terre par quelque Dieu vorace. Au loin, s'élèvent des pics neigeux comme on n'en a jamais rêvés dans un voyage en Suisse; la vallée sans fond située à vos pieds est remplie de ténèbres toutes striées de vapeurs, tandis que les pics placés au-dessus de votre tête brillent gaiement au soleil et reflètent ses larges rayons comme de gigantesques étendards blancs. Pendant que vous êtes là immobile, adossé prudemment à la montagne, une vision étrange, qui remue à peine et qui cependant est en mouvement, flotte entre vous et le merveilleux arrière-plan de l'horizon, une sorte de grand bouclier doré traverse rapidement les airs en traçant de grands cercles et en reflétant la lumière du soleil avec toute une gamme de teintes rouges. C'est l'aigle doré des Hymalayas qui vole au milieu de l'espace.*

*Chez M. Marion Crawford, le peintre de figures ne le cède pas au paysagiste. Abdul Hafiz, Miss Westonhaugh, M. Ghyrkins, Lord Steepleton Kildare sont des portraits achevés, sérieusement étudiés, peints d'une touche à la fois délicate et large, bien vrais et bien vivants. Ces divers personnages agissent en gens de cœur et parlent en gens d'esprit. Paul Griggs conte avec l'humour de Sterne, Mr. Isaacs argumente à la façon d'un PRIVAT-DOCENT d'Heidelberg, et l'on retrouve dans les dernières paroles du théosophe Ram Lal comme un écho de la sublime éloquence du PHÉDON.*

*On n'ignore point que le gouvernement de la libre Amérique a frappé d'un droit de trente pour cent les tableaux des peintres français, sous prétexte de protéger l'art national des Etats-Unis. Si les Américains écrivaient beaucoup de romans de la valeur de Mr. ISAACS, nos législateurs seraient bien avisés d'édicter aussi une loi de protection. La littérature des États-Unis finirait par faire une dangereuse concurrence aux romans naturalistes. Dans Mr. ISAACS, il y a*

---

*de l'esprit, des sentiments délicats, des idées élevées. Autant de mérites dédaignés par notre nouvelle école de romanciers, ces studieux investigateurs de l'égoût et de la sentine : ah ! ceux-là ne planent pas comme les aigles des Hymalayas. Au vol de l'aigle, ils préférèrent le travail de l'escarbot.*

HENRY HOUSSAYE.



# MR. ISAACS.

---

## I.

En dépit de Jean-Jacques et de son école, les hommes ne sont pas nés libres partout ; ils ne sont pas non plus nés partout dans les chaînes, à moins que ces chaînes n'aient été forgées par leurs propres mains. Dans certains pays, une liberté excessive ou une tyrannie extrême favorise l'avènement des aventuriers ; c'est surtout là qu'un homme, soit par la force de sa volonté, soit par sa servilité plus puissante encore, peut arriver au faite de la grandeur ; l'absence de ces qualités peut au contraire le faire tomber jusqu'au dernier degré de l'échelle sociale.

Partout où la liberté dégénère en licence, des coquins hardis et sans scrupules, poussés par leur invincible instinct de pillage, peuvent accaparer et accapareront certainement les richesses, les honneurs, et les positions légitimement dus à d'autres ; dans les contrées plus nombreuses et

certes plus malheureuses où le pouvoir d'un tyran remplace la loi de Dieu, un infatigable flatteur, patient aux coups et sobre devant la bonne chère, arrivera assurément à la puissance.

Sans aucun doute l'Orient, où un despotisme soit héréditaire, soit traditionnel n'a jamais cessé d'exister de mémoire d'homme, où un instinct de domination infiniment pire que l'esprit féodal lui-même a été infusé dans le sang et dans l'âme des premières races, l'Orient, dis-je, semble, bien plus qu'un pays libre, favoriser la naissance et le développement du véritable aventurier. Dans un pays libre, en effet, la majorité peut élever et renverser le favori de la fortune, tandis que sous un régime despotique la chose est impossible. De tous les pays de l'Orient qui se trouvent dans cette situation, la Russie est le plus rapproché de nous ; peut-être, cependant, comprenons-nous mieux le caractère des Chinois que celui des Russes. L'empire ottoman et la Perse ont toujours été dominés par une bande d'adroits courtisans agissant par l'entremise de leur maître nominal, tandis que l'Inde, sous le doux régime britannique, offre un parfait exemple d'un impitoyable despotisme militaire qui n'épargne ni le sang ni la ruse pour soutirer leur dernier liard à de misérables esclaves, car ils ne sont rien de plus, et pour dépouiller les riches de leurs légitimes possessions. Tous ces pays abondent en légendes d'aventuriers partis de très bas et arrivés au commandement d'armées, de marchands épousant des princesses, d'intrépides ma-



rins devenus amiraux, de fils cadets de pairs d'Angleterre sans éducation, mourant en possession indiscutée de millions mal acquis. Avec le personnalisme despotique de Napoléon I<sup>er</sup> s'ouvrit en France une nouvelle ère pour les aventuriers. Ce n'étaient plus toutefois des aventuriers élégants et accomplis comme M. de Saint-Germain, Cagliostro, ou la comtesse de la Motte, mais des gens de sac et de corde qui se mettaient en évidence par la violence et la force brutale.

L'aventurier oriental offre infiniment plus de charme et d'esprit romanesque. Il y a là-bas très peu de coups à donner et très peu de sang à répandre, mais quand on doit en venir là, on le fait aussi tranquillement que possible. Lorsqu'un sultan veut se débarrasser d'une femme superflue, il la fait simplement mettre dans un sac avec un peu de plomb et jeter sans bruit dans le Bosphore. Le bon vieux Rajah de Mudpoor commit son meurtre sans aucun scandale et lorsque la bénigne Angleterre désire garder un secret, l'homme est pendu dans un endroit paisible où il n'y a pas de reporters. Comme dans les tragédies grecques, le massacre a lieu dans la coulisse ; aucune idée de gloire ne s'attache à la chose, il ne s'agit que d'une question d'intérêt. L'ombre du mort apparaît parfois dans les colonnes de quelques journaux indiens indiscrets et pousse un petit *Otototoi!* à la façon de l'ombre de Darius, mais la bonne Angleterre n'accorde que peu d'attention à de semblables apparitions. Quoique ce rôle d'aventurier absolu soit peu recherché



en Orient, une vaste carrière est ouverte au flatteur circonspect et intelligent ; il y a place aussi pour l'honnête homme supérieurement doué et suffisamment affranchi des préjugés orientaux pour profiter énergiquement des occasions et distancer tous ses concurrents par son initiative et son infaillible prévoyance.

J'ai jadis connu en Orient un homme qui n'était ni un courtisan ni un flibustier, mais qui par sa vigueur et son énergie était arrivé à se créer une fortune immense et à posséder la puissance que donne la fortune ; cependant ses grandes idées sur les fins de l'humanité auraient dû le détourner de tout rôle prédominant en politique. Bon chien chasse de race, dit un proverbe qui s'applique aussi bien aux chevaux, aux bestiaux, et aux hommes qu'aux chiens ; et dans cet homme, qui était un admirable type de la race aryenne, les qualités qui ont fait de cette race la dominatrice du monde avaient atteint leur plus haute intensité. En dire plus long entraînerait un ethnographe dans un labyrinthe de conjectures, mais l'histoire est trop tentante pour que je renonce à la raconter, quoique ledit ethnographe perdrait la tête en s'efforçant de résoudre le problème.

En septembre 1879, à l'époque du meurtre de Sir Louis Cavagnari à Caboul, j'étais à Simla, dans le Bas-Himalaya, où m'appelaient les intérêts d'un journal anglo-indien, dont j'étais alors le directeur. Dans d'autres pays, notamment en Europe et en Amérique, il y a des centaines d'endroits sur le bord de la mer ou sur le flanc des

montagnes où l'on peut faire des cures efficaces par l'aérophérapie ou les eaux thermales. Les souverains du Continent, suivant l'aristocratique et saint exemple qu'ont donné les évêques de Salzbourg, pendant les huit derniers siècles, ont proclamé que l'air et les eaux de Hofgastein constituaient le seul et unique calmant pour un cerveau royal surmené par son zèle. Au sybarite, on recommande Ems, Wiesbaden, ou Aix-la-Chapelle ; au voluptueux à peu près incurable, on conseille Aix en Savoie ou Carlsbad en Bohême. Dans notre pays merveilleusement privilégié, les Bethesdas abondent dans chaque État, depuis les eaux attrayantes de Saratoga jusqu'aux sources magnétiques de Lansing, Michigan ; depuis Virginia, la perle des eaux jaillissantes, tièdes, chaudes, sulfureuses, alunées, jusqu'aux sources bouillantes de l'Arkansas, l'ultima Thulé des malades errants. Mais dans l'Inde, quelle que soit la maladie, petite ou grande fièvre, fièvre alcoolique, malaria attrapée à la chasse au tigre dans le Terai, ou dyssenterie gagnée sur les bords du Gange, il n'y a qu'un seul remède, les montagnes, et, entre toutes les stations de montagnes, Simla.

Placée sur les flancs orgueilleux de l'Himalaya, Simla ou Shumla, comme l'appellent les indigènes, est assaillie pendant la période de la mousson pluvieuse par d'innombrables clients. C'est encore pis que Bagnères-de-Bigorre, cette station étrange où un aimable Français demande plaisamment à la dame avec laquelle il cause la



permission de la quitter brusquement et d'aller cracher le poumon qui lui reste, la perte du premier l'ayant amené là.

Tout le haut personnel gouvernemental émigre à Simla pendant l'été : Vice-Roi, membres du Conseil, employés d'administration, imprimeurs, solliciteurs. Les hauts fonctionnaires des plaines y amènent leurs femmes, leurs filles, et leurs maladies de foie. Les journalistes y affluent pour y attraper au vol les nouvelles qui peuvent transpirer à travers les auvents des régions gouvernementales et même, à défaut de ces maigres informations, pour en fabriquer autant qu'il est nécessaire pour remplir les colonnes de leurs journaux quotidiens. Sur les rampes du Jako, l'éminence boisée qui domine la ville, un habile industriel allemand a établi une salle de concerts et un jardin-brasserie ; là, M<sup>me</sup> Blavatzki, le colonel Olcott, et M. Sinnett se livrent mystérieusement à l'accomplissement de leurs miracles au milieu des rhododendrons ; l'opulent touriste américain, le botaniste de Berlin, et le futur pair de la Grande-Bretagne viennent compléter cette foule cosmopolite. Il n'y a pas d'autres routes carrossables à Simla proprement dite qu'un chemin étroit ; il était exclusivement réservé au Vice-Roi lorsque j'y étais ; il en est sans doute de même aujourd'hui. Tout le monde monte à cheval : hommes, femmes, enfants ; on y peut voir en abondance toutes les espèces de chevaux, depuis les pur sang de Lord Steepleton Kildare jusqu'au grand cheval à croupe arrondie de M. Currie

Ghyrkins, le receveur des impôts de Mudnugger, dans le Bengale. Mais, pour le moment, je ne veux pas m'étendre longuement sur la description de ce lieu exceptionnel où le baron de Zach aurait pu contrôler victorieusement sa démonstration de l'attraction des montagnes sur le pendule. Après avoir achevé de m'orienter et d'installer mes domestiques et mon bagage dans un des hôtels en renom, je me mis à regarder autour de moi et, en intelligent observateur américain, comme je me flatte de l'être, je trouvai un plaisir extrême à étudier la physionomie de tel ou tel personnage de la foule changeante réunie sous la verandah et sur l'esplanade à mesure qu'elle attirait mon attention.

Enfin l'heure du dîner arriva. Je suivis les convives dans la grande salle à manger et je pris mon siège. La chaise qui m'était réservée était la dernière d'un côté de la longue table, et la place qui était en face de moi était vide; mais deux serviteurs, magnifiquement vêtus et coiffés de turbans blanc et or, se tenaient les bras croisés derrière la chaise, paraissant attendre leur maître. Celui-ci ne tarda pas à arriver. Je ne me rappelle pas avoir jamais été frappé aussi vivement par la vue d'un homme. Il s'assit en face de moi, et immédiatement un de ses deux serviteurs, ou *khitmatgars*, comme on les appelle, sortit et rentra portant un riche gobelet et un ancien flacon de Venise, du style le plus pur. Après avoir rempli le premier d'eau fraîche, il le présenta cérémonieusement à son maître. Un buveur d'eau dans l'Inde est tou-



jours un phénomène, mais je n'avais jamais vu un buveur d'eau user d'un service aussi artistique que ce gobelet et ce flacon. J'étais intéressé au delà du possible et au point d'en perdre mon calme ; en observant la sobriété de cet homme, car il mangea peu, je le comparai à nos voisins de table qui semblaient, comme les prisonniers de Circé, faire assaut d'intempérance et rivaliser à qui engloutirait le plus de bœuf et de mouton de montagne et absorberait le plus de *pegs*, ces horribles mélanges d'alcool, de glace, et de soda-water, qui ont ruiné tant de vigoureuses constitutions sous le soleil des tropiques. Tout en le regardant, l'idée me vint qu'il devait être Italien. Je l'examinai attentivement et je guettaï un mot qui trahît son accent. Il parla à son serviteur en hindoustani ; je remarquai tout de suite sa façon particulière d'articuler les consonnes : jamais un homme du Nord ne pourrait acquérir cet accent.

Avant de continuer, laissez-moi essayer de décrire Mr. Isaacs ; après notre première rencontre je ne l'aurais pu faire d'une façon aussi satisfaisante, mais des relations plus étroites par la suite et les événements que j'ai à raconter me donnèrent tant d'occasions de l'observer, que les plus petits détails de sa personne et de ses manières sont restés gravés pour jamais dans ma mémoire.

Isaacs était un homme de taille plus que moyenne, sans être absolument grand. Que ses mouvements fussent impétueux ou réfléchis, ils étaient toujours empreints d'aisance et d'élégance,

et il conservait ainsi une grâce qui tenait évidemment à sa parfaite conformation. L'équilibre complet de toutes les parties de sa personne, la symétrie absolue de chaque muscle, l'égale distribution d'une force ni colossale ni écrasante, mais toujours prête à l'action, l'élégance naturelle du geste : tout indiquait un corps dans lequel l'harmonie était la caractéristique dominante. Ce corps infiniment souple et bien proportionné n'était que le piédestal, pour ainsi dire, du noble visage et de l'intelligence plus noble encore auxquels il devait son animation et son port majestueux. Son visage d'un ovale allongé et d'une merveilleuse teinte olivâtre presque transparente appartenait absolument au type oriental : des sourcils proéminents et arqués, d'un dessin délicat, se développaient au-dessus d'un nez légèrement aquilin, mais dont les narines bien ouvertes dénotaient une énergie active. Sa bouche, souvent souriante ne riait jamais et, bien que fermées, les lèvres n'étaient ni minces, ni tordues ; elles n'indiquaient pas la ruse comme dans beaucoup de visages orientaux, elles avaient plutôt la plénitude grecque, et leurs lignes étaient toujours prêtes à exprimer la sympathie ou le mépris ; les traits supérieurs au contraire semblaient vouloir dominer toute impression, comme le rude Arabe, aux épaules carrées, arrête son cheval rebelle ou lui rend les rênes à son gré.

Mais quoique Mr. Isaacs fût doué par la nature généreuse d'une exceptionnelle beauté, ce n'est pas cette beauté qui attirait d'abord l'attention



de l'observateur. J'ai parlé de son gracieux visage et de ses traits parfaitement iraniens, mais à notre première entrevue je les avais à peine remarqués. Je fus subjugué et fasciné par ses yeux. J'avais vu une fois, en France, un joyau composé de six pierres précieuses; chacune d'elles était une gemme d'une grande valeur; elles étaient disposées de telle sorte qu'elles semblaient ne former qu'une masse solide, jetant un éclat étrange qui changeait de couleur à chaque mouvement et multipliait mille fois la lumière du soleil. Si je voulais comparer les yeux de mon ami à quelque objet extérieur, je trouverais que la comparaison est imparfaite en la prenant dans ce chef-d'œuvre de l'art du joaillier. Ses yeux étaient noirs et d'une grandeur remarquable; mi-clos, ils étaient longs et fendus en amande; s'ils s'ouvraient au contraire sous l'empire de la colère ou de la surprise, ils avaient la rondeur et la hardiesse perçante de ceux de l'aigle. Il y avait en eux une profondeur et une lumière vitale qui résumaient la force de cent générations de mages persans. Leur flamboiement trahissait la richesse d'une nature divine qui n'a besoin ni de nourriture ni de boisson forte pour entretenir sa puissance.

Mon opinion était faite. D'après ses yeux, sa sobriété, sa prononciation, il devait certainement être Italien. Etant né moi-même en Italie, quoique de parents américains, je m'adressai à lui en italien, me sentant assez sûr de sa réponse. A ma grande surprise, et quelque peu à ma confusion, il me répondit en deux mots de grec mo-

derne : « δὲν ἐνόησα » — « Je ne comprends pas. » Evidemment il supposait que je parlais grec : il me répondait par la seule phrase qu'il connût dans cette langue et encore cette phrase était-elle incorrecte.

— Pardonnez-moi, — dis-je en anglais, — je croyais que vous étiez un compatriote et je me risquais à vous parler dans ma langue natale. Puis-je vous demander si vous parlez anglais?

Je ne fus pas peu étonné lorsqu'il me répondit en très pur anglais et avec l'habitude évidente de cette langue. Nous engageâmes la conversation et je trouvai qu'il était spirituel, vif, pénétrant, très intéressant, et tout à fait au courant des questions anglo-indiennes et anglaises; il paraissait aussi avoir beaucoup lu. Un dîner indien est une longue affaire, de sorte que nous eûmes amplement le temps de rompre la glace, chose toujours facile pour tous autres que des Anglais. Quand, après le dessert, il m'invita à venir fumer avec lui dans son appartement, je profitai volontiers de l'occasion. Nous nous quittâmes pendant quelques instants et j'envoyai mon domestique au directeur de l'hôtel pour demander le nom du singulier gentleman qui avait l'air d'un Italien et qui parlait anglais comme un élève d'Oxford. Ayant appris que c'était un « Mr. Isaacs », je me dirigeai vers son appartement à travers verandahs et corridors, précédé par un *chuprassie* (1) et suivi par mon valet de chambre.

(1) *Chuprassie* — messenger, serviteur armé.



Dans l'Inde, la mode du *hookah* ou narghilé est depuis longtemps abandonnée par la société anglaise. Le narghilé a été détrôné et remplacé par le *cheroot* de Burmah ou de Trichinopoli, par la cigarette d'Egypte, et par les cigares de Manille ou de la Havane, plus dispendieux. Toutefois, dans le premier feu de mon enthousiasme pour l'Orient je m'étais risqué à suivre l'ancienne mode et je fus si ravi par le parfum capiteux et doux du narghilé, appareil du reste encombrant, que je ne l'ai jamais délaissé tant que je suis resté dans l'Inde. Quand donc Mr. Isaacs m'invita à venir fumer dans son appartement, ou plutôt devant son appartement, car l'air de septembre était encore chaud dans les montagnes, j'ordonnai à mon domestique d'apporter l'appareil et de le préparer. Je franchis moi-même la porte vitrée, selon l'invitation de mon hôte, curieux de voir l'espace d'habitation dans laquelle un homme tellement différent de ses semblables passait ses mois d'été. Pendant les quelques minutes qui suivirent mon entrée, je ne pus parler et à peine respirer. Il me semblait que j'étais tout à coup transporté dans les souterrains où le méchant magicien envoya Aladin à la recherche de la lampe merveilleuse. Une lueur douce mais intense remplissait la pièce; je ne pouvais toutefois immédiatement comprendre d'où elle venait, ni même, je crois, la regarder, tant j'étais ébloui par la splendeur merveilleuse des objets que rencontraient mes yeux. Au premier coup d'œil, il me sembla que les murs et le plafond étaient recou-

verts d'or et de pierres précieuses, et, en réalité, c'était presque littéralement vrai. La pièce, je le vis bientôt, était petite, au moins pour l'Inde, et chaque espace utilisable, coins et recoins, étaient remplis d'ornements d'or et de pierreries, armes étincelantes ou idoles bizarres mais resplendissantes. Il y avait des sabres dans leurs fourreaux ornés d'un bout à l'autre de diamants et de saphirs, la poignée était en rubis enchâssés dans de l'or massif, c'étaient les dépouilles de quelque rajah ou de quelque nabab vaincu dans la révolte. Je vis aussi des narghilés de quatre pieds de haut curieusement travaillés et incrustés de perles fines venant de Bagdad ou de Hérat ; des aiguères d'or et des coupes de jade ; des yatagans de Turquie et des idoles de l'extrême Orient. De somptueuses lampes octogonales du modèle oriental pendaient au plafond et, alimentées d'huiles aromatiques, répandaient leur douce lumière sur tout ce qui les environnait. Le plancher était couvert d'un riche et moelleux tapis ; des divans étaient encombrés de coussins de soie et d'or aux riches couleurs. Dans un coin, qui semblait le lieu de repos favori de mon hôte, gisaient ouverts deux ou trois manuscrits arabes magnifiquement enluminés et, sortant d'un réchaud d'argent, un mince filet de fumée d'un blanc de neige répandait un léger parfum dans l'atmosphère calme. Me trouver transporté subitement dans un pareil milieu au sortir des banalités de convention d'un hôtel anglo-indien raide et empesé, c'était là quelque chose de nou-



veau et d'extrêmement délicieux. Rien d'étonnant si je restai muet et émerveillé. Mr. Isaacs demeura près de la porte pendant que je recommençais à jouir de l'étrange spectacle auquel il me faisait assister. A la fin, je détournai mes regards et, après avoir contemplé la magnificence de toute cette richesse inanimée, je fus cloué sur place par le majestueux visage et l'expression de ce mystérieux personnage qui, par un coup de sa baguette, ou, pour parler plus prosaïquement, par une invitation à venir fumer, m'avait arraché à la réalité vulgaire et transporté dans un sanctuaire peuplé des plus riches fantaisies et des inestimables réalités du magique Orient. En le contemplant, il me sembla que l'éclat des lampes était renvoyé et doublé par ses yeux noirs ; ils me paraissaient plus que jamais semblables aux pierres précieuses tant ils étaient embrasés par le feu intérieur de son âme divine. Pendant quelques instants nous demeurâmes ainsi ; il s'amusaït évidemment de mon étonnement ; j'étais fasciné et ému par le mystère profond de sa personne et de ses richesses.

— Oui, — dit Isaacs, — vous êtes naturellement émerveillé de mon petit Eldorado si bien caché dans le rez-de-chaussée d'un hôtel banal. Peut-être aussi êtes-vous surpris de m'y trouver. Mais venez à l'air, votre hookah est allumé et les étoiles aussi.

Je le suivis dans la verandah où étaient rangées les longues chaises en bambou du pays et prenant le tuyau du narghilé des mains du solennel

musulman dont le devoir était de le préparer, je m'abandonnai à cette paisible indolence dont on ne jouit que dans les contrées tropicales. Silencieux et par le fait parfaitement heureux, j'aspirais lentement la vapeur odorante du tabac mélangé d'herbes aromatiques et de miel dont le hookah était plein. Aucun bruit ne se faisait entendre, excepté le monotone bouillonnement de la fumée passant à travers l'eau ou le doux bruissement des feuilles du gigantesque rhododendron qui profilait dans la nuit, au milieu de la pelouse, ses ténébreuses ramures. Il n'y avait pas de lune, mais les étoiles scintillaient d'un vif éclat et la blancheur de la voie lactée déployait au-dessus de nos têtes comme le sillage d'un grand navire céleste ; la douce lueur des lampes de la chambre d'Isaacs jetait une teinte dorée sur la moitié de la verandah, et le brûle-parfum, lorsque la brise légère soufflait sur les charbons, envoyait au dehors un petit nuage parfumé qui se confondait agréablement avec l'odeur du *chillum* de la pipe. Le serviteur en turban, à peine visible dans l'ombre, était accroupi sur la dernière marche de l'escalier, à une petite distance, comme les Hindous le font pendant des heures entières. Isaacs se tenait étendu sur sa chaise, les mains croisées au-dessus de sa tête, et la lumière tombait par la porte ouverte sur l'embouchure du narghilé, constellée de diamants. Il soupira, un soupir à moitié de regret, à moitié résigné, comme s'il eût été sur le point de parler, mais son âme som-



meillait encore, et le profond silence continua. Pour moi, j'étais tellement absorbé dans mes réflexions sur les choses que j'avais vues que je n'avais rien à dire ; l'étrange personnalité de cet homme me troublait et je désirais le laisser d'abord me parler de lui-même, à supposer qu'il voulût bien me confier quelque chose de ses pensées. Il y a des moments où le silence nous semble sacré, solennellement sacré. Nous avons alors le sentiment que parler serait presque un sacrilège, quoique nous soyons incapables de nous expliquer les causes de notre mutisme. Dans de semblables moments chacun semble instinctivement subir la même influence et la première personne qui rompt le charme ressent une sensation d'embarras et dit quelque lourde sottise, ou bien, ayant conscience que l'avantage est contre elle, elle s'affranchit de tout sentiment de rigorisme et de laconisme. Pendant que je fumais, regardant le grand foyer rouge du narghilé, un petit charbon poussé par la combustion, tomba et fit tinter le pied de métal. L'oreille attentive du serviteur qui était sur les marches perçut le bruit ; il se leva et s'avança pour arranger le feu. Il n'avait point parlé, mais son mouvement avait fait diversion. Le charme fut rompu.

— Les Allemands, — fit Isaacs, — disent qu'un ange passe sur la maison. Je ne crois pas cela.

Cette remarque me surprit. Il ne me semblait pas tout à fait naturel que Mr. Isaacs commen-

çât par parler des Allemands, et, au ton de sa voix, j'aurais presque pu m'imaginer qu'il regardait ce proverbe comme un article de foi accepté par les races teutoniques en général.

— Je ne le crois pas, — répéta-t-il avec réflexion. — Il n'y a rien qui ressemble au passage d'un ange; c'est abuser des mots. S'il y a des êtres tels que les anges, on ne peut expliquer leur changement de lieu par le mouvement, parce que, en raison de leur nature même, de tels changements doivent être instantanés et n'impliquent pas comme élément nécessaire la succession du temps. Avez-vous jamais beaucoup réfléchi à la nature des anges? Mais, au fait, pardonnez ma brusquerie, et comme il n'y a là personne pour nous présenter l'un à l'autre, comment vous appelez-vous?

— Je m'appelle Griggs... Paul Griggs. Je suis Américain, mais je suis né en Italie. Je sais que vous vous appelez Isaacs; mais, franchement, je ne comprends pas comment vous portez ce nom, car je ne pense pas que vous soyez ni Anglais, ni Américain, ni Juif d'origine.

— Vous avez tout à fait raison, — répliqua-t-il, — je ne suis ni Yankee, ni Juif, ni mangeur de bœuf; je ne suis même pas Européen du tout. Et comme probablement vous ne devineriez pas ma nationalité, je vous dirai que je suis Persan, pur Iranien, descendant dégénéré de Zoroastre, comme vous l'appellez, quoique je suive la religion du Prophète, dont le nom soit béni! — ajouta-t-il avec une expression de physionomie que je ne



pus définir. — Je me fais appeler Isaacs pour la commodité de mes affaires. Il n'y a pas de secret là-dedans, car beaucoup de gens savent mon histoire; mais ce nom a un parfum sémitique qui convient bien à mon genre d'occupations et il est plus simple et plus court à écrire pour les Anglais que Abdul Hafiz-ben-Isâk, qui est mon nom légal.

— Puisque vos affaires sont assez importantes pour vous avoir fait changer de nom, puis-je vous demander ce que sont vos affaires? Elles paraissent devoir être lucratives, à en juger par l'accumulation d'objets de grand prix sur lesquels vous m'avez permis de jeter un coup d'œil.

— Oui, je m'occupe de choses de luxe. Je fais le commerce des pierres précieuses et d'autres objets de grande valeur. Un de ces jours je vous montrerai mes diamants; ils valent la peine d'être vus.

Ce n'est pas chose rare de rencontrer dans l'Inde des Asiatiques de toutes les nationalités qui vendent et achètent des pierres précieuses et qui s'enrichissent dans ce commerce. Je pensais qu'Isaacs était venu par Bagdad avec quelque caravane et qu'il s'était fixé dans le pays. Je m'expliquais moins sa parfaite connaissance de la langue anglaise qu'il parlait comme s'il avait été élevé à Oxford ou à Eton, sa complète aisance dans des vêtements de coupe anglaise, et, moins que tout le reste encore, ses manières policées; elles dénotaient une grande habitude de la civilisation européenne. Cependant, en raison de sa

jeunesse apparente, il ne pouvait avoir fait un long séjour en Europe, car je supposais qu'il était venu dans les Indes à l'âge de seize ou dix-sept ans. Une curiosité très excusable me poussa donc à en faire la remarque.

— Vous avez dû venir ici bien jeune, — dis-je. — Un véritable Persan ne peut apprendre à parler anglais comme un élève de l'Université et citer des proverbes allemands après un séjour de quelques années, à moins qu'il ne possède le secret par lequel l'initié absorbe la science sans effort et se l'assimile sans le laborieux procédé de la digestion intellectuelle.

— Je suis plus âgé que je ne le parais... beaucoup plus âgé. Il y a douze ans que je suis dans l'Inde; ma facilité naturelle pour apprendre les langues et mes relations continuelles avec des Anglais, qui connaissent parfaitement leur langue, m'ont fait acquérir une certaine aisance d'élocution et m'ont rendu tout à fait maître de votre accent. Mon existence a été assez aventureuse. Je ne vois pas d'inconvénient à vous la raconter quelque peu, surtout parce que n'étant pas Anglais, vous m'écoutez sans prévention. Mais réellement, avez-vous envie d'un long récit?

Je le priai de poursuivre et fis signe au serviteur de bourrer nos pipes afin que nous ne fussions pas dérangés. Quand cela fut fait, Isaacs commença.

— Je vais tâcher de raconter brièvement une longue histoire. Nous autres Persans nous aimons



à écouter de longs récits, comme nous aimons à nous asseoir et à regarder une danse de bayadères. Mais, personnellement, nous n'aimons ni à danser ni à conter de longues histoires nous-mêmes. J'abrègerai donc autant que possible. Je suis né en Perse, de parents Persans, comme je vous l'ai dit, mais je ne fatiguerai pas votre mémoire de noms qui ne vous sont pas familiers. Mon père était un riche commerçant dont les affaires prospéraient; il connaissait très bien les littératures arabe et persane. Je manifestai de bonne heure un goût très vif pour les livres et toute facilité me fut donnée de suivre mon inclination. A douze ans, je fus enlevé par une troupe de marchands d'esclaves et emmené en Turquie. Je vous laisse deviner mes larmes et mon indignation. Nous voyageâmes rapidement et mes ravisseurs me traitèrent bien; c'est leur habitude avec leurs prisonniers, car ils savent que la valeur d'un esclave dépend de sa santé et de sa mine lorsqu'il est amené sur le marché. A Istamboul, je fus bientôt vendu; mon bel extérieur et mes talents d'écrivain et de chanteur me firent atteindre un prix élevé. Ce n'est pas rare que des enfants soient ainsi volés et vendus. Un riche pacha est toujours prêt à les payer. Le sort de ces esclaves n'est généralement pas heureux.

Isaacs s'interrompit un moment et tira deux ou trois longues bouffées de fumée.

— Voyez-vous cette étoile qui brille au Sud? — dit-il, en la montrant avec son long tuyau enrichi de pierreries.

— Oui. Ce doit être Sirius.

— C'est mon étoile. Croyez-vous à l'influence des étoiles sur les destinées humaines? Naturellement, vous n'y croyez pas; vous êtes Européen : comment y croiriez-vous? Mais, continuons. Les étoiles, ou le destin, ou Kali, ou quelque nom que vous donniez à votre *Kismet*, à votre part de bien et de mal, m'ont donné une existence un peu plus heureuse que n'est habituellement celle des jeunes esclaves en Turquie. Je fus acheté par un vieillard très riche et excessivement instruit. Je possédais si bien la langue arabe qu'il en fut charmé et il résolut alors de faire de moi un élève et non un serviteur, propre seulement à apporter son café et sa pipe, ou un esclave destiné à l'assouvissement de ses vices. Rien de plus heureux n'aurait pu m'arriver. Je fus installé dans sa maison et traité avec bonté, quoiqu'il m'astreignît rigoureusement à étudier. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'avec un tel maître je fis de grands progrès et qu'à l'âge de vingt et un ans j'étais, pour un Turc, un jeune homme d'une éducation supérieure. Mon maître mourut alors subitement et je fus plongé dans une grande détresse. Naturellement j'étais resté esclave, c'est-à-dire que je pouvais être vendu à tout instant. Je m'enfuis. Actif et dur à la fatigue, quoique je n'aie jamais possédé une grande force physique, je supportai aisément un long voyage à pied malgré les privations et le manque d'abri. Tombant au milieu d'une caravane de pèlerins, je



reconnus qu'il était sage de me joindre à eux dans leur marche vers La Mecque. J'étais, naturellement, bon mahométan, comme je le suis aujourd'hui, et ma science du Coran m'attira bientôt une certaine réputation dans la caravane. On me considérait comme une bonne acquisition et aussi comme un pèlerin de choix. Ma constitution exceptionnelle me protégea contre les maladies et l'épuisement qui emportèrent beaucoup de mes compagnons durant la route, et les autres pèlerins, en considération de ma jeunesse et de ma piété, me donnaient volontiers les quelques poignées de riz et de dattes dont j'avais besoin pour soutenir mes forces. Vous avez lu beaucoup de choses sur La Mecque; et dans les plaines, votre *hadji* (1) barbier, qui y est allé bien entendu, vous aura sans aucun doute raconté ses aventures des douzaines de fois, suivant son habitude. Comme vous pouvez bien vous l'imaginer, je n'avais aucune envie de retourner du côté de la Turquie avec mes compagnons. Après avoir accompli toutes les pratiques consacrées, je me dirigeai sur Yeddah où je montai à bord d'une embarcation arabe devant toucher à Moka et porter du café à Bombay. Il fallait gagner mon passage et comme je n'avais fait mon apprentissage de marin que sur les caïques de la Corne d'Or, vous comprendrez tout de suite que le capitaine du navire eut souvent l'occasion de me trouver en faute. Mais mon agi-

(1) *Hadji* — pèlerin.

lité et ma vive intelligence m'attirèrent sa sympathie, et en peu de jours j'en avais appris assez pour haler un cordage ou pour prendre les ris de la grande voile latine aussi bien que mes compagnons. Quand on connut que je revenais d'un pèlerinage à La Mecque, l'équipage me témoigna un certain respect. Qu'il s'agisse d'affaires commerciales ou intellectuelles, de travaux manuels ou d'arts libéraux, un homme qui a reçu de l'éducation est toujours supérieur au simple ouvrier. Celui qui sait se servir de son intelligence l'utilisera dans n'importe quelle occupation et il se montrera aussi adroit pour tirer une corde que pour écrire un poème. Enfin nous débarquâmes à Bombay. Je me trouvais dans un état misérable. Le peu de vêtements que j'avais tombaient en lambeaux ; mes rudes travaux et les privations que j'avais endurées pendant la traversée m'avaient rendu plus maigre que ma jeunesse et ma constitution ne pouvaient le supporter. Je possédais en tout environ trois pence en petite monnaie de cuivre, amassés en vue des mauvais jours. Je ne pouvais dire un mot des dialectes indiens et encore moins d'anglais, et je ne connaissais pas une âme, excepté les hommes de l'équipage du navire sur lequel j'étais venu ; ils étaient aussi pauvres que moi, mais la maigre pitance qui leur était allouée à terre les mettait à l'abri de la faim. J'errai tout le jour à travers les bazars, parlant de temps en temps à quelque vieux marchand solennel ou à quelque musulman à longue barbe,



qui, je l'espérais, pourrait comprendre un peu l'arabe. Mais je n'en trouvai pas un. Le soir, je me baignai dans la piscine d'un temple, remplie par les dernières pluies et, sans avoir soupé, je m'étendis, pour dormir, sur les marches de la grande mosquée. Couché sur la pierre, je regardai mon étoile, je repris espoir et m'abandonnai au sommeil. Pendant la nuit, j'eus un songe. Je me croyais toujours éveillé et, allongé sur les dalles, j'attendais en la contemplant l'étoile merveilleuse qui commandait à ma destinée. Pendant que je la regardais, elle glissa de la voûte céleste avec un léger balancement, semblable à celui d'une bulle de savon qui tombe doucement à terre, et vint se poser parmi les branches du palmier qui s'étendaient au-dessus de la citerne; mais elle avait pris une forme humaine, sa couleur était opaline, et sa vue troublait profondément mon cœur. Sa figure était semblable à celle du Prophète, dont le nom soit béni, et ses membres semblables à ceux des Amschaspands (1) de l'ancien temps. De vêtements, elle n'en avait point, étant d'origine céleste, mais la lumière l'enveloppait comme une gaze et sa chevelure argentée la couronnait d'un nimbe de gloire. Lorsqu'elle parla, son organe me parut harmonieux comme cent luths; sa voix, douce ou forte, s'élevait ou s'abaissait dans l'air de la nuit comme la sérénade d'un amant sous les fenêtres de sa maîtresse; et le chant de cette

(1) *Amschaspands* — bons génies de la religion de Zoroastre; ministres d'Ormuzd.

puissante étoile semblait vouloir caresser la terre endormie. Alors elle me regarda et me dit :  
« Abdul Hafiz, aie bon courage. Je suis avec  
« toi et je ne t'abandonnerai pas, même le jour  
« où tu franchiras le pont brûlant de la mort.  
« Tu toucheras les diamants de la rivière et les  
« perles de la mer, et ils te resteront fidèles, et  
« grande sera ta richesse. Le rayon de soleil qui  
« est dans le diamant te réchauffera et reconfor-  
« tera ton cœur ; le rayon de lune qui est dans  
« la perle te donnera la paix des nuits ; tes en-  
« fants te seront une guirlande de roses dans  
« la terre de l'infidèle.» Alors l'étoile descendit  
en flottant des branches du palmier et me toucha  
de sa main ; son souffle passa sur mes lèvres  
comme une brise du firmament, puis elle dispa-  
rut. Alors je m'éveillai et la revis à sa place bien  
loin à l'horizon, et elle était seule, car l'aube  
apparaissait dans le ciel et les plus petits astres  
avaient éteint leurs clartés. Je me levai des mar-  
ches de pierre qui me paraissaient comme le  
lit de fleurs de mon rêve et de mon espoir, je  
me tournai du côté de l'Orient, je louai Allah,  
et je poursuivis ma route. Le soleil se levait ;  
avec lui tout prenait vie, et la vie en moi se mani-  
festait par un prodigieux appétit. Je cherchai  
donc une boutique pour acheter un peu de nour-  
riture avec mes quelques sous et, voyant un con-  
fiseur qui étalait ses marchandises, je m'appro-  
chai et jetai mon dévolu sur des boules de farine  
bizarres et d'étranges bonbons à l'apparence  
huileuse. Ayant choisi ce qui à mon idée devait



être le meilleur marché, j'appelai le marchand pour attirer son attention; sachant qu'il ne me comprendrait pas, je touchai du doigt les objets que je voulais, montrant de l'autre main quelques-unes des pièces de monnaie que je possédais. Aussitôt que j'eus touché les bonbons, l'homme se mit fort en colère et, bondissant de son siège, il appela ses voisins; tous se mirent à crier et à vociférer après moi, et ils appelèrent un homme que je crus être un soldat, quoiqu'il ressemblât bien plutôt à un singe avec son long pantalon noir sale et déboutonné et son turban rouge dénoué; sous tous ces vêtements embarrassants son corps maigre et ratatiné semblait encore plus noir et plus chétif que la nature ne l'avait fait. Je découvris par la suite que c'était un des hommes de la police de Bombay. Il me saisit par le bras; sachant que je n'avais fait aucun mal et curieux de découvrir, si c'était possible, ce qui causait tout ce tumulte, je le suivis sans protester. Après avoir attendu plusieurs heures dans une espèce de petit hangar où il y avait d'autres policemen, je fus conduit devant un Anglais. Bien entendu toutes les tentatives d'explication furent inutiles. Je ne pouvais parler que l'arabe et le persan et ceux qui étaient là ne comprenaient ni l'une ni l'autre de ces langues. A la fin, pendant qu'en désespéré j'essayais vainement de murmurer quelques mots grecs appris à Constantinople, un vieillard à longue barbe regarda curieusement par la porte du tribunal qui regorgeait de monde. Un sentiment instinctif

me dit d'avoir recours à lui et je lui adressai la parole en arabe. A ma joie extrême, il me répondit dans cette langue et consentit à me servir d'interprète. En peu d'instant, j'appris que mon crime consistait à avoir touché les bons sur le comptoir. Dans l'Inde, comme vous le savez sans aucun doute, vous qui avez vécu ici, tout étranger coupable de toucher et par conséquent de souiller la nourriture d'un Hindou, même de la plus basse classe, commet un délit et se rend passible de l'amende ou de la prison. Je ne connaissais rien ni des castes ni de leurs préjugés, ce fut donc avec la plus grande difficulté que le *mollah* (1), qui essayait de me tirer d'embarras, parvint à me faire comprendre en quoi consistait ma faute. Il m'apprit que les tribunaux anglais étaient obligés, dans leur propre intérêt, de soutenir et de protéger les coutumes des castes hindoues, et qu'au risque d'une nouvelle révolte ils ne pouvaient faire aucune exception en faveur d'un étranger, ignorant des habitudes indiennes; l'Anglais qui présidait dit ensuite qu'il était obligé de m'infliger une amende; mais, comme j'étais très jeune et peu habitué aux usages tyranniques de la vie orientale, il paya généreusement l'amende lui-même et me donna même une roupie comme cadeau. Ce n'était que deux shillings, mais, comme depuis des mois je n'avais pas eu autant d'argent, je lui en fus aussi reconnaissant que s'il m'en avait donné cent. Si jamais je le rencontre, je

(1) *Mollah* — prêtre musulman.



lui revaudrai cela, car je lui dois tout ce que je possède à présent. Mon affaire étant réglée, je quittai le tribunal avec le vieux mollah, qui m'emmena dans sa maison. Il me questionna sur mon aventure, après m'avoir d'abord donné un grand plat de riz, des confitures, et la plus grande de toutes les gourmandises, une petite tasse de moka odorant; il s'assit en silence, tandis que moi je mangeais, attentif à mes moindres désirs et évidemment satisfait du bien qu'il faisait. Alors il tira un paquet de *birris*, ces petites cigarettes roulées dans des feuilles de figuier que l'on fume à Bombay, et je lui racontai ce qui m'était arrivé. Je le suppliai de m'aider à trouver quelque travail qui me permît au moins de vivre; il me promit son appui, me priant de rester avec lui tant que je n'aurais pas d'emploi. Le lendemain, j'entrais comme domestique chez un homme de loi anglais, engagé dans un immense procès au sujet d'une des principautés mahométanes. J'étais spécialement chargé d'agiter un *punkah* (1); pour ce fatigant travail je devais recevoir six roupies, douze shillings par mois, mais avant que le mois ne fût écoulé, je passai dans la suite du Nizam de Haiderabad, grâce à la bienveillance de l'homme de loi anglais et aux bons offices de mon coreligionnaire le mollah. A partir de ce moment, je n'ai plus connu le besoin. En peu de temps, je possédai suffisamment les divers

(1) *Punkah* — sorte de grand éventail qui sert à rafraîchir les appartements.

dialectes pour n'être plus embarrassé, et je m'appliquai à l'étude de l'anglais, profitant des nombreuses occasions qui s'offraient à moi pour l'apprendre. Au bout de deux ans, je parlais assez bien cette langue pour me faire comprendre, et, dès le début, mon bon accent était une cause de surprise pour tous; j'avais aussi économisé sur mes gratifications environ cent roupies. Ayant été à même, dès ma jeunesse, de connaître assez bien les pierres précieuses, je résolus d'acheter un diamant ou une perle, avec mes économies. Bientôt, je fis affaire avec un vieux *marvari* (1) : je trouvai chez lui une petite pierre précieuse, grossièrement taillée et sur la valeur de laquelle il pouvait se tromper. Cet individu était rusé et âpre au gain, mais ma supériorité dans la connaissance du diamant me donna l'avantage. Je lui payai cette petite gemme quatre-vingt-treize roupies et un mois après, je la revendis deux cents à un jeune « receveur et magistrat anglais » qui voulait en faire présent à sa femme. J'achetai une plus grosse pierre, et je gagnai encore près de cent pour cent sur le prix de vente. Puis j'en achetai deux et ainsi de suite; finalement, ayant amassé un capital suffisant, je fis mes adieux à la cour du Nizam, où mes appointements de secrétaire et d'interprète arabe n'avaient jamais dépassé seize roupies par mois. Je m'en allai emportant environ deux

(1) *Marvari* — marchand du Marvar (Rajpoutana), et généralement la caste des marchands de diamants, des changeurs de monnaie, des prêteurs sur gages, et des usuriers.



mille roupies tant en argent comptant qu'en pierres précieuses. Je me dirigeai vers le Nord et je me fixai à Delhi, où je m'établis comme marchand de diamants et d'objets de luxe. Voici maintenant douze ans que j'ai débarqué à Bombay. Je ne me suis jamais abaissé jusqu'à l'usure, cependant, à deux reprises différentes, j'ai prêté de grosses sommes d'argent, au taux légal, pour des entreprises sur lesquelles je dois garder le secret; je n'ai jamais trompé un acheteur ni déprécié une pierre que j'achetais à un pauvre homme, et ma fortune, comme vous avez pu en juger par ce que vous avez vu, est considérable. En outre, malgré mes relations constantes avec des Hindous et des Anglais, je n'ai jamais démérité de mon titre de vrai croyant et de serviteur du Prophète, dont le nom soit béni!

Isaacs cessa de parler, et bientôt, la lune, à son dernier quartier, se leva pâlisante sur la crête des montagnes, avec cet aspect étrangement mélancolique qu'elle revêt lorsque son plein est passé, comme si elle se lamentait sur la perte de sa meilleure moitié. Le vent s'éleva et soupira tristement à travers les rhododendrons et les pins; et Kirammat Ali, le valet de chambre, grelottait assez fort pour qu'on l'entendît serrer autour de son corps son long habit de livrée. Nous nous levâmes et rentrâmes dans l'appartement de mon ami, où la chaleur, les lumières, les tapis moelleux, et les profonds coussins nous donnaient la tentation de nous asseoir et de continuer notre conversation. Mais il était tard, car Isaacs en

véritable Oriental, avait conté lentement, et c'était à neuf heures que nous nous étions assis pour fumer. Je lui souhaitai le bonsoir et, songeant à tout ce que j'avais entendu et vu, je me retirai en regardant Sirius et la lune triste avant de rentrer chez moi en sortant de la verandah.



Dans les plaines de l'Inde, on se lève avant l'aube ; ce n'est qu'au bout de plusieurs semaines de résidence, après avoir joui de la fraîche température des montagnes, qu'on revient à ses habitudes premières et qu'on se laisse devancer par le soleil. Les heures du matin sont les plus délicieuses de la journée : c'est alors que l'on flâne au hasard de sa fantaisie, couvert de larges et commodes vêtements de flanelle, à moins qu'on n'aime mieux faire un temps de galop sur la verte *maidan* (1). J'aurai plus tard l'occasion de décrire les occupations du matin dans les plaines. Le lendemain des événements racontés dans le précédent chapitre, je m'éveillai comme d'habitude à cinq heures et me dirigeai vers la

(1) *Maidan* — esplanade.

verandah, pour jouir à mon aise de la vue des montagnes, vue si nouvelle, si ravissante après les éternelles plaines des provinces du Nord-Ouest. Il faisait encore presque nuit, mais une légère lueur se montrait à l'Orient; elle grandit rapidement tandis que je la regardais, jusqu'à ce que tournant l'angle de la maison je distinguai un pic neigeux au-dessus des sombres massifs de rhododendrons. Pendant que je contemplais ce spectacle, les premières teintes de l'aurore atteignirent le sommet du pic; alors, la superbe montagne, pareille à une belle vierge rougissante, s'empourpra sous les baisers du soleil levant. C'était la réalisation de la fable antique : le ciel couvrant la terre d'une riche pluie d'or.

— *Prati'shya sunarijani* — ces vers exquis du vieil hymne védique à l'aube naissante me montèrent aux lèvres. Je ne l'avais jamais apprécié ni compris aussi complètement dans les plaines poudreuses, mais là, sur les libres montagnes, l'apparition de la lumière du matin semblait me pénétrer jusqu'aux fibres les plus intimes; il y a des milliers d'années que les ancêtres nomades de la race aryenne éprouvaient le même tressaillement joyeux à l'aspect du soleil renaissant. Presque inconsciemment, j'entonnai doucement cet hymne ainsi que je l'avais entendu faire à mon professeur le vieux brahmine, à Allahabad, lorsqu'à l'aube il venait s'asseoir sous le porche en attendant que je fusse prêt.

La voilà, la fille divine  
Du libre éther !



Abandonnant sa sœur, elle monte au ciel clair  
Qui s'illumine !  
Son large et rose vêtement  
Est plus luisant dans l'espace  
Que la croupe d'une jument  
Que monte un cavalier de race.  
L'abondance naît sous ses yeux ;  
Par ses chaudes clartés les choses sont nourries ;  
Elle donne la vie aux troupeaux des prairies  
Et sourit la première aux cavaliers joyeux !  
Toi qui chasses la nuit, écoute ma prière !  
Va réveiller avec respect et sans effort  
La beauté que j'aime ! Et que ta lumière  
Caresse celle qui dort !  
Tes rayons scintillants sont plus nombreux encore  
Que les troupeaux sans fin errant dans nos prés verts,  
O gloire de notre univers !  
O frémissante et vaste aurore !  
Ouvrant les portes de la nuit  
Tu dardes dans le ciel ta lumière rapide  
Et sous tes frais baisers l'azur s'éveille et luit,  
O fille du matin éclatante et splendide !

Je rentrai pour faire ma correspondance, mais tout à coup un chuprassie à barbe blanche, en superbe livrée, apparut à la porte et portant la main droite à son front me fit savoir que « si le grand maître de la terre, le protecteur du pauvre, voulait prêter l'oreille au plus humble de ses serviteurs, il entendrait certaines choses utiles pour lui. »

En disant cela, il me présenta une lettre du fonctionnaire qui répondait à mon billet de la veille au soir, lui demandant une entrevue. La journée s'avancait, je terminai mes affaires ; je rentrai pour *tiffin* (1), puis je remontai dans mon appartement afin de me reposer un peu. Je

(1) *Tiffin* — déjeuner à la fourchette.

pouvais bien être là depuis une heure, fumant et rêvant, un livre à la main, lorsque le serviteur m'annonça qu'un *sahib* (1) voulait me voir, et Isaacs entra ; il était comme imprégné du soleil du dehors et ses grands yeux lumineux brillaient étrangement dans la chambre sombre. Je fus ravi, car je sentais mon esprit nonchalant subir la mélancolie assoupissante de cet après-midi d'automne, et le livre que j'avais pris n'était fait ni pour me réveiller ni pour me réjouir. C'était d'ailleurs une surprise agréable. Il n'arrive pas souvent qu'une intimité complète s'établisse entre voisins de table d'hôte ; en outre, je craignais que mon silence de la veille n'eût semblé de l'indifférence à Mr. Isaacs, et, pour éviter cette interprétation de sa part, j'avais résolu de me mettre en frais à notre prochaine rencontre.

A la vérité, si je m'étais demandé à moi-même la cause de la vive sympathie qui m'entraînait vers Mr. Isaacs, il m'eût été difficile de trouver une réponse. Je suis en général extrêmement réservé avec les gens qui entrent en relations avec moi par de soudaines confidences et bien que Mr. Isaacs fût un charmeur, je n'avais pas manqué de chercher pourquoi il avait ainsi raconté sa vie tout entière à un étranger. Mon origine méridionale n'avait pas modifié mon caractère d'homme du Nord. J'avais, il est vrai,

(1) *Sahib* — seigneur ; titre affecté spécialement aux Européens des classes supérieures.



un peu de l'urbanité italienne ; mais l'étude précoce de La Rochefoucauld et de son école ne m'avait pas prédisposé à une confiance illimitée dans le désintéressement des hommes. Néanmoins, il y avait en Mr. Isaacs quelque chose de pur qui enlevait soudain toute idée de doute et de défiance ; c'est ainsi que le frais cours d'eau d'une montagne entraîne la fange ou les poussières du lit d'un torrent à moitié desséché. C'était pour moi une sensation jusqu'alors inconnue, une nouvelle phase dans ma connaissance de l'humanité, et le désir de pénétrer derrière ce noble front, de voir le travail intérieur de ce cerveau était plus fort que mes soupçons mesquins et mes jugements téméraires. Aussi lorsqu'Isaacs parut, semblable au dieu du soleil, malgré son simple habit gris et ses manières discrètes, j'éprouvai le petit frémissement de plaisir si bien comparé par Swinburne à la douce caresse d'une main qui effleure nos cheveux.

— Quelle splendide journée après cette détestable pluie ! — telles furent ses premières paroles. — Trois horribles mois d'eau, de boue, de mackintoshes ! sans parler de l'agréable sensation d'être collé à une selle humide, les pieds dans des seaux d'eau ; sans compter tous les torrents de la montagne qui montent et descendent le long de vos manches en dépit des lois de la pesanteur : telle est la vie pendant la mousson. Pouah !

Il se laissa tomber sur une chaise de canne et, en vrai sybarite, il étendit les jambes de manière à ce que la lumière du soleil pût, à travers la porte

entre-bâillée, tomber sur le bout de ses pieds et lui rappeler qu'il faisait beau dehors.

— Qu'avez-vous fait tout le jour? — lui demandai-je.

La question était oiseuse; mais je ne trouvais pas mieux, car je n'étais pas encore sorti de la torpeur occasionnée par la dernière livraison du roman que je lisais.

— Oh !... je ne sais pas. Êtes-vous marié? — demanda-t-il tout à coup.

— Dieu m'en préserve ! — répondis-je avec conviction et d'un air effrayé.

— Amen ! — repartit Isaacs. — Quant à moi... je le suis, et mes femmes se sont querellées !

— Vos femmes ! Ai-je bien entendu et avez-vous bien dit : mes femmes ?

— Oui, pourquoi ? J'en ai trois ; et c'est là le pire. Si elles n'étaient que deux, elles pourraient mieux s'entendre. Vous savez, à deux on s'accorde, à trois jamais, comme dit votre proverbe.

Il dit cela d'un air songeur, comme s'il eût médité de réduire le nombre de ses femmes.

L'application du proverbe à un cas de ce genre était tout à fait nouvelle pour moi. Quant à la polygamie chère à mon ami, je me rappelai qu'il était mahométan et je cessai d'être surpris. Isaacs était absorbé dans sa méditation. Soudain il se leva et prit une cigarette sur la table.

— Je me demande...

L'allumette ne flambait pas et il eut de la peine à faire prendre la seconde. Alors il envoya



dans l'air une grosse bouffée de fumée et s'assit sur une autre chaise.

— Je me demande si une quatrième remplirait l'office de volant ?

Il me fixait comme pour me demander mon opinion.

Je n'avais jamais été en relations directes avec un musulman haut placé et de bonne éducation. Interrogé à brûle-pourpoint et devant répondre si quatre femmes valent mieux que trois, en thèse générale, et cela abstraction faite de l'épouse projetée, je ne savais trop que dire, j'étais un peu embarrassé. Il paraissait parfaitement capable pour avoir la paix de se marier avec une autre femme avant l'heure du dîner, et je ne crois pas qu'il eût aucunement regardé cet acte comme une chose immorale.

— A finesse, finesse et demie, — dis-je. — Vous aussi, vous avez des proverbes, et l'un d'eux assure qu'il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis, mort que couché. Allons, j'appliquerai ce même proverbe au mariage. Un homme, par une succession de raisonnements semblables, se trouve mieux d'être sans femme du tout que d'en avoir trois.

Son esprit subtil saisit à l'instant le défaut de mon argumentation.

— La privation absolue de femme conduirait tout aussi bien au bonheur que la mort. Bonheur négatif, très négatif !

— Un bonheur négatif vaut mieux qu'un ennui positif.

— Allons, allons, — répondit-il, — nous jouons sur les mots sans songer à l'inanité de ce genre d'exercice. Mettez-vous réellement en question la valeur de l'institution du mariage?

— Non. Le mariage est une très bonne chose quand deux personnes sont assez pauvres pour avoir besoin l'une de l'autre afin de gagner leur pain quotidien, ou quand elles sont assez riches pour vivre chacune de son côté. Pour un homme dans ma position personnelle, le mariage serait le comble de l'absurde et un acte aussi insensé qu'un suicide prémédité. Voyons, vous êtes riche et si vous n'aviez qu'une femme, elle habitant Delhi et vous Simla, vous seriez indubitablement très heureux.

— Il y a quelque chose de vrai là-dedans, — dit Isaacs. — Elle pourrait s'ennuyer et battre les domestiques, mais elle ne pourrait pas se quereller si elle était seule. En outre, il est beaucoup plus facile de garder un chameau que trois. Oui, je crois que j'en essayerai.

Il y eut une pause pendant laquelle il sembla chercher à arranger l'existence des deux femmes qui devaient être victimes de cette expérience de monogamie. Tout à coup il me demanda si j'avais amené des chevaux ; apprenant que je n'en avais pas, il m'en offrit un et me proposa d'aller faire le tour du Jako, et peut-être, si nous en avions le temps, d'aller jeter un coup d'œil sur Annandale dans la vallée, où il y avait un polo et un champ de courses. J'acceptai avec joie et Isaacs envoya un de mes serviteurs, le fidèle



Kiramât Ali, commander les chevaux. En attendant, la conversation changea et nous parlâmes de l'expédition envoyée à Caboul pour venger la mort de Cavagnari. Isaacs avait sur toute cette affaire la même façon de voir que moi. Il pensait que l'envoi de quatre Anglais avec une poignée de soldats indigènes du régiment des guides pour les protéger, était une folie sans pareille et bien digne de la politique anglaise pratiquée en Afghanistan.

— Vous autres, Anglais..., pardon, j'oubliais que vous ne l'êtes pas... Je voulais dire : la plus grande partie des actes héroïques accomplis par les Anglais ont été la conséquence de leurs propres fautes ; car ils s'étaient mis follement et d'eux-mêmes dans des situations véritablement impossibles. Voyez Balaclava ; pensez aux choses qu'ils ont faites pendant l'insurrection et dans la première guerre de l'Afghanistan ; voyez l'insurrection elle-même ! N'était-elle pas le résultat de cette idée folle qu'on peut dompter pour jamais un pays comme l'Inde, sans avoir d'autre garantie que la fidélité des fonctionnaires indigènes et la gratitude de la population pour le « paternel gouvernement britannique » ? Pauvre Cavagnari ! Quand il était ici, l'été dernier, avant de partir pour sa mission, il m'a dit bien des fois qu'il ne reviendrait jamais. Et pourtant on n'aurait pu choisir un homme plus capable, soit pour traiter, soit pour combattre ! Si seulement on avait eu l'esprit de le protéger !

Après ce petit panégyrique, mon ami jeta la cigarette qu'il venait de finir, en alluma une

autre, et parut de nouveau s'absorber dans la triangulation de son problème matrimonial. Il se demandait, je le supposais du moins, s'il se séparerait de Zobeida et de Zuleika pour conserver Amina, ou s'il renverrait Zuleika et Amina à leurs affaires en gardant Zobeida pour être la lumière de son foyer. Enfin, Kiramat Ali, qui était aux aguets sous la verandah, annonça les saïs et les chevaux, et nous descendîmes.

Je m'attendais à ce qu'un homme ayant les goûts et les habitudes d'Isaacs ne fût pas mesquin dans le choix de ses chevaux. J'étais donc préparé à admirer les montures qui nous attendaient. C'étaient, en effet, deux superbes étalons arabes. L'un d'eux était un rare spécimen de la robuste race que l'on rencontre parfois dans l'extrême Orient. Petite tête, petits pieds, queue d'oiseau, mais poitrail bien prononcé et arrière-train solide, capable de porter un homme pesant cent cinquante livres, des heures durant, au trot, même au galop. Ce cheval ne tremble jamais, ne se fatigue jamais, a le pied aussi sûr qu'un mulet, et le naturel aussi doux qu'un enfant.

Nous enfourchâmes donc ces belles bêtes et nous nous mîmes en route. La montagne sur laquelle est située Simla se termine en un double sommet, comme un pic suisse ; l'un de ces sommets est plus haut que l'autre. Sur le plus bas et dans la gorge qui les sépare, est bâtie la ville ; les *bungalows* (1) qui servent de bureaux et de

(1) *Bungalow* — habitation européenne construite dans un style approprié au climat des tropiques.



résidences aux fonctionnaires du gouvernement couvrent une étendue très considérable. « Jako, » l'éminence la plus haute, est couvert d'une épaisse forêt de rhododendrons simples et de pins. Il y a là des bungalows et des villas disséminés au milieu des arbres près de la ville, mais ils sont si éloignés de la grande route, réservée comme je l'ai dit à l'usage du Vice-Roi, au moins pour les courses en voiture, qu'on ne peut les voir en suivant à cheval la route ombragée ; de l'autre côté, où les arbres sont clairsemés, une vue magnifique s'étend bien loin sur les contreforts des montagnes ; la seule habitation visible est un couvent catholique, qui dresse son petit campanile italien dans le ciel bleu et semble ajouter encore à la beauté du paysage.

Tout en cheminant, nous continuions à causer de la nouvelle guerre de l'Afghanistan, quoique ni l'un ni l'autre de nous ne fût disposé à une conversation fort animée. La douce senteur des pins, l'allure incomparable du cheval arabe, enfin la certitude agréable que la plus mauvaise partie de l'année tropicale était passée, tout cela était assez pour moi, et j'aspirais l'air vierge des hauteurs, avec l'indicible jouissance d'un homme qui a été asphyxié par la poussière et la chaleur et réduit à l'état de gélatine par le printemps et l'été dans les plaines de l'Hindoustan.

La route est pleine de brusques détours, et comme je montais le cheval le plus lourd, je suivais le côté qui touchait aux flancs de la montagne. Arrivés à l'endroit d'où le panorama

se déroulait à nos yeux, nous rassemblâmes nos rênes pendant un moment pour jeter un coup d'œil sur les profondeurs des vallées, déjà assombries par l'arrivée du crépuscule; sur les cimes les plus élevées, empourprées par les derniers rayons du soleil couchant; sur les masses noires du feuillage, au milieu desquelles quelques troncs gigantesques arrêtaient çà et là un rayon attardé de la lumière expirante du jour. Puis, comme nous sentions la fraîcheur du soir arriver, nous tournâmes bride et nous galopâmes d'une allure égale, étrier contre étrier, botte à botte. Un tournant brusque finit par nous arrêter, mais avant que nous eussions tout à fait retenu nos chevaux aussi ravis que nous d'avoir eu une ou deux minutes de course droite, nous tournâmes l'angle et nous tombâmes comme un boulet de canon sur un cavalier qui s'avavançait paisiblement à l'amble, sa bride dans un doigt et son grand chapeau de feutre pendant derrière son dos. Il y eut un moment de confusion, des excuses à profusion de notre part, et quelque ennui mal dissimulé de la part de la victime, qui cependant, n'avait été qu'un peu bousculée et prise à l'improviste.

— Vraiment, monsieur... — fit-il, et reconnaissant mon compagnon : — Oh! monsieur Isaacs. Il n'y a pas de mal, je vous assure, c'est-à-dire pas beaucoup. Mauvaise chose d'aller vite dans les tournants brusques. Pas de mal... pas de mal... pas beaucoup. Comment vous portez-vous?

Le tout débité d'une seule haleine.



— Comment allez-vous, monsieur Ghyrkens? — reprit Isaacs, et il me présenta au cavalier : — Mon ami, M. Griggs.

— Le vrai coupable, — ajoutai-je d'un ton conciliant, car j'avais repris ma place en dedans.

— M. Griggs? — dit M. Currie Ghyrkens. — M. Griggs, d'Allahabad, du *Daily Howler*? Oui, oui, nous avons échangé des correspondances !... Ravi de vous voir en chair et en os.

Mais, en réalité, il ne paraissait pas absolument enchanté. C'était un percepteur des revenus de l'État résidant à Mudnugger; un grand conservateur; un véritable survivant de la vieille Compagnie des Indes, avec qui j'avais eu plus d'une querelle dans les colonnes du *Howler*, ce qui avait amené entre nous une grande correspondance.

— J'espère que notre brusque rencontre d'aujourd'hui n'a pas eu de plus fâcheux résultats que nos duels à la plume, monsieur Ghyrkens?

— Pas du tout. Oh! n'en parlons pas. La chose fut quand même désagréable, mais il n'y a pas de mal, pas de mal du tout.

Il se secouait et me regardait en prononçant ces deux derniers mots avec la lenteur qu'affectionnent les Anglais après avoir lancé une phrase très rapide.

Tandis qu'il parlait, j'aperçus deux cavaliers qui dirigeaient leurs chevaux vers nous. Ils semblaient s'efforcer de dissimuler l'hilarité que leur avait causée la mésaventure du vieux gentleman, car ils en avaient été témoins. En effet, M. Ghyr-

kins, qui était de forte corpulence et qui montait un *tat* (1) très doublé, ne pouvait avoir conservé une attitude très imposante ; il avait été à moitié désarçonné par le choc, sa jambe droite, en revenant à sa position normale, avait relevé son pantalon jusqu'au genou, son grand chapeau de feutre s'était collé derrière sa tête d'une façon comique, et le collet de son habit était remonté jusqu'au haut de son cou.

— Cher oncle, — dit la jeune femme en s'avancant, — j'espère que vous ne vous êtes pas fait de mal ?

Elle était charmante ainsi, en essayant de ne pas rire ; avec sa taille souple bien dessinée dans son amazone grise et son chapeau à larges bords ; elle était blonde comme une Suédoise, mais ses yeux étaient noirs et ombragés de longs cils soyeux. Elle laissait voir ses dents brillantes, et, évidemment heureuse que son oncle eût échappé à un danger, elle avait une physionomie pleine de vie et de gaieté. Son compagnon était un jeune Anglais à la tournure militaire, avec d'épaisses moustaches et un grand nez. Il nous regardait tranquillement et je ne détestais pas l'air d'insouciance et de laisser-aller répandu sur son visage. Je remarquai ses longs étriers et la bride du mors qui pendait, tandis qu'il tenait le filet. J'en conclus qu'il devait être officier de cavalerie. Isaacs salua profondément la dame et fit tourner son cheval. Elle répondit par un signe de tête assez indifférent ; mais, comme il tournait bride,

1) *Tat* — abréviation du mot anglo-indien *tattoo*, poney.



ses yeux revinrent tout à coup vers lui et une expression agréable passa sur son visage, qui trahissait au moins une légère sympathie pour l'étranger, à supposer qu'il fût un étranger pour elle.

Pendant tout ce temps-là, M. Ghyrkins me parlait et me faisait des questions sur mon compte. Quand étais-je arrivé? Qu'est-ce qui m'avait amené? Combien de temps resterais-je? etc., etc.; montrant ainsi que, soit par amitié, soit autrement, il s'intéressait à mes faits et gestes. En répondant à ses questions, je trouvai une occasion d'appeler la Reine « l'Impératrice », de louer la politique de Lord Beaconsfield dans l'Inde, et de féliciter M. Ghyrkins de l'état de son district, qui du reste lui laissait beaucoup de loisirs, cela va sans dire; il mordit complètement à l'hameçon suivant son éternelle habitude. Il nous présenta alors à sa nièce.

— Katherine, vous connaissez Mr. Isaacs. Monsieur Griggs... Miss Westonhaugh; Lord Steepleton Kildare, Monsieur Isaacs.

Nous saluâmes, puis nous rentrâmes ensemble par l'étroit chemin que nous suivions avant la rencontre. Isaacs et l'Anglais marchaient de chaque côté de Miss Westonhaugh; Ghyrkins et moi nous formions l'arrière-garde. J'essayai d'amener la conversation sur Isaacs, mais sans grand résultat.

— Oui, oui, excellent garçon, Isaacs, pour un adorateur du feu..., ou de n'importe quel autre dieu!... Fin connaisseur en chevaux!... Et très riche avec cela!... Un original!... Nous disions donc, monsieur Griggs, que cette nouvelle

expédition va nous coûter gros, n'est-ce pas?

— Oh! oui. Je doute que vous vous en tiriez à moins de dix millions de livres. Et qu'en résultera-t-il? Vous aurez tout le temps de percevoir vos impôts dans le Bengale, monsieur Ghyrkins, et nous aurons un impôt sur le revenu et toutes sortes d'autres agréments.

— Un impôt sur le revenu?... Non, je ne crois pas. Voyez-vous, monsieur Griggs, cela retomberait aussi sur les membres du Conseil, aussi ne l'établiront-ils pas, dans leur propre intérêt; ni le Vice-Roi non plus. Ah! ah! que pensez-vous que Lord Lytton dirait d'un impôt sur le revenu, hein?

Et le vieillard riait à gorge déployée.

Nous arrivions au bout du défilé; Isaacs s'arrêta et souhaita le bonsoir à Miss Westonhaugh et à son compagnon. Je saluai de loin, puis je pris la main que me tendait M. Ghyrkins. Il avait retrouvé sa bonne humeur, et, comme nous nous éloignons, il nous invita à l'aller voir. Je me promis d'y aller certainement. Nous traversâmes pour la troisième fois, en retournant sur nos pas, l'endroit d'où le panorama se découvrait.

Il faisait presque nuit sous les arbres quand nous rentrâmes dans les bois; je tirai un cigare et je l'allumai. Isaacs fit de même, et nous cheminâmes en silence. Je pensais au petit tableau que je venais de voir: la belle jeune fille anglaise montée sur son pur-sang et le gracieux cavalier sur son bel arabe. Quel couple, pensais-je: quels nobles types de deux grandes races.



Pourquoi ce jeune et ardent Persan, riche, beau, intelligent n'épouserait-il pas une femme comme celle-là, une Anglaise de haute naissance, qui l'aimerait et qui lui donnerait un foyer, des enfants... et, étais-je forcé d'ajouter, le bonheur par-dessus le marché. Il arrive souvent qu'une association d'idées, sans que nous nous en apercevions, nous conduise brusquement à des impasses; c'est surtout quand nous essayons d'arranger l'avenir d'un autre ou d'esquisser pour lui ce que nous appelons le bonheur. La rencontre fortuite de deux personnes a charmé nos regards, nous les marions dans notre imagination, nous nous les représentons unies, et tout à coup nous nous trouvons au milieu d'un abîme d'impossibilités! Quoi de plus ridicule que de supposer ce jeune Persan indompté et probablement indomptable, ce musulman muni de ses trois femmes, ce fervent de l'astrologie, uni pour la vie à une jeune fille comme Miss Westonhaugh? Un sage de l'Orient essayant de mener la vie d'un gentilhomme campagnard anglais, chassant en habit rouge et faisant des speechs sur les hustings locaux! Je souris tout seul dans l'obscurité et je revins à mon cigare.

Pendant ce temps Isaacs était visiblement mal à l'aise. D'abord, il retira ses pieds des étriers, puis il les y remit. Il fredonna ensuite le commencement d'une chanson persane et jeta son cigare loin de lui; après quoi il jura tout haut en arabe contre ces éternelles allumettes qui ne s'allument jamais. Finalement, il mit son

cheval au petit galop, ce qui ne pouvait durer longtemps sur une route pareille et dans une telle obscurité ; puis, à la fin, il renonça complètement à ses impossibles fantaisies et se remit à causer avec moi.

— Alors vous connaissez M. Ghyrkins par correspondance ?

— Oui, et par polémique. Et vous, je vois que vous connaissez Miss Westonhaugh ?

— Oui ; qu'en pensez-vous ?

— Charmante créature dans son genre ! Belle et Anglaise, elle sera grasse à trente-cinq ans et elle se fardera probablement à quarante ; mais, pour le moment, c'est la perfection même..., dans son genre, bien entendu, — ajoutai-je, ne désirant pas obliger mon ami à défendre la beauté de ses trois femmes.

— Je vois très peu d'Anglaises, — dit Isaacs. — Ma situation est toute particulière, et quoique je connaisse intimement beaucoup d'Anglais qui m'invitent souvent à venir les voir, je m'imagine, lorsque je rencontre leurs femmes, que je puis surprendre chez elles un certain dédain pour ma nationalité ; je crains qu'elles n'aient avec moi certaines façons gênées, voulant faire comprendre ainsi à ma faible intelligence que je ne suis guère plus qu'un « indigène »..., un « noir » pour employer le mot qu'elles aiment tant. Je les évite donc simplement, par principe, car j'ai un caractère fort vif. Et pourtant, après tout, je comprends bien cela : leurs pères et leurs maris les ont habituées à regarder un indigène de l'Inde comme un



être inférieur. Au fond, je partage absolument cette façon de voir, mais elles vont trop loin en comprenant tous les Asiatiques dans la même catégorie. Je ne me soucie pas d'être confondu avec une race que je considère comme dégénérée et usée. Quant aux hommes, c'est différent. Ils savent que je suis riche et influent, que je puis leur être utile de cent façons, et ils espèrent que les hasards de la guerre ou des révolutions leur donneront une chance de me voler par la suite, ce en quoi ils se trompent. Par exemple, notre gros ami, que nous avons presque mis à mal il y a un instant, est toujours extrêmement courtois envers moi et il ne me rencontre jamais sans me renouveler son invitation d'aller le voir.

— J'aimerais à connaître quelque chose de plus de M. Currie Ghyrkins. Il est certainement deux fois moins méchant que je ne l'aurais pensé. Allez-vous quelquefois chez lui?

— Quelquefois... Je crois même, si j'ai bonne mémoire, que j'y vais assez souvent.

Puis après une pause il ajouta : —

— *Elle* me plaît.

Je lui fis remarquer la singularité de ce féminin. Isaacs dut sourire dans l'ombre, mais il répondit tranquillement : —

— Je parle de Miss Westonhaugh. Elle me plaît... oui, j'en suis très certain. Elle est belle, raisonnable, mais si elle reste ici longtemps, elle sera comme toutes les autres. Nous irons les voir demain. Nous voici arrivés ; juste à temps pour dîner. Venez fumer avec moi ensuite.

### III.

Isaacs, vêtu d'une robe d'un kachemyr très léger dont l'ampleur flottait autour de lui, était à moitié assis, à moitié couché sur de moelleux coussins dans l'encoignure de la salle extérieure. Ses pieds étaient sans babouches, suivant la mode orientale, et sa tête était couverte d'une calotte brodée, de forme curieuse. A la lueur dorée qui tombait des lampes suspendues, il lisait un livre arabe et son visage avait un air embarrassé qui contrastait étrangement avec la fermeté hardie de ses traits. Quand j'entrai, le livre tomba sur le coussin où son poids le fit enfoncer profondément et un des lourds fermoirs d'or fit entendre un brusque tintement. Isaacs regarda, mais il ne se leva pas, et, souriant, il me salua du salut arabe :

— La paix soit avec vous ! —



— Et avec vous la paix ! — répondis-je dans la même langue.

Ma prononciation défectueuse le fit encore sourire. Je m'installai sur le divan auprès de lui et je lui demandai s'il avait trouvé une solution satisfaisante au problème de ses ennuis domestiques.

— Mon père... que la paix soit avec lui, — dit-il, — mon père n'avait qu'une femme, ma mère. Vous savez que les musulmans sont autorisés à avoir quatre femmes légitimes. Voici le texte du Coran au commencement du quatrième chapitre : « Si tu crains de ne pouvoir traiter équitablement des orphelins du sexe féminin, prends en mariage telles autres femmes qu'il te plaira, deux, ou trois, ou quatre, et pas plus. Mais si tu crains de ne pouvoir traiter équitablement un aussi grand nombre de femmes, n'en épouse qu'une ou bien prends les esclaves que tu auras achetées. » La première partie de ce texte, — continua Isaacs, — est controversée ; je parle des mots qui visent les orphelins. Mais la seconde est assez claire. Lorsque le Prophète avertit ceux qui craignent « de ne pouvoir traiter équitablement un aussi grand nombre de femmes », je suis sûr que dans sa sagesse il entend par « traitement équitable » quelque chose de plus que la simple satisfaction des besoins matériels. Il veut que nous gouvernions nos maisons de manière à ce qu'il n'y ait ni jalousies, ni inimitiés, ni vaines discordes. Maintenant la femme est un être jaloux, diabolique ; et diriger un certain

nombre de ces créatures de façon à maintenir entre elles une sorte de bonne harmonie est une tâche effrayante qui fatigue l'esprit, qui endurecit le cœur, qui n'a pas de fin, et qui n'aboutit à rien.

— C'est précisément ce que je vous disais ; un homme est mieux sans femme du tout qu'avec trois femmes ; mais pourquoi me parlez-vous de ces choses, à moi, un mécréant, un chrétien, un homme qui après sa mort, selon les paroles de votre Prophète, « n'absorbera que du feu dans ses entrailles et sera grillé par des flammes furieuses ». C'est tout à fait contraire à la coutume de vos coreligionnaires. Enfin, comment pouvez-vous espérer qu'un Européen, un infidèle, vous donne un avis ?

— Je ne l'espère pas, — répliqua laconiquement mon hôte.

— En outre, avec vos idées sur les femmes en général, sur leur vocation, sur leurs visées, et leur destinée, est-il le moins du monde vraisemblable que nous arrivions jamais à discuter sérieusement le mariage et ses lois ? Chez nous, les femmes ont une âme, et qui plus est, elles nous semblent capables d'avoir des volontés. Elles reçoivent les hommages respectueux et l'adoration courtoise de la plupart des hommes. Vous appelez la femme un être diabolique ; nous l'appelons un ange du ciel ; et pourtant quelques excentriques comme moi refusent de s'unir pour la vie à une femme, et j'avoue, en ce qui me concerne, que je ne puis apprécier à sa juste valeur le privilège d'a-



voir toujours un ange à mes côtés. Je soupçonne que les célibataires les plus endurcis, consciemment ou inconsciemment, pensent comme moi. Les bouddhistes ne sont pas seuls à croire qu'un bonheur éternel peut devenir un horrible supplice.

— Ils disent, — interrompit vivement Isaacs, — que le but de l'ignorant est le plaisir ; celui du sage, le bonheur. Je vous en prie, dites-moi dans quelle catégorie vous classeriez le mariage ? Je suppose qu'il doit figurer dans l'une ou dans l'autre.

— Je ne saisis pas bien votre raisonnement. Examinons plutôt votre cas particulier, puisque vous en avez parlé.

— Qu'importe ma personne dans tout ceci ? Je préfère parler, en adoptant votre point de vue, d'une seule femme, d'une femme céleste, d'une femme ayant des volontés, et qui soit, comme vous l'avez dit, la joie du foyer, sans compter tout le reste. Prenez la créature idéale dont vous raffolez...

— Je ne raffole jamais de rien.

— Prenez la femme fascinante que vous décrivez et, pour aider à votre argumentation, figurez-vous que vous êtes très pauvre ou très riche, puisque vous ne voulez pas vous marier dans votre position actuelle. Admettez que vous épousiez cet objet d'« hommages respectueux et d'adoration courtoise » ; quel but aurez-vous atteint de cette manière ? sera-ce le plaisir ou le bonheur ?

— Le plaisir n'est que le délassement qui nous ranime pendant que nous poursuivons le vrai bonheur, — lui répondis-je.

J'espérais éluder ainsi par une maxime la question catégorique.

— Je ne vous tiens pas quitte si facilement. Vous répondrez à ma question, — dit-il.

Il me fixait avec un regard profond et pénétrant qui semblait à peine justifié par la légèreté de l'argument. J'hésitai, et lui se pencha impatientement en avant, décroisant ses jambes et joignant les mains sur un de ses genoux pour se rapprocher plus près de moi.

— Plaisir ou bonheur, — répéta-t-il, — lequel est-ce ?

Une lumière soudaine se fit dans mon esprit.

— Les deux, — répondis-je. — Si vous pouviez voir la femme idéale telle que j'aurais souhaité vous la dépeindre, vous me comprendriez mieux. Le plaisir que vous goûtez dans la société d'une femme noble et belle est d'abord un délassement, pendant que vous voyagez ensemble sur la route de la vie. Mais le jour arrivera où cette femme, ayant vu se flétrir sa beauté, sera seulement noble et bonne, et fidèle à vous comme à elle-même ; alors, si le plaisir a été pour vous ce qu'il devait être, vous vous apercevrez qu'une fois le bonheur atteint, l'idée du plaisir s'oublie et disparaît aussitôt. Le plaisir aura donc servi à la préparation du bonheur ; c'est ainsi que les étais soutiennent un navire sur le chantier pendant sa construction ; et lorsque votre vaisseau aux



voiles blanches a doucement glissé du chantier dans le grand océan du bonheur, les étais, les cales, et les supports artificiels tomberont en pièces et seront oubliés à jamais. Cependant ils avaient un but et ils ont rempli un rôle très important dans l'existence de votre navire.

Après m'avoir écouté attentivement jusqu'à la fin, Isaacs cessa d'étreindre son genou avec ses mains et se renversa sur les coussins. Il semblait se recueillir et se retrancher pour la lutte. J'avais fait impression sur lui, mais il n'était pas homme à l'avouer aisément. Pour gagner du temps, probablement, il demanda les hookahs et les sorbets ; les serviteurs les préparaient sans faire de bruit, mais leur présence fut une cause d'interruption.

Lorsque nous nous rassîmes, il était presque allongé sur son lit de repos et lorsqu'il tira le long tuyau du narghilé, sa figure revêtit cette morne expression d'indifférence orientale, qui semble jeter une douche sur la plus chaude éloquence. Je n'avais vraiment aucun intérêt à le rallier à mon opinion personnelle sur les femmes. Et franchement, était-ce bien mon opinion personnelle ? Quel motif me pouvait jamais décider, moi, Paul Griggs, soit riche, soit pauvre, soit simplement aisé, à épouser une femme... Miss Westonhaugh, par exemple ? Non, cela ne se pouvait pas. Néanmoins ma préférence pour les joies du célibat ne devait pas m'empêcher de croire que les femmes ont une âme. Ce matin, la question du mariage de l'univers entier

m'aurait laissé absolument indifférent ; à présent, moi, célibataire endurci pour jamais, j'essayais de persuader à un homme qui avait trois femmes que le mariage était la meilleure des institutions et que les voluptés de la lune de miel n'étaient qu'une faible préparation aux félicités des noces d'argent ! Isaacs était cause de toutes ces contradictions. Il s'était embarqué dans un voyage de découvertes et m'avait pris à la remorque. Je soupçonnais fortement qu'il demandait surtout à être convaincu et qu'il ne jouait l'indifférence que pour apaiser sa conscience.

— Voyons, — dis-je à la fin, — avez-vous quelque chose à reprendre dans mon raisonnement ou ma comparaison ?

— Dans votre comparaison... rien du tout. Elle est absolument parfaite ! Vous n'avez pas le moins du monde confondu vos métaphores. Chantier, étais, cales, océan, navire... tout cela est exact et conforme aux choses de la marine. Quant à votre raisonnement, je ne pense pas qu'il vaille grand'chose ! Je ne crois pas que le plaisir conduise au bonheur, ni que la femme ait une âme, enfin je repousse toute votre argumentation du commencement à la fin. Et puis, après tout, — ajouta-t-il avec un sourire qui démentait la brusquerie de ses paroles, — persuadez-moi si vous pouvez ! la nuit est longue et je suis patient comme un âne.

— Je ne crois pas qu'il soit bon d'appliquer rigoureusement la logique, lorsqu'il s'agit des sentiments... Et où les sentiments sont-ils plus en jeu



que dans nos rapports avec les femmes?... Il nous reste un seul moyen d'arriver à une conclusion. Essayons de nous figurer, par une suite d'idées toute naturelle, que nous nous trouvons nous-mêmes dans la situation précitée, et demandons-nous quels en seraient les avantages et les inconvénients. Commençons par vous. Supposez que vous ne soyez plus marié, que vos trois femmes et leurs enfants soient mis de côté...

— Qu'Allah l'accorde dans sa miséricorde !  
— s'écria Isaacs avec une grande conviction.

— Alors supposez que vous vous trouvez en rapports quotidiens avec une femme charmante qui a lu ce que vous avez lu, pensé ce que vous avez pensé, rêvé ces mêmes hautes destinées qui vous ont hanté dans vos veilles et dans vos songes ; une femme qui, en écoutant votre étrange histoire, pleurerait sur les maux que vous avez soufferts, se réjouirait de vos victoires, comprendrait vos pensées à moitié exprimées, et devinerait avec orgueil vos aspirations muettes ; une femme enfin dans laquelle vous sentiriez une âme sœur et qui sous sa grâce et sa pudeur cacherait un noble cœur et un solide esprit. Imaginez tout cela, et supposez qu'il est en votre pouvoir de la choisir, de prendre ses mains dans vos mains, et d'aller avec elle, à travers la vie, jusqu'au tombeau qui, vous réunissant encore, vous semblera le commencement même d'une nouvelle existence : supposez que vous l'avez épousée... non pour l'emprisonner dans une énervante atmosphère d'eau de rose, de nar-

ghilés, et de sucreries, non pour qu'elle y périclisse d'ennui et vous assomme de ses plaintes, de sa jalousie, et de ses caresses importunes, mais bien pour qu'elle demeure avec vous, pour qu'elle soit votre soutien aux heures de désespoir et vous reconforte par ses pensées, par ses paroles, par son énergie, enfin pour qu'elle devienne de plus en plus une partie de vous-même, un élément essentiel de votre vie, de vos actions, de vos rêves ! Vous séparer d'elle, dans ces conditions, ne serait-ce pas détruire d'un seul coup tout l'édifice de votre existence ! Avec une telle femme, le charme des conversations et des voluptés passagères n'est-il pas le prélude d'un bonheur durable ? Et dites-moi si vous auriez jamais pu espérer une semblable affection, dans votre vieillesse, au milieu de vos amis ? Son amour fidèle et son inépuisable affection ne vous seraient-ils pas plus chers chaque jour, alors même que les roses de ses joues seraient fanées et que ses beaux cheveux seraient blanchis par la poussière du voyage de la vie ? Ne pensez-vous pas qu'à votre mort, votre désir le plus cher serait de la rejoindre dans le monde supérieur où il n'y a plus de séparation... et cette femme que vous voudriez suivre dans l'autre vie, ne croiriez-vous pas qu'elle a une âme ?

— Le champ de vos hypothèses est sans limite, mais c'est tout à fait beau. J'ai presque envie, moi aussi, de faire des suppositions.

Il prit une gorgée de sorbet dans le gobelet en cristal que le serviteur avait posé près de lui



sur un tabouret à trois pieds, et, tout en buvant lentement le liquide glacé, il me regardait dans les yeux à travers le verre avec une curiosité demi-sérieuse, demi-souriante. J'ignorais si ma peinture enthousiaste du bonheur conjugal l'avait amusé ou convaincu, j'attendais qu'il reprît la parole.

— Maintenant que vous avez fait votre croisière à bord de votre navire « le Bonheur » sur les eaux bleues de votre imagination, permettez-moi, à moi qui vis à terre et qui aime la chasse, d'employer une autre métaphore et d'amener mon cheval devant quelques-uns des obstacles qui hérissent le terrain des réalités ; c'est sur ce terrain que je me propose de chasser l'astucieux renard qu'on appelle le mariage. Je n'ai jamais chassé le renard, mais je me figure très bien ce que c'est. En premier lieu, il est fort agréable de supposer qu'Allah dans sa bonté a daigné me débarrasser de mes trois fardeaux. Ils sont là pourtant et ce sont de sérieux embarras, je vous assure. Néanmoins, le Prophète, dans sa prévoyance, nous a donné les moyens d'alléger les charges domestiques qui sont trop lourdes pour nous. Ainsi j'ai le droit de divorcer avec mes trois femmes sans causer le moindre scandale. Mais, si je le fais, ne croyez-vous pas que mon expérience de la vie conjugale ait enraciné dans mon esprit les plus terribles préventions contre les femmes, considérées comme compagnes journalières ? N'aurais-je pas d'ores et déjà la conviction qu'elles sont toutes sem-

blables, c'est-à-dire tracassières, babillardes, grignotteuses de sucreries..., toutes les mêmes, enfin? Ou si je regardais hors de chez moi...

— Arrêtez! — dis-je. — Je ne suis pas assez fort dialecticien pour vous convaincre que toutes les femmes ont des âmes. Il se peut qu'en Perse et dans l'Inde elles n'en aient pas. Je vous demande seulement de croire qu'il peut exister des femmes assez heureuses pour posséder une petite part de la divine étincelle. Mais, pardonnez mon interruption. « Si je regardais hors de chez moi, » disiez-vous?...

— Si je regardais hors de chez moi, je trouverais probablement des femmes comparables, sinon identiques aux miennes. Je connais peu les Anglais et je pourrais m'y tromper. Admettons, si vous voulez, qu'après avoir brisé moi-même mes liens actuels pour chercher aventure, je me sente attiré ici par quelque jeune Anglaise...

Il devait y avoir dans l'embouchure de sa pipe quelque chose d'anormal, car il l'examinait très attentivement.

— Attiré par quelque jeune Anglaise... Miss Westonhaugh, par exemple.

Il s'arrêta court.

Mon inspiration était donc bonne, le petit tableau que je m'étais tracé tandis que nous revinions chez nous à cheval et dont j'avais ri ensuite intérieurement, ce petit tableau avait aussi hanté son esprit. Il avait jeté les yeux sur cette belle fille du Nord et s'était imaginé qu'il jouait à ses côtés le rôle réel d'adorateur et de mari. Toute



cette conversation, tous ces arguments n'avaient été qu'un prétexte pour se donner à lui-même le plaisir d'envisager et de discuter une union de ce genre, sans exciter ni étonnement ni commentaires. Je m'en étais déjà douté, mais, à présent, l'intérêt soudain que lui inspirait l'embouchure de sa pipe, et qui lui servait à dissimuler un véritable embarras, me confirmait absolument dans mon opinion.

Mon ami de deux jours était probablement amoureux. Il voyait en moi un individu simple, qui ne pouvait pas devenir un rival, qui avait quelque connaissance du monde, et il avait besoin d'un confident tout comme une pensionnaire. Je pensai qu'il était victime de l'amour, sans doute pour la première fois. L'Inde n'est pas riche en aventures romanesques ; il avait dû se marier par convenance et « respectability » plutôt que par affection réelle. Sa première passion ! Cet homme qui avait été ballotté d'un endroit à un autre comme un bâton flottant, qui, par son intelligence et son énergie, avait su, malgré vent et marée, conquérir la fortune et la puissance, avait l'air maintenant d'un enfant, tant il était embarrassé. Je regardais son front, où les soucis n'avaient pas laissé de rides, et ses beaux cheveux noirs, vierges du moindre fil d'argent. Après avoir nommé la femme aimée, il avait gardé le silence, mais, quand il leva les yeux, ses regards qui exprimaient tout à la fois la passion et la douleur s'allumèrent d'un rayonnement de jeunesse.

— Je crois, monsieur Isaacs, que vous venez de

démolir vos propres arguments par une raison plus forte que toutes les miennes réunies.

Tandis qu'il me regardait, je songeais que ce mariage était tout à fait possible. Je devais m'être trompé en pensant le contraire. Quel inconvénient pouvait-il y avoir à ce qu'Isaacs épousât Miss Westonhaugh? Mes conclusions étaient fausses. Pourquoi serait-il obligé de retourner avec elle en Angleterre, de porter un habit rouge, et de se rendre ridicule aux élections du bourg? Pourquoi ce couple idéal ne choisirait-il pas une heureuse oasis, aussi éloignée de l'influence corrosive des préjugés anglo-saxons que du sensualisme délétère et des voluptés de l'Orient. Cette idée m'obséda avec une force redoublée; elle était la justification de ma théorie et de mes pressentiments. Pourquoi pas? Voilà ce que je me répétais sans cesse à moi-même pendant la demi-minute de silence qui suivit l'aveu d'Isaacs.

— Vous avez raison, — dit-il doucement, ses yeux à demi clos fixés sur ses pieds. — Oui, vous avez raison. Pourquoi pas?... oui, vraiment, vraiment, pourquoi pas?...

Cette façon de lire dans mes pensées était sans doute de la pure divination. En parlant tout à l'heure, il était tout indifférence, tout dédain pour mes idées, et plein de préventions contre les théories des Occidentaux. A présent, comme par intuition, il faisait une réponse directe à une question directe que j'avais faite mentalement, et, qui, plus est, sa réponse avait un ton de conviction calme et profonde où l'on ne sentait pas



l'ombre d'une hésitation. Il m'avait parlé avec autant de calme, de naturel qu'un chrétien disant : « Credo in unum Deum » ; son intonation n'admettait pas de réplique, il me rappelait aussi le musulman qui s'écrie : « La Illah illallah, » sans vouloir songer seulement à l'existence de l'impie. Des heures de discussion, des semaines d'éloquence, n'auraient pu opérer dans cet homme le changement qui se manifesta au seul nom de la femme aimée. Mes arguments avaient été l'excuse de sa conversion. Mais était-il converti ? Était-ce réel ?

— Oui... je crois que je le suis, — répliqua-t-il du même ton machinal et monotone.

Je me secouai, je pris un peu de sorbet, et repoussai avec impatience une de mes pantoufles. Rêvais-je... ou avais-je parlé tout haut, posant réellement les questions auxquelles il répondait si promptement et avec tant d'à-propos ? Bah ! Ce n'était qu'une coïncidence. J'appelai le serviteur et lui ordonnai de remplir mon hookah. Isaacs demeurait toujours immobile, perdu dans ses méditations, regardant le bout de ses pieds ; son visage ne reflétait aucune pensée et, de son narghilé qu'il avait délaissé, la fumée montait indolemment en spirales bleues.

— Alors vous êtes converti, à la fin ? — dis-je tout haut.

Aucune réponse ne suivit ma question ; je l'observai attentivement.

— Monsieur Isaacs !

Encore le silence ; était-il possible qu'il fût

endormi? ses yeux étaient ouverts, mais je le trouvais bien pâle. Il était cependant resté droit et rien en lui n'indiquait une syncope.

— Isaacs!... Abdul Hafiz!... Qu'y a-t-il?

Il ne bougea pas. Je me levai et m'agenouillai à côté de lui; il était rigide et immobile, comme une statue. Kiramat Ali, qui avait veillé, se mit à frapper des mains d'un air égaré en s'écriant : —

— *Wah! wah! Sahib margyâ!* Le maître est mort!

Je l'apaisai de loin par un geste et il reprit son calme, s'accroupissant dans son coin, les yeux fixés sur nous. Puis, je me baissai un peu plus bas, car j'étais agenouillé, et je regardai dans les yeux de mon ami par-dessous ses sourcils. Il était évident qu'il ne me voyait pas, quoiqu'il regardât droit à ses pieds. Je tâtai son pouls. Il était très faible, à peine perceptible, et ne donnait certainement pas quarante pulsations à la minute. Je pris son bras droit et j'essayai de le poser sur mon épaule. Il était complètement rigide. Il n'y avait pas de doute à conserver : Mr. Isaacs était tombé en catalepsie. Je tâtai encore son pouls; il n'en avait plus.

Je connaissais ce curieux état pathologique où l'esprit est parfaitement éveillé, mais où toutes les facultés physiques sont endormies et ne peuvent reprendre leur fonctionnement que par des moyens spéciaux. Je sortis et j'aspirai l'air froid de la nuit, disant aux serviteurs de rester tranquilles, car leur maître était endormi. Lors-



que je fus suffisamment délassé, je rentrai dans la chambre, j'ôtai mes babouches, et je restai un moment à côté de mon ami, qui était aussi rigide que jamais.

La nature, dans sa bienfaisante sagesse, m'a consolé de ma physionomie ingrate en me douant d'une grande force et d'une de ces constitutions exceptionnelles qui semblent constamment chargées d'électricité. Sans être ce qu'on appelle un magnétiseur, je possède une puissance magnétique considérable que je me suis efforcé de développer autant que possible. J'eus beaucoup de longs entretiens à ce sujet avec le vieux Manu Lal, mon maître de langues et de philosophie, tandis que j'étais dans les plaines ; nous avons discuté l'état de crise sous tous ses aspects. Le vieux *pundit* (1) était lui-même un mesmérisme distingué. En général, il était peu disposé à parler de ce qu'il appelait les choses occultes, mais, trouvant en moi un homme naturellement doué des aptitudes physiques nécessaires à ces recherches, il m'avait donné beaucoup d'idées pratiques pour utiliser ma puissance magnétique. J'avais là une belle occasion d'exercer mon pouvoir.

Je frottai mes pieds sur le moelleux tapis et, rassemblant toutes mes forces, je commençai à faire les passes prescrites sur la tête et le corps de mon ami. Insensiblement l'apparence de la vie reparut sur son visage, le sang se reprit à courir

(1) *Pundit* — savant.

sous sa fine peau olivâtre, les lèvres s'entr'ouvrirent, et il soupira légèrement. La vie, comme cela arrive toujours dans de semblables cas, sembla recommencer à partir du moment même où elle avait été suspendue et le premier mouvement d'Isaacs fut de continuer à examiner l'embouchure de sa pipe qui était dans sa main. Puis il le regarda tout à coup et, me voyant penché sur lui, il fit un petit mouvement de tête, tourna à moitié ses épaules en avant et en arrière, et, reprenant sa voix ordinaire il dit : —

— Je dois m'être endormi!... Je me suis endormi, n'est-ce pas?... Qu'est-il arrivé?... Pourquoi vous tenez-vous là et me regardez-vous ainsi?...

Alors, après un rapide silence interrogateur, sa physionomie changea et un air d'ennui se répandit sur son visage lorsqu'il ajouta à voix basse : —

— Oh ! je vois... Cela m'est déjà arrivé une fois. Asseyez-vous, je suis tout à fait bien maintenant.

Il avala un peu de sorbet et s'étendit en reprenant son ancienne position. Je l'engageai à aller se coucher et m'apprêtais à le quitter, mais il ne voulut pas me laisser partir ; il me semblait si désireux de me voir rester, que je regagnai ma place. Tout cet incident s'était passé en dix minutes.

— Restez encore un peu avec moi, — répéta-t-il.  
— J'ai besoin de votre compagnie, peut-être de votre avis. J'ai eu une vision et il faut que vous m'écoutez. Il m'a semblé quand je me suis assis



ici, que mon esprit quittait mon corps, s'élançait dans l'air de la nuit, et planait sur Simla. Je pouvais voir dans tous les bungalows, et j'avais conscience de ce qui se passait dans chacun d'eux, mais mon regard s'arrêta sur un seul, car je vis sur un lit de repos, dans une vaste chambre, une personne endormie que je connaissais bien. Ses beaux cheveux blonds formaient une masse sur l'oreiller ; on aurait dit qu'elle les avait laissés tomber là, comme fatiguée de porter le poids de cette splendeur dorée. Ses longs cils noirs jetaient de légères ombres sur ses joues et ses lèvres entr'ouvertes semblaient sourire au souffle égal de la respiration qui passait doucement sur elles. Pendant que je la regardais, son âme se détacha d'elle, pour ainsi dire, et prit figure, forme, et couleur, de sorte que cette image d'elle-même flottait dans l'air entre son corps et mon esprit attentif. Cette exquise vision s'approcha de moi, près, plus près encore, jusqu'à ce que nous fussions face à face, mon âme et la sienne, bien haut dans l'espace. Puis ses longues paupières se soulevèrent et ses yeux me répondirent par un regard de parfaite confiance, d'amour, et de joie infinie. Alors elle tourna son visage vers le sud et me montra l'étoile de ma vie qui scintillait avec éclat au milieu des astres plus petits ; puis, d'un long et doux regard, elle m'ordonna de la suivre où elle me conduirait ; son âme virginale s'envola au loin, lentement d'abord, puis, avec une vitesse vertigineuse, elle s'évanouit dans le firmament comme une étoile filante,

ne laissant pas de trace dans l'azur, mais dans mon cœur un regret poignant et un désir ardent de m'abîmer avec elle dans l'empire infini de la paix éternelle. Je ne pus la suivre, car mon âme fut rappelée dans mon corps. Je bénis Allah qui m'a permis de la voir une fois ainsi et de savoir qu'elle a une âme semblable à la mienne, car j'ai bien lu dans son esprit et ma conviction est faite.

Isaacs se leva lentement et se dirigea vers la porte ouverte. Je le suivis et, pendant quelques instants, nous contemplâmes le tableau qui se déroulait à nos pieds. Il était près de minuit, la lune toujours décroissante se traînait à l'horizon comme si elle eût regretté ses quartiers disparus, avec un air lamentable.

— Griggs, — dit mon ami, oubliant pour la première fois le mot Monsieur, — tout cela est très étrange. Je crois que je suis amoureux.

— Je n'en doute pas, — répondis-je. — La paix soit avec vous !

— Et avec vous la paix !

Et nous nous séparâmes.



#### IV.

A Simla, on fait les visites le matin au lieu d'attendre comme dans beaucoup d'autres pays civilisés, après le coucher du soleil. Dès l'aube, je reçus un billet d'Isaacs me disant qu'il avait affaire avec le Maharajah de Baithopoor au sujet de quelques pierres précieuses, mais qu'il serait prêt à rendre visite avec moi à M. Currie Ghyrkins vers dix heures. J'avais beaucoup songé aux événements de la soirée de la veille et j'attendais avec une très vive impatience ma prochaine entrevue avec Isaacs. Après ce qui s'était passé, la visite que nous nous proposons de faire ensemble à Miss Westonhaugh ne devait me laisser aucun doute sur les sentiments vrais d'Isaacs et je me promis de ne perdre ni un mot, ni un geste, ni une expression de physionomie susceptibles de jeter quelque lumière sur la ques-

tion qui m'intéressait : une pareille union serait-elle possible et sage ?

J'étais donc prêt à l'heure convenue ; nous montâmes à cheval et nous partîmes par une belle matinée d'automne. Toutes les visites se font à cheval à Simla, car les distances sont souvent considérables. On va tranquillement et les saïs suivent au pas ou au petit trot, suivant les circonstances. Nous cheminions le long de l'esplanade encombrée d'une foule de cavaliers et d'amazones que suivaient de nombreux serviteurs indigènes en riches costumes. Les chuprassies des bureaux du Gouvernement se hâtaient de remplir leurs missions respectives ou s'attardaient à jaser avec quelque indigène mal vêtu. Nous passâmes au milieu des petites boutiques chargées de marchandises, le coteau que domine l'église en est couvert, et nous enveloppâmes d'un rapide coup d'œil l'agglomération de grainetiers, de bijoutiers, de confiseurs, et de marchands de vases en métal ou en faïence, tous accroupis sur leurs talons au milieu de leur étalage et fumant l'éternel *hubble-bubble* (1). Nous remarquâmes les yeux avides des acheteurs, le regard de faucon des vendeurs, les longs doigts serpents et onduleux qui venaient saisir la pièce de monnaie fugitive et qui s'agitaient dans des contorsions de reptile quand ils se désaisissaient d'un simple *pi* (2). Nous observions cette scène

(1) *Hubble-bubble* — pipe indienne, hookah.

(2) *Pie* ou *paï* — monnaie de cuivre d'une valeur d'un centime et un tiers. Trois *pies* font un *peïsa*.



tumultueuse comme un spectacle de marionnettes jeté au milieu des vastes solitudes de l'Himalaya, et comme si tout cela avait été organisé pour le plaisir et la distraction de quelque joyeux *genius loci* fatigué du solennel silence de ces imposantes montagnes. Nous causions avec insouciance du spectacle des choses animées et inanimées qui étaient devant nous, riant des affirmations des marchands, du scepticisme endurci des acheteurs. Nous nous amusions surtout de la prodigieuse dignité qu'affectait le superbe messenger, à la barbe blanche et au costume rouge et or, pendant qu'il décrivait avec emphase au groupe de pauvres parents et d'admirateurs qui se pressaient autour de lui les splendeurs de la dernière fête de Peterhof, où Lord Lytton régnait encore. Je souris et Isaacs fronça le sourcil au vieux croyant ascétique et barbu, qui, tout à coup, surgit de son repaire et s'agita au milieu de la foule des Hindous, affirmant sa foi de sa voix la plus haute en criant : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète ! » L'unité des mœurs orientales est quelque chose d'étonnant. Usages, vêtements, pensées, langages sont absolument semblables chez les Asiatiques, aussi bien à l'ouest du Thibet qu'au sud du Turkestan. C'est dans le langage qu'on trouve le plus de différences, et encore si l'on n'est pas familiarisé avec les dialectes, on ne pourrait distinguer dans le langage parlé, l'Hindoustani, le Persan, l'Arabe, ou le Turc.

Nous avançons donc et bientôt nous nous

trouvâmes sur la route que nous avions traversée la veille au soir et qui serpente autour du Jako.. Sur le versant de la colline, caché par un épais massif de rhododendrons, s'élevait le bungalow de M. Currie Ghyrkins, et une inscription placée à l'entrée des cavaliers, il n'y en avait pas pour les voitures, nous apprit que le domaine portait le titre très ronflant de Carisbrooke Castle. A Simla, on a l'habitude de donner aux petites choses des noms pompeux.

Etant arrivés à la pelouse près de la maison, nous laissâmes nos chevaux à la garde des saïs et nous montâmes en nous promenant la petite allée jusqu'à la verandah. C'était un charmant tableau qui semblait spécialement préparé pour notre agrément. Le bungalow était grand pour Simla, la verandah ombreuse et profonde ; des sièges de toutes espèces, au lieu d'être alignés le long de la muraille étaient réunis, comme si on venait de s'asseoir, et dans un angle était suspendu un grand hamac. Dans ce hamac, les pieds touchant terre et la main suspendue à une corde extérieure, nous aperçûmes la belle Miss Westonhaugh, vêtue d'un de ces costumes de toile bleue unie bien serrés à la taille et qui siéent à une femme sur dix mille ; mais lorsqu'ils sont portés par une jeune personne vraiment belle, je n'en connais pas qui fassent mieux valoir la grâce des mouvements et des contours. De ses pieds délicats, elle poussait une pelote de laine qui servait à l'amusement et à l'éducation d'un petit chacal apprivoisé : le seul que j'aie jamais



vu complètement apprivoisé d'ailleurs. C'était une charmante petite bête, avec de longs poils et des yeux brillants, clignotants, malicieux, gais comme ceux d'un gnome. Une petite clochette était suspendue à un gros ruban bleu noué autour de son cou et elle tintait au moindre saut que la petite bête faisait pour attraper la pelote. L'animal retombait sur ses pattes ou sur sa tête avec une étonnante indifférence.

La jeune fille était si occupée de son joujou vivant qu'elle ne nous avait pas vus descendre de cheval et nous approcher d'elle; ce fut seulement lorsque nos pas retentirent sur le plancher de la verandah qu'elle leva les yeux avec un petit mouvement involontaire et essaya de se remettre sur ses pieds. Ceux qui se sont assis de côté dans un hamac, les pieds pendants et tout leur poids portant au milieu du filet, savent combien il est difficile d'en sortir avec grâce et même sans tomber ou rouler au petit bonheur. On peut se rompre les os dans cet exercice et cependant on a l'illusion que rien n'est plus facile. Nous nous élançâmes tous deux à son secours, mais Miss Westonhaugh avait déjà reconnu l'inutilité de sa première tentative; avec un sourire de gratitude et une légère rougeur d'embarras répandue sur ses jolies joues, elle renonça à un nouvel essai; le petit chacal s'accroupit gentiment en se reculant jusqu'au mur de la maison, puis il nous regarda d'un air de méfiance et se mit à grogner un peu.

— Je suis enchantée de vous voir, monsieur

Isaacs. Comment vous portez-vous, monsieur...

— Griggs, — murmura Isaacs en resserrant une corde du hamac à son côté.

— Monsieur Griggs? — continua-t-elle. — Nous nous sommes rencontrés hier soir, brusquement et d'assez près... ou tout au moins vous et mon oncle. Je suis seule, il est descendu du côté de Kalka au-devant de mon frère qui vient passer une quinzaine de jours dans la montagne pour réagir contre le climat humide de Bombay. Prenez des chaises et asseyez-vous. Je ne sais ce que sont devenus le valet de chambre, le groom, et les autres domestiques; d'ailleurs je ne pourrais me faire comprendre d'eux s'ils étaient là. Il faut que vous vous serviez vous-mêmes.

Je fus le premier à mettre la main sur une chaise et, comme je me retournais pour la tirer à moi, je remarquai que Miss Westonhaugh suivait Isaacs avec le même regard que la veille au soir. Mais je pouvais mieux étudier cette expression à présent. Le regard était doux et amical, bon plutôt que tendre, tandis qu'une toute petite contraction des yeux trahissait un sentiment de curiosité. Elle allait évidemment lui parler dès qu'il retournerait la tête.

— Vous voyez que je lui ai donné des leçons, — dit-elle pendant qu'il apportait la chaise qu'il avait choisie.

Isaacs regardait le bizarre petit animal accroupi contre la galerie, sous la fenêtre, la queue enroulée autour de son corps et la tête penchée d'un air interrogateur.



— Il me semble en tous cas qu'il apprend les belles manières, — dit mon ami.

— Oui, on peut dire maintenant qu'il aboie plus qu'il ne mord.

— Je suis sûr que vous n'en auriez pas dit autant la dernière fois que je suis venu. Vous rappelez-vous les effroyables ravages qu'il a commis dans mes chausses? Et cependant il est mon filleul, pour ainsi dire, puisque je l'ai confié à vos soins et que je lui ai donné un nom par-dessus le marché.

— Ne croyez pas que je sois une ingrate après un tel cadeau, — répondit Miss Westonhaugh. — *Snap! Snap!* ici! viens, mon chéri, viens te faire gâter par ta maîtresse.

En dépit de cet éloquent appel, *Snap*, le jeune chacal, se contenta de grogner gentiment et d'agiter sa queue à droite et à gauche.

— Vous voyez, — continua-t-elle, — votre parrainage n'a pas produit de très bons résultats. Il ne veut obéir à personne; il vous ressemble.

Son regard, tournant autour d'Isaacs, ne s'arrêta pas sur mon ami, et, par le fait, il lui aurait été impossible de voir quoi que ce soit au delà du dossier de sa chaise. Isaacs, au contraire, semblait compter les longs cils de Miss Westonhaugh et prendre une photographie de ses sourcils.

— *Snap!* — dit-il.

Le chacal se leva aussitôt, courut vers lui, puis il caressa la main que lui tendait Isaacs.

— Vous me calomniez, Miss Westonhaugh. *Snap* n'est pas moins obéissant que moi.

— Alors pourquoi avez-vous continué l'autre jour, au tennis, à jouer de la main gauche? Vous n'ignorez pas cependant combien cela me gêne.

— D'abord, ma chère Miss Westonhaugh, — répondit-il, — je ne suis nullement un joueur de tennis, et comme je ne comprends pas les finesses du jeu, encore un mot que je ne comprends pas non plus, il faut me pardonner ma gaucherie; j'emploie une main quelconque, au hasard de ma convenance.

— Il y a des personnes appelées ambidextres et qui peuvent se servir des deux mains avec une égale facilité, — commençai-je. — Les anciens Persans qui ont inventé le jeu de polo...

— Je ne veux pas me quereller plus longtemps avec vous, monsieur Isaacs...

En disant cela, elle me regardait, bien qu'elle eût absolument dédaigné mes renseignements instructifs et qu'elle m'eût interrompu.

— Je ne veux pas me quereller davantage avec vous sur votre façon de jouer de la main gauche au tennis et de défendre vos intérêts; du reste, vous semblez gaucher pour ainsi dire en toutes choses et dans toute discussion : pour vous, être gaucher, c'est être adroit et vous l'êtes surtout lorsqu'il s'agit d'attaquer les femmes.

— Comment pouvez-vous dire cela? — protesta Isaacs. — Vous savez quel respect profond, je dirai même quel culte, je professe pour toutes les femmes et...

Ses yeux brillaient d'un vif éclat.

— ... pour vous en particulier.



Les Anglaises, surtout les jeunes Anglaises ne sont pas habituées aux galanteries. Elles sont si accoutumées aux manières des Anglais qu'elles regardent la moindre parole ressemblant à un compliment comme le prélude inévitable du suprême outrage. Miss Westonhaugh ne faisait pas exception à cette règle et elle se redressa orgueilleusement.

Il y eut un instant de silence pendant lequel Isaacs parut se repentir et elle mesurer l'étendue de son inconvenance. Le regard de Miss Westonhaugh s'abaissa doucement vers le plancher, jusqu'à ce qu'elle aperçût le bout de ses pieds; puis ses yeux se relevèrent un moment et rencontrèrent ceux d'Isaacs; alors ils s'abaissèrent tout à fait et elle changea de couleur.

— Je vous en prie, monsieur Isaacs, voudriez-vous nous donner la liste des dames que vous considérez avec ce respect profond et presque ce culte?

Un des chevaux que les saïs tenaient sur la pelouse hennit doucement et fournit à Isaacs l'occasion de détourner les yeux.

— Miss Westonhaugh, — dit-il avec calme, — vous savez que je suis musulman et que je suis marié. Peut-être ai-je emprunté à votre langue une phrase qui en dit plus que je ne voulais; il me serait néanmoins pénible de retirer mes dernières paroles, car elles sont sincères.

Ce fut alors à mon tour d'être curieux. Je me demandais où sa hardiesse le mènerait. Entre autres qualités, cet homme était capable de dire

la vérité même à une femme, et cela, non point dans une occasion exceptionnelle, mais à tout propos. Je l'examinai et je vis le sang lui monter violemment au front. Elle le regardait, elle, en vraie femme, puis, le voyant confus et embarrassé, elle reprit son attitude la plus naturelle.

— Oh! j'avais oublié! — dit-elle. — J'oubliais votre femme qui est à Delhi.

Elle se tourna à moitié dans le hamac et après quelques recherches durant lesquelles nous demeurâmes silencieux, elle réussit à trouver un ouvrage de tapisserie perdu derrière elle. La laine était désenfilée et Miss Westonhaugh leva la main du côté du jour pour la faire passer dans l'aiguille. Je remarquai qu'Isaacs se trouvait justement en face de la jeune fille et que l'enfilage de la laine prit quelque temps.

— Monsieur Griggs, — dit-elle lentement, et à la lenteur de sa parole, je devinai qu'en s'adressant à moi elle allait parler à mon ami, suivant l'habitude des femmes: — Monsieur Griggs, savez-vous tout sur les mahométans?

— Voilà une très grosse question, — répondis-je, — elle est presque aussi importante que le mahométisme lui-même.

Elle se mit à faire quelques points dans l'ouvrage qu'elle tenait, et, avec un petit geste d'attention, elle s'accota pour écouter comme si elle prévoyait un discours. Le petit chacal se traîna vers elle et alla caresser ses pieds. Je n'avais pas l'intention, cependant, de faire une conférence sur la foi du Prophète. Je voyais bien que cette con-



versation embarrassait mon ami, mais je résolu, si c'était possible, d'intéresser Miss Westonhaugh.

— Chez les peuples primitifs et chez les personnes très jeunes, — continuai-je, — le mariage est un article de foi, un précepte de morale, et une institution sociale.

— Je suppose que vous êtes marié, monsieur Griggs, — dit-elle avec un air de simplicité enfantine.

— Pardonnez-moi, Miss Westonhaugh, je n'ai ni l'humilité de me dire primitif, ni la prétention de me dire jeune.

Elle rit. J'avais planté un jalon pour mettre fin à la conversation.

— A la façon dont vous parlez des peuples primitifs et des personnes très jeunes, — dit-elle, — je pensais que vous considériez leur opinion sur... cette question, comme l'opinion convenable d'un jeune homme primitif et civilisé.

— Je vous répète que je ne prétends être ni très civilisé ni très jeune... ni certainement très primitif et mon renoncement à toutes ces qualifications m'excuse du célibat dans lequel je m'obstine. Beaucoup de mahométans sont jeunes et primitifs; quelques-uns sont civilisés, comme vous voyez, et tous sont mariés. « Il n'y a de Dieu que Dieu, Mahomet est son prophète, et celui qui ne se marie pas n'est qu'un mécréant. » Voilà leur croyance tout entière.

Isaacs fronça le sourcil à mon langage profane, mais je continuai : —

— Je ne veux rien dire d'irrespectueux pour

une croyance aussi noble et aussi conforme aux usages sociaux, et je crois que vous avez bien peu de chance de convertir Mr. Isaacs.

— Je ne le tenterai pas, — dit-elle en laissant tomber son ouvrage sur ses genoux et en me regardant un moment. — Mais puisque vous parlez de religion, oserai-je vous demander à quelle religion vous appartenez vous-même ?

— Je suis catholique romain, — répondis-je, et j'ajoutai tout de suite : — mais vraiment, je ne vois pas en quoi ma croyance en l'infailibilité du Pape touche à mon opinion sur les mariages mahométans.

— Et que pensez-vous de ces mariages ? — demanda-t-elle en reprenant son ouvrage et s'y appliquant étonnamment.

— Je pense qu'ils sont justifiés en principe par les habitudes orientales, mais, dans certains cas, ils entraînent de fâcheux résultats. Je crois que les jeunes gens sont souvent amenés à épouser plusieurs femmes par la simple force de l'exemple, avant d'avoir suffisamment réfléchi à l'importance de leur action. Je pense que le mariage et le divorce sont deux actes trop importants dans la vie d'un homme pour qu'on rende leur accomplissement si aisé ; et je suis convaincu qu'aucun Européen ne voudrait, même s'il venait à embrasser l'islamisme, se prévaloir de son apostasie pour épouser quatre femmes. C'est un cas de contradiction entre la théorie et la pratique, et je ne tenterai pas de l'expliquer. Idéalement parlant, la polygamie a du bon, mais il



me semble à moi que dans la vie réelle elle est souvent détestable.

— Oui, — dit Isaacs, — il y a des cas où...

Il s'arrêta et Miss Westonhaugh, qui avait été absorbée par son ouvrage, releva tranquillement la tête ; elle constata qu'Isaacs regardait avec un très vif intérêt les chevaux qui broutaient le court gazon de l'autre côté de la pelouse, aussi loin que les sais leur laissaient allonger le cou.

— J'avoue, — dit Miss Westonhaugh, — que mes idées sur les mahométans m'ont été suggérées surtout par les *Mille et une nuits* que j'ai lues il y a fort longtemps. Il me semble qu'ils traitent les femmes comme si elles n'avaient ni âme ni intelligence et comme si, livrées à elles-mêmes, elles étaient incapables de faire quelque chose de raisonnable. Le mahométisme est une religion d'homme. Mon oncle le dit aussi, et il doit le savoir.

La conversation tournait dans un cercle vicieux. Isaacs et moi, nous étions tous deux trop intéressés dans la question pour prolonger une discussion aussi oiseuse. Comment cette jeune fille anglaise, si belle, mais si peu intelligente, pouvait-elle, avec ses préjugés et ses maladresses dans la repartie ou la discussion, comprendre ou traiter délicatement un sujet aussi difficile ? Elle me déroutait. Il était cependant assez naturel qu'avec deux hommes comme nous, elle fût entièrement hors de son milieu. Miss Westonhaugh était le type de ces jeunes filles du Nord, brillantes de fraîcheur et de santé, et d'un esprit

plus pour être heureuses sur leur bonne humeur et sur la joie de vivre que sur aucune faculté intellectuelle, naturelle ou acquise. A cheval, au tennis, ou au bal, elle aurait paru tout à son avantage, et c'est avec une aisance parfaite qu'elle se serait acquittée de son rôle. Mais, appelée à soutenir une conversation de ce genre, où l'avait entraînée sa seule curiosité à l'endroit d'Isaacs, elle ne savait que faire. Elle était embarrassée et avait perdu ainsi une partie de sa grâce native. Pourquoi évitait-elle les regards d'Isaacs et avait-elle recours à cette petite ruse d'enfiler une aiguille pour lui jeter un coup d'œil? Une jeune fille américaine ou une femme française eût compris que sa force résidait dans la franchise absolue; qu'Isaacs, avec sa droiture naturelle, avouerait sans ambages ni détours tout ce qu'elle voulait savoir sur son compte; et qu'elle était assez forte pour le regarder en face et lui faire toutes les questions possibles. Au contraire, Miss Westonhaugh avouait elle-même qu'elle était embarrassée. Certes, elle était charmée de le voir, il lui plaisait et elle le trouvait beau, mais elle commençait à souhaiter qu'il s'en allât, parce qu'elle ne savait que dire et qu'elle ne voulait pas lui donner l'occasion de choisir lui-même son sujet de conversation. Comme ni l'un ni l'autre nous n'étions disposés à pousser plus loin cette étude de psychologie conjugale, ni à discuter l'opinion de M. Currie Ghyrkins, telle que nous la présentait sa nièce, il se fit un si-



lence. Je coupai court et je changeai de conversation.

— Irez-vous voir le polo cette après-midi, Miss Westonhaugh? On disait à l'hôtel qu'il devait y avoir aujourd'hui une partie assez intéressante.

— Oh! oui, bien entendu, je ne voudrais pas y manquer pour rien au monde. Lord Steepleton doit venir déjeuner, et nous descendrons ensemble à cheval à Annandale. Vous viendrez, n'est-ce pas? Ce sera magnifique. Jouez-vous au polo, monsieur Griggs? Mr. Isaacs est un excellent joueur, quand on peut l'amener à s'en donner la peine. Il connaît beaucoup mieux ce jeu que le tennis.

— J'aime beaucoup le polo, — répondis-je, — mais je n'ai pas de chevaux ici et, avec mon poids, il n'est pas facile de trouver une monture pour une aussi rude besogne.

— Ne vous tourmentez pas à ce propos, — dit Isaacs; — vous savez que mon écurie est à votre disposition, et j'ai un ou deux poneys qui vous porteront très bien. Il faudra faire une partie un de ces jours, quand nous pourrons avoir le terrain. Nous jouerons, l'un contre l'autre, le Farwest contre l'extrême Orient.

— Quel plaisir! — s'écria Miss Westonhaugh, les yeux brillants à cette idée. — Je marquerai les points et je décernerai la couronne au vainqueur.

— Quel sera le prix? — demanda Isaacs avec un sourire joyeux.

Il était parfois très naïf et très primesautier.

— C'est selon : je vous le dirai quand je connaîtrai le vainqueur, — répondit-elle.

Il y eut sous les arbres un bruit de sabots : des chevaux suivaient le sentier rocailleux. Tout à coup, nous entendîmes une voix appelant un sais qui devait être resté en arrière. La voix était claire et forte, et celui qui parlait accablait d'injures, avec une parfaite connaissance de l'hindoustani, les parents féminins du groom jusqu'à la quatrième ou cinquième génération. Miss Westonhaugh, qui n'était pas dans le pays depuis longtemps, ne comprenait pas un mot des jurons qui se donnaient libre carrière dans le bois, mais Isaacs parut contrarié et j'eus une mauvaise opinion du nouveau venu, quel qu'il pût être.

— Oh ! c'est Lord Steepleton, — dit la jeune fille. — Il a toujours l'air de se quereller avec ses domestiques. Ne vous en allez pas, — continuait-elle en me voyant prendre mon chapeau, — c'est un bien bon garçon, il faut que vous fassiez sa connaissance.

Lord Steepleton Kildare apparut au coin de la pelouse, suivi par le groom hors d'haleine qui avait flané sur le chemin et avait ainsi excité la colère de son maître. C'était comme je l'ai dit, un beau type de jeune Anglais, mais étant Irlandais de naissance, il aurait renié hautement cette nationalité. Il descendit de cheval et je vis qu'il était grand et élancé, mais ce n'était pas un homme très puissamment charpenté. Il portait la tête haute et avait l'air mili-



taire des pieds à la tête, tandis qu'il traversait le gazon, en évitant avec soin les piquets du filet du tennis. Il avait comme nous un grand chapeau de feutre gris et, avant de l'ôter, il donna des poignées de main à la ronde, puis il s'installa dans le fauteuil le plus rapproché du hamac de Miss Westonhaugh.

— Comment allez-vous? Ah!... Mr. Isaacs, M. Griggs d'Allababad. Belle journée, n'est-ce pas?

Lord Steepleton regardait vaguement le gazon.

— En vérité, Miss Westonhaugh, j'étais dans une telle fureur contre mon gredin de sais que je ne me croyais pas aussi près de la maison. Je regrette réellement mes expressions brutales. Vous n'avez pas cru, je pense bien, que je l'assassinais?

Isaacs paraissait toujours contrarié.

— Oui, — dit-il, — nous pensions que Mahmoud allait passer un mauvais quart d'heure. Je crois que Miss Westonhaugh ne comprend pas l'hindoustani.

La physionomie de l'Anglais trahit une véritable détresse.

— Vraiment, — dit-il avec une grande simplicité, — vous ne savez pas à quel point je suis fâché qu'on ait pu m'entendre. Je suis si vif. Mais permettez-moi de vous faire mes excuses les plus sincères à tous pour vous avoir importunés de ma sottise colère.

Il n'avait pas commis un grand crime après

tout, et il y avait quelque chose de si franc et de si honnête dans sa petite excuse que j'en fus charmé. C'était un gentleman. Isaacs s'inclina en silence. Miss Westonhaugh n'avait évidemment pas prêté beaucoup d'attention à tout cela.

— Nous parlions du polo quand vous êtes arrivé, Lord Steepleton ; Mr. Isaacs et M. Griggs vont faire une partie et je marquerai les points. Voulez-vous en être ?

— Vous me le permettez?... — dit le jeune homme, très reconnaissant à la jeune fille de lui venir en aide. — Vous me le permettez?... J'en serai ravi. J'ai si rarement l'occasion de jouer avec d'autres personnes que les gens d'ici.

Et il nous interrogeait du regard.

— Nous serons enchantés, — dit Isaacs. — Pouvez-vous en même temps nous aider à compléter le nombre de joueurs ? Et quand cela sera-t-il ?

Il semblait tout à coup éprouver l'intérêt le plus vif pour la lutte projetée.

— Oh ! oui, certes, — dit Kildare, — je m'arrangerai pour compléter la partie et nous pourrions jouer lundi prochain. Le terrain sera libre, je le sais.

— Eh bien ! à lundi. Nous sommes à l'Hôtel Laurie sur la montagne.

— Je demeure avec Jack Tygerbeigh, près de Peterhof. Venez nous voir. Je vous ferai faire connaissance avant lundi. Oh ! monsieur Griggs, j'ai lu l'autre jour quelque chose de charmant sur mon compte dans le *Howler*... tous mes re-



merciements. Non vraiment, je vous suis très obligé, on me consacre quelquefois des articles épouvantables. Au revoir, au revoir, ravi de vous avoir rencontré.

— Bonjour, Miss Westonhaugh.

— Bonjour. C'est bien à vous d'avoir eu pitié de mon isolement.

Elle sourit amicalement à Isaacs et se contenta pour moi d'un sourire poli. Nous nous retirâmes. Comme nous retournions la tête après être remontés à cheval pour ôter encore une fois nos chapeaux, je vis que Miss Westonhaugh avait réussi à sortir du hamac et qu'elle attachait un chapeau de paille tandis que Lord Steepleton s'était armé de boules et de maillets pris dans une boîte sous la verandah. Au moment où nous saluions, ils descendaient les marches du perron ; ils avaient l'air d'incarner, à eux deux, la jeunesse et la gaîté, tant ils jouissaient par avance du plaisir qu'ils allaient prendre à leur jeu favori. Un brillant soleil d'automne mettait vigoureusement en relief leurs visages sur l'ombre épaisse de la verandah et je me dis intérieurement qu'ils formaient un délicieux tableau. Il me semblait toujours voir des tableaux et bientôt mon imagination prit une nouvelle direction.

Nous chevauchions sous les arbres. Cette visite ne m'avait pas laissé une bonne impression. J'avais cru que M. Currie Ghyrkins serait là et que je pourrais entamer avec lui une discussion politique. Nous aurions parlé de

*l'income-tax*, des droits sur le coton, de Caboul, et pendant ce temps Miss Westonhaugh et Isaacs auraient eu un agréable tête-à-tête. Au lieu de cela, j'avais été décidément ce tiers et ce fâcheux qui interrompt l'harmonie de bien des plaisirs dans la vie. Je sentais bien qu'Isaacs n'était pas homme à être embarrassé si on le laissait seul auprès d'une femme, ni à embarrasser cette femme. Il avait tant de tact et ses sentiments étaient si nobles, que, avec sa parfaite connaissance de la langue, il savait être agréable quand même, et une pareille occasion lui aurait fait prendre facilement de l'avance sur l'athlétique Kildare, que je soupçonnais véhémentement d'être son rival auprès de Miss Westonhaugh. Quand un Anglais fait la cour à une femme, il prend un air de familiarité et d'autorité auquel il est impossible de se méprendre. C'est une chose très subtile qui ne se traduit ni par un mot, ni par un geste ; mais c'est toujours ainsi et le mélange de cet esprit d'autorité et de la réserve imposée par les convenances est des plus amusants.

— Griggs, — dit Isaacs, — avez-vous jamais vu le Rajah de Baithopoor ?

— Non ; n'avez-vous pas une affaire à traiter avec lui ce matin ?

— Oui, une affaire... si cela peut s'appeler ainsi. Avez-vous envie de le voir ? Je puis vous emmener et je crois que l'affaire... vous intéressera. On ne voit pas souvent vendre et acheter de pareils joyaux, et d'ailleurs, il est très amu-



sant. Il est âgé de deux mille ans pour le moins et, quand il mourra, il ira habiter Saturne. Ses doigts sont longs et crochus, et ce qu'il fourre dans sa poche en sort rarement.

— Un joli portrait, et qui ne ressemble guère à celui que nous venons de laisser derrière nous. J'aime les contrastes et je serai bien aise de le voir.

— Vous le verrez.

Nous allumâmes nos cigares.

## V

— Nous partirons à quatre heures, — dit Isaacs en entrant dans ma chambre après le déjeuner, repas qu'il partageait trop rarement avec moi. — Ce matin j'ai dit trois heures, mais il n'est pas mauvais de faire attendre ces indigènes. Cela les impatiente et alors ils se livrent eux-mêmes.

— Vous êtes machiavélique. Il ne faut pas demander lequel de vous a besoin de l'autre : la chose est parfaitement claire.

— Oui, parfaitement claire.

Il s'assit et prit le dernier numéro du *Howler* qui était sur la table. Tout à coup il leva les yeux.

— Griggs, pourquoi ne venez-vous pas à Delhi? Savez-vous bien que nous pourrions y fonder un journal, dans l'intérêt du parti conservateur.



— Dans l'intérêt de M. Algernon Currie Ghyrkins? — demandai-je.

— Justement. Votre amitié devine ma pensée. Je suppose que vous n'avez pas de convictions?...

— De convictions politiques? Non, certainement non, en dehors de mon propre pays; c'est le seul du reste où ces sortes de choses soient cotées assez haut. Non, je n'ai point de convictions.

— Vous écririez tout aussi volontiers pour les Conservateurs que vous le faites pour les Libéraux?

— Oh! certes, je n'écrirais pas aussi bien pour les Conservateurs maintenant, parce qu'ils sont au pouvoir et qu'il est beaucoup plus avantageux d'attaquer que de défendre... oui, c'est toujours plus facile. Mais je n'ai aucun parti pris dans cette question. Je défendrais aussi volontiers un parti qui pille les Indes dans leur propre intérêt que le parti qui les dévaliserait avec une franchise plus cynique et qui sans rougir mettrait les profits dans sa poche. Je m'inquiète peu qu'on vole Pierre pour payer Paul ou que par ruse on extorque les biens de Paul au profit de Pierre.

— C'est la vraie manière d'envisager la question. Je pourrais vous raconter quelques histoires très drôles à ce propos. Quant au journal à fonder, c'est une carte bonne à jouer si le vieux gentleman s'entête.

— Isaacs, — dis-je, — je ne vous connais que depuis trois jours et vous m'avez jusqu'à un cer-

tain point accordé votre confiance, probablement parce que je ne suis pas Anglais. Je puis vous être utile et j'ajoute que je l'espère sincèrement. Mais d'abord je voudrais vous adresser une question, si vous le permettez.

Je m'arrêtai pour attendre sa réponse. Nous étions près de la porte ouverte et Isaacs s'appuyait contre le montant, les yeux mis-clos fixés sur moi et la tête renversée. Il me regardait avec un peu de curiosité et je crus remarquer qu'un sourire errait sur ses lèvres, comme s'il eût prévu la question que j'allais lui faire.

— Certainement, — dit-il lentement. — Demandez moi tout ce que vous voudrez, je n'ai rien à cacher.

— Pensez-vous sérieusement à demander en mariage et à épouser Miss Katherine Westonhaugh?

— Je pense sérieusement à demander en mariage et à épouser Miss Westonhaugh.

Il paraissait très résolu en affirmant ses intentions de cette façon catégorique. Je savais qu'il y songeait et je connaissais assez le caractère oriental pour comprendre qu'un homme comme Abdul Hafiz-ben-Isâk, avec ses passions violentes, son intelligence supérieure, sa fortune colossale était destiné à triompher dans toutes ses entreprises. Lorsque l'indifférence asiatique s'éveille sous l'empire d'une passion profonde, il n'y a pas d'espace que ne puisse franchir un homme emporté par un tempérament ardent et impétueux. Isaacs avait pris son parti. Sans doute il



ne savait point faire la cour aux jeunes filles anglaises, suivant les usages du monde, mais en considérant son gracieux visage, ses yeux incomparables, et, en admirant pour la centième fois le grand air d'autorité et de dignité qui le caractérisait, je me dis que son rival avait bien peu de chances de succès. Il devina mes pensées.

— Que pensez-vous de moi? — demanda-t-il en souriant. — Voulez-vous m'aider? J'ai des avantages... vous pouvez l'admettre, et des avantages sérieux encore. La richesse par exemple, car ils n'ont pas de fortune.

— Mon cher Isaacs, je veux vous faire remporter la victoire. Quant aux avantages sérieux dont vous parlez, ne vous fiez pas pour un moment à la richesse. Ne vous flattez pas qu'il y aura là une espèce de marché, comme si vous épousiez une jeune Persane. Il n'y a rien de vénal dans le cœur de cette jeune fille, j'en suis sûr.

— Allah l'en préserve! Mais il y a quelque chose de très vénal dans le cœur de M. Currie Ghyrkins. C'est un vrai siège à faire et je me propose d'enlever les ouvrages extérieurs un à un. Il est son oncle, son tuteur, son seul et unique parent enfin, si l'on excepte son frère. Or, ni l'un ni l'autre se serait fâché, je pense, de la voir mariée à un homme dont le nom est sans tache et la fortune considérable.

— Vous oubliez vos trois obstacles, comme vous les avez appelés hier soir.

— Non... je ne les oublie pas. Il m'est permis par ma religion d'épouser une quatrième femme,

et je n'ai pas besoin de vous dire que Miss Westonhaugh serait dès lors ma seule femme.

— Mais son tuteur et son frère ne la laisseront jamais accepter une semblable situation.

— Pourquoi pas? Vous savez très bien qu'en général les Anglais considèrent à peine nos mariages... comme des mariages... ils savent combien le lien en est tenu. C'est là l'impression dominante.

— Oui, je le sais. Mais alors ils considéreraient sous le même jour votre mariage avec Miss Westonhaugh et, autant que j'en puis juger, cela ne rendrait pas du tout les choses plus faciles.

— Pardonnez-moi. J'épouserais Miss Westonhaugh suivant le rite anglais et d'après la loi anglaise. Je serais aussi bien uni à elle, à elle seule, que si j'étais Anglais moi-même.

— Allons, vous y avez évidemment réfléchi et vous avez pris l'avis de gens compétents. Je crois réellement, pour ce qui concerne le côté pratique de la chose, que vous avez autant de chances que Lord Steepleton Kildare.

Isaacs fronça les sourcils et ses yeux flamboyèrent. Je vis tout de suite qu'il considérait l'officier irlandais comme un rival, et même comme un rival dangereux. Mais je ne pensais pas que Kildare eût beaucoup de chances, si Isaacs avait le champ libre et pouvait profiter des mêmes occasions que lui. Il y avait encore une difficulté à surmonter.

— Au point de vue de la religion, Lord Steepleton Kildare ne vaut pas beaucoup mieux que vous, s'il veut épouser Miss Westonhaugh. Les



Kildare sont catholiques romains de toute antiquité et ils en sont très fiers. Mais, théoriquement, il est aussi difficile pour un catholique d'épouser une protestante que pour un musulman d'épouser une chrétienne de n'importe quelle communion. Plus difficile même, par le fait, car votre mariage ne dépend que du consentement de la femme, tandis que le consentement de l'Église est nécessaire au mariage du catholique. Celui-ci a toutes sortes de difficultés à surmonter, tandis que vous, vous n'avez qu'à vous faire agréer, ce qui ne me paraît pas impossible quand je vous regarde, — ajoutai-je en riant.

— *Jo hoja, so hoja*, — ce qui sera, sera, — dit-il; — mais que la religion s'en mêle ou non, je prétends réussir.

Il alluma une cigarette et ajouta :

— Allons, il est temps d'aller voir sa sombre majesté, le Maharajah de Baithopoor.

J'appelai les serviteurs pour demander mes gants et mon chapeau.

— Ma foi, Griggs, vous ferez aussi bien de mettre un habit noir. Vous savez que ce vieux bonhomme est un souverain, après tout, et il vaut mieux produire une bonne impression sur lui.

Je me retirai pour satisfaire à son désir. Lorsque je revins, il se retourna vivement et vint à moi, en me tendant les deux mains avec un air très sérieux.

— Griggs, j'aime cette femme plus que je ne peux vous le dire! — dit-il en me prenant les mains dans les siennes.

— J'en suis sûr, mon cher ami. On ne tombe pas subitement en pamoison au nom d'une femme qui vous est indifférente. Je suis sûr que vous l'aimez très tendrement et très loyalement.

— Vous et elle, vous êtes entrés dans ma vie presque ensemble, car je n'avais pas pris de résolution avant d'avoir causé avec vous hier soir. Voulez-vous m'aider? Je n'ai pas un ami au monde.

Un regard naïf, un regard d'enfant brillait dans ses yeux. Il s'arrêta serrant mes mains et attendant ma réponse. J'étais à ce point fasciné que, pour lui, je me serais aussitôt jeté dans l'eau ou dans le feu, comme je le ferais encore maintenant.

— Oui, je vous aiderai. Je serai un ami pour vous.

— Merci. Je vous crois.

Il lâcha mes mains et nous sortîmes sans rien ajouter.

Dans toutes mes courses vagabondes, je n'avais jamais promis à un homme mon amitié ou mon appui sans conditions. Il y avait dans Isaacs quelque chose qui emportait toutes les idées préconçues, qui triomphait de tous les usages reçus, qui balayait d'un coup tous les préjugés. Ce n'était que le troisième jour de notre connaissance et je venais de lui jurer une amitié éternelle comme l'eût fait un pensionnaire ; j'avais promis mon appui à un homme, dont trois jours auparavant j'ignorais l'existence, et cela pour qu'il



épousât une jeune fille que j'avais vue la veille pour la première fois. Mais je résolus, m'étant engagé moi-même, de remplir mon rôle de mon mieux, quel que pût être ce rôle. Pendant ce temps nous cheminions à cheval et Isaacs se mit à parler de la visite que nous allions faire.

— Je crois, — dit-il, — qu'il vaut mieux vous donner à l'avance un aperçu de cette affaire. La route est longue et nous ne pouvons pas aller vite dans ces chemins escarpés, nous avons donc tout le temps. Ne vous figurez pas que je vous ai proposé de m'accompagner par désœuvrement ou pour vous offrir une distraction. Eloignez aussi de votre esprit l'idée qu'il s'agit d'acheter et de vendre des bijoux. C'est une affaire très sérieuse et si vous préférez n'y être pour rien, n'hésitez pas à le dire. Ce matin, j'ai promis au Maharajah d'amener cette après midi une personne de confiance, expérimentée, capable de donner son avis, et que l'on pourrait décider non seulement à donner des conseils, mais à prêter un concours effectif. Je ne vous connais pas depuis longtemps, mais votre réputation est faite, et j'ai résolu de vous emmener si vous vouliez venir. Quant au fond même de l'affaire, je ne puis rien dire de plus, à moins que vous ne consentiez à m'accompagner.

— J'irai, — dis-je.

— Dans ce cas, je vais essayer de vous expliquer la situation en aussi peu de mots que possible. Le Maharajah est dans une position difficile. Vous comprendrez tout de suite que les embarras

actuels à Caboul lui causent des anxiétés sans fin en raison de la position de ses États. La tournure inattendue des événements, qui se succèdent avec rapidité depuis que l'Angleterre a sacrifié de gaieté de cœur Cavagnari et ses amis à un vain amour de la gloriole et de la bravade, a ébranlé la confiance qu'avaient jusqu'ici les princes indigènes dans la stabilité de la domination anglaise. Ils sont effrayés à en perdre la tête ; leur crainte est d'avoir les tribus en face d'eux si les Anglais sont battus ; d'un autre côté, ils redoutent que les Anglais, se trouvant eux-mêmes dans de grands embarras, ne lèvent de lourdes contributions sur eux — les princes indigènes — pour la consolidation de ce qu'ils appellent l'Empire des Indes. Ils n'ont pas beaucoup de sens commun, ces pauvres vieux rois et ces princes inexpérimentés, sans quoi, ils comprendraient que les Anglais n'oseraient pas se risquer à suivre aujourd'hui les traditions de Lord Clive. Mais le vieux Baithopoor connaît toute l'histoire du Roi d'Oude et pense qu'il pourrait subir le même sort.

— Je crois qu'il peut se tranquilliser à cet égard. Le royaume de Baithopoor est trop mal situé et trop rempli de moustiques pour attirer les Anglais. En outre on y trouve pour le moment plus de roses que de diamants.

— C'est vrai et ceci m'intéresse personnellement, car le vieux Rajah me doit beaucoup d'argent. C'est moi qui l'ai tiré d'affaire pendant la dernière famine.

— Je ne crois pas que ce soit un placement



très avantageux. Reverrez-vous jamais une roupie de cet argent ?

— Oui, il me paiera ; mais je ne le croyais pas il y a une semaine, ni même hier. Je lui ai prêté de quoi nourrir ses sujets et en empêcher un grand nombre de mourir littéralement de faim, parce qu'il y a beaucoup de musulmans parmi eux, quoique le Maharajah soit Hindou. Quant à lui, il peut mourir d'inanition demain, le chien d'infidèle ! Je ne lui donnerais pas une *chow-patti* <sup>(1)</sup> ni une bouchée de *dal* <sup>(2)</sup> pour empêcher sa vieille carcasse de trépasser.

— Dois-je comprendre que cette entrevue se rapporte au remboursement des sommes que vous lui avez avancées ?

— Oui, quoique ce n'en soit pas la partie la plus intéressante. Il voulait me payer en chair... en chair humaine, et il m'a offert de me faire roi par-dessus le marché, si je voulais lui faire remise de sa dette. Cette dernière offre était purement chimérique. Mais la promesse de me payer en monnaie humaine, il est capable de la remplir. Je n'ai pas encore pris de parti.

Je regardais Isaacs avec la plus grande surprise. Que voulait-il dire ? Le Maharajah lui avait-il offert encore quelques femmes d'une beauté incomparable et d'une immense valeur ? Non, je

(1) *Chowpatti* — galette de farine pétrie à l'eau et cuite légèrement, tenant lieu de pain à la plupart des peuples de l'intérieur de l'Inde.

(2) *Dal* — sorte de lentille.

savais que maintenant il n'aurait pas hésité à refuser une semblable proposition.

— Voudriez-vous m'expliquer ce que vous entendez par vous payer en monnaie humaine? — demandai-je.

— Oui, le voici en deux mots. Le Maharajah de Baithopoor a un homme en son pouvoir, un homme soigneusement enfermé dans un lieu sûr, sous de triples verrous et étroitement surveillé. Cet homme attend le sort qu'il plaira au Maharajah de décider. Le gouvernement anglais paierait une somme énorme pour la rançon de ce prisonnier, mais Baithopoor craint qu'on ne lui fasse des questions embarrassantes et que l'on n'ajoute pas foi aux réponses qu'il y ferait. Aussi comme il me doit beaucoup, il a pensé que je consentirais à prendre son prisonnier et à le réaliser, pour ainsi dire. De cette manière il acquitterait sa dette et esquiverait en même temps la double alternative de faire tuer secrètement son prisonnier ou d'entrer dans des négociations dangereuses avec le gouvernement. A présent, la chose est faisable et il dépend de moi de dire oui ou non. Comprenez-vous? C'est une affaire assez sérieuse.

— Mais cet homme... qui est-ce?... Pourquoi les Anglais y tiennent-ils tant?

Isaacs poussa son cheval auprès du mien, et, regardant autour de lui pour s'assurer que les saïs étaient loin en arrière, il posa la main sur mon épaule, et, se penchant en dehors de sa selle jusqu'à ce que sa bouche tou-



chât presque mon oreille, il murmura très vite : —

— C'est Shere Ali.

— Ah! diable! — m'écriai-je, absolument renversé par cette foudroyante nouvelle.

Ceux qui se trouvaient dans l'Inde en 1879 n'ont pas oublié les conjectures sans fin que fit naître la disparition subite de l'Émir de l'Afghanistan, Shere Ali, au printemps de cette même année. Battu par les Anglais à Ali Musjid et à Peiwar et croyant sa cause perdue, il s'enfuit; personne ne savait où; mais on avait des raisons de croire qu'il aurait pu reconquérir son pouvoir et sa popularité parmi les tribus Afghanes s'il s'était présenté au milieu d'elles après le meurtre de Cavagnari.

— Oui, — continua Isaacs, — depuis six semaines il est prisonnier dans le palais de Baithopoor et pas une âme ne le sait, excepté le Maharajah, vous, et moi. Il est arrivé à Baithopoor humblement déguisé en *yogi* (1) des montagnes, quoi qu'il soit musulman. Il obtint une audience particulière, il révéla son véritable nom, proposa au souverain une marche en commun sur Caboul qui venait d'être pacifié par les Anglais, et fit au Maharajah de splendides promesses, en échange de son appui. Le vieux Baithopoor, qui n'est pas bête, le fourra en prison sous la garde de soldats du Penjaub incapables de dire un mot d'Afghan, puis après mûre délibération, il fit ses

(1) — *Yogi* — sorte de fakir, ascète.

paquets et partit pour Simla, voyageant à petites journées, car le voyage n'est pas commode pour un homme de son âge. Il est arrivé il y a trois jours et il est allé ostensiblement féliciter le Vice-Roi du succès des armes britanniques. Les mauvaises nouvelles venues de Caboul lui ont fait mettre une sourdine au discours enthousiaste qu'il avait l'intention de prononcer. Son premier mouvement fut de m'envoyer chercher et ce matin j'ai eu avec lui une longue entrevue dans laquelle il m'a tout expliqué. Je lui ai dit que je n'entrerais pas en négociations sans une troisième personne, témoin nécessaire quand on traite avec ces gens-là, et je vous ai amené.

— Mais que voulait dire son offre de vous donner une couronne? Vous jugeait-il propre à faire un nouvel Émir de Caboul?

— Précisément. Ma religion et par-dessus tout ma richesse lui ont fait penser qu'en ma qualité de Persan j'étais l'homme qu'il fallait pour le trône vacant. Les Anglais seraient sans doute ravis de m'y voir. Mais tout cela est un rêve absurde et ridicule. Je compte accepter l'autre proposition et prendre le prisonnier. C'est un bon marché.

Je restai muet. Mon intimité avec Isaacs m'avait fait oublier son immense fortune et sa puissance. Je n'aurais pas cru qu'il pût se trouver mêlé de si près à des intrigues politiques de cette importance, ni que des princes indigènes indépendants pussent songer à lui comme à un Émir de l'Afghanistan. Je n'avais rien à dire et je résolus de m'en



tenir strictement au rôle que j'étais appelé à remplir, celui de témoin et rien de plus. Si on me demandait mon opinion, je parlerais hardiment en faveur de la délivrance de Shere Ali et je protesterais contre la rançon et la vente de ce pauvre homme, négociées de cette façon. Cette association d'idées me rappela les paroles d'Isaacs quand nous avons quitté Miss Westonghaugh le matin même. « On ne voit pas souvent, avait-il dit, vendre et acheter de pareils bijoux. » Non, vraiment !

— Vous le voyez, — dit Isaacs comme nous approchions de notre destination, — Baithopoor est en mon pouvoir, corps et âme, car un mot de moi l'exposerait à être accusé par le gouvernement britannique d'héberger des traitres, c'est ainsi qu'ils diraient. D'un autre côté, votre qualité de journaliste, et le fait que vous pourrez, à un moment donné, livrer toute l'affaire à la publicité sera une sauvegarde de plus. Je le tiens comme dans un étau. Maintenant prenez votre air le plus grave et soyez aussi impénétrable que le roc, aussi inflexible que l'acier trempé, car nous voici arrivés à son bungalow.

J'admirais profondément le calme parfait et la prévoyance avec lesquels il conduisait une affaire où se trouvaient mêlés un marché de plusieurs millions, une accusation possible de haute trahison, et la solution de la question Afghane ; et cependant toute son âme, je le savais, était absorbée dans la contemplation d'une beauté merveilleuse toujours présente à ses yeux, le jour et la

nuît. Quelle que fût mon opinion sur le marché à conclure pour la possession de Shere Ali, je devais reconnaître qu'Isaacs était doué d'une grande et même infatigable intelligence. Il avait la nature d'un conquérant et j'espérais fermement que, quelque jour, il exercerait l'autorité suprême.

Le bungalow dans lequel le Maharajah de Baithopoor avait fixé sa résidence pendant son séjour à Simla ne différait presque pas de toutes les autres habitations. La verandah était encombrée de serviteurs et de *sowars* (1) en livrées éclatantes et un peu théâtrales, mais pas toujours aussi propres qu'elles auraient dû l'être. Du haut en bas de l'avenue on promenait des chevaux avec de hautes selles très ouvragées et des harnais couverts de broderies, le tout très brillant, mais fort incommode dans la pratique. Comme nous approchions de la porte, je sentis une forte odeur d'eau de rose, de parfums du pays, et du tabac des hookahs : c'était l'indescriptible senteur du high-life oriental. Partout régnait ce mauvais goût théâtral et pour ainsi dire extravagant qui est particulier aux suites des princes et des riches négociants indigènes et qui offre un contraste fâcheux avec les riches et luxueux costumes portés par les premiers officiers de l'escorte.

Isaacs dit à voix basse quelques mots au *djemadar* (2) qui était à la porte et nous fûmes

(1) *Sowar* — cavalier, soldat de cavalerie.

(2) *Djemadar* — commandant de troupes, chef des serviteurs.



introduits dans une petite pièce sur le côté de la maison, ouvrant sur la verandah comme toutes les chambres de l'Inde. Il y avait des *tcharpays* (1) de bois bas le long des murs et nous nous assîmes en attendant que le Maharajah fût prévenu de notre arrivée. Bientôt parut un djemadar qui nous informa que « siles *sahib log* (2), qui étaient les protecteurs des pauvres, daignaient se laisser conduire par lui » ils seraient introduits devant Sa Majesté. Nous nous levâmes et nous suivîmes l'obséquieux fonctionnaire dans une autre salle.

La pièce où nous attendait le Maharajah était encore plus petite que celle où nous étions d'abord entrés. Elle était sur le derrière de la maison et éclairée seulement à moitié par les rayons du soleil de l'après-midi que tamisait le feuillage extérieur. Je suppose que cette pièce très retirée avait été choisie à dessein pour notre mystérieuse entrevue. Au dehors, par la fenêtre fermée, on voyait un sowar aller et venir lentement; il était chargé d'écarter les indiscrets. Une lourde tenture pendait devant la porte par laquelle nous étions entrés. Cet endroit me parut, en somme, tout à fait sûr.

Le vieux Maharajah était assis sur un grand tas de coussins d'un rouge foncé, ses babouches à son côté, et un énorme hookah devant lui. Il

(1) *Tcharpays*, — lits de sangles, littéralement : quatre pieds.

(2) *Sahib log* — pluriel de *sahib*, seigneurs européens, et, par extension, « les Européens. »

portait un *pugree* (1) blanc tout uni avec un gros joyau posé sur le côté, son corps était enveloppé et emmailloté dans des étoffes sombres et épaisses, comme s'il eût redouté vivement l'air froid de l'automne. Son visage allongé était d'une couleur jaunâtre et terreuse, et une énorme moustache blanche, onduleuse, pendait sur sa robe sombre. Il fumait et de la main qui sortait des plis de sa robe il tenait le tuyau du hookah richement orné de pierres précieuses; je remarquai que ses doigts étaient longs et crochus et qu'ils caressaient délicatement la tige d'or, comme s'ils étaient heureux de toucher au précieux métal et aux pierreries. Lorsque nous arrivâmes en face de lui, ses yeux noirs me lancèrent un regard défiant et inquisiteur, puis ils s'abaissèrent de nouveau. Nul mouvement de la tête ou du corps n'indiquait qu'il eût conscience de notre présence. Isaacs fit une longue salutation en hindoustani et je suivis son exemple, mais il n'ôta pas ses chaussures et n'ajouta rien au salut ordinaire. Il était tout à fait clair que mon ami était maître de la situation. Le vieillard ôta la pipe de sa bouche et répondit d'une voix sourde qu'il était heureux de nous voir, et que, en considération de notre richesse, de notre renom, de notre réputation de sagesse, il laisserait tout cérémonial de côté et nous prierait de nous asseoir. Nous nous assîmes les jambes croisées sur des coussins en face de lui et aussi près que

(1) *Pugree* — turban.



possible, de sorte que tous trois nous avions l'air d'accomplir un rite sacré, ayant pour objet le grand hookah, placé au centre de notre trio.

S'étant assis, Isaacs s'adressa au prince, toujours en hindoustani, et dit :

— La splendeur de votre sublime majesté, semblable au soleil qui dissipe les nuages, me remplit d'une grande terreur et me fait trembler très fort; je demande donc humblement la permission d'employer la langue persane que votre très savante seigneurie parle, je le sais bien, avec plus de facilité que moi.

Sans attendre une réponse et sans rien montrer de la frayeur et du tremblement dont il parlait, Isaacs commença à s'exprimer dans sa langue natale; et laissant de côté toute cérémonie et toute périphrase, il entra hardiment en matière. Sans hésiter il fit sentir sa puissance au Maharajah; il appuya sur ce que par un mot dit aux Anglais sur l'endroit où se trouvait Shere Ali, il pourrait plonger Baithopoor dans des difficultés infinies et sans issue. La seule solution possible serait alors l'absorption de ses États dans l'Empire britannique. Il insista sur les grosses sommes que le Maharajah lui devait pour l'assistance qu'il lui avait prêtée durant la dernière famine et il laissa adroitement entendre qu'il voulait être remboursé immédiatement.

— Si votre majesté refusait de satisfaire à mes justes réclamations, j'ai des armes nombreuses pour les appuyer : nulle considération de miséricorde ou de pitié pour votre majesté ne me pous-

serait à diminuer ma créance d'une roupie; et votre dette, vous le savez bien, n'est augmentée d'aucun intérêt usuraire. Vous n'auriez pu emprunter dans d'aussi bonnes conditions à aucune maison de banque de l'Inde ou d'Angleterre, et si j'ai été indulgent jusqu'à ce jour, je ne le serai pas plus longtemps. Que dit l'Apôtre d'Allah : « En vérité, vie pour vie, œil pour œil, nez pour nez, oreille pour oreille, dent pour dent, blessure pour blessure. » La date fixée pour l'échéance est arrivée et vous me paierez. Ce sage Franc assis à ma droite est l'habile écrivain qui, tous les jours donne au public un livre nouveau à lire, le journal de nouvelles, *Khabar-i-Khagaṣ* (1). Là sont signalés les méfaits des méchants, et la conduite des gens de mauvaise foi et des imprudents y est justement stigmatisée. Croyez-vous qu'il ne fera pas un grand article long de plusieurs colonnes et qu'il ne le remettra pas aux démons qui exécutent ses ordres? Ces démons divulgueront ses révélations et ils les sèmeront à la volée sur tout le royaume britannique pour la modique somme d'un *anna* (2) l'exemplaire, afin que tous voient comment le Maharajah de Baithopoor renie scandaleusement ses dettes et donne asile dans son palais à ceux qui trahissent la Reine.

Isaacs dit tout cela d'un ton solennel et impressionnant, calculé pour inspirer le respect et la

(1) *Khabar-i-Khagaṣ* — journal.

(2) *Anna* — monnaie de cuivre d'environ quinze centimes.



terreur à son infortuné débiteur. Quant au Maharajah, des gouttes de sueur froide perlaient sur son front et, aux derniers mots d'Isaacs, son anxiété devint si grande que ses longs doigts se dénouèrent nerveusement et que la brillante embouchure du hookah tomba sur le tapis comme la tête d'un serpent, au milieu des replis soyeux, du tuyau qui était à ses pieds. Mais, tout aussitôt voyant que sa main ne tenait plus rien, sa majesté, avec plus de promptitude que je ne m'y serais attendu, s'élança les ongles étendus vers sa proie; elle saisit le brillant objet et le reporta à ses lèvres avec un air d'évidente satisfaction. C'était un effet de l'habitude, car nous n'étions pas absolument gens à le dépouiller de son joujou, mais il y avait dans ce geste une vivacité qui dénotait une profonde avarice. Puis il y eut un moment de silence. Le vieillard était évidemment fort ému par les dangers de sa situation. Isaacs continua :

— Votre majesté s'aperçoit bien que de toutes parts les périls l'entourent. Moi, je n'ai rien à craindre. Je pourrais vous acheter, vous et Baithopoor, demain si cela me faisait plaisir. Mais je suis un homme juste. Et si le Prophète, dont le nom soit béni, a dit que nous devons prendre œil pour œil, nez pour nez, blessure pour blessure, il a dit aussi : « A celui qui s'acquittera par des aumônes, l'expiation sera accordée. » Puis votre majesté est dure et je sais bien que si je la force à me payer à présent, elle écrasera cruellement ses sujets d'impôts pour remplir ses coffres.

Or, beaucoup de vos sujets sont de vrais disciples du Prophète, avec lequel soit la paix, et il est écrit aussi : « Tu voleras un étranger, mais tu ne voleras pas un frère », — et si je suis cause que vous voliez mes frères, le péché ne sera-t-il pas le mien et ne devrai-je pas en subir la peine? Maintenant l'intérêt légal de votre dette s'élève à un grand nombre de *lâkhs* (1) de roupies. Mais pour l'amour de mes frères qui sont vos sujets, infidèle destiné à brûler dans les flammes éternellement en fureur, je vous propose la transaction suivante : Vous remettrez entre mes mains, avant la seconde moitié de la nouvelle lune, l'homme.....

Isaacs baissa la voix au point que le murmure en fut à peine perceptible dans le calme de la chambre, le seul bruit qu'on entendit quand il s'arrêta fut le pas du sowar résonnant au dehors sous la verandah.

— L'homme... Shere Ali, autrefois Émir d'Afghanistan, à présent caché dans votre palais de Baithopoor. Vous me le livrerez sain et sauf, à l'endroit que je choisirai, au nord d'ici, dans la passe de Keitung. Là, on ne touchera pas à un cheveu de sa tête et si cela me paraît bon je l'enverrai aux Anglais, ou bien, si telle est aussi mon idée, je le ferai mourir et je n'aurai aucun compte à vous rendre. Et si vous refusez de le faire, je m'adresserai au grand Lord Sahib, je lui dirai votre manière d'agir, vous serez arrêté avant

(1) *Lâkh de roupies* — un lâkh de roupies équivaut à cent mille roupies, soit deux cent cinquante mille francs.



ce soir, et vous ne vous échapperez pas. Si vous consentez, au contraire, et si vous apposez votre signature au bas de cette convention, je ne dirai pas un mot et vous partirez en paix; de plus, pour l'amour des vrais croyants de votre royaume, je vous ferai remise de tous les intérêts de votre dette et vous acquitterez cette dette à votre convenance. J'ai dit. Veuillez me répondre.

Isaacs tira tranquillement de sa poche deux rouleaux de papier couverts d'écriture persane et, allumant une cigarette, il se mit à les lire attentivement pour voir s'il n'y avait pas quelque vice de forme ou quelque erreur dans le traité. Le visage du vieux Maharajah trahissait une grande émotion, mais il s'arracha bravement à son hookah et il essaya de réfléchir à sa position. Dans l'espoir de se libérer lui-même de toute sa dette, il s'était remis inconsidérément entre les mains d'un homme qui le haïssait, mais cette haine il l'avait découverte trop tard. Il s'était flatté qu'Isaacs lui avait fait ce prêt par amitié et avec le seul désir de lui témoigner de l'intérêt et de l'aider; mais il se trouvait au contraire que ce service lui avait été rendu dans l'intérêt exclusif de ses sujets mahométans. J'étais assis, gardant le silence et épiant les divers sentiments que trahissait tour à tour le visage repoussant du vieillard. Le silence durait bien depuis un quart d'heure quand le Maharajah dit enfin : —

— Donnez-moi la convention, car je suis dans les griffes du tigre. Je vais signer cela puisqu'il le faut. Mais cela vous sera rendu, Abdul Hafiz;

et quand votre corps aura été dévoré dans les forêts par les chacals et les porcs sauvages, votre âme prendra la forme d'un vil balayeur et vous et votre postérité vous balayerez les rues des villes de mon royaume et du royaume de mon fils, et du fils de mon fils, jusqu'à la dix-millième génération.

Un Hindou ne peut exprimer autrement son mépris le plus fort et sa haine la plus durable. Isaacs sourit, mais je remarquai dans ses yeux un feu sombre et une dureté implacable, lorsqu'il répondit à cet outrage.

— Je ne ferai pas assaut d'injures avec vous. Mais si vous ne signez pas promptement ce papier, je puis changer d'idée et envoyer chercher les sowars anglais de Peterhof. Ce que vous avez de mieux à faire est donc de vous hâter.

Isaacs tira de sa poche un petit encrier et une plume de roseau.

— Signez, — dit-il en se levant, — avant que le soldat qui est là dehors passe trois fois devant la fenêtre, ou je vous livrerai aux Anglais.

Tremblant de tous ses membres et la sueur perlant toujours son visage, le vieillard saisit la plume et traça son nom et ses titres au bas de l'une des deux copies, puis au bas de l'autre. Isaacs écrivit à son tour son nom tout entier en caractères persans et je signai le dernier : Paul Griggs, en grandes lettres, au bas de chaque manuscrit, ajoutant le mot : témoin, pour le cas où la transaction viendrait à être connue.

— Et maintenant, — dit Isaacs au Maharajah,



— envoyez sur le champ un messenger et que l'homme dont il est parlé là soit conduit sous bonne garde et par des routes détournées à la passe de Keitung. Qu'il campe à cet endroit avant la troisième semaine à partir de ce jour, quand la lune sera dans son plein. J'y serai et je le recevrai. Et malheur à vous s'il n'arrive pas; et malheur à vous si vous opprimez les vrais croyants dans votre royaume.

Isaacs tourna sur ses talons. Je le suivis hors de la salle après avoir fait un bref salut au vieillard, affaissé au milieu de ses coussins; mon ami avait omis cette simple politesse, soit avec intention, soit par oubli, je ne pourrais dire. Nous traversâmes la maison et nous sortîmes; puis, remontant à cheval, nous partîmes laissant la double haie de serviteurs saluer jusqu'à terre. La durée de notre entrevue particulière avec le Maharajah leur avait donné la plus haute idée de notre importance. Nous étions arrivés à quatre heures et il en était alors près de cinq. Les longs silences et les circonlocutions persanes avaient pris beaucoup de temps.

— Vous ne me semblez pas avoir eu grand besoin de mes conseils ni de mon aide, — dis-je. — Avec un pareil arsenal de défenses vous auriez pu dompter une demi-douzaine de maharajahs.

— Oui, peut-être. Mais j'avais des raisons graves pour désirer que cette affaire fût vite terminée et le directeur d'un journal quotidien est un objet de terreur pour un prince indigène. Vous avez dû le voir.

— Est-il indiscret de vous demander ce que vous voulez faire de votre homme quand il sera remis entre vos mains ?

— Ce que j'en veux faire ? — répondit Isaacs avec quelque étonnement. — Est-il possible que vous ne l'ayez pas deviné ? C'est un brave et un vrai croyant. Je lui donnerai de l'argent et des lettres, pour qu'il aille à Bagdad ou n'importe où, pourvu qu'il soit en sûreté. Il partira en paix et sera aussi libre que l'air.

J'avais bien soupçonné mon ami de quelque intention généreuse de ce genre, mais il avait si bien joué son rôle de créancier implacable, dans notre entrevue avec le prince hindou, que je ne comprenais pas comment un homme pouvait être aussi impitoyable et aussi bon le même jour. Toute dureté avait disparu de sa physionomie, et tandis que nous gravissions la colline et que nous voyions les derniers rayons du soleil décliner derrière les montagnes, il semblait transfiguré, son visage avait comme une auréole, et j'aurais difficilement supporté de le regarder. Il tenait son chapeau à la main et il se tourna un moment du côté de l'Orient, comme pour remercier le jour tombant de sa fraîcheur et de son charme. Je me disais intérieurement : Le soleil est heureux d'éclairer un tableau aussi exquis avant de revenir saluer Simla ; certes il devrait être encore plus éclatant demain, car il ne pourra rien voir de plus beau durant les douze heures qu'il va passer sur l'autre moitié du monde.

— Et maintenant, — dit Isaacs, — il est tard ;



mais, si nous nous dirigeons du côté d'Annandale, nous pouvons les rencontrer revenant de la partie de polo que nous avons manquée.

Ses yeux brillèrent à cette pensée. Shere Ali, le Maharajah, le prêt, le principal, les intérêts, il avait tout oublié dans l'espoir d'une courte entrevue avec la femme qu'il aimait.

## VI

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu voir le jeu? Après votre enthousiasme de ce matin pour le polo, je ne croyais pas que vous manqueriez cet amusement?

Ce furent les premières paroles de Miss Westonhaugh quand nous la rencontrâmes avec Kildare dans l'étroit chemin qui conduit à Annandale. Derrière eux venaient deux cavaliers, M. Currie Ghyrkins et M. John Westonhaugh. Ce dernier nous fut présenté suivant les règles. C'était un homme calme, sec, avec les traits de sa sœur, mais il n'avait rien de sa merveilleuse fraîcheur et de sa gaieté naturelle. Il avait la pâleur caractéristique des habitants de Bombay et les pluies l'avaient tanné jusqu'aux os. Quand on nous présenta, Isaacs tressaillit et dit sans hésiter qu'il croyait avoir déjà rencontré M. Westonhaugh.



— C'est possible, très possible, — fit poliment ce gentleman, — surtout si vous êtes jamais allé à Bombay.

— Oui... c'était à Bombay... il y a quelque douze ans. Vous m'avez probablement oublié.

— Oh! oui. J'étais alors jeune et vaillant. Je suis étonné que vous vous souveniez de moi.

Malgré son sourire aimable, il ne semblait pas prendre grand intérêt à la chose.

Miss Westonhaugh devait avoir taquiné Lord Steepleton, car il était rouge et semblait contrarié. Elle, au contraire, avait l'air fort gai et fort animé. Nous tournâmes bride pour revenir avec eux et Isaacs fit d'un mouvement de main pivoter son cheval de façon à se trouver à côté de Miss Westonhaugh, position qu'il n'abandonna plus. Ils marchaient les premiers et je me promis de leur fournir une occasion de se trouver seuls. Le chemin était juste assez large pour deux personnes marchant de front. J'excitai donc furtivement mon cheval par un petit coup d'éperon et par une rapide torsion du mors, qui lui firent prendre le milieu de la route. Cette évolution produisit un arrêt momentané dont les deux cavaliers de devant profitèrent pour augmenter l'avance qu'ils avaient sur nous. Alors je me retrouvai de front avec M. Ghyrkins, tandis que Kildare, l'air tout abattu, marchait derrière avec M. John Westonhaugh. Ghyrkins et moi, hommes lourds et lourdement montés, nous étions maîtres de la situation; bientôt Isaacs et Miss Westonhaugh furent à près de deux cents pas en avant.

Nous ne les apercevions que de temps à autre à travers les arbres selon les méandres de la route.

— De quoi ces jouvenceaux parlent-ils là-bas?... De tigres, je le parierais, — me dit M. Ghyrkins. C'est ce qu'ils faisaient, bien sûr.

— Devinez un peu ce que j'ai trouvé cette après-midi à mon retour, monsieur Griggs?... Oui, n'ai-je pas trouvé cet écervelé de Kildare en train de proposer à ma nièce de...

Son cheval trébucha, mais il se releva au même instant.

— Vous n'y pensez pas? — dis-je un peu étonné.

— Oh! non, non, non. Je n'y pense pas du tout. Ah! ah! ah! bon, très bon! Non, non! Lord Steepleton veut que nous allions tous à une chasse au tigre pour amuser John et il propose... ah! ah!... vrai, c'est trop drôle... que Miss Westonhaugh nous accompagne.

— Mais je suppose que vous ne vous y opposez pas, monsieur Ghyrkins? Les dames vont constamment à des expéditions de ce genre et elles ne sont pas le moins du monde gênantes.

— Ne pas m'y opposer?... Mais certainement si, je m'y oppose. Vous imaginez-vous que je veuille préparer à ma nièce une mort prématurée! Pensez donc! La fièvre, cette vie rude, et tout le reste, pour elle qui ne fait que d'arriver d'Angleterre!

— Elle semble en état de tout supporter, — dis-je au moment où une éclaircie nous permettait d'apercevoir à travers les arbres Miss Westonhaugh et Isaacs allant à l'amble et paraissant



engagés dans une conversation très sérieuse.

En cet instant, droite en selle et à moitié tournée vers Isaacs pour l'écouter, elle avait certainement l'air d'être taillée pour aller à la chasse au tigre.

— Vous n'allez pas lui dire ça, j'espère? — reprit M. Ghyrkins. — Si elle se met dans la tête que la chose est possible, il n'y aura plus moyen de l'arrêter. Vous ne la connaissez pas. C'est à peine si je la connais moi-même. Depuis sa première enfance, je ne l'avais jamais revue avant l'autre jour. Mais vous, vous êtes tout à fait l'homme qu'il faut pour la chasse au tigre. Pourquoi n'iriez-vous pas avec mon neveu, Mr. Isaacs, et Kildare en tuer autant que cela vous ferait plaisir?

— Je ne refuse pas du tout. Le *Howler* peut se passer de moi pendant une quinzaine, maintenant que j'ai converti le Commissaire de la Presse, votre nouveau *Deus ex machina* pour l'interception des nouvelles. Quel assemblage nous ferions! Voyons... un fonctionnaire civil de Bombay, un noble irlandais, un millionnaire persan, et un journaliste yankee. Parbleu! ajoutez à cela un célèbre receveur des impôts et une reine de beauté, et la demi-douzaine est complète.

M. Ghyrkins parut sensible à la grosse flatterie que je lui adressais. Alors, je me rappelai tout à coup que s'il était loin d'être célèbre comme receveur des impôts, certaines chasses heureuses qu'il avait faites dans sa jeunesse avaient fait

l'objet de récits dramatiques : c'était une vraie chance de m'en souvenir.

— D'ailleurs, monsieur Ghyrkins, la chasse au tigre serait incomplète si nous n'avions pas un Nemrod aguerri pour nous conseiller et nous diriger. Et nul n'est capable de remplir cet office comme l'homme qui a pris part à tant de chasses, comme le compagnon de Maori qui a tué un tigre de douze pieds dans les montagnes du Népaul en 1861.

— Vous avez une bonne mémoire, monsieur Griggs, — dit le digne homme tout à fait heureux et tout à fait lancé sur son sujet favori. — Ma foi, monsieur, si je croyais rencontrer encore une pareille aubaine, je partirais avec vous demain.

— Pourquoi pas ? Il y a des quantités de mangeurs d'hommes dans les environs.

Là-dessus je lui servis une demi-page de statistique plus ou moins exacte sur le nombre de personnes qui, l'année précédente, avaient été mangées par les serpents et les bêtes fauves.

— La plupart ont été dévorées par les tigres et c'est une bonne action que d'en tuer quelques-uns. Bien des gens les voient de près, mais ne peuvent les tuer ; aussi vos chasses sont-elles devenues légendaires. Ayez un peu de philanthropie, monsieur Ghyrkins, il le faut, et venez avec nous. Nous aurons alors une occasion de voir une véritable chasse.

— Maintenant que vous m'y faites penser, je crois que cela me plairait infiniment. Je laisserais ma nièce à Lady... Lady... Lady Chose ; comment diable s'appelle-t-elle ? Vous savez bien...



la femme du Grand-Juge. Oh! vous la connaissez... je ne me rappelle jamais bien les noms.

Il lançait sa phrase avec une sorte de surexcitation.

— Oui, oui, c'est Lady Smith-Tompkins que vous voulez dire... Vous pouvez faire cela... si Miss Westonhaugh a eu la rougeole ou si elle n'en a pas peur. J'ai entendu dire ce matin que trois des petites Smith-Tompkins en sont fort malades.

— Est-il possible?... Bon, bon, nous trouverons quelque autre personne, cela ne fait pas de doute.

J'étais certain qu'en ce moment même Isaacs et Miss Westonhaugh faisaient force projets pour la même expédition. Je revins donc à la charge et je m'informai de l'endroit où nous devions aller. Il s'en suivit une longue discussion et avant que nous fussions arrivés au bungalow de M. Ghyrkins, toujours dans le même ordre, le vieux chasseur, je le pressentais, avait résolu de tuer encore au moins un tigre et plutôt que de renoncer au plaisir de la chasse, il emmènerait certainement sa nièce avec lui. Quant à la direction de l'expédition, on déciderait cela dans un jour ou deux. Ce n'était pas la bonne saison pour les tigres, le commencement du printemps est préférable, mais on en trouve toujours dans les forêts du Terai, le pays qui s'étend au pied des montagnes du royaume d'Oude.

Quand nous arrivâmes à la maison, il faisait nuit noire, car nous avions marché doucement. La lumière qui passait par la porte ouverte et éclairait la verandah nous permit de voir Miss

Westonhaugh assise dans un grand fauteuil et Isaacs, le chapeau à la main, se tenant à côté d'elle, légèrement penché. Ils causaient encore, mais au moment où nous montions la pelouse en appelant les sais, Isaacs se redressa et regarda de notre côté : leurs voix se turent. Il était clair qu'il avait réussi à l'intéresser vivement. Nous étions séparés par une certaine distance et la lumière n'était pas très vive sous la verandah, mais je remarquai qu'au moment où Isaacs s'était redressé et avait cessé de parler, elle avait témoigné, par son regard, un regret évident. Je descendis de cheval avec mes compagnons et je me dirigeai vers Miss Westonhaugh pour lui souhaiter le bonsoir.

— Il faut que vous veniez dîner demain soir, — me dit M. Ghyrkins, — et nous arrangerons tout cela. A sept heures précises. Demain, c'est dimanche, vous savez. Kildare, il faut que vous veniez aussi, si vous pouvez, à cette chasse. Sept heures. Nous n'avons qu'à nous dépêcher si nous voulons être revenus avant le départ du Vice-Roi.

— Oh ! en ce cas, — dit Kildare en se tournant de mon côté, — nous pourrons tout arranger pour la partie de polo de lundi, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est très aimable à vous de vous en donner toute la peine.

— C'est bien peu de chose. Bonsoir.

Nous nous inclinâmes et nous sortîmes pour chercher nos chevaux dans l'obscurité. Après avoir un peu tâtonné, car la nuit semblait plus noire encore en quittant la grande porte éclairée



du bungalow, nous remontâmes à cheval et nous rentrâmes chez nous à travers bois.

— Merci, Griggs, — dit Isaacs, — puissent vos pieds n'être jamais fatigués et votre ombre ne jamais diminuer!

— Ne parlons pas de cela, et merci pour l'ombre. Seulement il n'est pas vraisemblable qu'elle soit jamais moindre qu'en ce moment. Quelle obscurité!

Je savais fort fort bien de quoi il me remerciait. J'allumai un cigare.

— Isaacs, — dis-je, — vous avez un beau sang-froid, ma parole d'honneur.

— Comment cela?

— Quoi?... Vous et Miss Westonhaugh vous complotez là bien tranquillement une grande chasse au tigre et vous avez promis de vous trouver aux environs de Keitung dans trois semaines, quoi qu'il arrive. C'est, je crois, dans une direction tout opposée à celle de ce pays, car, dans cette saison, vous ne trouverez pas le moindre tigre avant le Terai.

— Je ne vois pas la difficulté, — répondit-il. — En deux jours nous pouvons être dans l'Oude, chasser les tigres pendant dix jours, et être de retour ici en deux jours. Cela fait juste une quinzaine. Il ne me faudra pas une semaine pour me rendre à Keitung. Je me trompe fort si je n'y arrive pas en trois jours. Avant d'aller dans l'Oude, je ferai établir un *dâk* <sup>(1)</sup> par des courriers; puis une

(1) *Dâk* — relais de poste.

double troupe de coolies et une grande quantité de poneys partout où les routes sont praticables, cela me permettra d'arriver à temps au lieu du rendez-vous; ne craignez rien.

— A merveille; mais je doute que Ghyrkins veuille revenir avant trois semaines; et je ne pense pas que vous ayez l'intention de quitter la société.

Evidemment Isaacs avait combiné toutes choses avec soin pour l'emploi de ces trois semaines. Je ne continuai pas la conversation. Il était absorbé par l'élaboration de ses nombreux projets. Ce n'était pas chose aisée que de régler des entreprises aussi importantes de manière à les faire cadrer avec les exigences d'une grande passion. Je craignais de troubler ses réflexions et j'avais fort à faire pour maintenir mon cheval sur ses jambes dans cette profonde obscurité. Tout à coup il se cabra, puis resta immobile, tremblant de tous ses membres. Le cheval d'Isaacs piaffait et hennissait à mes côtés, puis il se jeta violemment contre moi. Tout redevint calme. Je ne pouvais rien voir. Soudain une voix, basse et harmonieuse, se fit entendre dans les ténèbres et je crus distinguer une grande ombre de piéton, à la hauteur du genou d'Isaacs. L'inconnu se tenait à la droite de mon compagnon et je découvris la tête d'où sortait cette voix.

— Allah te donne la paix, Abdul Hafiz! — dit-elle.

— Aleikum Salaam, Ram Lal! — répondit Isaacs.



Il fallait qu'il eût reconnu l'homme à sa voix.

— Abdul, — continua l'étranger en persan, — j'ai besoin de te parler ce soir même ; tu retournes chez toi : si tel est ton bon plaisir, dans deux heures je serai avec toi dans ta demeure.

— Ton bon plaisir est le mien. Qu'il en soit ainsi.

Il me sembla que l'homme disparaissait.

— Qu'il en soit ainsi, — répéta la voix, plus faible, comme si elle s'était rapidement éloignée de nous.

Les chevaux, un moment effrayés par ce piéton inattendu, retrouvèrent leur calme. Cet incident m'avait causé, je l'avoue, une impression singulièrement désagréable. Il était, en effet, étrange qu'un homme à pied, un Persan, à en juger par son accent, connût les démarches de mon compagnon et qu'ils se reconnussent l'un et l'autre à la voix. Je me rappelai que notre visite au bungalow de M. Ghyrkins n'était pas du tout préméditée et j'étais certain qu'Isaacs n'avait parlé à personne, pas même à son saïs, depuis notre rencontre avec les Westonhaugh sur la route d'Annandale une heure et demie auparavant.

— Que peut-il me vouloir ? — demanda Isaacs comme s'il se parlait à lui-même.

— Il paraît, dans tous les cas, savoir où vous trouver, — répondis-je. — Il faut qu'il soit doué de la seconde vue pour savoir que vous êtes allé à Carisbrooke.

— Oui. C'est un bien étrange personnage. Cependant il m'a déjà rendu plus d'un service ; quoique je ne comprenne rien aux moyens qu'il

emploie pour arriver à ses fins et encore moins à son mode de locomotion, je suis toujours heureux de prendre son avis.

— Quel est cet homme? Est-il Persan?... Vous l'avez appelé d'un nom hindou, mais ce peut être une feinte... Est-ce un sage de la Perse?

— C'est un homme très sage, mais il ne vient pas de la Perse, non. Brahme de naissance, il pratique le bouddhisme et il s'appelle lui-même un « adepte » de profession à supposer que cette qualité soit une profession. Il arrive et il s'en va tout à coup, au moment où on s'y attend le moins, avec une rapidité étonnante. Ses visites sont courtes, mais quel que soit le sujet qui l'amène, il semble toujours parfaitement familiarisé avec lui. Il viendra ce soir, il me donnera quelques conseils pleins de sagesse que, du reste, je serai libre de suivre, et il s'évanouira dans l'espace avant même que je lui aie répondu ou que je sois revenu de ma surprise. Et si je demande à mes serviteurs ce qu'il est devenu ils me regarderont, étonnés, et me croiront fou jusqu'à ce que je leur montre la chambre vide en les accusant d'avoir dormi au lieu de surveiller les gens qui entrent chez moi et qui en sortent. Il parle plus de langues que moi et il les parle mieux. Il m'a dit un jour qu'il avait été élevé à Edimbourg et sa parfaite connaissance des affaires et des questions européennes me fait croire qu'il y a vécu longtemps. Avez-vous jamais approfondi le bouddhisme? C'est une étude très intéressante. //



— Oui, j'ai lu beaucoup d'ouvrages sur ce sujet, mais j'ai plus pensé que je n'ai lu. La question est pleine d'intérêt, comme vous dites. Si j'étais Asiatique de naissance, je suis sûr que j'aurais songé à atteindre le *moksha* (1), m'eût-il fallu une vie entière pour parcourir tous les degrés de l'initiation. Elles sont si rationnelles les théories des bouddhistes qui nient tout pouvoir surnaturel, et, en même temps, il y a quelque chose de si pur et de si élevé dans leur conception de la vie et de l'Idéal ! Je ne m'étonne donc pas de voir Edwin Arnold, nos transcendentalistes, nos unitariens, et nos libres-penseurs américains, étudier tout leur système et se demander si l'Orient ne compte pas parmi ses génies des hommes aussi éminents qu'Emerson et Channing.

Je m'arrêtai. Mon plus grand défaut, lorsqu'on me lance sur un sujet qui m'est un peu familier, est de partir tout de suite à fond de train et de me jeter dans un long discours. Je m'arrêtai donc et je réfléchis à temps qu'Isaacs étant lié intimement, comme il l'avait dit lui-même, avec un adepte d'un rang élevé, devait avoir sur cette question des connaissances toutes spéciales et beaucoup plus étendues que les miennes.

— Moi aussi, — répondit-il, — j'ai été vivement frappé et parfois presque converti par l'élévation de pensée des bouddhistes. Quant aux pouvoirs surnaturels qu'ils semblent posséder et à l'usage

(1) *Moksha* — état de l'ascète qui a dégagé son âme de tout lien matériel ; sanscrit, racine : *moks*.

qu'ils en font, je ne fais aucun cas de phénomènes de ce genre. Nous vivons dans un pays où les merveilles sont choses assez communes. Qui a jamais expliqué le tour du manguier, celui du panier, ou celui de l'homme qui jette une corde en l'air, grimpe après, l'enroule autour de son corps, et disparaît dans le bleu de l'espace?... Et pourtant vous avez vu ces tours... je les ai vus, tout le monde les a vus... et ceux qui les font ne se vantent d'aucun commerce ou d'aucune assistance surnaturels. Tout cela se réduit à une simple question de degré dans la force, soit que vous fassiez germer une graine de manguier de façon à en tirer un grand arbre dans l'espace d'une demi-heure, soit que vous parcouriez en dix secondes un espace de plusieurs milliers de milles, ou que vous passiez à travers les murailles de briques et de pierres qui vous barrent le chemin, soit encore que vous étonniez le commun des mortels en lui prouvant que vous connaissez tous ses secrets. Je ne vois pas de différence essentielle entre ces deux genres de « phénomènes », ainsi que les journaux les appellent, depuis que M<sup>me</sup> Blavatsky les a cornés ici aux oreilles de tout le monde. La différence existe dans le degré de puissance mis au service de la volonté. Voilà tout. J'ai vu dans un atelier à Calcutta, un marteau qui pouvait tout aussi bien casser une coquille d'œuf sans l'écraser qu'aplatir un morceau de fer gros comme votre tête et le rendre mince comme une galette. Les phénomènes amusent les enfants ou les femmes, mais la vraie grandeur du système con-



siste à nous donner l'espoir et la promesse d'atteindre le bonheur. Que l'état parfait de liberté et le dégagement de tout lien terrestre permettent à l'heureux initié de franchir l'espace jusqu'aux antipodes par un simple acte de sa volonté, qu'il condense à son gré le fluide astral et le fasse servir aux usages quotidiens de la vie, ou qu'il possède le secret de stimuler les énergies de la nature et de leur imprimer une activité anormale, cela me laisse dans une profonde indifférence. Pour mon propre compte je me déclare satisfait de la marche actuelle des choses. Je ne le serais certes pas davantage, si j'avais la possibilité d'aller prendre part pendant quelques heures aux agitations politiques des États-Unis et de revenir ici demain matin vaquer à mes affaires personnelles.

— C'est un cas extrême, — dis-je. — Nul homme de bon sens n'a jamais accouplé l'idée de bonheur avec la politique américaine.

— Il est une chose toutefois dont je suis certain.

Il s'arrêta comme s'il cherchait ses mots.

— Oui, j'en suis certain. Si quelque événement imprévu, amené, soit par ma propre folie, soit par la main d'Allah, qui est sage, doit détruire cette paix de l'âme dont j'ai joui, sauf une insignifiante interruption, depuis dix années entières, si quelque catastrophe me rend à jamais malheureux et m'enlève tout espoir de consolation, je demanderai l'apaisement à l'étude des pures doctrines du bouddhisme le plus élevé. La re-

cherche d'un bonheur si prodigieusement au-dessus de tous les préjugés humains, de toute jouissance matérielle, de tout ce qu'on appelle félicité en ce monde, cette recherche n'est certainement pas en opposition avec ma religion... ni même avec la vôtre.

— Non, certes, — répondis-je. — Mais vous qui êtes le plus rigide des mahométans, il me semble que vous êtes étonnamment libéral. Comment! vous avez sérieusement envisagé la possibilité de devenir un jour un « frère »... comme ils s'appellent eux-mêmes?

— Jusqu'alors je n'avais pas pensé que ma vie pouvait, un jour, être troublée à jamais. Une voix intérieure m'a dit tout bas aujourd'hui qu'une semblable existence ne pouvait toujours durer. Et je suis certain qu'il en est ainsi. Tout cela peut finir, soit par un immense bonheur, soit par un malheur plus grand encore. Je ne pourrais dire lequel des deux.

Sa voix claire, aux calmes inflexions, trembla légèrement. Nous apercevions les lumières qui éclairaient la façade de l'hôtel.

— Je ne dînerai pas avec vous ce soir, Griggs. Je mangerai n'importe quoi dans mon appartement. Venez dès que vous aurez fini... c'est-à-dire si vous êtes libre. Il n'y a aucun motif pour que vous ne voyiez pas Ram Lal l'adepte, puisque nous pensons de même au sujet de sa religion, de son système... ou, comment dire, de sa philosophie... trouvez-lui un nom tout en dînant.



Nous nous séparâmes pendant un certain temps.

La journée avait été longue et fatigante pour moi. Pas plus que lui, je ne me sentais disposé à affronter le bruit, le mouvement et les lumières de la table d'hôte. Je suivis donc son exemple et me fis servir dans mon appartement. Puis je m'étendis, un hookah à portée de ma main, bien résolu à ne profiter de l'invitation d'Isaacs qu'au moment où il attendait Ram Lal. J'éprouvais le besoin d'être seul pendant une heure pour me recueillir et pour méditer à l'aise sur les événements des dernières vingt-quatre heures. Je reconnus que mon intimité avec Isaacs était aussi complète qu'elle avait été rapide; je voulais y réfléchir un peu et résoudre le problème difficile de son avenir; mais je n'eus pas plus tôt essayé de débrouiller la situation et de me former une opinion par moi-même que je me trouvai emporté par une tangente fantastique vers les scènes merveilleuses qui s'étaient déroulées sous mes yeux. Je ne pouvais séparer les événements de l'individu. Son visage était sans cesse devant moi, soit que je voulusse fixer ma pensée sur Miss Westonhaugh, sur le vieux mécréant de Maharajah, ou sur Ram Lal le Bouddhiste. Isaacs était le point central de tous les tableaux, toujours au premier plan, toujours calme et beau, toujours dirigeant les événements qui se passaient autour de lui. Alors j'entrais dans une série de réflexions vulgaires pour faire oublier à ma raison son humiliante impuissance; tel, un homme qui a cou-

tume de sonder la route du regard avant de s'avancer, et qui se trouve tout à coup engagé dans un chemin sans issue.

— Il n'est pas extraordinaire, — me disais-je, — que les événements semblent se rapporter à lui ou qu'ils s'y rapportent réellement. Tous les faits dont j'ai été témoin depuis trois jours sont manifestement son œuvre personnelle. Il a toujours réussi dans ses entreprises et il se garderait bien de faire naître des situations dont il ne serait pas le maître. Il sait fort bien qu'il recherche l'amour de cette belle jeune fille et sans aucun doute en ce moment même, il se moque intérieurement de ma simplicité, car j'ai cru qu'il me demandait réellement avis. Comme si n'importe quel conseil pouvait influencer un tel homme ! Quelle absurdité !

Je dégustais mon café à petites gorgées en haussant les épaules. Mais tout en cherchant à me persuader qu'Isaacs n'était qu'un heureux et audacieux faiseur de projets, ni meilleur ni pire que les autres hommes, j'avais parfaitement conscience que je ne pouvais m'arracher au souvenir de sa physionomie. Je revoyais son regard loyal, ses grands yeux noirs rayonnant de jeunesse, le dessin élégant de sa bouche et ses sourcils fièrement arqués. Non, j'étais fou ! Je n'avais jamais rencontré, je ne rencontrerais jamais d'homme semblable. Comment Miss Weston-haugh pourrait-elle se défendre d'aimer une créature aussi parfaite ? Je pensais aussi à sa générosité. Il tiendrait sans nul doute sa promesse et



délivrerait de tous ses tourments le malheureux Shere Ali, traqué comme une bête fauve par les Anglais et par les Afghans tout à la fois. Ne tenait-il pas en son pouvoir le Maharajah de Baithopoor? Il aurait pu exiger le paiement de sa dette, principal et intérêts, et sauver le chef afghan par-dessus le marché. Mais il avait craint que les pauvres mahométans n'eussent à souffrir des exactions du prince et il avait renoncé aux intérêts énormes des sommes avancées, laissant même le Maharajah fixer à sa convenance l'époque du remboursement intégral. Avais-je jamais vu jusque-là un Oriental faire preuve d'une libéralité aussi rare, même vis-à-vis de son propre frère? Non, et pourtant j'avais déjà beaucoup d'expérience.

Je me levai et je descendis chez Isaacs. Je le trouvai, comme la veille, étendu au milieu de ses coussins et lisant un volume manuscrit. Il leva la tête, sourit, et me fit signe de m'asseoir, sans cesser pour cela de marquer avec son doigt le passage où il s'était arrêté. Il finit son verset avant de parler, puis il laissa tomber le livre et se pencha en arrière.

— Vous vous êtes donc décidé à voir Ram Lal? Il sera ici dans une minute, à moins qu'il n'ait changé d'avis et qu'il ne vienne pas du tout.

On entendit un bruit de voix au dehors. Quelqu'un s'informait si Isaacs était chez lui et le serviteur répondait. Un homme de haute taille, vêtu d'un caftan gris et coiffé d'un simple turban de laine blanche, se tenait sur le seuil.

— Je ne change jamais d'avis, — dit l'étranger en excellent anglais, quoique son habitude de la langue hindoue lui eût donné un accent peu en harmonie avec les langues européennes.

Sa voix était musicale, sonore, et néanmoins fort douce. C'était une de ces voix qu'on entend à une grande distance, sans que celui qui parle semble faire d'effort apparent.

— Je ne change jamais d'avis. Me voici. Tu vas bien?

— Oui, Ram Lal. Merci. Assieds-toi, si tu dois rester avec nous quelques instants. Voici mon ami M. Griggs, que tu connais probablement. Il partage mes opinions sur une foule de points et j'étais désireux de vous voir vous rencontrer.

Tandis qu'Isaacs parlait, Ram Lal s'était avancé dans la chambre; il se tint un moment sous la lumière adoucie de la lampe. Il me semblait gris du haut en bas, et très grand, sans avoir, du reste, rien d'autrement remarquable. Tout en lui avait revêtu une nuance cendrée. Le long caftan drapé autour de sa taille, le turban que j'avais d'abord cru blanc, la peau de son visage, sa barbe pointue, sa longue moustache, ses sourcils épais — on eût dit une fine grisaille se détachant sur la splendeur brutale des riches tentures de la muraille — une étude en demi-teinte que la lumière jaunâtre caressait doucement, comme si elle eût été fatiguée du scintillement de l'or et des milliers de facettes des pierres précieuses. Le regard de Ram Lal rencontra le mien et, comme je plongeais dans ses yeux, je vis



qu'eux aussi ils étaient gris, chose fort rare en Orient, et qu'ils étaient très éloignés l'un de l'autre, ce qui donnait à sa physionomie une grande solennité et une franchise pleine de hardiesse. A en juger par ses traits, il était très maigre; ses épaules élevées étaient anguleuses, quoique le long vêtement qu'il portait cachât le reste de son corps. J'eus le temps d'observer tous ces détails, car il se tint pendant une grande minute au milieu de la pièce, comme pour se demander s'il devait demeurer ou se retirer. Il se dirigea alors lentement vers un divan et s'assit les jambes croisées.

— Abdul, tu as aujourd'hui accompli une bonne action et je suis convaincu que tu ne changeras pas d'avis avant d'avoir mené à bien tes desseins actuels.

— Je ne change jamais d'avis, Ram Lal, — dit Isaacs qui sourit en répétant les propres paroles de son hôte.

Je demeurai stupéfait. De quelle bonne action le Bouddhiste parlait-il sinon de la délivrance de Shere Ali? Mais comment pouvait-il en être instruit? Alors je me rappelai, qu'au dire d'Isaacs, Ram Lal était un adepte arrivé au plus haut degré d'initiation, un voyant qui lisait les secrets dans le cœur des hommes. Je résolus de ne m'étonner de rien, quoi qu'il pût arriver : une seule chose me surprenait, c'est qu'il eût plu à cet homme extraordinaire de faire son entrée comme un simple mortel, au lieu d'arriver à travers le plafond ou le plancher.

— Pardonne-moi, — répondit Ram Lal, — si je me hasarde à te contredire. Tu changes parfois d'avis. Ne t'ai-je pas vu dernièrement mépriser les femmes, nier leur âme immortelle, leur vertu, leur intelligence? Me diras-tu maintenant, ami Abdul, que tu n'as pas changé d'avis? A quoi penses-tu dans ton sommeil ou dans ta veille, si ce n'est à la seule femme pour laquelle tu as changé d'avis? Son image n'est-elle pas toujours devant toi et les effluves de sa beauté n'enivrent-ils pas ton âme? Ne l'as-tu pas rencontrée en esprit aussi bien qu'en chair et en os? Bien certainement nous n'entendrons plus parler pendant quelque temps de ton scepticisme à l'égard des femmes. Je te félicite de ta conversion, aussi loin qu'elle te puisse conduire. Tu as fait un pas vers une conception plus haute et meilleure du monde dans lequel tu vis.

Isaacs n'était pas étonné de la connaissance intime que son hôte semblait avoir de ses affaires. Il inclina la tête en silence, acquiesçant à ce que venait de dire Ram Lal, et il attendit la suite du discours.

— Je suis venu, — continua le Bouddhiste, — pour te donner un bon conseil... le meilleur que je puisse te faire entendre. Tu ne le suivras probablement pas, car, de tous les hommes que j'ai connus, tu es celui qui a le plus de confiance en son jugement. Cependant ton humeur s'est un peu modifiée depuis que tu es devenu amoureux, témoin ta soudaine intimité avec M. Griggs.

Ram Lal me regarda et il y avait alors dans



ses yeux gris quelque chose qui ressemblait à un sourire.

— Mon conseil, c'est que tu empêches, si tu le peux, cette chasse au tigre. Elle ne peut t'être utile : je dis plus : elle aurait pour toi de fâcheuses conséquences. Je te parle ainsi parce que mon esprit ne serait pas en repos si je ne t'avertissais pas. Tu feras ce que tu voudras, seulement n'oublie jamais que je t'ai prévenu à temps et que je t'ai tracé ta ligne de conduite.

— Je te remercie, Ram Lal, de l'intérêt amical que tu prends à tout ce qui me concerne. Je ne crois pas pouvoir suivre l'avis que tu me donnes si affectueusement ; je t'en suis néanmoins fort reconnaissant. Il y a cependant un point sur lequel je tiens à te consulter.

— Mon ami, à quoi bon te donner des conseils que tu ne suivras pas ? Si j'habitais avec toi ou si j'étais ton compagnon de chaque moment, tu me demanderais mon avis vingt fois par jour et tu ferais aussitôt tout le contraire de ce que je t'aurais suggéré. Si je ne voyais pas en toi un je ne sais quoi de supérieur qui n'appartient qu'à bien peu d'autres hommes, je ne serais pas ici. Il y a nombre de fous qui ont assez de jugement pour prendre conseil d'un sage. Il y a peu d'hommes d'esprit assez sages pour se laisser conduire par de plus habiles, et il semble vraiment que ces hommes d'esprit soient fous pour un moment. Pourtant, puisque tu es si entêté, je te viendrai en aide une fois ou deux encore, puis je t'abandonnerai à ton sort, ce sort que

dans ton aveuglement tu appelles ton kismet, sans remarquer que ta destinée se trouve sans cesse entre tes mains, et en ce moment plus que jamais. Demande et je te répondrai.

— Merci, Ram Lal. Voici ce que je voudrais connaître. Tu le sais, je viens de me lancer dans une nouvelle aventure. L'homme auquel tu faisais allusion tout à l'heure doit m'être amené près de Keitung. J'ai des inquiétudes très vives à son sujet et je voudrais connaître un moyen efficace de le protéger. Il faut que j'aie seul car nul ne doit être témoin de ce que je vais faire, et, pour ma sécurité personnelle et pour celle de l'homme que je vais délivrer, il faut que je combine un plan, pour le moment où je rencontrerai la troupe de sowars qui lui servira d'escorte. Ils sont capables de nous massacrer l'un et l'autre, si le Maharajah leur en a donné l'ordre. Tant que je serai vivant et capable de livrer le vieux prince au gouvernement anglais, le prisonnier n'aura rien à craindre; mais il serait facile à ces gens-là de nous faire disparaître et d'en finir ainsi avec cette affaire.

— Ils le pourraient, — répliqua Ram Lal d'un ton ironique, — et si tu tiens à mettre ta tête dans la gueule du tigre, comment espères-tu que je puisse empêcher ce fauve de te dévorer? Ce serait un miracle, n'est-ce pas? Et pas plus tard que ce soir tu as prétendu que tu dédaignais les miracles.

— J'ai dit que ces sortes de choses m'étaient indifférentes. Je n'ai pas dit que je les dédaignais.



Mais je crois que tout cela peut se faire sans l'intervention du surnaturel.

— Si l'action que tu médites n'était pas si méritoire, je ne m'en mêlerais pas. Mais puisque tu vas risquer ta vie pour obéir à la voix de ta conscience, pour accomplir ce que tu crois être le bien, je chercherai à t'empêcher de te casser le cou. Je te rejoindrai quelque part sur ta route, à une journée de marche de Keitung, et nous aviserons ensemble à ce qu'il faudra faire. Je ne te promets pourtant pas de mettre à ton service mon pouvoir miraculeux, comme il te plaît de l'appeler, quoique tu saches bien qu'il n'a rien de semblable. En attendant, vois la résolution que tu dois prendre au sujet de cette chasse au tigre ; pour moi, je n'en dirai plus un mot.

Il s'arrêta et sortant des plis de son caftan une main délicate, il l'étendit vers la muraille placée derrière Isaacs et moi et dit : —

— Quel travail curieux que la ciselure de ce yatagan !

Naturellement nous nous retournâmes tous les deux un peu pour regarder l'arme dont il parlait et qui occupait le milieu d'un trophée de sabres et de poignards afghans richement ornés de pierres précieuses.

— Oui, — dit Isaacs, se tournant pour répondre à son hôte, — c'est un.....

Il s'arrêta court et moi, qui étais encore occupé à regarder le yatagan et à admirer ce bel objet d'art perdu au milieu des autres, je me retour-

nai aussi. A ma grande surprise, je m'aperçus qu'Isaacs regardait dans le vide. Le divan sur lequel Ram Lal était assis un instant auparavant n'était plus occupé. Ram Lal était parti.

— C'est un peu brusque, — dis-je à Isaacs.

— Plus encore que d'habitude, — répondit-il. — L'avez-vous vu partir? S'est-il en allé par la porte?

— Non..., quand j'ai regardé le mur, il était paisiblement assis sur le divan et montrait du doigt ce yatagan. S'en va-t-il généralement aussi vite?

— Oui, plus ou moins. Maintenant je vais vous faire voir quelque chose de drôle.

Il se leva et se dirigea vers la porte.

— Narain! — cria-t-il.

Narain, le domestique, accroupi au dehors contre le montant de la porte, se dressa sur ses pieds et se tint devant son maître.

— Narain, pourquoi n'as-tu pas reconduit le pundit jusqu'au bas de l'escalier? A quoi penses-tu? Ne sais-tu donc plus ce que tu dois faire?

Narain demeurait bouche bée.

— Quel pundit, sahib? — demanda-t-il.

— Mais apparemment le pundit qui est entré il y a un quart d'heure, âne que tu es! Il vient de sortir et tu ne lui a pas même fait un *salaam*, impertinent drôle!

Narain protesta qu'aucun pundit, aucun sahib, aucun être vivant n'avait franchi le seuil depuis que Ram Lal était entré.

— Ah ! *budmash* ! (1) chien de paresseux

(1) *Budmash* — canaille, bandit.



d'Hindou! tu t'es encore endormi, pourceau, fils de pourceau, père de pourceau! C'est ainsi que tu comprends ton devoir et mon service?

Isaacs semblait s'amuser infiniment de cette plaisanterie.

— Sahib, — répondit le tremblant Narain sans avoir l'air de songer à la généalogie que son maître lui avait attribuée, — Sahib, vous êtes le protecteur du pauvre, vous êtes mon père et ma mère, mon frère, toute ma famille. — C'est là une forme commune de la supplication hindoue. — Mais, *Sri Krishnaji*! par le Krishna béni! je n'ai pas dormi une seconde.

— Tu veux peut-être me faire croire que le pundit s'est enfui par le toit, ou qu'il est caché sous les coussins. Ne jure point par tes méprisables idoles, esclave; je ne te croirai pas, chien de mécréant! *Soor-be-iman*! pourceau sans foi!

— *Han*, sahib, *han*! — s'écria Narain, saisissant au vol l'idée que le pundit avait mystérieusement disparu au travers des murailles. — Oui, sahib, le pundit est un grand yogi et il s'est fait emporter dans les airs.

Le pauvre diable pensait que rien n'était plus simple et que cette idée en valait bien une autre. Isaacs parut s'apaiser.

— Pourquoi penses-tu que c'est un yogi, chien? — demanda-t-il d'un ton plus doux.

Narain ne trouva rien à répondre et continua de fixer ses yeux ahuris sur la porte de la chambre d'où le mystérieux visiteur avait si soudainement disparu.

— Allons, — répondit Isaacs, — tu es plus près de la vérité que tu ne le crois toi-même. Le pundit est un grand yogi infiniment supérieur à ceux que ta religion d'idiots peut produire. Voyons, ne tremble plus, voilà huit *anna* (1) pour toi parce que je t'ai accusé de t'être endormi et que ce n'était pas vrai.

Narain se prosterna jusqu'à terre et se confondit en remerciements tandis que son maître tournait les talons.

— Ne croyez pas au moins que je l'aie blessé en l'appelant pourceau, — me dit Isaacs. — Jen'appellerais pas ainsi un musulman, mais on accable ces Hindous d'injures pires encore et l'épithète dont je me suis servi est douce en comparaison.

Il s'enfouit de nouveau dans ses coussins, ôta ses sandales, et se pelotonna confortablement pour causer.

— Que pensez-vous de Ram Lal? — me demanda-t-il quand Narain eut apporté les *hookahs* et les sorbets.

— Mon cher ami, j'ai à peine eu le temps de me former une opinion bien précise. Je ne suis pas revenu de mon étonnement. Il n'y a, je l'avoue, rien de bien remarquable dans sa personne et dans ses manières. Il s'exprime comme un homme instruit, distingué, mais il dit les choses les plus renversantes et il a une façon de prendre congé qui est non moins extraordinaire. Il m'aurait semblé plus naturel, je veux dire plus

(1) *Huit anna* — un shilling, vingt-cinq sous.



conforme à lui-même, s'il était arrivé vêtu du costume classique des astrologues, avec les signes du zodiaque tout autour de sa robe, et accompagné par des lueurs phosphorescentes et des chats noirs. Mais devinez-vous pourquoi il vous engage à renoncer à cette chasse au tigre?

— Pas du tout. Peut-être craint-il qu'un incident quelconque m'empêche de tenir l'autre engagement. Peut-être n'approuve-t-il pas...

Il s'arrêta comme s'il n'eût pas voulu effleurer le sujet que désapprouvait Ram Lal.

— Je compte néanmoins, — reprit-il, — que cette chasse aura lieu; j'espère même y prendre un grand plaisir et tuer un tigre si j'en vois un.

— Il m'a semblé ravi de votre conversion, comme il l'appelle. Il trouve que votre nouvelle manière de considérer les femmes est un grand pas fait vers une notion plus saine des choses de la vie.

— Les choses du monde, — reprit Isaacs en me reprenant. — Il y a une grande différence entre « le monde » et « la vie ». L'un est une expression finie, l'autre une expression indéfinie. Je crois, d'après ce que je tiens de Ram Lal, que le suprême objectif des adeptes est le bonheur, mais le bonheur qu'on n'acquiert que par la sagesse et je crains que par sagesse ils n'entendent la connaissance du monde dans l'acception la plus étendue de ce mot. Pour eux, l'univers est le grand réservoir des faits, de l'ordre social comme de l'ordre physique, et ils se proposent d'en acquérir une connaissance spécifique par des mé-

thodes transcendantes. Si mes termes vous semblent contradictoires, je vais essayer de mieux m'exprimer. Si vous me comprenez, je serai satisfait. J'emploie cette expression « méthodes transcendantes » dans le sens que, je crois, vos mathématiciens de l'Occident donnent à une manière de raisonner que je comprends assez mal, à moins qu'elle ne consiste à poursuivre un but défini par l'ingénieux usage de l'infini.

— Ce n'est pas une mauvaise définition de la méthode transcendante pour un homme qui déclare n'y rien comprendre, — dis-je. — Je ne vous accuserai pas d'une contradiction dans les termes ; non. J'ai pensé souvent que ce que quelques-uns appellent « la philosophie du dix-neuvième siècle » n'est au fond que l'application inconsciente de la méthode transcendante aux choses de la vie usuelle. Étudiez, par exemple, les théories de Darwin. Que sont-elles, sinon une application de la spéculation la plus élevée ? Il classe les hommes en types originaux et il fait remonter aux singes les types originaux, puis il montre que l'appendice caudal est une quantité variable, indépendante, petit facteur chez l'homme, facteur plus important chez le singe. Et l'idée du développement successif ne réduit-elle pas à néant l'hypothèse de la génération spontanée ? Prenons un exemple dans l'Inde : le nouveau système de concours, auquel les indigènes ne comprendront jamais rien. Autrefois les fonctionnaires de l'Administration Civile recevaient leur investiture de l'autorité divine, pour ainsi dire.



Ils naissaient possédant toutes les perfections, comme Aphrodite lorsqu'elle sortit de l'écume de l'Océan; ils s'élançaient armés de pied en cap des bureaux de la vieille Compagnie des Indes, comme Pallas Athéné de la tête de Jupiter. A présent tout est changé; on les choisit au milieu d'un troupeau de candidats avec des méthodes d'une merveilleuse exactitude et quand ils sont choisis, ils représentent la résultante exacte de toutes les probabilités pour et contre leur élection. Ils sont tous semblables; ce sont en quelque sorte des formulaires vivants pour la perception des taxes et pour l'administration de la justice, et, tant qu'on n'emploiera pas ces formulaires à d'autres usages, qu'on n'essayera pas d'en tirer, par exemple, une négociation politique ou un règlement sur la liberté de la presse, on a beaucoup de chances d'arriver à une solution de l'équation à peu près satisfaisante.

— Comme je vous l'ai dit, — reprit Isaacs, — je ne connais rien ou presque rien à vos procédés scientifiques de l'Occident, mais je comprends, au moins d'une façon générale, la comparaison que vous faites. Les esprits, en Asie, sont dominés par cette idée que la science peut s'assimiler tout d'un coup, en une seule fois. Elle donne, si on parvient à l'acquérir, la connaissance immédiate de toutes choses, le passe-partout qui ouvre toutes les serrures. C'est le motif des jeûnes prolongés et des méditations solitaires des ascètes. Ils croient qu'en affaiblissant le lien qui attache l'âme à la matière, l'esprit peut devenir libre,

s'identifier temporairement à des objets, animés ou inanimés, autres que le corps auquel il appartient, acquérir ainsi de ces objets une connaissance directe et approfondie, connaissance qui demeure dans l'âme d'une façon permanente. Quelle est la théorie des philosophes de l'Occident? Suivant eux, la seule connaissance qu'un homme puisse avoir du monde extérieur est celle qu'il acquiert au moyen de ses sens corporels, qui eux-mêmes sont déjà objectifs par rapport à son esprit, dans la stricte acception de ce mot. Or, les sens n'étant pas absolument infaillibles, la connaissance acquise par leur intermédiaire n'est pas non plus infaillible. La différence essentielle qui sépare l'ascète asiatique du savant européen est donc celle-ci : le premier croit que l'âme peut, sous certaines conditions, atteindre directement à la science suprême des choses, le second, au contraire, nie que toute science soit absolue, si elle est obtenue indirectement par des intermédiaires dans lesquels il n'a qu'une confiance relative. Ce raisonnement par lequel l'esprit des Européens se dirige sans crainte vers les recherches les plus ardues, en s'appuyant sur des témoignages qui, de son propre aveu, sont loin d'être infaillibles, ce raisonnement repose sur un ingénieux usage de l'infini dans le calcul inconscient des probabilités; et ceci revient à ce que vous disiez tout à l'heure de l'application de l'analyse transcendante aux choses de la vie-usuelle.

— Je vois que vous m'avez admirablement



compris, — répondis-je. — Quant à l'esprit asiatique... vous semblez lui refuser l'usage du calcul de la pensée, et pourtant les adeptes s'efforcent, selon vous, d'acquérir la science spécifique par la méthode commune et la méthode transcendante. C'est là qu'il y a une véritable contradiction.

— Non; je ne vois pas de confusion, car ce que j'ai dit ne s'applique nullement aux initiés de l'ordre supérieur, à moins qu'ils n'aient eu la sagesse de faire tout à la fois usage de leur savoir et des méthodes. A dire vrai, ils me semblent s'efforcer de combiner les deux. Ils croient qu'il est possible d'atteindre à la science absolue et ils consacrent de longues heures à l'étude de la nature; recherche dans laquelle ils font usage des méthodes analytiques les plus élevées. Ils subdivisent les phénomènes à un point qui surprendrait et probablement amuserait un penseur de l'Occident. Ainsi ils comptent quatorze couleurs distinctes dans l'arc-en-ciel et ils trouvent une corrélation précise entre le son, dans ses degrés les plus variés, et la couleur, dans ses teintes les plus diverses. Je pourrais citer beaucoup d'autres exemples de leur manière d'étudier les phénomènes de la nature, et vous y verriez une subdivision et une classification de résultats bien plus minutieuses que celles auxquelles vous êtes accoutumé. Mais, au bout de tout cela, ils considèrent que les sens de l'homme sont capables, dans l'état normal, d'une perfectibilité infinie, et, du degré plus ou moins grand de leur finesse de

perception, ils font dépendre l'importance des résultats. Pour atteindre ce haut degré de lumière, nécessaire à la perception de phénomènes aussi subtils, les adeptes pensent qu'il est indispensable d'élever les facultés du corps et celles de l'âme par une vie austère, par l'abstention de tout ce qui n'est pas rigoureusement nécessaire au maintien de l'équilibre entre les forces physiques et les forces intellectuelles.

— Le plus vulgaire *fakir* (1) aspire à la même chose, — fis-je observer.

— Mais il ne saurait y atteindre. Le fakir est ordinairement un idiot. Par le jeûne et les tortures physiques qu'il s'impose, et que n'approuverait aucun adepte, il peut aiguïser ses sens de façon à entendre des sons et à voir des signes insaisissables pour vous et pour moi. Mais tout son système manque de base intellectuelle : il regarde la science comme un but que l'on peut atteindre instantanément et à sa volonté ; il croit qu'il aura une vision et que toutes choses lui seront révélées. Sa dévotion pour l'objet qu'il poursuit est admirable, quand il est un véritable ascète et non pas, comme c'est le cas ordinaire, un propre-à-rien qui trafique de sa piété pour vivre ; mais c'est une dévotion d'un ordre intellectuel très inférieur. Le véritable adepte ne juge pas moins nécessaire de discipliner l'esprit et de l'élever par des recherches intellectuelles, que de mortifier la chair avec prudence et raison : le

(1) *Fakir* — mendiant des sectes musulmanes.



Bouddhisme le plus élevé accorde une égale attention à l'un et à l'autre.

— Permettez-moi, — dis-je, — une légère digression. Selon moi, les penseurs, sur toute la surface du globe, peuvent se diviser en deux catégories. Les uns veulent atteindre à la science, les autres veulent l'acquérir. Il y a une classe d'intelligences vulgaires qui regardent le savoir de tout genre comme une échelle, une échelle de sciences. Chaque science a ses échelons qui sont les faits observés successivement, possédés par un effort, et classés dans la mémoire dans l'ordre où ils se sont succédé. Ces gens-là croient qu'il est possible d'atteindre le sommet d'une échelle particulière, c'est-à-dire d'une science particulière, sans avoir gravi aucune des autres échelles, c'est-à-dire sans avoir acquis la connaissance des autres branches des connaissances humaines. Tel est l'esprit du cul-de-plomb, de l'homme patient qui monte degré par degré, sans se lasser jamais, les échelons de la roue de la pensée, sans voir que ce n'est que la roue d'un *treadmill* sur laquelle il travaille. Chaque degré passe et repasse sous son pied, mais il n'obtient jamais une vue d'ensemble de ce qu'il fait, parce que ses yeux sont incessamment fixés sur le degré placé en face de lui. Mais, — continuai-je, encouragé par un signe d'assentiment qu'Isaacs fit à ma comparaison, — il y a aussi des esprits d'une autre classe. Il y en a qui considèrent la science, toute la science, celle des choses passées, présentes ou futures, comme un champ sans limites, sur lequel

ils planent et qu'ils étudient à loisir. Sur une carte étendue immédiatement au-dessous d'eux sont représentées çà et là, au milieu du désert immense, les choses qu'ils savent. C'est un jeu de patience, comme ceux que l'on fait pour les enfants, où chaque morceau entre dans la place marquée et non dans une autre. Chaque fragment de connaissance acquise est mis à la place qui lui est assignée et quand il manque un fragment, c'est-à-dire un fait, il est toujours possible de définir son étendue et son contour par les contours des parties environnantes : seuls les détails de couleur et de dessin sont absents. Enfin il y a des hommes qui regardent la science comme un tout harmonieux où chaque science et chaque fragment de science a sa place marquée et est absolument nécessaire pour former une science absolue. J'espère vous avoir fait comprendre clairement ma pensée, bien que j'aie seulement esquissé cette distinction que je crois fondamentale.

— Assurément, elle est fondamentale. C'est brutalement la différence qui existe entre l'analyse et la synthèse ; le subjectif et l'objectif ; la conception finie d'un monde limité et l'idéal infini de la parfaite sagesse. Je vous comprends très bien.

— Vous m'embarrassez continuellement, Isaacs. Où donc avez-vous appris à traiter des sujets aussi abstraits, l'analyse et la synthèse, le subjectif et l'objectif, la méthode transcendante et le reste ?



Il me semblait excessivement naturel qu'avec son intelligence il connût l'usage des termes philosophiques, mais je n'avais pas réfléchi combien il était singulier qu'un homme d'éducation purement orientale y comprît quelque chose. L'application très exacte des mots « analyse » et « synthèse » qu'il avait faite à mes deux exemples avait attiré mon attention et m'avait suggéré la question que je venais de faire.

— J'ai beaucoup lu, — dit-il simplement; puis il ajouta d'un ton rêveur : — Je suis tenté de croire que j'ai l'esprit philosophique. Le vieillard qui m'enseignait la théologie à Stamboul, quand j'étais jeune, avait coutume de me parler longuement philosophie, quoi qu'il ne dût pas en savoir grand'chose. C'était un cul-de-plomb, il gravissait l'échelle à la poursuite du savoir, comme l'homme dont vous parlez. Mais il était très patient et très bon pour moi; que la paix d'Allah soit avec lui!

Il était tard et bientôt après nous nous séparâmes pour la nuit. Le lendemain était un dimanche et j'avais un tas de lettres en retard auxquelles il me fallait répondre; aussi convînmes-nous de nous retrouver après le second déjeuner et de faire une promenade à cheval avant d'aller dîner avec M. Ghyrkins et les Westonhaugh.

Une fois dans ma chambre, je m'assis et je pris un volume de Kant, que j'ai toujours avec moi en voyage : c'est une sorte de meule philosophique sur laquelle l'esprit aiguisé les instruments qu'il a émoussés en voulant creuser trop

profondément les couches géologiques des autres systèmes. J'étais trop préoccupé du caractère de l'homme avec qui je venais de causer pour lire longtemps, aussi me laissai-je aller à mes rêveries et je passai en revue les événements de cette longue journée.



## VII.

Les Anglais ont une tendance proverbiale à célébrer le dimanche aussi bien à l'étranger que dans leur patrie. Ils ont une bonne tenue à Londres, le dimanche, mais à Simla ils deviennent ce jour-là des modèles de vertu. Qu'ils vivent dans leur île natale, qu'ils y soient des travailleurs ou des goutteux et des repus, que, pour l'amour du gain ils aillent rôtir dans les fournaises de Ceylan et de Singapoore, qu'ils affrontent la mort à la recherche du pôle Nord et du passage du Nord-Ouest, ou qu'ils risquent leur vie à la chasse des tigres dans le Terai, enfin qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, il leur faut leur dimanche. Sur le pont du steamer qui franchit la mer Rouge, dans la cabine de l'explorateur arctique retenu par les glaces, dans un hôtel suisse encombré de voyageurs, ou dans la station écar-

tée des montagnes de l'Inde, il y a toujours un ministre quelconque, revêtu d'un surplis impossible à décrire, tout prêt à tirer des profondeurs de sa malle, de son panier à déjeuner, ou de son étui à fusil une Bible et une couple de sermons bien usés à la place du pouce, et non moins prêt à accomplir avec empressement l'œuvre de rédemption hebdomadaire. Et il est écouté, qui plus est, et ce jour-là, bien que dans la semaine il soit traité d'ennuyeux par les vieillards et d'imbécile par les jeunes gens, il se trouve investi temporairement d'une dignité qui ne lui est pas personnelle et d'une autorité à laquelle il n'aurait aucun droit en tout autre jour. Cette dignité lui est donnée par des gens qui, malgré tous leurs défauts, ont le courage de leurs opinions, et son autorité est celle qu'on leur a appris à respecter dès leur enfance, toutes les fois que les traditions donnent à cette autorité le droit de s'affirmer. Ce n'est pas autre chose. Voilà certes un beau trait de caractère national, quoiqu'il ait attiré injustement beaucoup de ridicule sur les Anglais. On peut ne pas partager leur croyance et apprécier différemment la valeur réelle de ces offices, qui souvent n'échappent à l'irrévérence publique que par la sincérité parfaite du ministre et de la congrégation. Mais tous ceux qui les jugent sans passion conviendront que cette coutume inspire du respect pour le caractère des Anglais et nous fait admirer leur suprême mépris pour ce qui les entoure.

Je présume que les manifestations hebdoma-



daires de religiosité auxquelles je fais allusion sont intimement et indissolublement liées à la solennité raide et funèbre qui distingue la toilette, la conversation et la conduite d'un Anglais le dimanche. C'est de propos délibéré un être différent et il doit aller jusqu'au bout de son rôle, sous peine de perdre tout prestige. Il ne peut pas s'occuper de sa religion le matin et s'amuser le reste du jour. Il doit s'abstenir de tout ce qui lui rappellerait qu'il a un esprit, en sus de son âme. Il ne doit tolérer aucun amusement et ne rien lire, pas même la plus innocente des fables, pendant qu'il est plongé dans son accès de dévotion dominicale.

Je ne puis expliquer ces choses ; ce sont des questions de race, des problèmes pour les ethnologistes. Il est certain, cependant, que si la stricte observation du dimanche est un peu tombée en désuétude pendant le dernier quart de siècle, cette petite révolution n'a pas été suivie d'un développement notable de l'intelligence des Anglais. La première République a tenté, en France, l'expérience de la décade, et l'échec a été complet. Les Anglais, qui essaient de renoncer un peu à la piété compassée, dont tant de générations se sont revêtues le dimanche comme d'une armure, n'ont pas été heureux dans leur tentative et peu d'imitateurs les ont suivis. Du reste, ils ne montrent aucune désinvolture dans leurs ébats dominicaux.

Étendu sur une chaise longue, je méditais de la sorte près de la porte ouverte, ce dimanche

matin de septembre. Il faisait encore un peu chaud et le soleil frappait agréablement sur la pelouse, sur les hautes branches et les feuilles luisantes des rhododendrons. La maison était absolument tranquille. Tous les habitants étaient allés à l'église, située sur le mail, et les serviteurs profitaient des rares et derniers jours de chaleur dont ils devaient jouir avant le départ de leurs maîtres pour les plaines. Le serviteur hindou a horreur du froid. Il le craint comme il craint les cobras, la fièvre et les francs-maçons. Sa vie idéale est de ne rien faire, de ne porter aucun vêtement, et d'avoir beaucoup à manger, avec le thermomètre à 135 degrés sous la verandah et à 110 à l'intérieur de la maison. Alors il est heureux. Son corps se gonfle de beaucoup de bon riz et de *dal* et son cœur se remplit d'orgueil ; il se vêtira aussi peu qu'on le lui permettra, et, qu'on le lui permette ou non, il fera moins d'ouvrage dans un temps donné qu'aucun autre domestique de n'importe quel pays. Ils se chauffaient donc rangés au soleil ; ils ne se disputaient même pas et ne se racontaient pas de longues histoires ; c'était le repos et l'assoupissement sous la chaleur. Comme eux, je me laissai aller paresseusement au sommeil, mon livre retomba sur mes genoux, et, après une courte lutte, je m'endormis profondément.

Je fus réveillé par Kiramat Ali qui me tirait par le pied. C'est ainsi que font les indigènes quand ils redoutent les conséquences du réveil de leur maître. Lorsque j'ouvris les yeux, il me



présenta une carte sur un plateau et m'expliqua que le gentleman voulait me voir. Je regardai et fus un peu surpris de voir la carte de Kildare. « Lord Steepleton Kildare, du 33<sup>e</sup> lanciers. » — Il n'y avait pas un mot au crayon, pas un mot par le serviteur. Je dis à Kiramats de faire entrer le sahib, et je me demandai pourquoi il venait me voir. D'après l'étiquette indienne, si l'un de nous devait faire visite à l'autre, c'était à moi de commencer. Je n'eus pas le temps de réfléchir davantage ; un cliquetis d'éperons et de sabre résonna sous la verandah et le jeune homme entra, vêtu de l'uniforme complet de son régiment. Je me levai pour le recevoir et fus frappé comme à notre première rencontre de sa taille droite et de son air militaire. Il ôta son colback, car il était en grande tenue, et s'assit.

— Je suis très heureux de vous trouver à la maison, — dit-il. — Je craignais que vous ne fussiez allé à l'église, comme tout le monde ici.

— Non, j'y suis allé ce matin de bonne heure. J'appartiens à une autre religion. Je suppose que vous allez à Péterhof ?

— Oui. On reçoit je ne sais quel personnage officiel... et nous avons ordre de nous y rendre. C'est une corvée insupportable.

— Je le crois volontiers.

— Monsieur Griggs, je suis venu vous demander quelque chose. Vous savez que j'ai proposé d'organiser une chasse au tigre ? M. Ghyrkins vous en a-t-il parlé ?

— Oui. Il avait envie d'y venir, avec nous...

Mr. Isaacs et moi... et il se proposait de laisser sa nièce, Miss Westonhaugh, avec Lady Smith-Thompkins.

— Une société sans dame, ce serait bien triste! Pas d'autre conversation que celle des tigres, des *shikarries* (1), et autres personnages indigènes! Ne le trouvez-vous pas aussi?

— Ma foi, oui. J'ai dit à M. Ghyrkins que toutes les petites Smith-Thompkins avaient la rougeole et que la maison n'était pas habitable. Si elles ne l'ont pas eue, elles l'auront, cela ne fait pas le moindre doute. Le ciel est juste et ne voudra pas vous laisser à la merci des conversations intéressantes d'un tigre et d'un aimable *shikarry*.

— Pardieu, monsieur Griggs, vous avez eu là une idée lumineuse; et, comme vous dites, elles peuvent toutes encore attraper la rougeole. Le fait est que j'ai la chose à cœur. Miss Westonhaugh a dit, ou quelque chose d'approchant, qu'elle n'avait jamais vu de tigres, excepté en cage, et je me suis mis dans la tête qu'elle en verrait. De plus, tout cela sera un amusement sans fin; quand personne ne pense plus aux tigres, on part, on s'en va tuer un formidable gaillard de quinze ou seize pieds de long, et on revient, couvert de gloire et de piqûres de moustiques, dire à tout le monde que Miss Westonhaugh l'a tué elle-même avec un pistolet de poche. Ce sera magnifique!

— Cela me plairait beaucoup aussi et je ne vois réellement pas pourquoi la chose serait im-

(1) *Shikarry* — chasseur, batteur.



possible. M. Ghyrkins paraissait très disposé à aller tuer des tigres, hier soir, et je ne doute pas qu'avec un peu d'éloquence vous ne l'amèn timeriez à envisager plus sérieusement ses obligations envers Miss Westonhaugh.

Il avait l'air heureux, ravi, plein d'espoir, tout à fait enthousiaste, comme il convenait à un véritable Irlandais. Il comptait évidemment profiter de la bonne occasion tout comme Isaacs. Le spectacle de ces rivaux qui se disputaient les faveurs de cette belle jeune fille promettait d'être extrêmement intéressant. Lord Steepleton était sans doute bon tireur et brave, et risquerait tout pour conquérir la sympathie de Miss Westonhaugh ; Isaacs, d'un autre côté, devait, en face du danger, rester le même que dans les circonstances les plus ordinaires de la vie.

— Voilà donc, — dit Kildare, — ce que je suis venu vous demander. Nous nous retrouverons tous à dîner ce soir ; je tenais à m'assurer le plus d'alliés possible.

— Vous pouvez compter sur moi, Lord Steepleton. Rien ne m'amuserait autant que quinze jours de pareilles vacances, en aussi bonne société.

— C'est pour le mieux, — dit Lord Steepleton en se levant, — il faut maintenant que je m'en aille à Péterhof. Alors c'est une conspiration contre M. Ghyrkins, ce soir. Est-ce entendu ?

Il prit son colback sur la table et se prépara à partir après avoir rajusté son ceinturon et épousseté sa manche où restait de la cendre de cigare.

— Parfaitement, — répondis-je. — Nous le traînerons dans l'arène avant qu'il soit trois jours.

Nous nous serrâmes la main et il partit.

J'étais bien aise qu'il fût venu, quoiqu'on m'eût réveillé d'un agréable somme pour le recevoir. Il était tellement gai, simple et bon enfant, qu'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer. On sentait tout de suite qu'il était loyal, qu'il suivait son idée malgré les obstacles en agissant correctement et de son mieux. On devinait qu'il secourrait un ami en danger et ferait face à tous les périls d'un combat avec la résolution loyale de jouer franc jeu et de vaincre, comme dans une simple partie de cricket ou dans un steeple-chasse. Étant Irlandais, il avait des manières un peu moins cérémonieuses que les Anglais ; plus d'enthousiasme et moins de respect pour la forme. En même temps son bon cœur et sa courtoisie naturelle le faisaient toujours agir avec droiture. Il était beau comme un rayon de soleil avec ses yeux bleus pleins de lumière, ses grandes moustaches blondes, et son visage bruni ; son uniforme étroitement serré faisait ressortir sa taille martiale et sa démarche élégante, et l'impression qui se dégagait de sa personne était toute de fraîcheur et de joie. J'étais fâché qu'il fut parti. J'aurais aimé à causer avec lui de canotage, de pêche, de chasse ; de chevaux, d'attelages en tandem, d'exercices de force, de mille choses que j'avais aimées autrefois au collège, avant de commencer ma vie errante. Je le suivis des yeux pendant qu'il s'é-



lançait en selle ; il leva la main pour m'envoyer un dernier salut en s'éloignant. Pauvre garçon ! était-il, lui aussi, destiné à accompagner l'armée vengeresse qui était en marche sur Caboul et à tomber sous les fusils ou les sabres des Afghans ! Je retournai à mes volumes et je restai à lire jusqu'à ce que les rayons du soleil de l'après-midi glissant obliquement à travers la porte et tombant sur mon livre m'avertissent de me rendre au rendez-vous qu'Isaacs m'avait fixé.

Lorsque nous passâmes devant l'église les fidèles sortaient du service du soir, et j'aperçus Kildare, qui avait repris ses vêtements civils, debout près de la porte, attendant apparemment la sortie de quelqu'un. Je savais sa stricte observance des règles catholiques : souvent elle résultait plutôt d'un orgueil de famille que de convictions religieuses, dans la famille Kildare, mais il n'aurait pas voulu entrer dans une église anglicane à une pareille heure ; j'étais donc sûr qu'il attendait Miss Westonhaugh, probablement avec l'intention de la surprendre et de se joindre à elle pour retourner à la maison. La route descend en lacets au-dessous de l'église, de sorte que pendant quelques minutes, après s'être éloigné de l'édifice, on peut continuer à voir le mail qui la domine avec ses promeneurs, ou du moins leurs têtes, s'ils se tiennent au bord de l'allée. J'étais singulièrement curieux, ce soir-là, et je restai un peu en arrière d'Isaacs, tendant le cou et me retournant sur ma selle pour suivre des yeux la masse onduleuse de têtes et d'épaules qui se déta-

chaient en raccourci sur le ciel bleu et se mouvaient incessamment le long du parapet au-dessus de ma tête. Je ne tardai pas à être récompensé de ma peine ; les cheveux blonds et le grand chapeau de Miss Westonhaugh frappèrent bientôt mes yeux et, un moment après, Lord Steepleton, qui avait dû fendre la foule depuis l'extrémité opposée, apparut à sa suite. Elle se retourna vivement et je n'en vis pas davantage ; il ne me semblait pas qu'elle eût changé de couleur.

Je commençais à être fort intrigué et à désirer vivement savoir si elle avait une préférence pour l'un ou l'autre des deux jeunes gens. La visite de Kildare, dans la matinée, quoiqu'il eût très peu parlé, m'avait suggéré une nouvelle impression à son égard, et je sentais que ce n'était pas un rival à dédaigner. Je voyais, par le petit incident dont je venais d'être témoin, qu'il ne négligeait aucune occasion de se rapprocher de Miss Westonhaugh et qu'il avait la patience de l'attendre et la hardiesse d'aller la chercher au milieu d'une foule. J'avais moi-même peu vu la jeune fille ; mais j'étais certain qu'Isaacs était capable de la captiver dans un dialogue en tête à tête. « C'est le causeur qui a la meilleure chance, pourvu qu'il soit assez audacieux, » me disais-je ; mais je n'étais pas satisfait et je résolus de procurer à Isaacs, si c'était possible, une nouvelle occasion de se produire, ce soir-là, après le dîner. En attendant, je voulais l'engager dans une conversation touchant à l'un des sujets qui semblaient l'intéresser le plus. Il n'avait pas aperçu le couple sur le mail



et continuait son chemin tranquillement, la tête en l'air et une main dans la poche de son veston : le vrai portrait de l'insouciance.

Je me demandais si j'ouvrirais le feu par la question de l'immortalité de l'âme, celle du mariage, ou bien celle du calcul différentiel, mais, au moment où nous passions de la rue étroite sur la route qui conduit autour du Jako, Isaacs prit la parole.

— Voyez-vous, Griggs, — dit-il, — il y a quelque chose que je veux vous faire entrer dans l'esprit.

— Ah ! vraiment, et qu'est-ce donc ?

— Ram Lal fait très bien de donner des conseils sur les choses qu'il comprend. Je professe une très sincère estime pour lui, mais je ne crois pas qu'il se soit jamais trouvé dans ma position. Cette chasse au tigre me tient au cœur. Miss Westonhaugh a dit l'autre jour qu'elle n'avait jamais vu de tigre et, dès ce moment, j'ai résolu qu'elle en verrait.

Je ris. Je compris que l'Irlandais et le Persan ne différaient pas d'opinion sur les plaisirs de la chasse. Miss Westonhaugh était évidemment désireuse de voir des tigres, et elle en avait l'intention arrêtée, puisqu'elle avait exprimé son désir aux deux hommes qui étaient probablement le plus à même de lui procurer cette innocente récréation. Lord Steepleton Kildare par sa position, Isaacs par sa richesse, pouvaient, s'ils le voulaient, organiser pour elle une chasse au tigre comme on n'en avait jamais vu. Je pensais qu'elle aurait pu attendre jusqu'au printemps, mais j'avais ap-

pris qu'elle voulait retourner en Angleterre en avril et qu'elle devait passer les premiers mois de l'année avec son frère à Bombay.

— Vous avez envie de voir Miss Westonhaugh, et Miss Westonhaugh a envie de voir des tigres ! Mon cher ami, entrez en lice et remportez la victoire ; je vous soutiendrai.

— Pourquoi riez-vous, Griggs ? — demanda Isaacs, qui ne voyait rien de particulièrement amusant dans ce qu'il venait de dire.

— Oh ! je riais parce qu'un autre jeune gentleman m'a exprimé les mêmes opinions que vous, identiquement dans les mêmes termes, ce matin.

— M. Westonhaugh ?

— Non. Vous savez très bien que M. Westonhaugh n'a aucun motif pour y tenir le moins du monde. Le petit projet d'amuser frère John est une plaisanterie. La chose est impossible. Autant vaudrait essayer d'amuser un croquemort que de faire rire un habitant de Bombay. L'idée du néant de la vie pèse toujours sur eux. Non. C'est Kildare ; il est venu me voir ; il m'a dit que Miss Westonhaugh n'avait jamais vu de tigre et il paraissait vouloir me faire partager son désir arrêté de lui en faire voir. Baste ! Est-ce que Kildare se soucie de frère John ?

— Frère John, comme vous l'appellez, est meilleur garçon qu'il ne paraît. Je dois beaucoup à frère John.

Une légère rougeur apparut sous la peau olivâtre d'Isaacs et il appuya sur l'épithète par la



quelle j'avais désigné M. John Westonhaugh comme s'il en était froissé.

— Je n'ai rien contre M. Westonhaugh, — dis-je en manière d'excuse. — Je me souviens que lorsque vous vous êtes rencontrés hier dans l'après-midi vous avez dit l'avoir vu à Bombay il y a longtemps.

— Vous rappelez-vous ce que je vous ai conté l'autre jour à mon propos?

— Parfaitement.

— Eh bien, Westonhaugh est le jeune fonctionnaire civil qui a payé mon amende et qui m'a donné une roupie, à moi, pauvre matelot d'un équipage de Moka incapable de dire un mot d'anglais. C'est à cette roupie que je dus plus tard ma fortune tout entière. Je n'oublie jamais un visage et je suis sûr que c'est lui... vous me comprenez à présent? C'est à sa générosité que je dois tout ce que je possède en ce monde.

— Le seul péché sans excuse, c'est l'ingratitude, — répondis-je, — et ce ne sera certainement jamais votre cas. C'est égal, la coïncidence est très curieuse.

— Je pense qu'il y a quelque chose de plus qu'un hasard. On a toujours au moins une occasion d'acquitter une dette et, par Allah! je veux payer celle-là de mon mieux! Par la barbe du Prophète, dont le nom est béni, je ne suis pas ingrat!

Isaacs était très ému en disant cela. Ce n'était plus le calme Mr. Isaacs; c'était Abdul-Hafiz le Persan, plein de feu et d'enthousiasme.

— Vous dites bien, mon ami, — continua-t-il sérieusement, — que le seul péché sans excuse c'est l'ingratitude. Si le bienheureux prophète d'Allah avait vécu de nos jours, il aurait sans aucun doute parlé du sort qui menace l'ingrat. C'est le fléau de ce siècle ; car celui qui oublie les bienfaits ou refuse de s'en souvenir s'isole et se fait une idole de lui-même. Il semble dire : « Mon importance dans le monde surpasse celle de mes semblables, il est juste et naturel qu'ils donnent et que je reçoive. » L'ingratitude, c'est de l'égoïsme, et l'égoïsme, c'est l'apothéose de soi-même, le culte de sa propre personne placé au-dessus de l'homme, du bien et de Dieu. Et quand l'homme vient à mourir et que l'ange Al Sijil, le grand juge, déroule le livre de vie, ce qui est écrit dessus est écrit. Et quand Israfil appellera les hommes en jugement, les livres de vie seront déroulés : alors celui qui aura reçu des autres sans rien donner en retour, le misérable ingrat qui aura perdu le souvenir du bienfait reçu, sera mis au nombre des incrédules, des concussionnaires, et des méchants, et ira brûler au milieu des flammes furieuses. Oui, par les poils de la barbe du Prophète, dont le nom soit béni !

Je n'avais pas encore vu Isaacs aussi animé par son sujet. Le sang avait abandonné son visage et avait fait place à une pâleur complète, ses yeux brillaient comme des charbons ardents lorsqu'il les leva au ciel en prononçant ces derniers mots. Je me dis que l'exaltation religieuse jouait un grand rôle chez tous les Asiatiques et



je mis sa colère sur le compte de cette exaltation. Pour lui sa religion était une admirable réalité toujours présente à ses yeux ; je me mis alors à songer quel avenir pouvait se créer cet homme avec les grandes qualités dont il était doué, son exquise sensibilité, et sa conception élevée de ses obligations envers ses semblables. Je ne suis pas un adorateur de héros, mais je sentais que pour la première fois de ma vie, j'étais dans l'intimité d'un homme prêt à rester sur la brèche et à y mourir pour la cause de la justice. Après un silence de quelques minutes, pendant lequel nos chevaux avaient dépassé les derniers bungalows isolés de la ville, il reprit la parole avec calme. Son émotion momentanée était dissipée.

— Je sens très vivement ces choses-là, — dit-il. Puis il s'arrêta court.

— Je le vois et je vous en honore. Je crois que vous êtes la seule personne reconnaissante que j'aie jamais rencontrée. *Rara avis in terris.*

— Ne dites pas cela.

— Si ; vous ne pratiquez guère la philosophie du dix-neuvième siècle, Isaacs. Votre croyance à la reconnaissance obligatoire et à la rédemption de l'espèce humaine ressemble fort peu à l'analyse transcendante.

— Et vous, — répondit-il d'un ton sérieux, — je ne pense pas que vous compreniez bien ce que votre philosophie implique. Si vous étiez l'homme que je crois, vous seriez probablement très offensé que je vous accuse de mettre en doute tous les dogmes de votre religion. Et cependant, avec

toute votre foi, vous ne croyez pas en Dieu.

— Je ne puis comprendre comment vous arrivez à cette conclusion, — répliquai-je. — Je repousse votre hypothèse gratuite, au risque de vous engager dans une discussion.

Je ne voyais pas où il voulait en venir.

— Comment pouvez-vous croire en Dieu et en même temps condamner la plus noble de ses œuvres comme absolument mauvaise? Vous n'êtes pas conséquent.

— Comment pouvez-vous me croire aussi cynique? — demandai-je en revenant en arrière pour gagner du temps.

— Un petit nuage, un peu de chaleur étouffante dans l'air, voilà tout ce qui trahit la venue du *khemsin* (1), qui peu à peu finit par envelopper l'homme et les animaux dans ses mortels tourbillons de sable noir. Vous avez fait dernièrement une ou deux observations qui prouvent peu de confiance dans la nature humaine, et si vous doutez de l'humanité, à quoi croirez-vous donc? Vous venez de dire il y a un moment que j'étais la première personne reconnaissante que vous eussiez jamais rencontrée. Alors le reste de l'humanité est composé d'égoïstes et d'adorateurs d'eux-mêmes, tous infâmes, puisque vous dites, comme moi, que l'ingratitude est un péché sans excuse? Dieu aurait donc créé un monde rempli de pécheurs impardonnables, et, à moins que vous ne vous compreniez dans l'exception que vous

(1) *Khemsin* — vent du Sud.



faites gracieusement en ma faveur, personne excepté moi ne sera sauvé? Et cependant vous reconnaissez aussi avec moi que Dieu est bon. Voyons, n'êtes-vous pas complètement inconséquent?

— Je pourrais vous faire une concession dans quelques minutes, mais je ne veux pas céder à de pareils arguments. Vous avez employé le sophisme du terme moyen sans répartition, si vous tenez à savoir le nom qui lui convient. Je n'ai pas dit que tous les hommes, excepté vous, étaient ingrats. J'ai dit, qu'excepté vous, les personnes que j'ai rencontrées dans ma vie ont été ingrates. Vous auriez dû distinguer.

— Tout ce que je puis dire alors c'est que vous avez fait une triste expérience de la vie, — répliqua Isaacs avec chaleur.

— Oui, — répondis-je, — mais puisque vous cédez sur ce point spécial de logique, j'avouerai que j'ai émis cette assertion à la hâte et que j'ai dépassé le but. Je ne me souviens pas, cependant, d'avoir rencontré personne qui fût aussi sensible que vous à cet égard.

— A présent vous parlez comme un être raisonnable, — dit Isaacs tout à fait calmé. — Les sentiments extraordinaires sont le résultat des grandes circonstances. J'étais, autrefois, plongé dans une de ces détresses exceptionnelles qui épargnent généralement les êtres naïfs, délicats, et doués de facultés sérieuses. Je me trouve maintenant dans une magnifique situation de fortune, qu'un homme de mon âge et de mon passé peut

rarement conquérir. Je me souviens que j'ai fait mon premier pas sur la route de la fortune grâce à la générosité de John Westonhaugh, bien que je n'aie jamais su son nom et que je l'aie rencontré, comme vous l'avez vu, par un simple effet du hasard. J'appelle ce hasard une faveur accordée par Allah ; cette rencontre a réveillé en moi ces sentiments de gratitude qui, en l'absence du bienfaiteur inconnu, ont été mis de côté comme une chose sacrée pendant de longues années. Je vous laisserais volontiers dire que, si ma fortune actuelle était moindre, ma gratitude serait aussi moins vive... c'est très probable... quoique la somme donnée à l'origine reste la même, une roupie et pas plus. Mais, tant que vous admettez la reconnaissance, vous aurez le droit de croire que tout homme est reconnaissant en proportion du don qui lui est fait.

Il avait débité ce discours d'un ton parfaitement calme et insouciant, comme s'il examinait le cas d'un autre.

— Sérieusement, Isaacs, je ne voudrais pas vous croire pour rien au monde. Avouez-le : vous étiez tout aussi reconnaissant il y a douze ans, lorsque vous étiez pauvre, que vous l'êtes à présent au milieu de vos richesses.

Isaacs garda le silence, mais une expression de grande douceur passa sur son visage. Ses regards pleins de bonté avaient parfois je ne sais quel rayonnement angélique.

— Revenons, -- dis-je enfin, -- au sujet primitif, aux tigres. Si nous devons réellement partir,



il faut que nous partions après-demain matin... et même, pourquoi pas demain?

— Non; demain nous devons faire cette partie de polo, dont je me fais une fête à l'avance. D'ailleurs, les hommes auront bien besoin de trois jours pour rassembler les éléphants, et j'ai télégraphié ce matin seulement au percepteur du district de prendre les dispositions nécessaires.

— Ainsi, vous avez déjà fait des démarches? Kildare sait-il que vous avez envoyé des ordres?

— Certainement. Il est venu me trouver ce matin au point du jour, nous avons résolu de tout arranger et de considérer l'oncle Ghyrkins comme approuvant tous nos actes. Vous n'avez pas besoin de paraître étonné; Kildare et moi sommes alliés et très bons amis.

Quel véritable Oriental! Que le Persan était sage et prévoyant, et l'Irlandais audacieux et insouciant! Il était singulier, pensai-je, que Kildare ne m'eût pas parlé de son entrevue avec Isaacs. Cependant il y avait une certaine délicatesse contradictoire et spontanée dans cette façon de garder le silence sur son alliance avec son rival. Nous continuions à cheminer et à discuter les projets pour l'expédition. Tous les hommes de la société, excepté Lord Steepleton, qui n'était pas depuis longtemps dans l'Inde, avaient déjà tué des tigres. Nous serions assez nombreux entre nous, sans demander à personne de nous accompagner. Le percepteur auquel Isaacs avait envoyé une dépêche télégraphique était une de ses anciennes connaissances et viendrait probablement pen-

dant quelques jours avec nous. Tout semblait donc assez facile et en bonne voie de réussite. A l'heure voulue nous retournâmes à notre hôtel, nous nous habillâmes, puis nous nous dirigeâmes par les routes sinueuses vers le bungalow de M. Currie Ghyrkins.

Nous fûmes reçus sous la verandah par le vieux commissaire, qui nous accueillit chaleureusement et nous félicita de notre ponctualité, car l'horloge de la salle à manger sonnait sept heures au moment où nous nous débarrassions de nos légers pardessus. Miss Westonhaugh et son frère s'avancèrent à notre rencontre dans le vestibule.

— John, — fit la jeune fille, — je vous l'ai déjà dit : il y a ici quelqu'un que vous avez tiré d'embarras à Bombay, il y a bien des années. Le voici. C'est une nouvelle présentation. M. John Westonhaugh, M. Abdul Hafiz-ben-Isâk, habituellement appelé par ses amis Mr. Isaacs.

Son visage rayonnait de plaisir, et sans doute aussi d'orgueil, pendant qu'elle présentait son frère à Isaacs, et ses yeux restèrent longtemps fixés sur le Persan avec une expression qui, pour moi, trahissait quelque chose de plus qu'une simple sympathie. Les deux hommes se prirent la main et demeurèrent quelques secondes à se regarder en silence, mais avec des expressions très différentes. Westonhaugh avait l'air complètement étonné, quoiqu'il parût certainement satisfait. Son bon cœur qui l'avait poussé à cette bonne action douze ans auparavant n'avait



pas changé et planait toujours au-dessus de toutes mesquines considérations de nationalité. Son étonnement se changea graduellement en un sourire de joie et d'accueil bienveillant, lorsqu'il commença à serrer la main qu'il tenait toujours. Je crus même qu'une très légère rougeur colorait ses joues pâles.

— Dieu bénisse mon âme, — dit-il, — je me souviens parfaitement de vous à présent. Mais c'est si inattendu ! Ma sœur m'a rappelé l'histoire, que je n'avais pas oubliée, et à présent que je vous regarde, je me souviens très bien de vous. Je suis ravi.

Lorsqu'Isaacs répondit, sa voix tremblait et son visage était très pâle. Ses yeux brillants mais mouillés de pleurs attestaient une sincère émotion.

— Monsieur Westonhaugh, je pense que je vous dois tout ce que je possède dans ce monde. Ce m'est une grande joie, je ne croyais pas qu'il m'en fût réservée une aussi grande. Encore une fois je vous remercie.

Sa voix lui fit défaut. Il s'arrêta court et se retourna pour chercher quelque chose dans son pardessus.

— Vraiment, — dit Westonhaugh, — ce que j'ai fait pour vous était bien peu de chose.

Puis les deux hommes se rendirent ensemble dans le salon, Westonhaugh faisant une foule de questions auxquelles Isaacs, qui avait repris son sang-froid, commença à répondre. Nous restâmes nous autres dans le vestibule pour recevoir Lord

Steepleton, qui en ce moment montait l'escalier. Les salutations recommencèrent, puis le khitmatgar en chef apparut et annonça aux « Sahib log, protecteurs des pauvres, que leur repas était servi ». Nous nous rendîmes donc dans la salle à manger.

Isaacs était placé à la droite de Miss Westonhaugh et son frère de l'autre côté du Persan. Ghyrkins était en face de sa nièce, à l'autre bout de la table; Kildare et moi étions ensemble, en face de Westonhaugh et d'Isaacs; nous étions donc six à table. Naturellement Kildare était assis près de la jeune femme.

Le commencement du dîner fut très agréable. Je pus voir que la reconnaissance non déguisée d'Isaacs et son bonheur d'avoir retrouvé à la fin l'homme qui l'avait secouru avaient fortement prédisposé Westonhaugh en sa faveur. Qui ne serait content, après avoir accompli une bonne action, presque sans y songer, de voir qu'elle a porté fruit, qu'elle a été le commencement de la fortune pour l'obligé, et que celui-ci a pieusement conservé le souvenir de son bienfaiteur? Est-il un plus grand plaisir que celui qui nous vient du bonheur des autres dans les rares occasions où l'on n'a pas obligé un ingrat? Isaacs avait sans doute raconté la veille au soir une partie de son histoire à Miss Westonhaugh aussitôt qu'il avait reconnu son frère. Peut-être l'avait-il fait précédemment; je ne savais pas depuis combien de temps il la connaissait, mais leurs relations de-



vaient être déjà anciennes. Tout à coup elle se tourna vers lui.

— Monsieur Isaacs, — dit-elle, — quelques-uns de nous connaissent un peu votre histoire. Pourquoi ne l'achèveriez-vous pas maintenant? Mon oncle n'en connaît rien et je sais que Lord Steepleton aime beaucoup les romans.

Isaacs hésita longtemps, mais comme chacun le pressa à son tour, il finit par céder. Et il raconta bien. C'était exactement le récit qu'il m'avait fait, et avec les mêmes détails, mais l'effet général était différent. Je vis à quel point il savait manier la langue anglaise, car il connaissait à fond son auditoire, et il ajoutait par ci par là soit un peu de couleur, soit une expression, qui rendait son récit pittoresque et saisissant, non sans esprit; en même temps il le dépouillait de cette teinte mystique qu'il lui avait donnée lorsque nous étions seuls. Il parlait facilement, sans plus de contrainte que dans d'autres occasions et sa narration fut un petit succès de société. Je ne l'avais pas encore vu en toilette du soir et je ne pus m'empêcher de penser qu'il ressemblait bien plus à un homme du monde que tous les autres convives. Kildare, lui, n'était jamais plus à son avantage qu'en uniforme et avec tout le harnais militaire. En habit noir et en cravate blanche, il ressemblait à n'importe quel autre jeune Anglais, mais malgré sa beauté, il n'avait rien d'original. Isaacs au contraire, avec son teint pâle et ses traits délicats et distingués, avait l'air d'un noble de l'ancien régime. A côté de lui, Westonhaugh

paraissait effacé et maladif, Kildare, trop bien portant, Ghyrkins et moi, représentant différents types extrêmement communs, nous servions de repoussoirs aux trois autres.

J'observais Miss Westonhaugh pendant qu'Isaacs parlait. Evidemment elle avait déjà entendu toute l'histoire, car sa physionomie exprimait à l'avance l'émotion qu'elle s'attendait à éprouver à chaque épisode. Son teint s'animait ou pâlissait tour à tour et ses yeux brillaient d'une vive clarté sous ses sourcils noirs qui formaient un contraste si singulier et pourtant si délicieux avec la masse de ses cheveux blonds. Elle portait un vêtement sombre et soyeux, décolleté en carré sur la poitrine, et pour tout ornement un simple bracelet d'or. C'était certainement une belle créature; une de ces femmes à l'aspect saisissant dont on attend toujours quelque aventure jusqu'à ce qu'elles aient passé tout doucement de la jeunesse à l'âge mûr; et on s'aperçoit alors qu'après tout ce ne sont pas des héroïnes de roman mais tout bonnement de simples et honnêtes femmes, de bonnes épouses et de bonnes mères, aimant bien leurs maris et leurs intérieurs, quoique la nature, par une bizarre fantaisie, se soit plu à leur donner la taille et les traits d'une Sémiramis, d'une Cléopâtre, ou d'une Jeanne d'Arc. — Mon Dieu ! que c'est intéressant ! — s'écria M. Ghyrkins en quittant des yeux son mouton de montagne lorsque Isaacs eut fini.

Un petit murmure de sympathique approbation parcourut la table.



— Je donnerais beaucoup pour avoir vécu ce roman, — dit Lord Steepleton en continuant à déguster lentement un verre de bordeaux.

— Voyez donc! — s'écria John Westonhaugh, — et moi qui recevais sans le savoir un pareil Sindbad.

Et en disant cela il prit un autre piment vert dans le plat que lui offrait son domestique.

— Ma parole d'honneur, Isaacs, — dis-je, — quelqu'un devrait faire un livre avec cette histoire; il se vendrait comme du pain.

— Pourquoi ne le faites vous pas vous-même, Griggs? — demanda-t-il. — Vous êtes journaliste, et je suis sûr que vous arrangeriez très bien tout cela.

— Je veux bien, — répondis-je.

— Oh! faites-le, monsieur Griggs, — dit la jeune fille, — et mêlez-y une chasse au tigre. Vous pourriez placer la scène en Australie, ou à la Barbade, ou ailleurs, et nous y mettre tous... et nous faire tous tuer, si cela vous faisait plaisir, vous savez. Ce serait très amusant.

Pauvre Miss Westonhaugh!

— Il est facile de voir à quoi vous pensez le plus, Miss Westonhaugh, — dit Lord Steepleton. — Les tigres tiennent beaucoup de place dans votre esprit et, par conséquent, dans le mien aussi, — ajouta-t-il galamment.

— Vraiment, non... je pensais à Mr. Isaacs.

Elle devint écarlate... c'était la première fois que je l'avais jamais vue réellement embarrassée. Il était tout naturel qu'elle pensât à Isaacs

et à ses étranges aventures ; mais s'il lui eût été indifférent elle n'aurait pas changé de couleur. Telle était du moins mon opinion.

— Ma chère enfant, buvez immédiatement un peu d'eau, ce curry est brûlant... diablement brûlant, vrai, — dit M. Ghyrkins de la meilleure foi du monde.

John Westonhaugh qui était occupé à écraser des biscuits, des piments verts, et des *Bombay ducks* (1) dans son curry, leva lentement les yeux sur sa sœur et sourit.

— Mais vous êtes un vrai *griffin* (2), Catherine ; comme on se moquera de vous à Bombay !

Cela m'amusa beaucoup ; naturellement, les remarques de son oncle et de son frère ne firent pas diminuer sa rougeur... bien au contraire. Kildare se mit à boire encore plus de claret pour cacher sa contrariété. Isaacs, lui, avait une expression curieuse. Il y eut un court silence et pendant un instant il tourna les yeux vers Miss Westonhaugh. Ce ne fut qu'un regard, mais il trahit pour moi, qui lisais dans son cœur, une surprise, une joie, une sympathie infinies. Dans sa perspicacité, il avait compris qu'il venait de remporter sa première victoire sur son rival.

Lorsque les yeux de la jeune fille rencontrèrent ceux d'Isaacs, la rougeur quitta son visage aussi subitement qu'elle y était montée et fit place à une pâleur mortelle. Elle but un peu d'eau et re-

(1) *Bombay ducks* — *bummelows* — poissons secs

(2) *Griffin* — cadet nouvellement arrivé dans l'Inde.



prit bientôt son assurance. Je pensai dès lors qu'il lui tenait sérieusement au cœur.

— Dites-moi, je vous prie, John, — demandat-elle, — ce que ce peut être qu'un griffin ? Ce n'est pas un très joli nom à donner à une jeune fille, n'est-ce pas ?

— Mais, un griffin, — répliqua M. Ghyrkens, — c'est le bienheureux « nouveau » du service civil. On appelle griffin un jeune fonctionnaire civil, ou n'importe qui, qui vient d'arriver dans le pays. John vous appelle griffin parce que vous ne savez pas manger des piments. Vous ne les trouvez pas aussi rafraîchissants que lui ! Ha ! ha ! ha ! ha !... (1).

Et le vieux gentleman se mit à rire de tout cœur de son mauvais calembourg, au point d'en avoir le visage écarlate. Bien entendu, chacun parut s'en amuser beaucoup ; c'était une diversion bien accueillie par les trois d'entre nous qui avaient remarqué l'embarras de la jeune fille.

— Un griffin — dis-je à mon tour, — c'est quelque chose qui cause de la joie. M. Westonhaugh était un griffin quand il a donné à M. Isaacs cette roupie historique.

J'avais lancé mon petit pétard dans la conversation, et je me remis tranquillement à triturer mon riz.

Isaacs était de trop bonne humeur pour s'offenser, il dit seulement en se tournant vers Miss Westonhaugh :

(1) Plaisanterie intraduisible sur *chilly*, froid, et *chilli*, poivre de Guinée.

— Vous savez que M. Griggs est un cynique. Il ne faut rien croire de ce qu'il dit.

— Si de bonnes actions font de nous un griffin, j'espère pouvoir l'être toujours, — dit Miss Westonhaugh avec vivacité, — et j'espère que mon frère est plus griffin que jamais.

— Certainement, je vous le promets, — dit-il. — Mais M. Griggs a parfaitement raison et montre une profonde connaissance de la vie de l'Inde. Nul autre qu'un griffin, et un griffin des plus novices, n'a jamais donné une roupie à personne à Bombay, et il ne le fera jamais, j'en suis certain.

— Oh! John, allez-vous devenir cynique, aussi?

— Non, Catherine, je ne suis pas cynique du tout. Vous n'êtes pas, je le crois, parfaitement sûre de savoir ce que c'est qu'un cynique.

— Oh! si, je le sais très bien. Diogène était un cynique, et aussi saint Jérôme, et bien d'autres gens de cette espèce-là.

— Un cynique, c'est un homme qui vit dans un tonneau et dit des grossièretés à Alexandre le Grand, — remarqua Kildare, qui n'avait pas parlé depuis quelque temps.

— Monsieur Griggs, — dit John Westonhaugh, — puisque vous êtes l'accusé, définissez-nous, je vous prie, ce que vous entendez par un cynique, et alors, Mr. Isaacs, comme accusateur, aura aussi son tour.

— Très bien. Voilà. Un homme est un cynique s'il ne veut faire de bien à personne parce qu'il



croit que personne n'est susceptible de devenir meilleur. La plupart de ceux qui font de bonnes actions sont aussi des cyniques parce qu'ils savent qu'ils font plus de mal que de bien par leur charité. M. Westonhaugh, dans son discernement, comprend ces nuances, voilà pourquoi il n'est pas cynique.

— Griggs, il est fort heureux que vous fassiez cette réserve, — me dit Isaacs. — A présent, c'est moi qui vais vous définir ; car je vous soupçonne fortement d'être la parfaite incarnation de ce système philosophique. Vous croyez, en principe, à tout ce qui est bon et beau, mais vous êtes fort indifférent à l'égard des demi-vertus, car vous voulez qu'une chose soit parfaite ou qu'elle ne soit pas. Vous ne voulez voir la beauté morale que dans les plus brillants exemples d'héroïsme que nous offre l'histoire. Vous vous êtes créé un type idéal de l'homme bon et vous êtes absolument mécontent de tout ce qui est moins parfait que la perfection. En conséquence, bien qu'il vous soit possible de faire une bonne action, d'après votre système philosophique, et d'approcher vous-même de la perfection, vous vous refusez à croire que les autres travaillent aussi, sciemment ou inconsciemment, à devenir meilleurs. Et vous n'admettez pas que personne puisse devenir meilleur par l'influence d'un tiers, par exemple, quand, vous ou les autres, vous venez à lui faire du bien. Ce qui vous sauve, c'est l'adoration constante de cet idéal que vous entourez de vénération ; sans cela, vous seriez l'homme le plus

insupportable que je connaisse, au lieu d'être le plus agréable.

Isaacs était doué d'une merveilleuse franchise. Il disait toujours ce qu'il pensait, avec une suprême indifférence des conséquences; mais il le disait avec une si parfaite conviction et un sens si profond de la vérité que l'on ne pouvait se fâcher, même lorsqu'il condamnait le plus âprement ce qu'il n'aimait pas. Chacun rit de ses attaques contre moi; satisfait d'avoir observé suffisamment Miss Westonhaugh, qui avait été l'occasion de ma remarque sur les griffins, je pensai qu'il était temps d'amener la conversation sur la chasse projetée.

— Mon cher ami, — dis-je, — je crois qu'en dépit de votre flèche du Parthe, votre définition du cynique est aussi flatteuse pour la société en général que pour moi en particulier. En attendant, — ajoutai-je en me tournant vers M. Ghyrkens, — je suis cependant porté à croire avec Lord Steepleton que le sujet qui préoccupe davantage la plupart d'entre nous est une expédition contre les tigres. Qu'en dites-vous? N'irons-nous pas nous six, tels que nous voici?

— C'est bien... c'est bien..., monsieur Griggs, nous verrons cela, vous savez. Voyons, si nous y allons tout de bon, quand avez-vous l'intention de partir?

— Le plus tôt sera le mieux, évidemment, — interrompit Kildare.

Et pour hâter le départ, il se mit à donner une foule de raisons, y compris les plus épouvantables



statistiques sur les habitudes des tigres en hiver : son empressement semblait du reste naturel, car c'était un véritable Irlandais et il n'avait jamais vu de tigre de sa vie. M. Currie Ghyrkens s'efforça vainement de mettre un frein au torrent de son éloquence ; il finit enfin par l'interrompre quand Kildare prétendit à tort que la mue des tigres avait lieu très tard dans l'année et que leurs peaux ne valaient pas la peine d'être prises. Kildare aurait assuré avec la même sérénité que tous les tigres perdaient leurs queues et leurs dents en décembre ; il s'efforçait évidemment d'attirer M. Ghyrkens dans une discussion sur la chasse au tigre en général, et rien n'était plus facile. Le vieux gentleman fut bientôt excité au-delà de toute mesure par les opinions surprenantes de Kildare, et il ne tarda pas à jurer que le jeune homme n'avait jamais vu de tigre, — non, pas un dans toute sa vie, monsieur, — et qu'il était grand temps de se rattraper, grand temps en vérité, puis il fit de nouveau le serment qu'il en verrait un avant d'être plus vieux d'une semaine. « Oui, monsieur, avant d'être plus vieux d'une semaine, quand je devrais vous porter au milieu d'eux dans mes bras comme un baby, monsieur, mordieu, monsieur... je le ferais ! »

C'était tout ce que nous voulions et dix minutes plus tard nous buvions une rasade à la santé de tous les chasseurs de tigres et de Miss Westonhaugh en particulier. Isaacs se joignit au reste de la compagnie : il ne prenait que du sorbet, mais en regardant ses yeux brillants et ses joues

pâles, je me dis que jamais chevalier ne porta un toast plus sincère à la dame de ses pensées. Miss Westonhaugh se leva et sortit, nous laissant fumer pendant quelque temps. La conversation était générale et roula sur la chasse, naturellement. Au bout de quelques minutes, Isaacs jeta sa cigarette et s'éclipsa sans bruit. Je résolus de retenir les autres aussi longtemps que possible et je secondai M. Ghyrkins en faisant circuler rapidement le bordeaux à la ronde, en racontant toutes sortes d'histoires de tous les pays, vieilles histoires qui n'auraient pas amusé un écolier en Amérique, mais qui semblaient une mine d'esprit, de profondeur et de gaieté à ces Anglais encore naïfs. Je n'aime pas à parler beaucoup, cela me fatigue, mais, surmontant mon naturel, je réussis à prolonger la séance pendant la durée d'un cigare et demi ; à la fin je fus forcé de me soumettre aux circonstances, et à la suite d'une remarque un peu surannée faite par M. Ghyrkins, à savoir que les meilleures choses doivent avoir un terme, nous retournâmes au salon.

Isaacs et Miss Westonhaugh étaient occupés à regarder des photographies anglaises ; elle faisait avec enthousiasme l'éloge de l'architecture gothique, tandis qu'Isaacs tirait tout le parti possible de son attitude, et la dévorait des yeux lorsqu'elle se penchait sur l'album. Après notre rentrée, elle fit un peu de musique : le piano n'était pas d'accord, comme cela arrive toujours dans les Indes, néanmoins elle chanta et s'accompagna



fort agréablement. Une de ses romances, une chanson écossaise fort connue, parlait d'une rencontre dans les blés, et l'autre de ce qui se boit seulement par les yeux ; son frère chantait avec goût la seconde partie. Je ne comprends pas grand'chose à la musique, mais je pensais qu'on faisait un peu allusion à la tempérance d'Isaacs qui ne buvait qu'avec ses yeux. Celui-ci dit qu'il aimait mieux ce morceau avec une seconde partie que lorsqu'elle le chantait seule : d'où je conclus que ce n'était pas la première fois qu'il l'entendait.

— Monsieur Isaacs, — dit-elle, — vous avez souvent promis de nous chanter quelque chose en persan. Voulez-vous tenir votre parole, à présent ?

— Quand nous serons au milieu des tigres, Miss Westonhaugh, la semaine prochaine. Alors j'essaierai et j'emprunterai un luth pour vous chanter quelque chose.

Il était tard pour un dîner indien. Nous prîmes donc congé au bout de peu de temps, après être convenus de nous retrouver l'après-midi suivant à Annandale pour la partie de polo, dont Westonhaugh voulait aussi profiter.

Lui et Isaacs prirent rendez-vous pour la matinée ; ils paraissaient éprouver une grande sympathie l'un pour l'autre. Kildare monta à cheval et revint avec nous, bien que sa destination fût plus éloignée que la nôtre. S'il ressentait quelque contrariété des petits succès qu'Isaacs avait obtenus dans la soirée, il était trop bien élevé pour le laisser voir ; aussi notre conversation fut-elle agréable, sinon animée et suivie,

---

tandis que nous cherchions notre chemin à tâtons à travers les arbres, à la clarté des étoiles, occupés surtout à maintenir nos chevaux sur leurs jambes, et ce fut en échangeant un cordial bonsoir que nous laissâmes Kildare poursuivre seul sa route.



## VIII.

Il était près de quatre heures de l'après-midi lorsque Isaacs et moi nous apparûmes sur l'étroite route qui conduisait au terrain du polo. Nous étions vêtus du costume collant nécessaire pour le jeu et enveloppés de légers pardessus. Lorsque nous arrivâmes sur la pelouse nous aperçûmes un groupe d'autres hommes debout, vêtus de costumes semblables, et un grand nombre de serviteurs indigènes promenant çà et là des poneys. Miss Westonhaugh était là avec son amazone grise et son grand chapeau et près d'elle, à pied, Lord Steepleton Kildare mettait le temps à profit de son mieux en attendant les joueurs. M. Currie Ghyrkins trottinait sur son petit cheval râblé ; quant à John Westonhaugh, les mains dans ses poches et un grand cheroot de Trichinopoli à la bouche, il avait l'air de regarder dans le vide.

Beaucoup d'autres personnes, plus ou moins connues de nous et se connaissant entre elles, allaient et venaient de tous côtés ou causaient à bâtons rompus; un ou deux joueurs arrivèrent encore après nous. Quelques-uns portaient des jerseys de couleur dont les nuances éclatantes brillaient sous le collet ouvert des paletots; d'autres en costume ordinaire étaient simplement venus pour voir le jeu. Plus loin, sur l'un des côtés du terrain un ou deux groupes de dames se promenaient lentement, en lançant de temps en temps un coup d'œil vers l'endroit où les joueurs et leurs poneys se préparaient pour la lutte; elles avaient leur escorte de cavaliers, suivis à une petite distance de leurs sais aux turbans multicolores et serrés dans leurs ceintures, ou *cummer-bunds*, comme on appelle les ceintures dans l'Inde.

Peu de jeux exigent aussi peu de préparatifs et aussi peu de préliminaires que le polo; c'est le dernier vestige d'un siècle où l'on estimait plus le talent d'écuyer et la promptitude du coup d'œil que les raffinements mesquins résultant de règles scientifiquement établies. Toute personne qui monte bien à cheval et qui a la main leste peut apprendre à jouer au polo. Le bras le plus raide peut être assoupli et le poignet le plus rebelle peut s'accoutumer à tourner vivement sur lui-même; mais la condition essentielle est que le joueur sache bien monter à cheval. Il suffit donc d'aimer ce jeu pour pouvoir y jouer; il faut toutefois une certaine prudence pour éviter de



casser la tête des autres joueurs et de blesser les poneys par un usage intempestif du maillet. On constata bientôt que tous les joueurs étaient arrivés; il y en avait huit. Kildare avait arrangé les deux camps et pris les autres personnes nécessaires pour compléter le nombre. Nous nous mîmes donc en selle et prîmes nos positions sur le terrain. Kildare et Isaacs étaient ensemble, Westonhaugh et moi de l'autre côté, avec deux hommes que je connaissais un peu. Nous gagnâmes la garde du camp; Westonhaugh, qui était un joueur célèbre, enleva adroitement la balle et je m'élançai pour le suivre pendant qu'il courait après. Isaacs, de l'autre côté, décrivit gracieusement une courbe; au moment où la balle rebondissait en touchant la terre, il se pencha si bas qu'il avait l'air d'avoir quitté la selle, et il arrêta habilement la balle; Kildare qui, était tout près derrière lui, la frappa juste à temps avec force; pendant ce temps Westonhaugh et moi arrivions au galop sur lui et nous envoyions la balle attérir bien loin tout près de notre but. Au moment où nous tournions rapidement, je m'aperçus que l'un des deux autres joueurs de notre côté l'avait arrêtée et se mettait à la rouler doucement. C'était de très mauvais jeu, du moment que Westonhaugh et moi, nous étions si loin en avant; le châtiment ne se fit pas attendre. Isaacs et Kildare coururent sur lui, mais ce dernier s'arrêta bientôt en se voyant dépassé et attendit. Isaacs s'élança sur le joueur trop accommodant, envoya la balle loin de lui en un clin

d'œil, évita l'autre joueur, et d'un coup sec lança tout droit la balle entre les piquets. Le jeu durait à peine depuis trois minutes, lorsque des pas de chevaux se firent entendre du côté où se tenaient les spectateurs assez loin de nous. Je pus voir Miss Westonhaugh et son oncle s'avancer vers l'endroit où les vainqueurs étaient rassemblés, caressant leurs montures et rajustant leurs étriers et leurs selles. Isaacs avait le dos tourné, mais il fit volte-face lorsqu'il entendit derrière lui le bruit des fers et s'inclina très bas sur sa selle pour saluer la jeune fille, dont les joues, je le voyais même à cette distance, rougirent de plaisir. Ils causèrent pendant quelques minutes, puis les deux spectateurs s'éloignèrent et nous reprîmes de nouveau nos positions.

La partie suivante fut beaucoup plus longue. C'était à l'autre camp de commencer, car Kildare gagna la garde. Il y eut des incidents de tous genres ; deux fois la balle passa par-dessus la ligne, mais au delà du but, à la suite de coups rapides frappés par Isaacs, qui se tenait toujours sur le bord de la piste : excellent cavalier et, de plus, secondé par un excellent poney, il savait se créer souvent une chance là où un autre n'aurait rien trouvé. A la fin, je poussai la balle vers notre but, à la suite d'un de ses coups, et il me poursuivit. J'avais l'avantage de l'avance et, avant qu'il pût me rattraper, je donnai un vigoureux coup en arrière et j'envoyai la balle bien loin, d'un côté, où par un hasard heureux Westonhaugh attendait. Prompt comme la pensée, il l'enleva vive-



ment, et un instant après nous atteignons un but, au milieu des cris enthousiastes des spectateurs, qui avaient été longtemps tenus en suspens par cette partie un peu traînante. Cette fois ce fut vers nous que vint la jeune fille; elle s'avança vers son frère pour le féliciter de son succès. Je la trouvai plus pâle; lorsqu'elle fut près de lui, elle eut cependant un aimable sourire pour lui dire :

— C'était admirablement joué, John.

Mais elle avait moins d'enthousiasme que pouvait en espérer celui-ci, dont l'habileté triomphante était du reste vraiment supérieure. Puis elle resta tranquillement les yeux fixés sur le terrain; pendant ce temps nous descendions de nos poneys haletants, que ce rude combat avait trempés de sueur et d'écume. Les domestiques accoururent avec des couvertures et des poignées d'herbe pour bouchonner les pauvres animaux et, après avoir enlevé les selles, ils les couvrirent soigneusement et les emmenèrent.

Le soleil se couche de bonne heure à Annandale. Je remis mon pardessus et j'allumai une cigarette, pendant que les saïs sellaient nos seconds chevaux. Il n'y a guère de plus joli spectacle qu'une partie de jeu anglaise, sur une belle étendue de gazon. Les Anglais vivent, s'agitent, et passent leur existence dehors. Une partie de cricket, de tennis, une course de chevaux, ou une partie de polo, les font voir sous leur jour le plus avantageux, soit comme joueurs, soit comme spectateurs. Leurs teints frais se ma-

rient à la verdure du gazon et des arbres. C'est ainsi que des rosiers, des cyclamens, ou telles autres fleurs fraîches et vigoureuses se mêlent au gazon et aux fougères dans un jardin ou dans un vallon. L'éclatante vitalité des Anglais semble s'épanouir plus brillamment au contact de leur mère la terre, et l'agilité dont la nature les a doués les rend gracieux et charmants à voir, lorsque, vêtus d'un frais costume blanc qui n'entrave en rien leurs mouvements, ils jouent à la crosse, à la boule, à la course, ou montent à cheval; ils ont alors la même grâce naturelle qu'un troupeau de daims ou d'antilopes; ce sont de beaux animaux dans la pleine jouissance de la vie, de la vigueur, de la santé, et de la force; en un mot, ils sont essentiellement vivants. Ces pensées me traversèrent l'esprit, selon toute probabilité, et, combinées avec la délicieuse sensation que tout homme vigoureux éprouve pendant la pause qui suit un exercice violent, elles me mirent en bonne disposition à l'égard de mes compagnons et même de l'humanité en général. En outre, nous avions gagné la dernière partie.

— Vous paraissez content, monsieur Griggs, — me dit Miss Westonhaugh, qui m'observait probablement depuis une ou deux minutes. — Je ne croyais pas que les cyniques fussent jamais contents.

— Je me rappelle qui a promis de couronner les vainqueurs de cette partie, Miss Westonhaugh, et je caresse l'espoir d'être l'un d'eux. Y tenez-vous beaucoup?



— Moi ? Oh ! mon Dieu, non ; vous ferez bien d'essayer. Mais si vous restez là avec votre pardessus, vous n'aurez aucune chance. Ils sont tous à cheval et vous attendent.

— Allons, tout va bien, — me dis-je en moi-même, tandis que je me remettais en selle. — J'espère qu'il pourra gagner, mais il me devinerait bien vite, si j'essayais de lui donner beau jeu.

Nous devions faire la belle en trois points et nous jouions alors pour un. Nous avions tous les huit des montures fraîches et l'expérience que nous avions acquise du jeu de chacun dans les parties précédentes nous faisait supposer que celle-ci devrait être longue. C'est justement ce qui arriva.

Dès le commencement les choses tournèrent mal. Le nouveau poney de John Westonhaugh était très rétif et il dut lui faire faire le tour de la moitié de la pelouse avant de prendre sa place pour l'attaque. Lorsque enfin le premier coup fut joué, la balle fut chassée très bas presque au ras de terre ; elle tourna et roula de droite à gauche. Kildare et Isaacs la manquèrent tous les deux ; ils se hâtaient de revenir à leurs places lorsqu'un carambolage eut lieu à trente pas de leur but. Chacun s'escrimait de son mieux et nous avançons en tournoyant d'une façon qui rappelait une escarmouche de cavalerie. Les coups et les contre-coups se suivaient rapidement, lorsque enfin je saisis la balle au moment où elle arrivait en roulant entre les pieds de mon cheval, et, ardemment poursuivi, dans l'impossibilité de

frapper un coup juste, je m'éloignai en l'ayant toujours devant moi.

Alors commença une de ces interminables parties circulaires que tout joueur de polo connaît si bien. Tout autour du champ de bataille, on tournoie côte à côte ; on réussit parfois à pousser un peu la balle pour la voir bientôt changer de direction sous un coup de revers donné par le voisin ; on avance, on s'arrête court, et l'on avance encore jusqu'à ce que chevaux et joueurs soient en nage et dans un état de surexcitation absolument unique. A la fin, tandis que nous passions près de notre propre but, quelqu'un, je ne pus le reconnaître, envoya la balle dans le champ. Isaacs, qui venait de la manquer, et qui était en tête, s'élança après elle comme un fou, son maillet levé en l'air pour frapper un coup à revers. Il était serré de près par le cavalier dont le jeu trop lent avait éveillé ma colère au commencement du jeu. C'était un homme assez fluët, il avait pris son meilleur cheval pour cette dernière partie ; pendant qu'Isaacs s'élançait avec la rapidité de l'éclair, le petit homme se tenait tout près de lui, le maillet bien en arrière pour donner un coup en travers. Il montait bien à cheval, mais évidemment il n'avait pas la main aussi exercée que nous tous. Tous deux s'approchèrent rapidement de la balle et Isaacs s'écarta légèrement vers la gauche afin de mieux la tenir sous sa main droite ; ce mouvement le jeta un peu en travers de la piste de son partenaire. Au moment où le Persan frappait de toutes ses forces



en bas et en arrière, son adversaire, excité par la poursuite, sans savoir ce qu'il faisait, sans calculer ses propres chances, frappa étourdiment comme font les commençants. Le manche long et flexible de son arme atteignit le cheval d'Isaacs au flanc, puis déviant en l'air, le bout du maillet vint s'abattre sur Isaacs juste au-dessus de la nuque. Nous le vîmes lever les bras, tenant dans sa main droite le maillet suspendu au poignet par la courroie. Le petit poney arabe rendu furieux se cabra vivement ; presque aussitôt Isaacs cessa de l'étreindre entre ses genoux vigoureux, il chancela lourdement sur la selle et tomba du côté du montoir, le pied gauche retenu dans l'étrier. Il fut traîné ainsi sur un espace de quelques pas avant que le cheval se fût débarrassé de lui pour s'enfuir à travers la pelouse. Cet accident s'était passé en un clin d'œil ; l'homme qui avait causé tout le mal avait jeté son maillet pour arriver plus tôt près du joueur blessé, et, comme nous nous précipitions derrière lui, mon poney trébucha contre le long manche du maillet et, en tombant, me lança lourdement par-dessus sa tête. Je m'en tirai avec un très léger coup de pied de l'un des autres chevaux. Abandonnant alors ma bête à son propre instinct, je courus aussi vite que je pus à l'endroit où gisait Isaacs. Il était déjà entouré des six autres joueurs qui avaient mis pied à terre pour lui porter secours. Mais quelqu'un était arrivé avant eux.

L'accident avait eu lieu vers le centre du terrain et en face de la place où Miss Weston haught et son

oncle se tenaient pour suivre la lutte. La jeune fille donna une secousse aux rênes et frappa son cheval de la main : le pur sang bondit alors de tout son élan et se trouva lancé au galop vers l'endroit où Isaacs était étendu. Après avoir forcé l'animal à se renverser sur ses hanches, elle sauta à terre et s'agenouilla promptement, de sorte qu'au moment où les autres arrivèrent, elle avait déjà relevé la tête du blessé et lui frottait les mains dans les siennes. Il n'y avait pas à se méprendre sur l'impulsion qui l'avait guidée. Elle avait été témoin de plus d'un accident de chasse et elle savait très bien que, lorsqu'un homme tombe ainsi, il y a dix à parier contre un qu'il est grièvement blessé.

Isaacs était horriblement pâle : le gantelet blanc de Miss Westonhaugh était légèrement taché de sang. Le visage de celle-ci était plus pâle encore que celui du jeune homme, bien qu'aucun frémissement des lèvres ou des paupières ne trahît la moindre émotion. Le joueur qui avait causé tout ce mal était agenouillé de l'autre côté et frottait aussi une des mains. Westonhaugh et Kildare partirent au grand galop et revinrent bientôt rapportant une bouteille d'eau-de-vie et un flacon d'odeur et suivis d'un domestique portant de l'eau dans une *lota* (1) du pays. Je voulais lui faire avaler un peu de cordial, mais Miss Westonhaugh me prit le flacon des mains.

(1) *Lota* — vase de cuivre de forme sphérique, employé pour les ablutions.



— Il ne le voudrait pas. Il n'en boit jamais, vous le savez bien, — dit-elle d'une voix basse et lente et, versant un peu du contenu sur son mouchoir, elle humecta le front, le visage et les cheveux avec le puissant alcool.

— Desserrez sa ceinture!... retirez-lui ses bottes, vous autres!... — cria M. Currie Ghyrkins en accourant hors d'haleine. — Enlevez-lui donc sa ceinture... sacrebleu! Mon Dieu! mon Dieu!

Et il descendit de son poney avec toute la célérité qu'il put y mettre.

Miss Westonhaugh ne quittait pas des yeux la figure de l'homme évanoui, lui passant son mouchoir mouillé sur le front et humectant avec de l'alcool la paume de la main qu'elle tenait. Au bout de quelques minutes, Isaacs poussa un long soupir et ouvrit les yeux.

— Qu'y a-t-il?... — dit-il en reprenant ses sens et en essayant de remuer la tête. — Oh! j'ai fait une culbute. Donnez-moi un peu d'eau.

Chacun poussa un soupir de soulagement en l'entendant parler avec tant d'aisance et je portai la lota à ses lèvres.

— Qu'est devenue la balle? — demanda-t-il vivement en se mettant sur son séant.

Puis en se retournant, il aperçut la belle jeune fille agenouillée près de lui. Le sang lui monta violemment au visage et ses yeux qui semblaient éteints un moment auparavant, lancèrent des éclairs.

— Quoi! vous, Miss Westonhaugh?...

Il bondit sur ses pieds et serait retombé en ar-

rière si je ne l'avais pas reçu dans mes bras, car il était encore tout étourdi du coup violent qui l'avait abasourdi. Ses joues rougissaient et pâlissaient tour à tour et il resta suspendu à mon bras, confus et embarrassé, les yeux fixés sur la terre.

— Je vous dois vraiment toutes sortes d'excuses, — balbutia-t-il.

— Pas le moins du monde, mon cher ami, — interrompit Ghyrkins, — c'est ma nièce qui était le plus près de vous lorsque vous êtes tombé, voilà pourquoi elle est accourue et a fait ce qu'il fallait en brave fille qu'elle est.

En disant cela, le vieillard aida la jeune fille à se relever ; il paraissait si heureux et si fier d'elle que je fus enchanté de lui.

— A présent, — continua-t-il, — il faut que nous examinions votre blessure. Diable de coup, savez-vous, assez pour vous tuer... et si vous n'êtes pas en état de remonter à cheval, eh bien, nous vous porterons à la maison, vous savez ; diable de manière de s'en tirer, que le diable les emporte !

Tout en débitant ces phrases à bâtons rompus, il palpait la nuque d'Isaacs pour se rendre compte, autant que possible, de la gravité de la contusion. Pendant tout ce temps, le joueur maladroit, auteur de l'accident, était là, debout, l'air désolé murmurant des paroles d'excuse, tâchant de rendre à sa victime tous les petits services possibles. Isaacs, pendant que Ghyrkins lui tâtait et lui frictionnait la tête, étendit le bras et, prenant



la main de son adversaire, il la retint un instant.

— Mon cher monsieur, — dit-il, — je ne suis pas blessé, je vous l'affirme, et c'est ma faute si je vous ai croisé dans un pareil moment. N'y pensez plus, je vous en prie.

Il sourit avec bonté au jeune homme qui parut très reconnaissant et qui, à partir de ce jour, eût risqué tout au monde par amitié pour lui. J'entendis derrière moi la voix de Kildare qui se disait tout bas à lui-même :

— Ma foi ! ce garçon-là est un gentleman ou je n'en ai jamais vu. Pour ma part, je n'aurais pas laissé passer aussi facilement cette bousculade endiablée, j'en ai peur. A propos, Isaacs, — dit-il tout haut en s'avancant vers nous, — vous savez que vous avez gagné la partie. Personne n'a arrêté la balle après que vous l'avez frappée et les sais disent qu'elle a roulé droit au but. Réjouissez-vous donc, vos peines et votre chute vous ont fait gagner quelque chose.

C'était exact, les flegmatiques sais s'étaient plus intéressés à la balle qu'au cavalier tombé. Miss Westonhaugh, qui était au fond très sensible, mais qui avait beaucoup de sang-froid, exprima la joie la plus sincère quand elle se fut assurée que l'accident n'aurait pas de suites.

— Merci, Miss Westonhaugh, — dit Isaacs, — vous avez tenu votre promesse, vous avez couronné le vainqueur.

— Avec de l'eau-de-vie, — fis-je observer en pliant une écharpe que l'on m'avait donnée pour

fixer une compresse mouillée sur la nuque d'Isaacs.

— Ce n'est rien, — dit Ghyrkins, — pas autre chose qu'une forte contusion à la tête, voilà tout. Il sera tout à fait bien demain matin. La peau est seulement un peu entamée.

— Griggs, — dit Isaacs qui maintenant se tenait ferme sur ses jambes, — appliquez comme il faut le mouchoir mouillé et donnez-moi cette écharpe.

Je fis ce qu'il m'ordonnait. Il prit l'écharpe de laine blanche et fit une demi-douzaine de tours en l'enroulant adroitement et gracieusement autour de sa tête comme un turban.

Cette coiffure convenait admirablement à sa physionomie orientale et à ses yeux noirs, et je m'aperçus que Miss Westonhaugh était de mon avis. Un murmure d'approbation se fit entendre parmi les grooms indigènes qui nous observaient et qui comprirent notre sentiment.

— Vous vous dites que j'ai dû déjà me coiffer de cette façon, — fit-il en souriant. — A présent donnez-moi mon pardessus et rentrons. Oh! oui, je puis très bien remonter à cheval.

— Cethomme a un courage d'enfer, — dit John Westonhaugh à Kildare.

— Sacrebleu, oui! — répondit l'autre. — J'ai vu chez moi des hommes faire deux fois plus d'embarras pour une culbute dans un champ labouré, alors qu'ils n'étaient même pas étourdis. Je ne l'aurais jamais cru...

— Il n'est pas homme à faire de l'embarras pour des aventures de ce genre.



Isaacs refusa énergiquement tout autre aide et, après s'être promené quelques minutes, il déclara qu'il avait retrouvé ses jambes et il demanda une cigarette. Il l'alluma d'un air insouciant, monta à cheval comme s'il n'était rien arrivé, et se mit en route suivi des spectateurs : plusieurs étaient des gens de connaissance et s'étaient approchés pour demander de ses nouvelles plus ou moins promptement et par politesse. Personne ne disputa à Isaacs le droit de marcher auprès de Miss Westonhaugh pendant le retour. Le vainqueur de la journée avait droit à la meilleure place. Nous marchions en ordre dispersé, mais sans beaucoup d'intervalle entre nous, de sorte que les deux jeunes gens n'auraient pas pu s'isoler comme ils l'avaient fait le samedi soir ; ils causaient pourtant et j'entendais les éclats de rire de Miss Westonhaugh. Isaacs était décidé à montrer qu'il appréciait cet avantage et, bien qu'il dût souffrir beaucoup, il causait gaiement et avait l'air à son aise sur son cheval : il offrait seulement un aspect étrange avec son pardessus anglais de couleur claire et le grand turban blanc qu'il s'était fait avec l'écharpe. Lorsque nous fûmes arrivés sur l'esplanade, au sommet de la colline, M. Ghyrkins rassembla un conseil de guerre.

— Il est évident qu'il nous faudra renoncer à la chasse au tigre.

— J'en ai peur, — dit Kildare à voix basse d'un ton désolé.

— Pourquoi donc ? — dit Isaacs. — Pas le

moins du monde, avec ou sans tête, nous partirons demain matin. Je vais bien, ne craignez rien.

— C'est absurde, vous savez bien que c'est absurde, — dit Ghyrkins, — vous resterez au lit toute la journée avec un mal de tête affreux. C'est horrible, ces coups sur la nuque.

— Pas du tout. Mes engins sont empaquetés, mes domestiques sont partis pour Kalka, et moi je pars demain matin.

— Allons, si vous croyez pouvoir partir...

Et cætera, et cætera. Bref, il fut forcé de promettre que, s'il souffrait trop dans la matinée, il enverrait un mot à temps pour remettre la partie.

— D'ailleurs, —ajouta-t-il, — quand bien même je ne pourrais pas partir, ce ne serait pas une raison pour que vous restiez.

— Quelle plaisanterie! — dit Ghyrkins.

— Oh! — fit Miss Westonhaugh d'un air ébahi.

— Mais ce serait tout à fait impossible! — s'écria John.

— Quelle folie! Nous ne pourrions pas songer à partir sans vous, — dit Lord Steepleton Kildare à haute voix.

Malgré lui, il commençait à aimer Isaacs.

Nous nous quittâmes ainsi.

— Griggs, je ne dînerai pas ce soir, — dit Isaacs lorsque nous nous arrê tâmes devant sa porte. — Entrez un moment, vous me rendrez service.

Nous entrâmes dans la chambre couverte de riches tapis et il se dirigea vers un meuble japonais, aussi ancien que curieux. Après en avoir ouvert plusieurs portes et plusieurs comparti-



ments, il tira un petit coffre-fort en fer. Il l'ouvrit à l'aide d'un secret, car il ne se servit pas de clé, et il en sortit un petit vase en jade qu'il porta du côté de la lumière.

— Maintenant, — dit-il, — soyez assez bon pour réchauffer ce petit vase dans vos mains pendant que j'irai dans la chambre voisine ôter mes bottes, mes éperons et mes vêtements. Mais ne l'ouvrez sous aucun prétexte... sous aucun prétexte, jusqu'à ce que je revienne, — ajouta-t-il énergiquement.

— Très bien, allez, — dis-je.

Et je me mis à réchauffer entre mes mains l'objet qui me faisait l'effet d'un morceau de glace. Il revint au bout de quelques minutes, couvert de vêtements flottants en cachemire et chaussé des babouches orientales qu'il portait généralement à la maison. Il s'assit sur ses coussins et se renversa en arrière, le visage pâle et fatigué. Après avoir ordonné d'allumer les lampes et de fermer les portes, il me fit signe de m'asseoir à côté de lui.

— J'ai reçu un terrible coup, — me dit-il, — et j'ai la tête pas mal contusionnée. Mais je veux partir demain en dépit de tout. Il y a dans cette petite fiole un remède puissant, inconnu de vos médecins d'Europe. Je désire que vous m'en fassiez l'application et que vous suiviez mes instructions avec la plus scrupuleuse exactitude. Si vous craignez d'oublier ce que je vais vous dire, écrivez-le, car une erreur pourrait vous être fatale et le serait certainement pour moi.

N'osant pas me fier à ma mémoire, je tirai de ma poche une vieille lettre et un crayon.

— Pendant que vous écrivez, mettez la fiole dans votre sein : il faut qu'elle ait la température du corps. A présent, écoutez-moi. Dans cette boîte d'argent, il y a de la cire. Nouez d'abord ce morceau de soie sur votre bouche, puis bouchez soigneusement vos narines avec la cire. Ensuite ouvrez vivement la fiole et versez un peu de son contenu dans votre main. Il faut être prompt, car c'est très volatile. Frottez-moi avec cela le derrière de la tête en tenant la fiole fermée. Quand votre main sera sèche, tenez la fiole ouverte sous mes narines pendant deux minutes à votre montre. Au bout de ce temps, je serai endormi. Mettez la fiole dans cette poche de mon caftan ; ouvrez toutes les portes et toutes les fenêtres et dites à mes domestiques de les laisser ainsi, mais de ne permettre à personne d'entrer. Alors vous pourrez sortir, car je dormirai d'un excellent sommeil. Revenez me réveiller un peu avant minuit. Vous m'éveillerez aisément en me soulevant la tête et en serrant une de mes mains. Rappelez-vous que, si vous oubliez de me réveiller, que si j'étais encore endormi à une heure, je ne rouvrirais jamais les yeux et que je serais mort avant demain matin. Faites comme je vous dis, au nom de l'amitié. Quand je serai éveillé, je prendrai un bain et je dormirai naturellement le reste de la nuit.

Je suivis scrupuleusement ses instructions. Avant que j'eusse fini de lui frotter la tête, il était



assoupi et, quand je retirai la fiole de dessous ses narines il dormait profondément. Je remis le précieux objet à la place indiquée et j'arrangeai ses membres sur les coussins. Puis j'ouvris tout et, laissant les domestiques en faction, je rentrai dans ma chambre. En enlevant la soie et la cire qui m'avaient protégé contre le puissant médicament, une odeur indéfinissable dont mes habits étaient imprégnés me monta aux narines, odeur aromatique, mais pourtant âcre et pénétrante. Je n'avais jamais rien senti de semblable, à ce que je me rappelais, du moins, mais je présument que cette préparation devait contenir une sorte de substance opiacée. J'emportai quelques livres dans la chambre d'Isaacs et j'y passai la soirée, ne voulant pas le laisser aux soins d'un domestique indiscret, et, cinq minutes avant minuit, je l'éveillai de la manière qu'il m'avait indiquée. Il paraissait dormir légèrement, car il fut réveillé à l'instant et la première chose qu'il fit fut de replacer la fiole dans le précieux coffre-fort. Il se disait tout à fait remis et, en effet, en examinant sa contusion, je trouvai qu'il n'y avait ni gonflement ni inflammation. L'odeur du médicament qui semblait être très volatile, comme il l'avait dit, avait presque entièrement disparu. Il me pria d'aller me coucher, en disant qu'il en ferait autant après avoir pris un bain et je le quittai pour la nuit, me perdant en conjectures sur la nature de ce remède aussi précieux que mystérieux.

## IX.

La *tonga* de l'Hymalaya est une chose délicateuse. Il est facile de la décrire, car en principe c'est l'ancien chariot de guerre des Perses, mais les modifications qu'on y a apportées permettent à quatre personnes de s'y asseoir dos à dos, en comptant le conducteur. Elle est construite fort solidement et de manière à opposer une grande résistance, les roues étant énormément lourdes et le timon de la dimension d'un mât. Les chevaux ne portent pas de harnais, si ce n'est une seule courroie terminée par une boucle qui s'accroche à la barre de fer placée en travers du timon et qui peut glisser jusqu'à l'extrémité; il n'y a ni reculement, ni porte-trait, ni collier, et, du mors lourd et recourbé, les rênes arrivent directement au conducteur à travers des trous percés dans le timon. Ce conducteur, un mahométan, sec et



à longue barbe, est armé d'un long fouet au manche court et épais ; bien qu'il soit assis très bas sur le siège du devant, au même niveau que le voyageur placé près de lui, il guide ses chevaux à moitié fourbus avec une dextérité surprenante le long des courbes rapides et des précipices vertigineux, où ni parapets ni fossés ne viennent rassurer, même pour un moment. La route qui, de Simla à Kalka suit la base des montagnes, est tellement étroite que si deux véhicules se rencontrent, l'un doit se ranger sur l'un des bords pour laisser passer l'autre. En vue des rencontres, chaque conducteur de tonga est muni d'un cornet de poste d'une puissance extraordinaire et d'une harmonie extrêmement discordante ; la route est en effet couverte de charrettes à bœufs qui portent des provisions et des marchandises à la station de la montagne. Les fardeaux plus petits, caisses et autres bagages, sont généralement portés par les coolies qui suivent un sentier plus direct ; la route carrossable compte quatre-vingt-douze milles, depuis Umballa, la station du chemin de fer, jusqu'à Simla ; mais la tonga, dont la capacité est considérable, peut transporter une certaine quantité de bagages.

Ce fut dans trois de ces véhicules que notre société, composée de six personnes, s'installa un mardi matin. Tous étaient enveloppés dans des cache-poussière en toile de nuances et de formes diverses et armés d'appareils à fumer d'une variété infinie. La dureté de la route interdit de lire, mais le mouvement rapide et la constante

apparence du danger, qui d'ailleurs n'existe pas en réalité, empêche le morne ennui d'avoir prise sur les poudreux voyageurs. Nous filâmes ainsi tout le jour, nous arrêtant une ou deux fois pour nous rafraîchir et relayant tous les cinq ou six milles. Tout le monde était de très belle humeur et nous changions souvent de places, ce qui nous procurait un peu de distraction. Isaacs, qui, au grand étonnement de tous, semblait ne se ressentir aucunement de son accident, restait cloué à sa place dans la tonga de Miss Westonhaugh ; il était assis sur le devant avec le conducteur ; elle occupait le siège de derrière, qui est beaucoup plus confortable, tantôt avec son oncle, tantôt avec son frère. Cependant, Isaacs fut obligé de céder sa place à Kildare qui, malgré sa patience, avait fini par s'écrier que ce n'était vraiment pas juste. Aussitôt Isaacs avait courtoisement cédé. Enfin nous atteignîmes Kalka où les tongas furent échangées contre des *dâk gharry* (1), dans lesquelles on peut rester assis tout le jour et couché la nuit. Un compartiment, qui s'étend en effet sous le siège du conducteur, offre aux plus longues jambes un abri commode. Lorsqu'on est couché dans un de ces véhicules, on se croirait dans un cercueil et on a l'air de jouer aux funérailles. Il était encore de bonne heure lorsque nous changeâmes de voiture et nous nous réunîmes deux par deux pour la dernière partie du voyage. Grâce aux dispositions

(1) *Dâk gharry* — chaises de poste.



prises par Isaacs et par Kildare, deux voitures avaient été retenues pour nous dans le train-express et, quoique la différence de température fût énorme entre Simla et les plaines, encore tout imprégnées des chaudes vapeurs de la saison des pluies, le trajet nous avait été rendu facile. Nous nous installâmes donc dans nos wagons après avoir dîné au petit hôtel, et Miss Westonhaugh, nous ayant souhaité le bonsoir à tous se retira avec son *ayah* (1) dans le compartiment préparé pour elle. Je ne m'étendrai pas sur les détails fastidieux du voyage. Nous dormions, nous nous réveillions, pour nous endormir encore, nous fumions, de temps en temps nous buvions quelques-unes des boissons glacées dont nous étions pourvus. En effet, dans l'Inde, les voitures sont si grandes que le voyageur se munit généralement d'un panier de provisions bien garni et d'une cave à rafraîchir remplie de bouteilles; il garde une ou deux caisses avec lui dans son compartiment. Il suffit de savoir que nous arrivâmes le lendemain à Fyzabad dans le royaume d'Oude et que nous y fûmes rejoints par les guides et les shikarries. Ces chasseurs indigènes nous assurèrent qu'il y avait des tigres près de la station frontière de Pegnugger, où les éléphants, retenus à l'avance, seraient tout prêts et nous attendraient le lendemain. Le voyage de Fyzabad à Pegnugger n'était pas long et nous partîmes à la fraîcheur du soir, après avoir congédié nos

(1) *Ayah* — servante indigène.

domestiques avec cette insouciance désinvolte qui caractérise la vie indienne. La manière dont les serviteurs indigènes s'y prennent pour se trouver à un point nommé a toujours été un mystère pour moi. Vous dites à votre domestique : « Va là et attends-moi », vous arrivez et vous le trouvez vous attendant. Comment s'y trouve-t-il rendu avec son bizarre bagage, sa *lota*, ses ustensiles de cuisine, votre plus belle théière bien enveloppée dans un journal et toute prête à servir, et les mille objets qu'un serviteur indigène peut transporter sans en casser ou en perdre un seul ? C'est un problème impossible à résoudre. Pourtant il est là, propre et souriant comme toujours, car s'il n'était ni propre, ni souriant, ni bien muni de thé et de cigares, vous ne le garderiez pas un jour à votre service ; pourtant il vous est impossible à vous-même de paraître à moitié aussi irréprochable et aussi content dans des circonstances identiques.

Donc, le lendemain, nous nous trouvâmes à Pegnugger, entourés de shikarries et pourvus de tous les instruments de chasse que l'industrie de l'homme et la prévoyance d'Isaacs et de Ghyrkins avaient pu nous procurer. Il y avait de nombreuses tentes, tentes pour dormir, tentes pour la cuisine, tentes pour les domestiques ; des fusils et des munitions de tous les calibres ; des *kookries*, larges et fortes armes assez semblables aux fameux *bowie-knives* américains (qui sont tous fabriqués à Sheffield, pour l'honneur, la gloire et le profit du commerce anglais) ; il y



avait aussi d'énormes caisses de provisions, comestibles et liquides; des paniers d'ustensiles pour la cuisine et la table, et des tas de couvertures et de toiles pour le campement. Je ne compte pas le petit percepteur de Pegnugger, qui cachait sous une apparence chétive un courage intrépide; il avait tiré déjà des tigres, à pied et en compagnie d'un certain docteur allemand, Nemrod accompli et célèbre, dont les grosses lunettes rondes semblaient diriger les balles avec une précision sans égale. Cette fois, le docteur n'était pas là, aussi le vaillant Anglais voulut-il bien condescendre à accepter une place dans la *howdah* (1) pour tuer son gibier avec un peu moins de danger qu'à l'ordinaire.

Le premier jour fut employé à transporter notre société, alors grossie d'une infinité de batteurs et de nombreux chasseurs, sans compter toute la suite de domestiques nécessaires pour un camp indien, dans le voisinage du champ de bataille. Dans ces cas-là, la conversation n'est pas animée, car la société est sujette à se disperser; chacun semble un peu enfiévré par l'attente, les vieux causent de préférence avec les indigènes qui connaissent le district, les jeunes se demandent combien ils pourront tuer de tigres ou ils écoutent, bouche béante, les récits d'aventures débités à l'aune par le vieux shikarry barbu. Celui-ci a tué le roi de la jungle, un kookrie à la main, dans une

(1) *Howdah* — siège spécial qu'on place sur le dos des éléphants.

lutte corps à corps, quand il était jeune, et, depuis ce jour, il porte les cicatrices de cette terrible rencontre sur sa poitrine brune. Le vieux Ghyrkins, qui se trouvait à coup sûr dans son élément, allait et venait sur son petit tat, questionnant batteurs et shikarries, puis revenant de temps en temps rapporter un renseignement au petit percepteur ; celui-ci s'était installé sur un des éléphants, il regardait par-dessus le bord de la howdah : son chapeau à larges bords le faisait presque prendre pour un large champignon à petit pied qui aurait poussé sur le dos de l'énorme animal. Il souriait agréablement au vieux sportsman du haut de son poste et semblait connaître tout ce qui l'entourait. Au moment où il avait reçu le télégramme d'Isaacs, le hasard avait voulu qu'il projetât lui-même une petite excursion pour son propre compte. Il avait envoyé depuis quelques jours des éclaireurs et des batteurs pour reconnaître les gîtes du gibier. Nous avions donc tout le bénéfice de ses premières recherches. Le petit homme fut ravi de la coïncidence heureuse qui lui permettait de se joindre à une chasse pour laquelle on avait fait tant de dépenses et comme il n'en avait pas vu depuis que le prince de Galles s'était livré à ce plaisir royal, trois ans auparavant. Quant à Miss Westonhaugh, assise avec son frère sur le dos d'un éléphant, elle était dans la plus heureuse des dispositions ; Isaacs, qui préférait le cheval, tournait autour d'elle et entretenait un feu nourri d'aimables paroles et de petits compliments aux-



quels elle s'était promptement accoutumée. Kildare et moi les suivions de près sur un autre éléphant, causant très sérieusement des tigres et questionnant de loin, à grands cris, sur la chasse dans le Sud, Westonhaugh, qui marchait en tête.

Nous arrivâmes avant le soir à notre premier campement, près d'un petit village sur les confins de la jungle : les tentes furent dressées sur une petite éminence couverte d'herbe, alors verte et ondoyante. Les hommes, après avoir fauché un certain espace, étaient occupés à planter les chevilles et tout l'attirail d'un campement en toile ; pendant ce temps-là, nous nous promenions, les uns dirigeant les opérations, les autres offrant un sacrifice de boissons rafraîchissantes et de tabac au soleil couchant. Depuis qu'elle était dans l'Inde, Miss Westonhaugh avait entendu parler de la vie sous les tentes, elle avait souvent désiré habiter ces sortes d'appartements temporaires : quand, dans les Indes, la maison est trop petite pour contenir tous les invités on dresse des tentes, pour les célibataires particulièrement, dans les terrains incultes qui entourent les bungalows. Miss Westonhaugh était enchantée alors de la perspective d'une quinzaine tout entière passée sous la toile et surveillait avec un vif intérêt l'enfoncement des chevilles, l'élévation des piquets, et l'aménagement soigné de sa demeure. Il y avait un tapis, des fauteuils, des tables, et même une petite bibliothèque avec quelques-uns de ses livres favoris.

Pour nous, dans la vie civilisée, nous trouvons

que c'est une grande fatigue de transporter un panier à lunch et un roman dans une clairière ombragée, pour y jouir d'un jour de repos en plein air, et nous aimerions mieux mourir de faim que de prendre la peine d'emporter des provisions. Dans l'Inde, on n'a qu'à dire un mot et on voit s'élever dans le désert, comme par enchantement, tout un petit village de tentes, muni de tout le luxe nécessaire. Et Dieu sait si les exigences luxueuses de notre siècle dégénéré sont nombreuses ! Une tente spéciale est dressée pour la cuisine, et un habile artiste à la peau tannée vous sert un dîner comme vous n'en mangeriez dans aucun hôtel. La grande glacière portative cache des trésors de vins frais et de soda-water chers aux âmes altérées ; si vous êtes très éloigné des grandes villes, une petite machine à faire de la glace est à l'œuvre le jour et la nuit pour augmenter la provision pendant votre sommeil et pour l'entretenir pendant le jour. Sous le *connât* ou verandah de la tente, des chaises longues vous attendent après votre repas, et pendant que vous fumez la cigarette parfumée en observant le lever des étoiles, vous vous sentez aussi à votre aise que si vous aviez dîné dans votre spacieux bungalow de Mudnugger.

Tout se trouva bientôt prêt ; après avoir fait beaucoup d'ablutions et un peu de toilette, nous nous réunîmes pour dîner autour de la table, dans la tente-salle à manger. Nous étions exactement les mêmes convives que le dimanche soir chez M. Currie Ghyrkins. Nous n'avions en plus que



le petit percepteur de Pegnugger ; ses récits sur son district frontière fourmillaient d'esprit et d'anecdotes. La conversation tournant du côté des aventures, Kildare, qui était allé récemment dans l'Afrique méridionale avec son régiment, raconta quelques histoires de Boers, de Zulus, et d'assagaies dans le style hyperbolique cher aux Irlandais. Le tempérament de cette race ne se fait jamais mieux sentir que lorsqu'il s'agit de raconter une histoire, ni l'éducation reçue en Angleterre, ni le frottement de l'Université d'Oxford n'ont altéré le fond de son caractère. L'accent a disparu, mais l'amour du merveilleux persiste toujours. Isaacs raconta l'aventure « d'un homme de sa connaissance » qui, renversé de son éléphant, avec son howdah et le reste, avait tué le tigre d'un coup de revolver à une demi-longueur de bras.

— Ah ! oui, — dit le petit percepteur, qui n'avait pas retenu les noms de toutes les personnes de la société auxquelles on l'avait présenté, — j'ai lu cela dans le temps ; je m'en souviens très bien. Cela est arrivé à Purneah il y a deux ans. Le gentleman était un Mr. Isaacs, de Delhi. Un drôle de nom... je m'en souviens parfaitement.

Il y eut un éclat de rire général, auquel le percepteur se joignit bruyamment en apprenant que l'homme au drôle de nom était son voisin de table.

— Voilà ce que vous gagnez avec votre modestie, — s'écria le vieux Ghyrkins, en setordant de rire.

— Est-ce réellement vrai, monsieur Isaacs?  
— demanda Miss Westonhaugh en lançant de sa place des regards d'admiration au jeune homme qui paraissait très contrarié.

La conversation alla son train et nous étions tous très gais ; puis, comme quelques-uns de nous avaient un peu envie de dormir après le dîner, nous allâmes nous asseoir sur les chaises longues sous le connât. Il n'y avait pas encore de lune, mais les étoiles scintillaient comme elles ne scintillent nulle part excepté dans l'Inde et la brise du soir soufflait harmonieusement à travers les cordages des tentes après cette longue et brûlante journée. Miss Westonhaugh ayant assuré à tout le monde, pour la centième fois au moins, qu'elle aimait assez l'odeur des cigares, nous nous mîmes à fumer et à causer un peu. Bientôt un éternuement sonore se fit entendre du côté de M. Ghyrkins : fatigué de la marche, de la chaleur, du bon dîner, et tout près de céder au sommeil, il avait mis dans sa bouche le bout allumé de son cigare : de là des résultats désastreux. Il le jeta loin de lui en l'accompagnant d'une légère bordée d'offensives invectives et jura qu'il allait se coucher, car il ne pouvait supporter plus longtemps cette fatigue : mais il ne fit simplement que changer un peu de position et il ronfla bientôt de tout son cœur.

— Quel dommage que nous n'ayons pas de piano, Katherine! — dit John Westonhaugh qui aimait beaucoup la musique. — Ne pourriez-vous nous chanter quelque chose sans accompagnement?



— Oh ! non... Monsieur Isaacs, — dit-elle en se tournant du côté où elle pouvait voir la lueur de la cigarette et le faible contour de la chaise du jeune homme à la clarté des étoiles, — nous voici dans le camp. A présent où est le luth que vous avez promis de nous montrer ? Je pense que le moment est enfin venu de tenir votre promesse.

— Ma foi ! — dit-il, — je crois qu'il y a réellement une vieille guitare ou quelque chose d'approchant dans quelque coin de mes bagages. Mais cela pourrait réveiller M. Ghyrkins, qui, je l'entends, s'est endormi.

Plusieurs d'entre nous émirent l'opinion que M. Ghyrkins n'était pas si facile que cela à troubler et une voix qui ressemblait à celle de Kildare marmotta que « ce ne serait pas après tout un bien grand malheur de le réveiller » ; phrase que personne n'essaya de commenter. On appela donc le fidèle Narain et on le chargea d'apporter l'instrument, s'il pouvait le trouver. J'étais un peu surpris de l'empressement d'Isaacs à chanter ; d'abord je ne l'avais jamais entendu et en outre je ne réfléchissais pas à sa courtoisie tout orientale ; en effet, il n'aurait rien voulu refuser, ni avoir l'air de rien refuser, et il avait horreur de se faire prier. Narain revint avec une boîte à guitare d'un aspect très moderne, et, après l'avoir ouverte, il présenta l'instrument à son maître ; celui-ci le prit et le porta à la lumière à l'entrée de la tente pour voir si le voyage ne l'avait pas détérioré. Il nous sembla alors que c'était une guitare allemande tout à fait neuve. Je le soupçonnai de

l'avoir achetée au petit magasin de musique de Simla, uniquement pour distraire notre société.

— Je croyais que vous jouiez du luth, — dit Miss Westonhaugh, — du vrai et charmant vieux luth assyrien, ou de quelque instrument de ce genre?

— Oh! une simple guitare est infiniment préférable et moins embarrassante, — dit Isaacs en reprenant sa place dans l'obscurité et en commençant à préluder doucement sur les cordes. — Il faut beaucoup de temps pour accorder ces vieux instruments et ils ne conservent pas l'accord. Tandis que celui-ci, vous voyez... ou plutôt vous ne pouvez pas voir... possède un ingénieux système de clefs au moyen desquelles on peut l'accorder en un instant.

Tandis qu'il parlait, il modifiait la tension des cordes et il ajouta bientôt : —

— Là, c'est fait à présent.

Et deux ou trois mélodieux accords résonnèrent dans l'air calme.

— Maintenant, que vais-je chanter?... J'attends vos ordres.

— Quelque chose de tendre, de doux, de gracieux.

— Une chanson d'amour? — demanda-t-il doucement.

— Oui... une chanson d'amour si vous voulez. Pourquoi pas? — dit-elle.

— Je n'y vois aucun empêchement, — répliquai-je.

Sur quoi Lord Steepleton Kildare jeta son



cigare et en alluma un autre un instant après, comme s'il eût jeté le premier par mégarde.

Isaacs fit quelques accords assez lents, puis commença une sorte d'accompagnement en fugue. Sa voix, qui me sembla très élevée, était étonnamment juste et sonore ; on sentait qu'elle était plus puissante encore qu'il ne voulait le laisser voir. Il chantait sans le moindre effort et cependant il n'y avait rien de ce sentiment efféminé que j'ai remarqué chez les chanteurs européens quand ils émettent très doucement des notes élevées. Je ne comprends rien à la musique, mais je suis sûr de n'avoir jamais entendu de ténor d'opéra chanter aussi bien. Les paroles de la mélodie étaient en Persan et les purs accents de sa langue natale semblaient bien convenir à l'air moitié passionné, moitié langoureux qu'il avait choisi. J'ai trouvé plus tard une traduction de cette poésie faite par un officier anglais ; je la transcris ici, quoiqu'elle ne rappelle que de bien loin l'harmonie de la poésie originale.

Malgré ma paupière fermée,  
Dans un songe j'ai vu ma douce bien-aimée,  
L'espoir de mes nuits, l'espoir de mes jours !  
Sa voix délicate et sonore  
Vibre encore  
Dans mon âme éperdue où chantent les amours !

Ah ! quels mots enchanteurs sont tombés de sa lèvre !  
Mais ma mémoire a voulu me trahir !  
Jusqu'au jour levant, plein de fièvre  
J'ai cherché vainement à m'en ressouvenir !

Quand elle n'est pas là, le soleil sans nuage  
Me paraît aussi noir que la nuit dans les bois !  
Ah ! quel beau jour ce fut quand la première fois  
Je fus tout ébloui par son divin visage !

O mon Dieu, permets qu'un tel rêve  
Vienne sans trêve  
En charmant mes regards m'inonder de bonheur,  
Oui, fais que toujours plein de joie  
Dans les ténèbres je la voie  
Car j'ai passé ma vie à désirer son cœur (1).

Sa belle voix se tut et, avec une amabilité infinie, il intercala dans les derniers accords quelques mesures de la mélodie qu'il venait de chanter. Tout cela était si complètement nouveau, si peu semblable à notre musique habituelle, et en même temps si incontestablement beau que tout le monde à tour de rôle applaudit et exprima au chanteur la plus grande admiration pour son talent. Miss Westonhaugh fut la dernière à parler.

— C'est tout à fait joli, — dit-elle. — Je voudrais pouvoir comprendre les paroles... sont-elles aussi tendres que la musique ?

— Plus tendres, — répondit-il.

Et il donna une traduction littérale de deux ou trois vers.

— C'est très beau, effectivement, — dit-elle.  
— A présent, chantez m'en une autre, je vous prie.

Impossible de résister à une semblable invitation, qui s'adressait à lui si directement.

(1) Sir Gore Ouseley, — *Notice sur les poètes persans.*



Il se rapprocha un peu et chanta, évidemment pour elle seule, à l'exclusion de tous autres, une romance du même caractère que la première, mais que je jugeai plus passionnée et moins rêveuse. Sa belle voix très étendue s'enflait et s'adoucissait tour à tour pour redevenir encore ardente et pleine d'inflexions amoureuses.

Cette fois Miss Westonhaugh ne demanda pas de traduction, mais quand les applaudissements eurent cessé, un de nous le fit à sa place.

— Je ne puis traduire cette poésie, — dit Isaacs, — de façon à la faire valoir ou à vous donner une idée de l'énergie et de la vigueur des vers persans. Griggs, qui comprend très bien le persan et qui est un homme très littéraire, pourra peut-être vous rendre ce service. Pour moi, j'aime mieux ne pas essayer.

Je me déclarai complètement incapable de satisfaire à cette requête et, pour changer de conversation, je lui demandai où il avait appris à si bien jouer de la guitare.

— Oh! — répondit-il, — à Stamboul, il y a des années. Tout le monde en joue, à Stamboul... et la plupart des gens chantent des chansons d'amour. D'ailleurs, c'est très facile.

Et il parcourut les cordes de haut en bas, avec une merveilleuse facilité, pour confirmer ce qu'il disait.

— Et n'avez-vous jamais chanté de romances anglaises, monsieur Isaacs? — demanda le percep-teur de Pegnugger qui était enchanté, n'ayant pas entendu une note de musique depuis des mois.

— Oh! quelquefois, — répondit-il. — Je crois que je pourrais chanter: « Bois à ma santé, rien qu'avec tes yeux..... » Connaissez-vous cela?

Et tout en parlant, il commença à jouer cet air sur la guitare.

— Allons... je m'en doutais! — murmura Kildare.

Il commençait à trouver que le concert avait duré assez longtemps.

— Oh! chantez cela, monsieur Isaacs, — dit la jeune fille; — mon frère et moi nous nous joindrons à vous. Ce sera charmant!

Il est certain que la mélodie nous parut exquise, lorsqu'il l'entonna de sa voix claire et élevée et que Miss Westonhaugh et John la chantèrent avec lui. L'ayant entendu moi-même plusieurs milliers de fois, je commençais à connaître assez bien cet air pour l'aimer beaucoup.

— C'est très joli, — dit Kildare, fâché d'avoir témoigné son impatience et désireux de se la faire pardonner.

— Eh?... Quoi?... Qu'est-ce?... — dit M. Ghyrkins, en s'éveillant tout à coup. — Oh! oui, évidemment. Ma nièce chante à ravir. Une véritable artiste, on sait ça.

Puis, il se leva de sa chaise avec difficulté, en disant qu'il était temps d'aller tous nous coucher, si nous avions l'intention de chasser dès le matin. Le fonctionnaire de Pegnugger se rallia à son avis et nous nous séparâmes à regret pour la nuit, rentrant chacun dans nos appartements respectifs. Isaacs et moi occupions ensemble une



tente qu'il avait fait envoyer de Delhi et dont le confort répondait à ses désirs.

Le lendemain, dès l'aube, nous fûmes réveillés par le bruit des préparatifs et avant que nous fussions habillés, les voix de M. Currie Ghyrkins et du percepteur se firent entendre ; ils secouaient les serviteurs endormis et ordonnaient de venir nous éveiller. Les deux vieux chasseurs se croyaient obligés d'être levés les premiers un jour comme celui-là, intimement convaincus qu'ils feraient tout pour le mieux. Isaacs et moi nous dégustâmes notre thé et nos fruits ; c'est le *chota hazîri* ou petit déjeuner, que l'on prend ordinairement dans l'Inde au réveil. Nous étions assis devant la porte de notre tente, tandis que Kiramat Ali, Narain, Mahmoud, et le reste des domestiques fourbissaient une dernière fois les armes de chasse et faisaient tous les petits préparatifs pour cette longue journée. Nous prenions donc notre thé en regardant ce qui se passait.

Miss Westonhaugh apparut alors marchant dans l'herbe tout humide de la rosée de la nuit et se dirigeant vers l'endroit où son oncle donnait ses derniers ordres relatifs à l'approvisionnement de son howdah pour la journée. Elle était charmante ainsi, vue d'un peu loin, pleine de fraîcheur à cette heure matinale, toute vêtue de bleu foncé et coiffée d'un léger chapeau de paille en forme de casque, d'où s'échappaient à flots des cheveux dorés indociles. Elle marchait avec une telle légèreté que ses pieds semblaient avoir des ailes pour quitter la terre, dans un essor élégant,

comme l'Hermès de l'antiquité. Un large baudrier passé en travers de son épaule était garni de petits paquets de cartouches; à l'extrémité pendait un étui à revolver en cuir fauve, d'une longueur raisonnable et fort commode. Elle n'aurait pas voulu porter un pistolet pour rire; elle avait donc pris un grand et lourd revolver à six coups qui pouvait réellement servir dans un moment de danger. Elle causa quelques minutes avec M. Ghyrkins, sans nous apercevoir dans l'ombre de la tente à une trentaine de mètres de distance; Isaacs et moi la suivions attentivement des yeux avec des sentiments bien différents, probablement, mais réunis dans une même admiration pour une telle créature, à la fois si robuste, si souple, si svelte, et si majestueuse. Elle se tourna à moitié de notre côté et j'aperçus des fleurs sur le devant de son corsage. Je me demandai d'où elles pouvaient venir; c'étaient des roses, celles de toutes les fleurs au monde qui fleurissent le moins dans le désert. Peut-être les avait-elle apportées soigneusement de Fyzabad, mais ce n'était pas vraisemblable... ou de Pegnugger... oui, il devait y avoir des roses dans le jardin du perceur. Isaacs se leva vivement.

— Allons, venez, Griggs. Vous avez pris assez de thé!

— Allez devant, je vous rejoins dans un instant.

Mais une pensée soudaine me frappa et je partis avec lui, tête nue, pour aller saluer Miss Westonhaugh. Elle sourit gracieusement en nous tendant la main.



— Bonjour, monsieur Isaacs. J'ai beaucoup à vous remercier pour ces roses. Comment avez-vous pu faire? Elles sont *trop* jolies!

— C'était très facile, — dit Isaacs à Miss Westonhaugh. — Je suis enchanté qu'elles vous plaisent. Pourtant elles ne sont pas très fraîches, comme vous voyez, — ajouta-t-il d'un air mécontent.

Les hommes font ainsi lorsqu'ils offrent des fleurs aux personnes aimées.

Je n'ai jamais vu un homme critiquer les fleurs qu'il offre par simple sentiment de devoir. Mais quand il s'agit de la femme qu'il aime plus que tout au monde, il lui trouve une grâce et une beauté supérieures aux nuances de la rose et au délicat parfum de la violette de Parme.

— Oh ! non, — dit-elle en appuyant vigoureusement sur la négative. — Je les trouve parfaitement belles, mais dites-moi, je vous prie, où vous les avez prises.

J'étais en train de causer avec Ghyrkins, très occupé de l'examen de ses fusils, mais j'entendis la réponse d'Isaacs, bien qu'il parlât à voix basse.

— Il ne faut pas dire cela, Miss Westonhaugh. Vous êtes vous-même la chose la plus belle et la plus parfaite que Dieu ait faite.

Par un effort surhumain, je réussis à tenir mes yeux fixés sur Ghyrkins, probablement avec un regard terne et inconscient, car il me demanda aussitôt ce que je regardais. Peu importait sans doute à Isaacs que je l'entendisse ou non ; il con-

naissait toute ma sympathie, mais M. Ghyrkins, c'était une autre affaire. Le Persan avait fait des progrès dans l'esprit de Miss Westonhaugh ; elle ne témoignait aucun embarras, bien qu'elle eût laissé passer tout à fait inaperçu le gracieux compliment de son compagnon.

— Sérieusement, monsieur Isaacs, si vous avez l'intention d'avoir une rose pour insigne aujourd'hui, il faut que vous me disiez comment vous vous les êtes procurées.

Je me détournai lentement. Elle tenait une rose entre ses doigts et ses yeux allaient de la fleur à Isaacs, comme pour voir si elle s'harmoniserait avec le ton olivâtre de sa peau et son vêtement de chasse de *karkee*. Il ne put résister à la tentation.

— Si vous y tenez véritablement, je vais vous l'avouer, mais c'est un grand secret, — dit-il en souriant. — Griggs, jurez !

Je levai la main et parlai en murmurant des tombeaux de mes ancêtres.

— Eh bien ! — continua-t-il, — hier matin, chez le percepteur, j'ai aperçu un jardin, dans ce jardin il y avait des roses soigneusement cultivées, car la saison est avancée. Je pris le jardinier à part et lui dis : « Mon ami, regarde, voici de l'argent pour toi, des roupies et des pais. Si tu veux cueillir les plus belles de tes roses et les remettre au coureur agile que je t'enverrai à l'heure du souper, quand les étoiles commence-

(1) *Karkee* — espèce de grosse toile de couleur brune dont on fait habituellement les vêtements de chasse.



ront à paraître, je te donnerai autant d'argent que tu pourrais en gagner en un mois chez ton maître anglais. Mais si tu ne veux pas le faire, ou si tu manques de le faire après l'avoir promis, je souillerai la tombe de ton père en y faisant égorger une truie et, en outre, je reviendrai te battre avec un bâton. » L'homme était un musulman ; ce fut avec un joyeux clignement d'yeux qu'il prit l'argent en faisant un serment solennel. Je laissai un coureur à Pegnugger, avec un panier, et voilà comment vous avez eu les roses. N'en dites rien au percepteur, voilà tout.

Nous nous mîmes tous à rire et Miss Weston-haugh donna la rose à Isaacs, qui l'effleura de ses lèvres sous prétexte de la sentir et la mit à sa boutonnière. Kildare arriva en ce moment et opéra une diversion, puis le percepteur vint nous rejoindre et nous dispersa à droite et à gauche, en disant qu'il était grand temps de monter dans les howdahs et de nous mettre en route. Nous bouclâmes donc nos ceinturons, ceux qui portaient des chapeaux s'en coiffèrent ; ceux qui préféraient les turbans s'inclinèrent pour permettre à leurs domestiques de les enrouler autour de leurs têtes ; puis nous nous dirigeâmes du côté où les éléphants attendaient et nous gagnâmes nos places. Les *mahouts* (1), firent ensuite relever les énormes animaux agenouillés et nous partîmes pour la forêt, balancés par la marche

(1) *Mahout* — cornac, conducteur d'éléphants.

des pachydermes. Les éléphants de charge qui servent de porteurs et qui marchent entre les animaux munis de howdahs vinrent se joindre à nous et nous avançâmes bientôt en pataugeant au milieu des touffes de roseaux et de fougères de marais que nous fracassions : nous nous enfonçons au cœur de la jungle.

M. Currie Ghyrkins, que sa longue expérience avait rendu aussi calme pendant la chasse aux tigres que pendant la lecture du *Pionnier* sous les ombrages de son bungalow de Simla, avait pris Miss Westonhaugh avec lui dans son howdah ; pour surcroît de précaution, le petit percepteur de Pegnugger, qui était un tireur habile, n'avait laissé que deux éléphants de charge marcher entre lui et Ghyrkins. Comme il y avait trente-sept animaux en tout, le reste de la société était très dispersé. Je trouvais qu'il y avait beaucoup trop d'éléphants pour nos six howdahs, mais je m'étais trompé, car nous eûmes une chasse superbe. Le fonctionnaire de Pegnugger, qui connaissait le pays à fond, fut chargé de diriger absolument les opérations de la journée. Ses ordres étaient exécutés sans discussion et sans condition ; à sa parole nous faisons halte sur une seule ligne ou nous marchions en avant en nous frayant un passage à travers tous les obstacles. Il y avait environ une couple d'heures que nous étions en marche, surveillant chaque massif de la jungle et la végétation luxuriante des hautes herbes ; nous cherchions à apercevoir le pelage ayé d'un tigre tapi entre les roseaux : il nous tar-



dait tant de le voir ! Tout à coup une détonation sèche et brève partant de la droite nous fit faire halte ; chacun poussa un long soupir et se tourna, le fusil en main, dans la direction du coup de feu. C'était Kildare ; il avait rencontré son premier tigre et en même temps le premier tigre de la chasse. Il avait fait lever l'animal à peine à cinq pas de lui, au moment où celui-ci se glissait dans l'herbe fraîche espérant s'échapper entre les éléphants : c'est leur ruse habituelle. Il avait tiré trop précipitamment et blessé le tigre au flanc, ce qui n'avait servi qu'à exaspérer l'animal. D'un bond, qui sembla enlever perpendiculairement son corps de terre, le tigre au pelage brillant s'élança dans l'air et s'abattit sur la tête même de l'éléphant de Kildare ; le mahout terrifié se pelotonna derrière la howdah. La position eût été excellente pour un vieux chasseur, mais se trouver en présence d'un ennemi aussi terrifiant presque à longueur de bras et cela à sa première chasse, c'était une rude épreuve pour les nerfs. Ceux qui étaient près de Kildare dans ce terrible moment ont affirmé qu'il ne changea pas de couleur. L'éléphant, furieux, piqua une tête pour se débarrasser de l'animal ; mais Kildare avait saisi son second fusil après avoir déchargé le premier ; prenant le temps de viser une seconde, il fit feu de nouveau à l'instant même où l'éléphant, en relevant nerveusement la tête, mettait le tigre à sa portée. Les formidables griffes du félin enfoncées profondément dans la peau épaisse du pauvre éléphant se relâchèrent de

leur étreinte, les membres souples du tigre s'allongèrent et la première victime de la journée tomba à terre comme une masse de plomb, inanimée, la tête traversée d'une balle.

Un grand cri de triomphe s'éleva sur toute la ligne, le petit mahout sortit en rampant avec précaution de son poste d'observation derrière la howdah pour voir si le champ était libre. Kildare s'était admirablement comporté et des clameurs de félicitation s'élevèrent de tous côtés. Miss Westonhaugh agita son mouchoir en signe d'approbation, tout le monde applaudit, et, au loin sur la gauche, Isaacs, qui était dans la dernière howdah, frappa vigoureusement dans ses mains et d'une voix claire et sonore comme une trompette s'écria : —

— Bien touché, Kildare, oui... bien touché!

L'éloge de son rival fut particulièrement agréable à Kildare ce jour-là. Pendant ce temps les shikarries s'étaient rassemblés autour de l'animal mort. C'était une jeune tigresse d'environ huit pieds de long et dont la robe propre et luisante attestait qu'elle n'était pas antropophage. L'éléphant de charge s'approcha donc bord à bord, pour faire usage d'une phrase nautique appropriée à la circonstance, et, s'étant agenouillé, reçut son fardeau de bonne grâce, sachant fort bien que la belle victime était un de ses ennemis mortels. Le mahout déclara que l'éléphant sur lequel était monté Kildare était en état de continuer la chasse; en effet, quelques gouttes de sang seulement marquaient l'endroit où la



tigresse avait enfoncé ses griffes. Nous reprîmes notre marche, battant la jungle. Nous explorions tous les endroits où quelque monstre rayé pouvait nous avoir échappé. Après de nombreuses marches et contremarches, pendant la grande chaleur du jour, nous débusquâmes un autre tigre dans l'après-midi. C'était un animal âgé et solide, mesurant neuf pieds et six pouces à terre : il devint facilement la victime du petit percepteur de Pegnugger, qui du premier coup lui traversa le corps d'une balle et sourit d'un air un peu dédaigneux en retirant de son fusil la douille vide de la cartouche. Il aurait mieux aimé courir les mêmes risques que Kildare dans la matinée.

Au demeurant, deux tigres dans un jour n'étaient pas une mauvaise chasse pour cette époque de l'année. Je savais qu'Isaacs serait désappointé de n'avoir pas pu tirer un coup de fusil, quand son rival avait trouvé une si bonne occasion de déployer de l'adresse et du courage. Je m'avouais intérieurement que j'aurais préféré une partie plus modeste, c'est-à-dire une douzaine d'éléphants et trois howdahs, à cette formidable et coûteuse battue. J'avais avec moi un fusil chargé à balle et je me consolai en tuant un ou deux paons pendant que nous rentrions au camp. Nous avions décidé de conserver le même campement pendant un ou deux jours, parce que nous pouvions pénétrer dans la forêt par un autre point le lendemain et même battre encore une fois le même terrain avec succès.

Il était cinq heures lorsque nous atteignîmes les tentes et que nous descendîmes de nos howdahs, heureux de nous reposer après une promenade aussi mouvementée. Les tigres morts furent traînés au milieu du camp et les domestiques y coururent en foule pour voir le résultat de la sortie des *sahib log*. Nous nous retirâmes pour nous habiller et faire nos ablutions avant le dîner.



## X.

Arrivé dans la tente d'Isaacs, je m'empressai d'ôter mon turban tout déformé et tout froissé par cette longue journée, tandis qu'Isaacs considérait d'un air désespéré les fusils vierges et les paquets de cartouches intacts que Narain déposait sur la table. Le soleil était très bas, ses rayons glissaient horizontalement par la porte relevée de la tente et éclairaient le visage assombri de mon ami. A ce moment une forme humaine intercepta le soleil et une ombre noire se dessina sur le plancher. Je levai les yeux et j'aperçus un indigène debout sur le seuil, faisant des salamalecs et attendant qu'on lui adressât la parole. Ce n'était pas un de nos hommes, c'était un simple *raïot* (1) vêtu d'un *dhouti* (2), avec un turban assez malpropre.

(1) *Raïot* — paysan, cultivateur.

(2) *Dhouti* — partie du vêtement qui enveloppe les jambes chez

— *Kya chahte ho?* — Que veux-tu? — demanda Isaacs avec impatience.

Il n'était pas de bonne humeur.

— Voudrais-tu priver tes supérieurs de la lumière du soleil dont tu jouis toi-même?

— Le visage du sahib est semblable au soleil et à la lune, — répliqua l'homme d'un ton suppliant.

— Mais si le grand seigneur daigne m'écouter, je vais lui dire une chose qui réjouira son cœur.

— Parle, mécréant, — dit Isaacs.

— Protecteur du pauvre! Vous qui êtes mon père et ma mère! Je sais où se trouve un grand tigre, un mangeur d'hommes au cœur endurci, qui se délecte dans le sang.

— Chien, — répondit Isaacs en ôtant son paletot avec calme, — il y a déjà pas mal de lunes que tu as vu le tigre dont tu parles. Que viens-tu me chanter avec tes racontages stupides?

Isaacs était familiarisé avec la ruse des indigènes qui dans l'espoir d'une récompense tentent d'en imposer aux étrangers inexpérimentés avec des vieilles histoires de tigres.

— Sahib, je ne suis pas menteur. J'ai vu le tigre, qui est le roi de la forêt, ce matin.

Les manières d'Isaacs s'adoucirent; il s'assit et alluma son éternelle cigarette.

— Esclave, — fit-il d'un air réfléchi, — si tu dis vrai, j'irai tuer le tigre, mais si tu as menti, je te

les hommes de caste hindoue. C'est une pièce d'étoffe sans couture, souvent d'une grande longueur, qui s'enroule autour des reins et vient se rattacher entre les jambes, de façon à former une sorte de draperie qui ne dépasse pas le genou.



tuerai et je ferai enterrer ton corps avec la carcasse d'un bœuf, et ton âme ne te survivra pas.

L'homme ne parut pas très ému de cette menace. Il se rapprocha et fit de nouveau force salamalecs.

— Il est tout près de la demeure du sahib, qui est mon père, — dit l'homme en parlant à voix basse. — Avant-hier, il a dévoré un homme du village. Il a mangé cinq hommes pendant la dernière lune. Je l'ai vu rentrer dans son repaire, et il reviendra certainement avant l'aube; le sahib pourra le frapper avec son éclair, et le sahib ne me refusera pas les oreilles du mangeur d'hommes pour que j'en fasse un *jadu* (1).

— Chien ! si tu dis la vérité et si je tue le tigre, le roi des gibiers, je te ferai riche, mais tu n'auras pas ses oreilles. Je désire garder le jadu pour moi. J'ai dit; va-t-en attendre mon bon plaisir.

Le raïot s'inclina jusqu'à terre; il alla s'accroupir près de la porte de la tente où il attendit, avec toute la patience dont un hindou est capable, qu'Isaacs fût allé dîner. Dix minutes plus tard, celui-ci sortit et s'arrêta pour adresser de nouveau la parole au raïot.

— Ne parle à personne de ton tigre quand je serai parti, ou je te couperai les oreilles avec un couteau à porc.

Puis nous continuâmes notre route.

Le soleil était alors couché et la nouvelle lune,

(1) *Jadu* — talisman contre la mort subite.

planant dans l'azur, au milieu des derniers reflets du couchant, s'abaissait indolemment vers l'horizon. Je m'étais arrêté à la regarder, lorsque je fus surpris par la voix de Miss Vestonhaugh tout près derrière moi.

— Faites-vous des souhaits à la nouvelle lune, monsieur Griggs? — demanda-t-elle.

— Oui, — dis-je, — j'en faisais. Et puis-je vous demander ce que vous souhaitez, Miss Westonhaugh?

Isaacs s'approcha et s'arrêta près de nous. La belle jeune fille demeura immobile les yeux fixés sur le couchant dont la lueur rougeâtre éclairait la masse dorée de sa chevelure.

— Ne disiez-vous pas que vous souhaitiez quelque chose, Miss Westonhaugh? — demanda-t-il. — Peut-être puis-je vous le procurer. D'autres fleurs, peut-être?... Il est très facile d'en avoir.

— Non.... c'est-à-dire pas précisément. Je souhaitais.... eh bien! je souhaitais une chasse au tigre qui durât toujours; et je voudrais une paire d'oreilles de tigre. Ma vieille ayah prétend qu'elles préservent des mauvais esprits, des maladies, et de toutes sortes de choses.

— Je le sais; c'est une idée curieuse. Je pense bien que les deux animaux qui sont là ont déjà perdu les leurs. Nos gaillards les auront coupées en moins de rien.

— Oui, je les ai vus. Il me faut donc attendre jusqu'à demain. Mais promettez-moi, monsieur Isaacs, si vous en tuez un demain, que vous me donnerez les oreilles!



— Je vous le promets bien volontiers. Je vous promettrais tout...

La dernière partie de la phrase fut perdue pour moi, car je m'éloignai et les laissai seuls.

A dîner, tout le monde naturellement parla de la chasse du jour et des compliments de toutes sortes furent prodigués à Lord Steepleton : il avait l'air enchanté et il but pas mal. Ghyrkins et le petit fonctionnaire exprimèrent l'avis qu'il ferait un fameux tueur de tigres, le jour où il aurait appris à attendre. Tout le monde avait faim et était fatigué. Après que nous eûmes fumé un cigare, presque en silence, Miss Westonhaugh s'étant levée la première, nous nous séparâmes pour la nuit. Isaacs rentra chez lui et je restai seul sur une chaise longue, près de la tente abandonnée. Kiramat Ali m'apporta un nouveau hookah et je me mis tranquillement à fumer en pensant à toutes sortes de choses..., aux tigres, aux cheveux d'or de Miss Westonhaugh, puis aux tigres, à Isaacs, à Shere Ali, à Baithop... comment... comment se nommait-il... Baithop... Je m'endormis.

Quelqu'un me toucha la main et m'éveilla en sursaut. Je me levai vivement et saisis l'homme à la gorge, avant d'avoir reconnu à la clarté des étoiles que c'était Isaacs.

— Vous n'avez pas le réveil aimable, — fit-il à voix basse comme je relâchais mon étreinte. — Vous allez attraper la fièvre si vous dormez ainsi dehors à cette époque de l'année. Allons,

écoutez-moi; il est minuit passé et je vais faire un petit tour.

Je remarquai qu'il avait un kookrie à sa ceinture et son porte-cartouches en bandoulière.

— Je vais avec vous, — dis-je, devinant son intention. — Je serai prêt dans un instant.

Et je me levai pour aller à la tente.

— Non. Il faut que j'aille seul et que je fasse la chose moi-même. J'ai pour cela des raisons particulières. Je voulais seulement vous avertir dans le cas où vous m'auriez cherché. J'emmène ce raïot avec moi pour me montrer le chemin.

— Donnez-lui un fusil, — insinuai-je.

— A quoi bon ? Il ne saurait s'en servir. Il a votre kookrie en cas d'accident.

— Oh ! très bien. Je ne me permets plus de me mêler des divertissements innocents et enfantins que vous inventez pour passer la soirée. J'irai assister à vos funérailles dans la matinée. Bonsoir.

— Bonsoir. Je serai rentré avant que vous soyez levé.

Et il se dirigea rapidement vers l'endroit où le raïot l'attendait en gardant les fusils. Il avait eu le bon sens d'en prendre deux. J'étais furieux de la témérité de cet homme. Pourquoi ne prenait-il pas un éléphant ? Pourquoi cette conduite déraisonnable et téméraire ? Pourquoi sortir à la dérobée avec un misérable paysan et aller passer toute la nuit dans des roseaux ayant autant à craindre des cobras que des féroces animaux qu'il avait l'intention de tuer ? Et tout cela pour



une jeune fille... une jeune Anglaise... une créature composée de cheveux blonds et d'yeux noirs, sans plus d'intelligence qu'un agneau ! N'était-ce pas elle qui l'envoyait à la mort dans la jungle, afin que son malheureux caprice pour une paire d'oreilles de tigre fût satisfait immédiatement ? Si une femme m'aimait jamais, moi, Paul Griggs... et Dieu merci, aucune femme ne s'en est jamais avisée... est-ce que j'irais dans les marais et les lieux déserts risquer ma précieuse peau pour lui chercher une paire d'oreilles de tigre ?... Non pas... Pourtant attendons un moment. Si j'étais à sa place, si Miss Westonhaugh m'aimait... Cette pensée me fit rire. Mais en supposant qu'elle m'aimât, en théorie je voulais bien l'admettre, je crois en somme que je risquerais tout de même quelque chose pour elle ! Quelle belle chose d'être aimé d'une femme, d'être aimé seul et pour toujours ! Si j'avais rencontré la belle créature que mon imagination dépeignait à Isaacs l'autre soir ! Si elle m'avait dit : « Je vous attends pour vous mêler à ma vie ! » Ah ! comme je lui aurais donné tout ce qu'une femme aimée pourrait exiger de moi ! Mais elle n'est jamais venue et elle ne viendra jamais à présent ; cependant, c'est encore une sorte de repos pour moi que de songer au repos. Le foyer, la famille, la femme, les enfants, tout le milieu traditionnel relégué dans un coin pour ne plus revenir ! Quelle chose étrange ! Les hommes ont tout cela sous la main et ils ne voient jamais que, s'ils veulent s'en servir, ce sont là les éléments du bonheur terrestre. Et

nous, les déclassés et les errants, les enfants du péché et des ténèbres, aux mains de qui une autorité ne semble pas meilleure qu'une autre, nous donnerions tout, si nous avions quelque chose à donner, pour le bonheur de posséder un intérieur que nous appellerions nôtre ! Ne serait-il pas étrange que ce que j'avais dit à Isaacs pût être vrai ? « Ne vous mariez pas à moins que vous ne puissiez compter l'un sur l'autre pour gagner le pain de chaque jour ou à moins que vous ne soyez assez riches pour vivre séparés ! » Oui, c'est vrai, dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent. Mais j'ajouterai cette condition « et à moins que vous ne soyez bien certains de vous aimer l'un l'autre. » Oui, voilà le *pons asinorum*, le pont sur lequel les jeunes ânes et les vieux fous viennent chercher une si terrible affliction. Ils sont sûrs qu'ils aimeront éternellement ; ils repoussent avec indignation les conseils de la prudence.... Aimer une autre femme... moi?... jamais tant que je vivrai ! répond l'heureux et innocent jeune homme. Et vous supposez que j'en suis navré ? Et le vieux Céladon dit de son côté : Croyez-vous donc que je sois un écolier à ma première passion ? Le mariage a donc lieu, et au bout d'un an ou deux, l'enthousiaste jeune homme s'enfuit avec la femme d'un autre enthousiaste, et l'époux octogénaire se trouve réduit à l'état de pot de miel sur lequel l'essaim des amis de sa femme vient se poser. Mais un homme dans la maturité de l'âge, comme moi, se connaît, et... oui, en somme, j'étais injuste envers



Isaacs et Miss Westonhaugh. Si une femme m'aimait, elle aurait toutes les oreilles de tigre dont elle aurait envie.

— Pourtant, j'espère qu'il va revenir sain et sauf, — ajoutai-je dans ma rêverie.

Et je me retournai dans mon lit, après avoir ordonné à Kiramat Ali de me réveiller une heure avant le jour.

J'étais agité, je dormis peu et je rêvai beaucoup. A la fin, j'allumai une allumette et regardai à ma montre. Quatre heures. Il ne ferait pas jour avant une heure. Je savais qu'Isaacs s'était dirigé vers le lieu où le tigre passait ses journées; il était donc très probable que l'animal reviendrait à la pointe du jour. Il n'avait pas besoin de partir si tôt, pensais-je. Cependant ce pouvait être fort loin de notre campement. Je restai couché encore quelque temps, mais il faisait bien chaud et bien étouffant sous la tente. Je me levai et, jetant un caftan sur mes épaules, je portai une chaise dans le connât et je m'assis ou plutôt je m'étendis pour aspirer la brise fraîche du matin. Alors je m'assoupis de nouveau jusqu'au moment où Kiramat Ali vint me réveiller en me tirant par le pied. Il me dit qu'il ferait jour dans une demi-heure. J'avais passé une mauvaise nuit et j'allai, tel que j'étais, me promener sur l'herbe. La tente de Miss Westonhaugh était à l'autre extrémité. Elle dormait sans doute très paisiblement, sans se douter qu'à cette heure même l'homme qui l'aimait risquait sa vie pour lui faire plaisir, pour satisfaire sa plus légère fantaisie.

Comme elle aurait été éveillée si elle l'avait su ; comme elle aurait fouillé des yeux les ténèbres et écouté la détonation de son fusil ! La faible lueur de l'aube apparaissait derrière la tente de la salle à manger, dans le lointain, au-dessus des arbres ; on aurait dit la lumière de Londres vue à vingt ou trente milles de distance dans la campagne ; la couleur en était mystérieuse et délicate, les étoiles pâlissaient dans l'azur.

Le bruit d'un coup de feu net et clair retentit dans l'atmosphère froide, non loin de moi, à ce que je pensai. Je retins ma respiration pour entendre un second coup ; mais tout se tut. C'en était donc fait. Ou il avait tué le tigre de sa première balle ou le tigre l'avait tué avant qu'il pût tirer son second coup de fusil. J'étais excessivement ému. S'il était sauf, j'aurais voulu qu'il eût la gloire de rentrer seul au camp. Je ne pouvais qu'attendre, je rentrai donc dans ma tente et pris un bain — opération des plus simples puisque le bain consiste à se répandre une énorme cruche d'eau sur la tête. Les tentes dans l'Inde ont toujours un fossé creusé sur l'un de leurs côtés pour recevoir l'eau des copieuses ablutions de celui qui l'occupe. Je rentrai dans ma chambre me sentant mieux. Il faisait alors tout à fait jour et je procédai lentement à ma toilette pour laisser passer le temps. Pendant que je mettais mes bottes, Isaacs entra tranquillement et posa son fusil sur la table. Il était pâle ; ses vêtements de karkee étaient couverts de boue, de feuilles, et de brindilles de plantes grimpantes, mais ses



mouvements indiquaient qu'il n'était aucunement blessé; il paraissait même à peine fatigué.

— Vous allez bien? — dis-je avec anxiété.

— Très bien, merci. Les voilà!

Et il tira de la poche de son habit les *spolia opima*, sous la forme d'une paire d'oreilles, qui me parurent très grandes. Il me tendit les précieux trophées pour me les faire voir. Le sang les maculait encore et ses mains en étaient rouges aussi. Nous étions près de la porte ouverte et tandis que je tournais et retournais les oreilles avec curiosité, il jeta les yeux sur ses vêtements.

— Il faut que je prenne un bain, je dois être allé dans un endroit boueux, — dit-il.

— Mon cher ami, — lui dis-je en lui prenant la main, — tout cela est absurde.... je veux parler de votre calme affecté. J'étais désolé de vous voir partir ainsi, pour mettre votre tête dans la gueule d'un tigre, et je suis sincèrement heureux de vous voir revenu vivant. Je vous en félicite de tout mon cœur.

— Merci, mon vieil ami, — dit-il.

Son visage pâle se dérida un peu.

— J'en suis très heureux moi-même. Savez-vous bien que je suis superstitieux au point de croire que je dois remplir à la lettre tous ses desirs comme celui-ci... même à moitié exprimés?

— Eh bien! votre superstition est digne du plus brave chevalier qui ait jamais mis une lance en arrêt. Ne vous défaites jamais de superstitions semblables. Ce sont choses nobles et généreuses.

— Peut-être, — répondit-il, — mais je suis vraiment très superstitieux, — ajouta-t-il en entrant dans le connât des bains.

Bientôt je l'entendis barboter au milieu des cruches d'eau.

— À propos, Griggs, — me cria-t-il à travers la toile, — j'ai oublié de vous le dire... On rapporte cet animal sur un éléphant. Il était beaucoup plus près que nous le supposions. Ils seront ici dans vingt minutes.

Un formidable clapotage l'interrompit.

— Vous allez pouvoir assister aux funérailles dont vous parliez hier soir, — ajouta-t-il.

Et sa voix fut encore une fois noyée dans le clapotage et les jaillissements de l'eau.

— Il est assez grand... plus de dix pieds... je crois. Mesurez-le dès qu'il...

Une nouvelle cascade compléta la phrase.

Je pris sur la table le cordon à mesurer et je sortis.

Au bout de quelques minutes le cortège parut. Deux ou trois shikarries qui s'étaient levé matin étaient partis et revenaient suivis de l'éléphant. Isaacs avait envoyé chercher en toute hâte la bête de somme par le raïot, dès qu'il s'était assuré de la mort de l'animal. Le cortège gravit la petite colline derrière la salle à manger. Le colosse s'approcha lentement, portant sur son bât un énorme cadavre jaune auquel le petit mahout lançait de temps en temps un regard par-dessus son épaule. À côté du monarque défunt était assis le raïot, qui avait guidé Isaacs. Ce paysan



chantait une étrange psalmodie de victoire dans son rude dialecte du Nord et frappait de temps à autre ses mains au-dessus de sa tête avec l'expression de la plus vive satisfaction que j'aie jamais lue sur un visage humain. La petite troupe arriva au milieu du campement où les autres tigres, alors dépecés et dépouillés, avaient été déposés la veille au soir, et, lorsque l'éléphant s'agenouilla, les shikarries déchargèrent le tout, bât, tigre, raïot et ce dernier sauta lestement de côté. La bête féroce gisait donc là, elle, qui avait dévoré tant de pauvres gens! Nous l'étendîmes pour la mesurer : onze pieds moins un pouce du bout du museau à l'extrémité de la queue, et en allongeant un peu pour compléter la mesure, nous trouvâmes onze pieds juste.

Pendant ce temps les domestiques et les shikarries s'étaient réunis et le bruit de cet exploit s'était répandu au dehors. Le soleil venait de se lever lorsque M. Ghyrkins mit la tête hors de sa tente et demanda « ce que diable signifiait tout ce *tamasha* (1). »

— Oh ! rien de particulier, — criai-je. — Isaacs a tué cette nuit un mangeur d'hommes de onze pieds. Voilà tout.

— Diable ! — dit M. Ghyrkins d'une voix brève, en regardant de la tente l'énorme cadavre étendu à la vue de tous.

On avait emmené l'éléphant.

— Renvoyez-moi tous ces gens-là que je puisse

(1) *Tamasha*. — bruit, spectacle.

le voir à mon aise, s'il vous plaît! — cria-t-il en ramenant les rideaux de la tente autour de son cou, de sorte que sa figure joviale et ses cheveux gris ébouriffés avaient l'air de n'appartenir à aucun corps.

Je revins à notre tente. Isaacs était occupé à mettre les oreilles, dont il avait soigneusement essuyé le sang, dans une boîte d'argent du travail le plus exquis, que Narain avait prise dans l'une des nombreuses caisses de son maître.

— Portez cette boîte à la tente de Miss Westonhaugh, — dit-il en la remettant au domestique, — avec des compliments de ma part... en lui souhaitant paix et santé.

Le serviteur partit.

— Elle renverra la boîte, — dis-je. — Voilà comment est la femme anglaise. Elle prendra une paire d'oreilles de tigre qui vous aura presque coûté la vie et elle aimerait mieux mourir que d'accepter, sans la permission de son oncle, le brimborion d'argent dans lequel vous les avez renfermées.

— Peu importe, — dit-il, — pourvu qu'elle garde les oreilles. Mais ou je me trompe fort ou elle gardera aussi la boîte. Elle ne ressemble pas du tout aux autres Anglaises.

Pour moi, je n'en étais pas sûr. On nous servit du thé à la porte de notre tente. Isaacs semblait avoir faim et soif, ce qui se comprenait, du reste. A présent qu'il était rafraîchi par le bain et les bons offices du barbier du camp, il avait à peu près sa mine ordinaire. Seulement, à l'extrême



pâleur que j'avais remarquée tout à l'heure avait succédé sous la teinte olivâtre de sa peau une légère rougeur due probablement à sa surexcitation, une fois le danger passé. Pendant que nous étions là, le reste de la troupe, qui avait dormi plus tard que de coutume par suite des fatigues de la veille, sortit et chacun vint se grouper autour du tigre mort, émerveillé par l'histoire que le raïot enthousiasmé, accroupi à la tête de l'animal, racontait à tous les nouveaux arrivants. De la place où nous étions assis, à l'ombre du connât, nous pouvions voir le groupe et les différentes expressions des visages à mesure que quelqu'un paraissait. Le petit percepteur de Pegnugger ne cessait de mesurer et de remesurer ; M. Ghyrkins était debout, tantôt d'un côté de la bête, tantôt de l'autre, les mains dans les poches de son habit et les jambes écartées. Lord Steepleton Kildare se promenait tout autour en tortillant ses grosses moustaches, ne disant rien, mais ayant l'air tout à fait sérieux. John Westonhaugh, qui semblait être le génie artistique de la compagnie, avait envoyé chercher une chaise et se faisait tenir un parasol sur la tête par son domestique pendant qu'il dessinait l'animal sur son calepin. Bientôt après sa sœur s'avança, une grosse touffe de roses à la ceinture, avec un grand chapeau qui lui cachait à moitié le visage. Elle jeta les yeux sur le tigre, puis rapidement regarda toute l'assistance pour y chercher Isaacs.

Elle tenait dans sa main un petit paquet enveloppé de papier blanc. Je m'avançai vers le

groupe, laissant Isaacs dans sa tente. Je pensai que je ferais bien de jouer l'innocence.

— Et naturellement, — fis-je, — ces gaillards-là lui ont coupé les oreilles comme d'habitude.

— Ils n'y manquent jamais, — dit Ghyrkins.

— Oh! non, mon oncle, — interrompit Miss Westonhaugh, — il me les a données!

— Qui?... — demanda Ghyrkins en ouvrant bien grands ses petits yeux.

— Mr. Isaacs. N'est-ce pas lui qui a tué le tigre? Il m'a envoyé les oreilles dans une petite boîte d'argent. Voici... la boîte, veux-je dire. Je vais la lui rendre, bien entendu.

— Comment Mr. Isaacs a-t-il su que vous en aviez envie? — demanda son oncle, dont le visage devint pourpre.

— Mon Dieu! nous en causions hier soir avant le dîner et il m'a promis que s'il tuait un tigre aujourd'hui, il m'en donnerait les oreilles.

M. Ghyrkins devenait de plus en plus rouge sous le soleil du matin. Un orage se préparait. Nous étions réunis de l'autre côté du tigre mort, échangeant toutes sortes de politesses et de phrases sans suite; ne nous souciant ni d'être témoins de la colère de M. Ghyrkins, ni de nous éloigner trop promptement. Néanmoins, j'entendais la conversation, car le vieux gentleman ne cherchait nullement à baisser la voix.

— Voudriez-vous dire que vous l'avez laissé partir comme cela? Il a dû être dehors toute la nuit. Cet animal de noir le dit. Et à pied, encore.... oui, à pied! Savez-vous de quoi vous par-



lez?... Hein?... Tuer des tigres à pied?... Eh bien! quoi?... Il aurait tout aussi bien pu être tué!... Et alors qu'auriez-vous dit?... Hein?... Quoi?... Ma parole, vous autres jeunes filles anglaises, vous n'avez pas plus de cœur qu'une bande de vieux Iaggernauts (1)!

Ghyrkins était devenu furieux. Nous nous dirigeons vers les tentes, engagés dans une grande conversation à propos de la terrible chaleur du soleil pendant la matinée; je saisis le commencement de la réponse de Miss Westonhaugh. Elle avait encore de la peine à apprécier la situation et pensait probablement que son oncle plaisantait, mais elle parlait très froidement, contrariée à juste titre de la façon dont il s'exprimait.

— Vous n'avez pu supposer un instant que je l'aie engagé à partir? — l'entendis-je dire.

Puis quelque chose suivit à mi-voix. Nous entrons en ce moment dans la salle à manger.

— Voyons, écoutez-moi, Katherine, — disait M. Ghyrkins d'une voix courroucée et retentissante, — si une jeune fille me demandait...

John Westonhaugh s'était levé et avait apparemment interrompu son oncle. Miss Westonhaugh se dirigea lentement vers sa tente pendant que ses deux parents continuaient à causer. Isaacs avait sans doute quelque pressentiment, car il ne venait pas prendre part à la discussion du matin. Les deux hommes rentrèrent ensem-

(1) Expression souvent employée aux Indes pour désigner une personne cruelle et sans cœur, à cause des atrocités qu'on pratiquait dans l'idée de plaire à ce dieu.

ble dans leurs tentes et le tigre mort demeura seul dans l'herbe, tandis que le soleil s'élevant de plus en plus versait à flots ses rayons brûlants sur les hommes, les animaux, et la verdoyante nature. Bientôt les shikarries arrivèrent avec un petit éléphant et emportèrent le cadavre pour le dépouiller et le dépecer. Kildare et le percepteur annoncèrent qu'ils allaient tuer quelque menu gibier pour le dîner. Je supposais qu'Isaacs dormait. J'étais seul dans la salle à manger. J'appelai Kiramat Ali et l'envoyai chercher des livres, du papier, et des plumes ainsi qu'un hookah, décidé à passer tout seul une matinée tranquille, car il paraissait avéré que nous ne chasserions pas ce jour-là. Je vis le domestique de Ghyrkins entrer dans sa tente avec des bouteilles et de la glace et je soupçonnai que le vieux gentleman allait calmer sa colère avec un peg, pour dormir ensuite une bonne partie de la matinée. John prendrait un peg aussi, mais il ne dormirait pas pour autant, car, étant de Bombay, il avait une tête solide et à l'épreuve des spiritueux. Je me mis donc à lire et à écrire, car en ma qualité d'homme du Midi, j'aime la chaleur du milieu du jour, le bourdonnement des mouches, et l'odeur de l'herbe desséchée.

Vers midi, je commençai à trouver que j'avais fait assez de besogne pour un jour. Je vis alors l'ayah de Miss Westonhaugh sortir de la tente de sa maîtresse et examiner le paysage en abritant ses yeux de sa main. Bien entendu, elle était habillée de vêtements d'une blancheur irrépro-



chable; elle avait de gros anneaux aux chevilles et des bracelets d'argent autour des poignets. Elle sembla satisfaite de son inspection et rentra; puis elle ressortit avec Miss Westonhaugh portant un gros paquet d'ouvrage, de romans, et tout l'attirail nécessaire pour écrire. Elles se dirigèrent justement vers l'endroit de la tente où j'étais assis. On y respirait à l'aise et Miss Westonhaugh s'installa sur l'un des côtés de la table à l'extrémité de laquelle j'écrivais.

— Il fait si chaud dans ma tente ! — dit-elle presque en manière d'excuse.

Et elle commença à dérouler une broderie.

— Oui, c'est absolument insupportable, — répondis-je poliment, quoique je n'eusse pas beaucoup songé à la température.

Il y eut un long silence pendant lequel je rassemblai mes papiers et me renversai sur ma chaise. Je ne savais que dire, ni ce qu'on attendait de moi. De temps en temps, je regardais la jeune fille; elle avait posé son chapeau sur la table, laissant se dérouler librement son opulente chevelure dorée. Ses yeux noirs étaient baissés sur son ouvrage tandis que ses doigts agiles piquaient adroitement l'aiguille dans l'étoffe qu'elle brodait.

— Monsieur Griggs, — fit-elle enfin sans lever les yeux, — saviez-vous que Mr. Isaacs devait sortir cette nuit pour tuer cette horrible bête?

Il y avait quelque temps que j'attendais cette question.

— Oui, il me l'avait dit vers minuit au moment où il partait.

— Alors pourquoi l'avez-vous laissé partir? — demanda-t-elle en me regardant tout à coup et en fronçant ses sourcils noirs d'un air presque farouche.

— Mes conseils auraient été inutiles. Personne du reste ne peut l'empêcher de faire ce qu'il s'est mis dans la tête de faire. Quoi qu'il en soit, je me suis presque querellé avec lui.

— Je suis sûre que je l'aurais arrêté, moi, si j'avais été à votre place, — dit-elle innocemment.

— Je n'en fais pas le moindre doute. Malheureusement vous n'étiez pas à ma portée dans le moment, sans cela je vous aurais poussée à le faire.

— J'aurais voulu le savoir, — continua-t-elle en s'animant de plus en plus, — je ne l'aurais pas laissé partir pour... pour rien au monde...

— Oh! oui, je ne le suppose pas. Mais sérieusement, Miss Westonhaugh, n'êtes-vous pas flattée qu'un homme soit prêt à risquer sa vie ou tout au moins ses membres pour satisfaire vos plus légers caprices?

— Flattée?...

Elle me regarda avec beaucoup d'étonnement et un peu de colère. Je suis sûr que son regard était profondément sincère.

— Dans tous les cas, les oreilles du tigre seront toujours un charmant souvenir, un gage d'estime dont tout le monde pourrait être fier.

— Je n'en suis pas fière le moins du monde; mais j'ai l'intention de les garder toujours, comme un avertissement de ne jamais rien désirer de



semblable. La première fois que M. Isaacs voudra faire une sottise, vous aurez le bon sens de l'en empêcher, je l'espère.

Elle était revenue à son point de départ: je ne vis pas la nécessité de prolonger cette escarmouche et j'amenai la conversation sur d'autres sujets. Bientôt John Westonhaugh vint nous rejoindre, et trouva en moi un auditeur et un interlocuteur sympathique; tous les deux, en effet, nous nous étions beaucoup plus occupés de livres que de tigres, bien qu'un coup de fusil, par-ci, par-là, ne nous déplût pas.

La semaine s'écoula ainsi, la société chassant un jour, et restant au camp le lendemain. Nous changeâmes plusieurs fois de terrain, opérant sur les lisières de la forêt et parcourant à grand bruit la jungle pour y chercher des tigres avec des fortunes diverses. Le soir, quand nous n'étions pas trop fatigués de la besogne de la journée, nous nous réunissions; Isaacs chantait, il avait même fini par persuader à Miss Westonhaugh de se laisser accompagner par lui sur la guitare; ce qui du reste était charmant. Ils étaient constamment ensemble et on avait entendu Ghyrkins déclarer qu'Isaacs était « un très beau garçon et que c'était grand dommage qu'il ne fût pas Anglais, », ce à quoi Kildare acquiesçait d'un air assez triste en avouant que c'était très vrai. Il avait perdu toute chance de réussir, il le savait, et il supportait son mal en galant homme, tout en ne négligeant aucune occasion de se rendre agréable à Miss Westonhaugh. La

jeune fille aimait ses manières viriles et lui était fort reconnaissante de toutes les petites attentions qu'il lui prodiguait pour se faire remarquer d'elle, mais Kildare ne l'intéressait pas autrement. Elle l'aimait de la même manière qu'elle aimait son frère, mais, s'il y avait une nuance, c'était plutôt moins. Et puis, à vrai dire, elle-même n'en savait trop rien, car elle avait bien peu vu John, depuis le temps où elle était toute petite. Isaacs lui avait parlé de moi sans doute, car elle me traitait avec une certaine considération et me posait des questions qu'elle aurait tout aussi bien pu faire à un autre. Pour ma part, je servais ces amoureux autant que je le pouvais. J'aurais voulu tout faire pour Isaacs, alors comme à présent, et j'aimais dans la jeune fille les purs et honnêtes sentiments qu'elle avait manifestés pour lui, surtout dans l'affaire des oreilles du tigre. Elle ne pouvait se les pardonner quoique, en toute vérité, elle en fût bien innocente. Tous deux étaient réellement et sincèrement amoureux. C'était évident pour chacun et, sans la merveilleuse fascination qu'Isaacs exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, sans le prestige de son nom, sans sa réputation d'intégrité absolue dans les grandes affaires qu'il entreprenait fréquemment, M. Ghyrkins aurait certainement vu tout cela d'un mauvais œil et se serait très vraisemblablement séparé de la société.

Avec le temps, nous nous étions un peu blasés à l'endroit des tigres ; mais le huitième jour après le commencement de la chasse, c'était un



jeudi, je m'en souviens, survint un incident qui laissa une impression profonde dans l'esprit de tous ceux qui en furent témoins. La matinée était très chaude, la plus chaude que nous ayons eue, et nous venions de traverser dans la forêt un *nullah* (1) gonflé des pluies récentes ; les éléphants s'y étaient attardés avec délices pour lancer de l'eau sur leurs flancs échauffés et noyer des nuées de moustiques qui leur faisaient endurer de cruels tourments, malgré l'épaisseur de leur épiderme. Le percepteur commanda de faire halte du côté opposé ; car notre troupe avait perdu son ordre de marche par suite du passage. De nombreux pas de tigres marqués dans la boue noire et épaisse indiquaient que le nullah était leur repaire favori ; mais à cette heure de la journée ils devaient, nous le supposons, être fort loin de là. J'étais arrivé le premier après le percepteur en sortant du ruisseau, les éléphants de charge étant restés plus longtemps dans l'eau, et M. Ghyrkins avec Miss Westonhaugh se trouvaient à trois ou quatre places derrière moi. Il y avait de l'ombre, il faisait frais sous les arbres épais qui laissaient à peine pénétrer la lumière. Le percepteur se pencha en dehors de son howdah pour examiner quelques traces.

— Ces traces-là m'ont l'air terriblement fraîches, monsieur Griggs, — dit le percepteur en observant les trous non encore remplis par le suin-

(1) *Nullah* — petite rivière, torrent à bords escarpés et généralement à sec pendant neuf mois de l'année.

tement des eaux du nullah.—Ne trouvez-vous pas?

— Oui, en effet. Je ne comprends pas cela du tout, — répliquai-je.

A l'appel du percepteur, un couple de rabat-teurs s'avancèrent et se baissèrent pour examiner les traces. L'un d'eux, jeune *gowala* (1) de bonne mine, suivit les empreintes des pieds, les examinant l'une après l'autre pour bien s'assurer qu'il n'était pas sur une fausse piste ; il marchait lentement, sondant chaque trou à mesure que les traces devenaient moins profondes sur la hauteur, près d'un massif de petite jungle. Mes yeux suivaient la trace probable de la piste, en avant de lui ; soudain quelque chose me frappa la vue, car j'ai les yeux remarquablement perçants, même à une grande distance. L'objet était brun et poilu ; d'un brun sombre, mais ce n'était pas la couleur du gibier que l'on s'attend à trouver dans la jungle en septembre. Je regardai plus attentivement et fus persuadé que cela devait faire partie d'un animal ; bientôt je le vis distinctement et je n'eus plus aucun doute. C'était la tête d'un taureau ou d'une génisse. Je criai à l'homme d'être prudent, de s'arrêter, et de laisser les éléphants explorer le sous-bois, comme peuvent seuls le faire les éléphants. Mais il ne comprit pas mon hindoustani, qui était de l'*ourdou* (2) enseigné dans les provinces civilisées du Nord-Ouest. L'homme continua à s'avan-

(1) *Gowala* — vacher.

(2) *Oourdou* — forme élégante de la langue hindoustani.



cer rapidement et j'essayai de faire comprendre au percepteur ce que je voyais. Mais les éléphants de charge venaient de sortir de l'eau et se frayaient un passage entre nos animaux, de sorte qu'au milieu de la confusion il pouvait à peine entendre ce que je disais. Les traces se dirigeaient à ma gauche, presque en face de l'éléphant qui portait M. Ghyrkins et sa nièce. Le petit homme de Pegnugger était à ma droite. L'indigène tenait bon, s'avancant de plus en plus rapidement jusqu'à ce qu'il pût se trouver devant une trace simple. Je lui criai.... je criai à Ghyrkins.... je criai à tout le monde, mais personne ne pouvait parvenir à faire comprendre à cet homme qu'il marchait à la mort, car je voyais devant lui la tête fraîchement tuée de la dernière victime du tigre. Le roi de la jungle était sans doute tout près, on ne pouvait guère en douter, probablement dans ce massif suspect de végétation d'un vert glauque, comme les herbes qui croissent dans ces boues couleur de chocolat. Le jeune garçon était courageux et inconscient du danger immédiat, et, par-dessus tout, il était en quête d'une gratification. Il atteignit les roseaux et les mauvaises herbes qui croissaient pêle-mêle dans le petit sentier. Il mit un pied dans le buisson.

Une grande tête jaune et noire, à l'expression farouche, s'éleva avec précaution au-dessus des hautes herbes et s'arrêta un instant, les yeux étincelants. Le pauvre diable, pétrifié de terreur, demeura immobile, attendant la mort.

Puis il fit un mouvement, comme pour se jeter de côté, et au même instant le tigre s'élança sur son corps nu, d'un bond semblable à celui d'un gigantesque chat se précipitant sur un chardonneret qui s'efforcerait d'échapper à ses griffes. Le tigre avait frappé l'homme d'un violent coup à l'épaule droite, en le renversant comme une bûche, et se tenait debout sur sa victime, une patte posée sur le bras droit de l'indigène. Il est probable que la vue des éléphants et des howdahs aux brillantes couleurs ainsi que les cris des rabatteurs et des shikarries avaient distrait un moment son attention. Il remuait sa queue de droite à gauche, les mâchoires à demi pendantes et les yeux enflammés, tantôt pressant, tantôt broyant le bras charnu de l'homme inanimé, étendu sous lui, anéanti d'épouvante et d'horreur.

Pack!... Pi-i-i-i-ing!

On entendit l'explosion et le sifflement d'une carabine et la scène changea.

Avec un cri semblable à celui d'une âme condamnée aux tourments éternels, le grand animal sauta sur lui-même à environ dix pieds en l'air et retomba mort à côté de sa victime, atteint d'une balle qui lui avait traversé la poitrine et le cœur. Un silence de mort s'étendit sur les spectateurs. Alors je levai les yeux ; Miss Weston-haugh passait un second fusil à M. Ghyrkins ; celui-ci, voyant que le premier avait fait son œuvre, se penchait en avant, le visage encore pâle d'horreur à la vue du danger que courait



le jeune homme, et les mains crispées sur sa carabine déchargée.

— C'est fait cette fois, — cria de la droite le petit percepteur. — Je parie six contre quatre que l'homme est mort!

— Tenu! — cria Kildare de l'autre extrémité.

J'étais le plus rapproché de la scène, après Ghyrkins. Je sautai par-dessus le bord de la howdah et je me dirigeai en toute hâte vers l'endroit. Je me dis, tout en courant, qu'il était vraiment honteux pour des hommes de parier de cette façon sur la vie du pauvre diable. Les tigres causent souvent des déceptions et ont toujours la vie dure; en outre, je suis très prudent; je m'armai donc, en m'approchant, de mon grand revolver à six coups et arrivé à une longueur de bras, j'envoyai tranquillement une balle dans l'œil de l'animal pour plus de sûreté. Mais plus tard lorsqu'il fut dépecé, on trouva dans son cœur la balle de la carabine de M. Ghyrkins; le vieillard était toujours bon tireur. Je m'avançai et examinai l'homme évanoui. Il était couché à plat ventre, je le relevai et appuyai sa tête contre le tigre mort. Il respirait encore, mais un plus ample examen me montra qu'il avait la clavicule droite et l'os du bras fracturés. Un peu d'eau-de-vie le ranima et il se mit immédiatement à pousser des cris de douleur. Je fus bientôt rejoint par le percepteur; avec une promptitude unique, il avait arraché et façonné quelques-unes des larges lames de bambou de son howdah; nous remîmes le bras du blessé en le tirant et en le tordant un peu à l'aide

de l'étoffe longue et épaisse de mon turban, un vrai pugree indigène, et nous fîmes un pansement de notre mieux en donnant tout le temps de l'eau-de-vie au pauvre diable. Nous laissâmes la clavicule devenir ce qu'elle pourrait ; une blessure dans cette région-là se guérit d'elle-même.

Un éléphant s'avança, reçut le tigre mort, et l'homme fut emporté et mis dans mon howdah. Les autres animaux et leurs conducteurs s'étaient rassemblés près du lieu de l'action ; chacun avait à dire quelque chose à Ghyrkins ; son brillant coup de fusil qui avait sauvé la vie d'un homme justifiait sa grande réputation et il était devenu le héros de toute la campagne. Miss Westonhaugh, muette d'horreur à la vue de ce spectacle, semblait se cramponner à son oncle comme si un accident du même genre pouvait lui arriver à tout moment. Isaacs, resté comme de coutume le dernier de la ligne de la battue, s'avança et envoya de loin ses félicitations.

— Après avoir si bien sauvé une vie, monsieur Ghyrkins, vous ne m'envierez plus le pauvre honneur d'en avoir risqué une, n'est-ce pas ?

— Non, certes, mon cher ! — répondit le vieux chasseur enchanté. — Seulement si ce maudit vieux mangeur d'hommes vous avait mis par terre l'autre jour, je n'aurais pas été là pour lui dire son fait !

— Fameux coup, monsieur, je vous l'envie ! — dit Kildare.

— Magnifique. A cent pas au moins, — dit



John Westonhaugh d'un air méditatif, mais à haute voix.

Nous reprîmes alors le chemin du camp, quoi qu'il fût de bonne heure. Ghyrkins jubilait et le blessé gémissait. Mais les différents membres de la société estimaient qu'il serait riche avant d'être guéri. Je m'amusai, selon mon habitude, à ma chasse favorite qui consistait à tirer des paons à balle ; c'est un excellent exercice. Isaacs m'avait dit le matin au moment où nous partions qu'il nous quitterait le lendemain matin pour aller trouver Shere Ali près de Keitung. Nous arrivâmes au camp vers trois heures, au plus fort de la chaleur de l'après-midi. On déposa le rabatteur blessé dans une tente de domestique jusqu'à ce qu'on pût l'envoyer à Pegnugger dans une litière à la fraîcheur du soir. Il y avait là un médecin qui prendrait soin de lui sur les ordres écrits du percepteur.

Le camp était situé dans un endroit ombragé, tout à fait différent du lieu où nous avions d'abord planté nos tentes. Il y avait un petit massif de mangliers, un peu rabougris, comme ils le sont dans le Nord, et plus loin à un coin de notre installation se trouvait un puits avec un petit temple. Là résidait un brahmine, allié à toutes les meilleures familles du village voisin ; il recueillait les cadeaux offerts à lui-même et à son modeste reliquaire par les pèlerins superstitieux, dévots et profanes, qui annuellement et mensuellement venaient lui rendre visite et lui demander ses conseils spirituels et moraux. Les

hommes avaient fauché l'herbe sous les arbres et l'ombre n'était pas assez épaisse pour la rendre humide. Quelques raïots avaient été appelés pour creuser un fossé et élever une grossière *chapudra* (1) d'une quinzaine de pieds de diamètre, en face de la salle à manger. Nous pouvions rester assis, sur cette terrasse, même assez tard dans la nuit, et nous trouver suffisamment à l'abri des cobras et autres animaux malfaisants. C'était un endroit agréable dans l'après-midi et plus agréable encore le soir. En rentrant dans ma tente après notre retour, je me promis de m'y asseoir après m'être baigné, de demander un howkah et un roman, et de m'y endormir.

(1) *Chapudra* — terrasse, terre-plein.



## XI.

J'avais remarqué qu'Isaacs avait été très prompt à faire sa toilette. Quand je montai sur la terrasse, suivi de Kiramat Ali portant du tabac et des livres, je m'installai sur ma chaise longue et je jetai négligemment un regard sur le paysage calme et tranquille, m'attendant à voir mon ami apparaître quelque part au milieu des arbres, en compagnie d'une certaine personne. En tournant les yeux vers le massif où le vieux brahmine avait son autel, j'aperçus, en effet, Isaacs et Miss Westonhaugh qui se dirigeaient vers le puits. Après avoir satisfait ma curiosité, je mis de côté mon volume de philosophie, froissé et usé par le frottement des doigts, comme le bréviaire d'un prêtre, et j'aspirai de longues bouffées de tabac me demandant si je lirais, si je méditerais, ou si je rêverais. Je me décidai en faveur

du plus machinal des travaux intellectuels; je m'arrêtai à une page qui avait l'air de m'y inviter et je suivis les lignes de gauche à droite avec négligence d'abord, puis avec un intérêt croissant, et, finalement, avec cet effort de compréhension continu qui constitue la véritable étude. Page à page, syllogisme à syllogisme, conclusion sur conclusion, je parcourus pour la centième fois mon livre favori — le livre de l'homme qui a voulu détruire la religion à laquelle j'appartiens et dont la chute éclatante est un des plus grands efforts de l'esprit purement humain. Je terminai un chapitre avec une pensée qui me rappelait à la vie de chaque jour et je levai les yeux. Ils étaient encore tous les deux près du puits, mais pendant que je les regardais, le vieux prêtre, courbé et en cheveux blancs, sortit du petit temple où il venait d'encenser son image de Vishnou, traînant péniblement ses membres affaiblis par l'âge d'une marche sur l'autre et soutenant avec un bâton ses pas incertains. Il s'approcha du beau couple qui s'était assis sur la margelle du puits, construite avec de la boue et des briques séchées au soleil, et il parut s'adresser à Isaacs. J'observais; je désirais vivement savoir si Isaacs lui donnerait un sou ou une pièce de deux *annas* et si je pourrais à cette distance, distinguer à l'œil nu l'argent du cuivre. Et je pensais qu'il est vraiment bizarre de voir des bagatelles insignifiantes absorber parfois notre attention. L'entrevue que devait suivre l'acte de charité me sembla durer longtemps.



Soudain Isaacs se retourna et m'appela. Sa voix claire et suave parut acquérir encore du volume en raison de la profondeur du puits. Il me priaît de le rejoindre : je me levai un peu à regret en quittant mes livres et je m'avançai vers eux sous les arbres.

— Griggs, — me cria Isaacs avant que je fusse arrivé, — voilà un vieux brave homme qui sait quelque chose. Je crois vraiment qu'il est un peu yogi.

— Quelle absurdité! — dis-je avec impatience. — Qui a jamais entendu parler d'un yogi vivant dans un temple et se nourrissant des fruits de la terre comme le font les hommes? Est-ce là tout ce que vous me vouliez?

Miss Westonhaugh, les yeux baissés vers les profondeurs du puits, se mit à rire.

— Je vous l'avais bien dit. N'essayez jamais de faire accepter ce genre de choses par M. Griggs. D'ailleurs, c'est un cynique, vous le savez bien.

— A en juger par l'apparence, Miss Westonhaugh, votre ami, le brahmine que voici, doit être pris plutôt que moi pour un philosophe de cette école. Il n'a pas l'air absolument bien nourri, en dépit des richesses qu'il possède, j'en suis certain!

C'était un étrange vieillard, il avait une barbe blanche et portait un petit pugree mal enroulé. Ses yeux noirs étaient couverts d'une taie et désagréables à regarder. Je m'adressai à lui en hindoustani et je lui répétau ce qu'Isaacs avait dit, qu'il le croyait yogi. Le vieillard ne me regarda

pas et ses yeux éteints ne donnèrent pas le moindre signe d'intelligence. Néanmoins, il répondit à ma question.

— A quoi me servirait de faire pour vous des prodiges auxquels vous ne croyez pas? — demanda-t-il.

Sa voix me parut fêlée et discordante.

— Cela te servira à gagner plusieurs pièces de monnaie, mon ami, — lui répondis-je, — des roupies et des païs. Songe qu'il peut y avoir des *buckshees* (1) en réserve pour toi et fais un miracle!

— Je ne ferai pas de prodige pour des *buckshees*, — dit le prêtre qui reprit sa marche branlante.

Isaacs s'approcha doucement derrière lui et murmura quelque chose à son oreille. Le vieux brahmine se retourna.

— Alors je vais faire un prodige pour vous, mais je ne veux pas de *buckshee*. Je vais le faire pour la dame aux cheveux pâles, dont le visage ressemble à Chunder (2).

Il regarda longtemps et fixement Miss Westonhaugh.

— Que les sahib log viennent avec moi à un jet de pierre du puits, et que le sahib appelle son serviteur et lui ordonne de tirer de l'eau comme

(1) *Buckshees*—gratification en argent. Dans toute l'Inde et généralement dans tout l'Orient, les indigènes ne laissent échapper aucune occasion de demander des *buckshees*.

(2) *Chunder* ou *Chundra* — la lune.



s'il voulait se laver les mains. Et voilà le prodige que je ferai : le serviteur ne tirera pas d'eau, quand bien même il aurait la force de Siva, jusqu'à ce que je dise le mot.

Nous nous retirâmes sous les arbres et j'appelai Kiramat Ali, qui arriva en courant : je lui dis d'envoyer chercher un *bhisti* (1) avec son seau de cuir. Puis nous attendîmes. Bientôt arriva l'homme avec un seau et une corde.

— Tire de l'eau pour que je me lave les mains, — lui dis-je.

— *Atchha, sahib!* — Bien, monsieur!

Et il courut au puits dans lequel il plongea son seau avec la corde. Le prêtre tenait les yeux fixés sur lui pendant qu'il agitait la corde pour retourner le seau dans l'eau et le remplir. L'homme se mit à tirer. Le seau semblait être retenu au fond. L'homme donna une secousse et se renversa de tout son poids en arrière, tirant la corde par-dessus le bord de la maçonnerie. Rien ne bougea. Le *bhisti*, tout étonné, regarda dans le puits, croyant que le seau était retenu par une pierre. Je ne résistai pas à la tentation de retourner au bord du puits et d'examiner la chose. Le seau était plein et restait au milieu du rond formé par la nappe d'eau dans le fond du puits. L'homme s'évertuait à tirer et le brahmine ne le quittait pas de ses yeux alors brillants et terribles. Je revins à l'endroit où étaient mes compagnons. Cette scène avait bien duré cinq minutes. Alors

(1) *Bhisti* — porteur d'eau.

le vieux prêtre remua silencieusement les lèvres.

Aussitôt la résistance cessa et le vigoureux porteur d'eau tomba tout de son long à la renverse sur l'herbe, les talons en l'air, en attirant brusquement le seau sur la margelle du puits. Il se remit sur ses pieds d'un seul bond et gravit la petite éminence boisée en criant de toutes ses forces : *Bhût, bhût!* des diables, des diables ! Sa persévérance avait duré aussi longtemps que le seau était demeuré immobile, mais en ce moment sa terreur l'emporta et il s'enfuit.

— Aviez-vous jamais rien vu de ce genre, Miss Westonhaugh ? — demandai-je.

— Non, vraiment, et vous ? Comment cela se fait-il ?

— J'ai déjà vu faire de semblables choses, mais pas souvent. Il n'y en a pas beaucoup parmi ces brahmines qui sachent exécuter ce tour. Je ne puis pas vous dire comment ils s'y prennent ; je n'expliquerais pas davantage le tour du mango qui appartient au même genre de phénomènes.

Le brahmine dont les yeux étaient redevenus ternes et clignotants se tourna vers Isaacs.

— J'ai fait un prodige pour vous. Je vais encore vous dire un mot. Vous avez eu tort de ne pas suivre le conseil de votre ami. Vous n'auriez pas dû venir tuer le roi de la jungle ni amener la dame aux cheveux pâles dans les griffes du tigre. J'ai dit. Que la paix soit avec vous !

Et il s'éloigna.

— Que la paix soit avec vous, l'ami ! — répondit machinalement Isaacs.



Mais comme je le regardais, il pâlit jusqu'aux lèvres.

Miss Westonhaugh ne comprenait pas la langue et Isaacs eût été le dernier à traduire les paroles du brahmine. Nous reprîmes notre chemin et nous nous promenâmes sur la colline, mais bientôt je prétextai un message à envoyer et je les laissai ensemble sous les arbres. Ils étaient si heureux et si beaux tous les deux, ce beau lys d'une vallée d'Angleterre et cette sombre rose du Gulistan de Perse ! Le soleil dardait ses rayons obliques à travers les arbres sous lesquels il s'éteignait en teintes rosées et la lune, alors à la moitié de sa course, commençait à briller derrière les mangliers, tandis que les deux amoureux continuaient leur lente promenade de long en large auprès du puits. Comment s'étonner qu'ils s'attardassent ainsi ; c'était la dernière soirée qu'ils passaient ensemble, et je ne doutais pas qu'Isaacs eût averti la jeune fille de son départ subit et nécessité par des raisons qu'il devait taire à tout le monde, même à elle.

Nous nous retrouvâmes tous dans la salle à manger. M. Currie Ghyrkins fut des premiers et sa nièce la dernière à entrer dans la tente. M. Ghyrkins était radieux ce soir-là : son visage vermeil et bienveillant rayonnait de joie ; il avait la mine d'un général victorieux à un thé de dames. Il avait des raisons pour être heureux et sa bonne humeur sarcastique était nécessaire pour contrebalancer la mélancolie profonde qui semblait s'être emparée de sa nièce. Les joues de Miss

Westonhaugh avaient perdu leurs couleurs et ses yeux sombres, encadrés dans ses cils et ses sourcils noirs, brillaient d'un feu étrange. Le contraste entre ses cheveux blond doré relevés en masses ondulées, comme ceux d'une statue grecque, et ses grands yeux noirs comme la nuit était presque effrayant ce soir-là, tant sa beauté était étrange. Elle était assise au bout de la table avec la majesté d'une reine de marbre, non pas silencieuse, tant s'en faut, mais étonnamment abattue : John Westonhaugh ne savait pas qu'Isaacs devait partir dans la matinée et, s'il l'avait su, il n'aurait pas soupçonné, quand même, que sa sœur en fût aussi affectée, mais il remarqua sa tristesse.

— Qu'est-ce que vous avez, Katherine? — demanda-t-il affectueusement. — Avez-vous la migraine, ce soir?...

En ce moment même, elle avait les yeux perdus dans le vague.

— Oh ! non ! — dit-elle en essayant de sourire. — Je réfléchissais.

— Ah ! — dit gaiement M. Ghyrkins. — C'est donc pour cela que vous n'avez pas votre air ordinaire, ma chère !

Et il se mit à rire de sa plaisanterie un peu grosse.

— Vraiment? — demanda la jeune fille d'un air distrait.

Mais Ghyrkins n'était pas facile à arrêter une fois lancé ; comme Kildare et l'habitant de Pegnugger étaient gais et bien éveillés, le dîner ne



fut pas aussi triste qu'on aurait pu s'y attendre. Le repas terminé, Isaacs annonça son intention de partir le lendemain matin de bonne heure. Il nous expliqua que des affaires très urgentes le rappelaient soudain. Un courrier était arrivé juste au moment du dîner. Il fallait qu'il partît sans faute dans la matinée. Miss Westonhaugh avait été prévenue, cela se voyait, mais les autres ne l'étaient pas. Lord Steepleton Kildare, en train d'allumer un cheroot, laissa tomber son allumette et resta les yeux fixés sur Isaacs avec une indéfinissable expression de surprise, tandis que l'allumette continuait à brûler et s'éteignait dans l'herbe près de la porte. John Westonhaugh, qui aimait sincèrement Isaacs et qui avait certainement songé à la possibilité d'un mariage entre ce dernier et Katherine, eut l'air tout d'abord contrarié, puis une expression de courroux traversa son visage qui se radoucit instantanément. Currie Ghyrkins jura bien haut qu'il ne pouvait être question de cela, que ce départ allait interrompre la partie, qu'il n'en voulait pas entendre parler, et cætera.

— Il faut que je parte, — dit tranquillement Isaacs. — Il s'agit d'une affaire très sérieuse. J'en suis fâché... plus fâché que je ne saurais vous le dire; mais il le faut.

— Mais vous ne le pouvez pas, vous le savez bien. Morbleu! Vous êtes l'âme de la partie, monsieur!... Allons, allons, c'est impossible!...

— Mon cher monsieur, — dit Isaacs en s'adressant à Ghyrkins, — ce matin lorsque vous

étiez sur le point de faire feu pour sauver la vie de ce pauvre diable, si je vous avais prié de ne pas tirer, auriez-vous obéi?

— Non, évidemment non, — répliqua Ghyrkins mécontent.

— Eh bien, moi non plus, je ne puis obéir, et pourtant je donnerais n'importe quoi pour rester avec vous tous.

— Mais votre départ de demain matin ne doit sauver la vie de personne. Que nous dites-vous là? Le diable m'emporte, je ne vous comprends pas du tout.

— Je ne puis vous en dire davantage, monsieur Ghyrkins, mais il s'agit pour quelqu'un d'une chose aussi importante que la vie elle-même. Mon départ est nécessaire. Croyez-moi, — dit-il en se rapprochant du vieux gentleman et en posant une main sur son bras, — je ne pars pas de bon cœur...

— Ma foi, je n'en crois rien, — dit Ghyrkins d'un ton bourru, mais radouci. — Ce que vous voulez vous le voulez bien, et il n'y a pas moyen de vous retenir; seulement nous sommes tous très fâchés. Voilà tout. Mahmoud! apporte du feu, pourceau paresseux, que je puisse fumer.

Et il se jeta sur une chaise, dont l'osier canné exprima par des craquements successifs l'ennui et le mécontentement grave de M. Ghyrkins.

On ne dit plus rien. Isaacs retourna à son logement par le clair de lune; je supposai qu'il allait faire quelques préparatifs. Mais il ne revint



pas. Miss Westonhaugh rentra aussi sous sa tente et personne ne fut surpris de la voir partir. Bientôt après, Kildare se leva et me demanda si je ne voulais pas faire, par cette belle soirée, une promenade au puits ou quelque part ailleurs. Je partis avec lui, et, bras dessus, bras dessous, nous descendîmes lentement. La nouvelle lune brillait à travers les mangliers, éclairant les feuilles luisantes dont les reflets étranges devenaient verdâtres. Nous nous promenions à pas lents, presque sans parler. Je comprenais le silence de Kildare et je n'avais moi-même rien à dire. Le terrain était doux et uni, car les hommes avaient fauché l'herbe de très près, et la petite vache à bosse du vieux Brahmine broutait tout ce qu'elle trouvait.

Nous fîmes le tour du taillis avec l'intention de revenir aux tentes par un autre chemin. Tout à coup, j'aperçus devant nous quelque chose qui attira mon attention. Deux personnes étaient là, à environ trente pas de distance. Elles paraissaient immobiles et nous tournaient le dos. Un homme et une femme se trouvaient au milieu des arbres. Une ouverture dans le feuillage permettait à un rayon de lune de glisser jusqu'à eux. Le bras de l'homme entourait la taille de la femme, dont le corps souple et svelte était penché et la tête inclinée sur l'épaule de son compagnon. J'ai de bons yeux et je ne pouvais me tromper, mais j'espérais que Kildare n'avait rien vu. Un tressaillement de son bras passé sous le mien m'avertit que le mal était fait avant que je pusse

détourner son attention. Un même instinct nous fit tourner à gauche et passant dans l'espace découvert nous reprîmes le chemin par lequel nous étions venus. Je n'avais pas regardé Kildare. Au bout d'un instant, il se mit à parler de la lune et des tigres ; il me demanda si l'on tuait des tigres au clair de lune, tout cela d'un ton incohérent ; mais je repris la question et nous causâmes bravement jusqu'à ce que nous fussions arrivés à la salle à manger. Là, nous reprîmes nos sièges, avec la secrète pensée que nous aurions mieux fait en somme de ne pas aller nous promener. Quelques instants plus tard, Isaacs sortit de sa tente, où il avait dû rentrer par l'autre côté. Il était tout à fait à l'aise et il se mit sur le champ à parler du voyage désagréable qu'il avait en perspective. Quelque temps après, nous nous levâmes et il fit ses adieux à chacun tour à tour. Ghyrkins pria John de demander à sa sœur si elle était encore visible, car Mr. Isaacs désirait lui dire adieu. Elle vint donc et, se tenant debout près de son oncle, elle lui prit la main en ajoutant quelques paroles très simples relatives à l'espoir d'une prochaine visite. Puis, mon ami et moi, nous rentrâmes dans notre tente.

Nous restâmes longtemps assis dans le connât. Isaacs ne semblait pas avoir besoin de repos, et pour moi, certes, je n'en éprouvais aucun. Pendant la première demi-heure, il donna des ordres au fidèle Narain qui allait et venait silencieusement au milieu des portemanteaux, des étuis à fusil, et des bottes qui jonchaient le sol. Enfin



tout fut prêt pour partir avant le jour et il s'adressa à moi.

— Nous nous retrouverons à Simla, Griggs, n'est-ce pas ?

— Je l'espère. Nous nous retrouverons, à moins que vous ne soyez assassiné par les gens de Keitung. Je ne me ferais pas à eux.

— Je ne m'y fie pas non plus, mais j'ai un allié tout puissant en Ram Lal. Ne trouvez-vous pas très singulier que le brahmine soit au courant de l'avertissement de Ram Lal et qu'il soit du même avis ?

— Nous vivons dans un pays où rien ne devrait nous étonner, ainsi que je me souviens de vous l'avoir dit il y a quinze jours, lors de notre première rencontre, — répondis-je. — Que le brahmine possède quelque connaissance du *yog-vidya*, cela m'est mieux prouvé par son discours à propos de Ram Lal que par son tour ridicule avec mon porteur d'eau.

— Il n'est pas facile de vous étonner, Griggs. Mais je suis d'accord avec vous sur ce point. J'en suis encore à me demander pourquoi je n'aurais pas dû venir ou laisser venir les autres. Le brahmine m'a fait frémir.

— Je l'ai bien vu, vous étiez blanc comme un linge et cependant vous avez dédaigné l'avis de Ram Lal lorsqu'il vous a dit de ne pas venir.

— Le brahmine a dit quelque chose de plus que Ram Lal. Il a dit que je n'aurais pas dû amener la dame aux cheveux pâles dans les griffes du tigre. J'ai bien vu que le premier avertissement

la concernait, et c'est la crainte d'un danger couru par elle qui m'a effrayé.

— Il y a trois semaines, cela ne vous aurait effrayé pour aucune femme, — dis-je. — Je vois que vous avez modifié certaines de vos idées. Vous êtes aussi différent de l'Isaacs que j'ai connu d'abord, que Philippe ivre était différent de Philippe à jeun. Telle est la nature humaine.... Se moquer des femmes un jour, puis risquer sa vie et son âme pour elles, le lendemain.

— Je déteste vos réflexions sur le genre humain, Griggs, et je n'aime pas votre manière de juger les femmes. Vous les détestez trop !...

— Non, mon ami; vous préférez mes descriptions des « créatures idéales qui font rêver, » paraît-il. Ma parole, s'il faut vous conter votre propre histoire, reprenons cette conversation. Il y a aujourd'hui ou demain quinze jours... n'est-ce pas?... je vous ai fait un sermon sur la manière d'apprécier les femmes, en vous priant de songer qu'elles ont une âme et qu'elles sont susceptibles d'aimer autant que d'être aimées. Et voilà que vous m'accusez de haïr le beau sexe tout entier, et cela, sans la moindre provocation de ma part encore. C'est la forêt de Birnam venant à Dunsinane !

— Oh ! je ne le nie pas. Je n'ai pas la prétention de discuter là-dessus. J'ai beaucoup changé dans ce dernier mois.

Il prit un air pensif, croisa une jambe sur l'autre, et, se renversant sur sa chaise longue, il retira sa babouche.



— Je crois que j'ai... beaucoup changé.

— Il n'y a là rien d'étonnant. Je crois que vos idées sur l'immortalité, sur l'état futur de la femme, et sur l'application de l'analyse transcendante au mariage, je crois que tout cela a changé en même temps.

— Ne dites pas de niaiseries, — dit-il. — Tout cela date de cette nuit où j'eus dans une crise étrange la vision que je vous ai racontée. Je n'ai plus été le même depuis et j'en suis bien aise. Je suis sûr maintenant que les femmes sont beaucoup plus adorables que vous ne me les aviez dépeintes et qu'on les adore moitié moins qu'elles ne le méritent.

Tout à coup, il mit de côté les tournures anglaises qu'il affectait généralement dans sa conversation et revint à un style qui se rapprochait davantage de sa langue natale.

— L'étoile qui planait sur ma vie a disparu. Je n'ai plus d'étoile désormais. Le joyau des cieux m'a retiré sa lumière qui pâlisait devant l'or pâle des contrées du Nord, devant l'or qui sera à moi à travers tous les cycles du soleil, devant l'or que ni homme ni monarque ne pourra jamais me ravir. Qu'ai-je à faire des étoiles du ciel? Mon étoile n'est-elle pas descendue sur la terre pour demeurer avec moi pendant ma vie entière? Et lorsque la vie aura pris fin, quand la mesure sera comble, mon étoile ne me portera-t-elle pas là-bas, au delà de la terrible passerelle, au delà du paradis de mon peuple et de la folle ivresse des houris et des vins capiteux? Au delà

du souvenir même de la vie limitée et bornée, vers cette vie éternelle où il n'y a plus ni limites, ni bornes, ni douleurs? Nos deux âmes ne s'uniront-elles pas pour n'en former qu'une seule et planer ensemble à travers les cercles sans nombre de l'espace? Non pas pendant des années, des âges, ou des siècles... mais pour toujours? La lumière de la vie est la femme, l'amour de la vie est l'amour de la femme, la lumière qui ne pâlit pas, la vie qui ne finit pas, l'amour qui ne connaît pas de fin, *ma* lumière, à *moi*... ma vie, à *moi*... mon amour, à *moi* !...

Son âme tout entière, son cœur tout entier étaient passés dans sa voix. Ses doigts entrelacés, ses yeux à demi-fermés, sa voix tremblante et passionnée exprimaient tout ce qu'il n'avait pas dit. Il éprouvait réellement des sentiments nobles et très élevés, dignes de la beauté de son esprit et de son corps. Il aimait un idéal qui lui avait été révélé, pensait-il, sous la forme de la blonde Anglaise ; il adorait son idéal en elle, sans penser qu'il pouvait se tromper. Heureux homme ! Peut-être avait-il une chance de traverser la vie, sans rencontrer, révélation cruelle, la désillusion réservée à la plupart des amoureux. Certes, elle était belle au-dessus de toutes, parfaitement bonne et sincère. Mais n'est-on pas toujours trompé quand on croit trouver dans l'imperfection terrestre la perfection rêvée, et dans ce monde misérable l'Absolu vivant et tangible? Bah ! toujours la même vieille histoire, le même vieux cercle vicieux, l'éternel recours à l'examen



mathématique pour des choses qui ne peuvent pas être traitées mathématiquement, toujours ces mêmes efforts infructueux pour mesurer le cercle harmonieux de l'âme à l'aide du carré de l'hypothénuse ! Quelles pauvres choses que nos esprits en définitive. Nous n'avons qu'une manière de penser tirée de ce que nous savons, et nous l'appliquons sur l'heure à des choses dont nous ne savons rien ; nous sommes irrités du résultat, qui n'est qu'une simple réduction *ad absurdum*, et nous montrons ainsi la fausseté et la mesquinerie absolue de nos hypothèses, de nos prémisses, et de nos axiomes proprement dits. Confucius dont le système débute par ce singulier aphorisme : « L'homme est bon, » est arrivé à des conclusions bien autrement utiles que Schopenhauer et tous les pessimistes réunis ! En attendant, Isaacs était amoureux et, je le supposai, il s'attendait à mon approbation.

— Mon cher ami, — commençai-je, — c'est un plaisir assez rare d'entendre quelqu'un parler ainsi. Cela raffermirait notre foi dans l'humanité, dans l'enthousiasme, et dans bien d'autres choses. Je m'exprimais de cette manière il y a quelque temps parce que vous me disiez le contraire. Mais à présent votre conversion est par faite.

— Je suis effectivement converti. Je n'aurais pas cru que ce fût possible et maintenant je ne puis croire que j'ai pensé différemment. Je suppose qu'il en est de même pour tous les convertis, même en religion, et pour tous ceux qu'un beau

génie aux ailes d'or tire d'un désert aride et transporte dans un Eden délicieux.

Il lui aurait été impossible de se renfermer plus longtemps dans le langage ordinaire.

— Et pourtant le sable brûlant du désert, la fraîcheur de la nuit, la touffe d'herbe misérable et languissante, la bienfaisante petite source de l'oasis foulée par les pieds des chameaux, tout cela était si exquis autrefois, qu'on était satisfait, sans jamais soupçonner l'existence de choses meilleures. Mais à présent... je rirais presque en y pensant. Je suis au milieu d'un jardin rempli des choses les plus belles : l'arbre de vie est près de moi couvert de fleurs qui ne se flétrissent pas et de fruits qui rafraîchissent la lèvre desséchée et l'esprit altéré. C'est dans ce jardin que nous devons résider, et l'immortalité dans les sphères célestes nous appartiendra plus tard.

Il était de nouveau tout enflammé. Je gardai quelque temps le silence. Ses mains se décroisèrent ; il les leva et les joignit derrière sa tête, puis il respira longuement, profondément, comme s'il était suffoqué par la vie nouvelle qui palpitait en lui.

— Pardonnez-moi de vous ramener sur la terre, — lui dis-je au bout d'un instant, — mais avez-vous bien pris toutes vos dispositions ? Que puis-je faire pour vous après votre départ ? Que faut-il dire à ces bonnes gens, si on me questionne à propos de votre subite décision ?

— Oui. J'allais l'oublier. Si vous le voulez bien, je désire que vous vous mettiez à la tête de



l'expédition et que vous vous chargiez des dépenses. Il y a quelques sacs de roupies dans mes bagages. Narain le sait. Je ne l'emmènerai pas avec moi... ou plutôt non, en y réfléchissant, je vais vous remettre l'argent et j'emmènerai Narain à Simla. Autre chose encore. Ne dites à personne où je suis allé, à moins que ce ne soit à Miss Westonhaugh, et usez de discrétion envers elle. Nous serons tous de retour à Simla dans dix jours, et je ne tiens pas à ébruiter cette affaire-là, vous devez bien le penser. Je ne crois pas qu'il y ait autre chose, merci.

Il s'arrêta comme pour réfléchir.

— Oui, j'oubliais un point important : si un incident imprévu venait se jeter à la traverse de cette transaction avec Baithopoor, je pourrais avoir besoin de votre assistance, si vous voulez bien me la donner. Me la refuserez-vous ?

— Assurément non. Tout ce que...

— Dans ce cas si Ram Lal trouve que vous êtes nécessaire, il vous enverra un messenger alerte avec une lettre signée de moi en Persan *shikast*... que vous lisez. Consentirez-vous à venir par le moyen qu'il vous indiquera, si je vous envoie chercher ? Il répondra de votre sécurité.

— J'irai, — dis-je.

Mais au fond, dans ma prudence, je trouvais téméraire de confier ma vie aux mains d'un personnage ténébreux comme ce Ram Lal, qui avait d'étranges moyens d'aller et de venir et qui était en relations suivies avec de vieux jongleurs Brahmines assez suspects. Mais j'avais plus de

confiance en Isaacs qu'en son ami l'adepte.

— Je suppose, — dis-je, espérant vaguement qu'il y eût un moyen de le retenir, — que vous n'avez pas la possibilité de traiter cette affaire en restant ici.

— Non, ami Griggs. S'il y avait eu un autre moyen, je ne serais pas parti, ni aujourd'hui, ni demain... ni aucun jour de l'année... ni aucun jour de ma vie. Il n'y a pas d'autre moyen, par la tombe de mon père, sur qui descend la paix d'Allah !

Nous allâmes nous coucher.

A quatre heures, Narain nous éveilla, et vingt minutes plus tard, Isaacs était à cheval. J'avais ordonné qu'on me sellât un tat pour l'accompagner une heure ou deux à la fraîcheur du matin. Nous passâmes donc le long des tentes silencieuses : Narain avait déjà disparu, à la façon des serviteurs hindous, pour retrouver son maître à la fin de la première journée de marche, souriant comme toujours. La nouvelle lune était déjà couchée depuis quelque temps et il faisait sombre sous les arbres.

A vingt mètres environ de la dernière tente, une ombre noire sortit soudain de l'obscurité et posa une main sur la bride d'Isaacs. Ils s'arrêtèrent et se pencha ; j'entendis murmurer quelque chose à voix basse. Cela ne dura qu'un instant, puis l'ombre disparut. J'étais sûr d'avoir entendu comme le bruit d'un baiser et il y avait incontestablement dans l'air un parfum de roses. Très étonné, je gardai le silence. Je n'aurais pas cru



qu'Elle fût capable de cela. Attendre ainsi dans l'ombre du matin pour donner à son amant un baiser, une rose, un dernier adieu ! Dans les ténèbres, elle avait dû me prendre pour son serviteur.

— Griggs, — dit Isaacs, lorsque nous nous séparâmes à sept milles plus loin, — il s'est passé une chose singulière ce matin. J'ai laissé à la garde de votre honneur quelque chose de plus que de l'argent.

— Je le sais. Fiez-vous à moi. Adieu.

Et il s'éloigna.

J'étais très triste et très découragé, je l'avoue, lorsque je revins au camp. Mes relations avec Isaacs, si subitement changées en étroite intimité, étaient devenues une partie de ma vie. Je lui étais dévoué comme je ne l'avais jamais été à aucun homme. J'aurais mieux aimé partir avec lui pour Keitung : un pressentiment me disait qu'il y avait du danger dans l'air. Isaacs ne m'avait pas parlé de l'intrigue de Baithopoor, car tout était arrangé d'avance ou, du moins, autant qu'il est possible d'arranger les choses humaines. Il n'y avait rien à dire ; tout devait se passer d'une façon précise ; mais je savais qu'Isaacs se défiait du Maharajah et que sans l'aide de Ram Lal, de quelque façon qu'elle se manifestât, il ne se serait pas aventuré seul à un pareil rendez-vous.

Lorsque je revins, le camp était très animé : il était près de sept heures. Kildare et le percepteur, me dit mon domestique, étaient partis sur des tats pour aller tirer du petit gibier. M. Ghyr-

kins était occupé avec les shikarries à étendre et à orner la peau qu'il avait conquise la veille. Ni Miss Westonhaugh ni son frère n'avaient paru. Je m'habillai donc ; je me reposai, pris du thé, et restai à me demander ce que serait le camp sans Isaacs qui, pour moi et pour une autre, était positivement, comme l'avait dit Ghyrkins la veille au soir, l'âme de la réunion. Le temps n'était pas aussi beau que la veille et je me consultai pour savoir si je n'engagerais pas les plus jeunes à aller forcer un sanglier. Le shikarry disait qu'il y en avait beaucoup dans un endroit connu de lui. Je me demandais aussi si je ne m'installerais pas pour toute la journée dans la salle à manger avec mes livres ; l'arrivée d'un messenger à cheval apportant les lettres du bureau de poste, qui était très éloigné de là, me décida à faire de mon temps un emploi plus paisible. Je jetai un coup d'œil sur les journaux et je m'assurai que les Anglais s'enfonçaient de plus en plus dans le borbier de difficultés et de dépenses insensées qui caractérisa leur campagne dans l'Afghanistan, pendant l'automne de 1879. Mon neveu me demandait vingt livres sterling ; j'étais donc assuré une fois de plus que mon seul parent au monde n'avait pas encore trouvé la mort prématurée qu'il méritait si bien, et j'en vins à me demander quel livre je lirais. Enfin, de fil en aiguille, je finis par me trouver installé vers dix heures à la table de la salle à manger, ayant à mes côtés Miss Westonhaugh, avec son ouvrage de tapisserie, un buvard à écrire, et les autres accessoires, absolument



comme une semaine auparavant, à cette même table. J'avais, sur sa demande, continué à écrire lorsqu'elle était entrée. Je terminais pour le *Howler* un article d'une colonne tout altéré de sang ; je me disais qu'il arriverait encore à point, car dans l'Inde on peut faire imprimer un article de fond n'importe où, dans le mois où il a été écrit, et si le début est suffisamment piquant, il fait encore son effet. Le journalisme n'a pas des exigences de temps comme à New-York, mais, là-bas il est plus lucratif.

— Monsieur Griggs, êtes-vous très, très occupé ?

— Oh ! mon Dieu, non.... cela ne vaut pas la peine d'en parler, — dis-je en continuant d'écrire : *la folie... sans précédent... le charlatanisme... bruyant...*

— Monsieur Griggs, comprenez-vous cela ?

— ...*De Lord Beaconsfield...* Je le crois bien, Miss Westonhaugh... *la politique afghane...* Là, — pensai-je, — je crois que si M. Currie Ghyrkins lisait cela, il serait rudement réveillé, mais j'espère bien que cela ne lui tombera jamais sous les yeux.

J'avais fini et je pliai les feuillets numérotés.

— Je vous demande pardon, Miss Westonhaugh, je finissais une phrase. Me voici tout à votre service.

— Oh ! non, non ! Je vois que vous êtes trop occupé.

— Pas le moins du monde, je vous assure. S'agit-il de cet écheveau embrouillé ? Permettez-moi de vous aider.

— Oh ! merci. C'est bien ennuyeux et je ne suis pas du tout industrielleuse.

Je pris la laine et je me mis à l'œuvre. C'était très facile. Je passais la laine à travers les mailles, en avant et en arrière, et, ayant trouvé l'extrémité je me mis à l'enrouler sur un morceau de papier. Il est vraiment curieux de voir comme la laine mal dirigée s'embrouille et forme toutes sortes de nœuds : nœuds de ris, nœuds plats, nœuds de bouline, sans parler d'une variété infinie d'anicroches, d'enchevêtrements, et d'entortillements inimaginables. Je m'en tirai néanmoins très bien. Je levai les yeux sur Miss Westonhaugh : sa figure, pâle et fatiguée par une nuit sans sommeil, était belle... mais belle au delà de toute comparaison. Elle sourit légèrement.

— Vous êtes très adroit de vos doigts. Où avez-vous appris cela ? Avez-vous une sœur qui vous fait dévider sa laine chez vous ?

— Non. Je n'ai pas de sœur. Mais j'ai navigué au temps jadis.

— Vous avez donc été dans la marine, monsieur Griggs ?

— Oh ! non. J'étais sur le gaillard d'avant.

— Mais vous n'auriez pas appris à débrouiller de la laine sur le gaillard d'avant. Je suppose que c'est votre mère qui vous l'a appris quand vous étiez petit... si jamais vous avez été petit.

— Je n'ai jamais eu de mère dont je puisse me souvenir... j'ai appris toutes ces choses-là en mer.



— Pardonnez-moi, — dit-elle, devinant qu'elle avait touché une corde sensible de mon existence. — Quelle étrange vie vous avez dû mener!

— Peut-être. Je n'ai jamais eu de parents dont je me souviene, excepté un frère beaucoup plus âgé que moi. Il est mort il y a longtemps et son fils est mon seul parent. Je suis né en Italie.

— Mais quand avez-vous appris tant de choses? Vous paraissez connaître toutes les langues de la terre.

— J'avais reçu une bonne éducation. Une personne était très bonne pour moi et m'avait fait apprendre le latin et le grec à l'école commune à Rome avant de prendre la mer.

Je répondais à ses questions à contre-cœur. Je n'aimais pas à parler de mon histoire, surtout à une jeune fille comme elle. Je crois qu'elle s'aperçut de mon mauvais vouloir, car lorsque je lui tendis la carte sur laquelle la laine était correctement pelotonnée, elle me remercia et changea de sujet, ou tout au moins déplaça le terrain de la conversation.

— Il y a quelque chose de si libre dans la vie d'un aventurier... je veux dire d'un homme qui voyage en faisant de grandes choses. Si j'étais homme, je voudrais être un aventurier comme vous.

— Notre ami qui est parti ce matin, est au moins deux fois plus aventurier que moi, comme vous dites.

C'était la première fois qu'il était question d'Isaacs depuis son départ. J'avais prononcé ces

quelques paroles par inadvertance, car, pour rien au monde, je n'aurais voulu dire quoique ce fût qui augmentât la douleur de cette jeune fille. Elle s'appuya sur le dossier de sa chaise, laissa tomber ses mains et son ouvrage sur ses genoux, et fixa ses regards droit devant elle, à travers l'ouverture de la porte, pâle comme une morte... pâle comme le sont les gens blonds quand ils sont malades ou blessés. Elle demeura immobile. Je me demandais si elle était souffrante ou si c'était seulement le départ d'Isaacs qui avait amené ce changement dans son air florissant.

— Aimeriez-vous que je vous lise quelque chose, Miss Westonhaugh? Voici un livre relativement nouveau : *La lumière de l'Asie*, par M. Edwin Arnold. C'est un poème sur l'Inde, cela vous ferait-il plaisir?

Elle devina ma bonne intention et l'ombre d'un sourire s'esquissa sur ses lèvres.

— Vous êtes bien bon, monsieur Griggs. Lisez donc, je vous prie, puisque vous avez cette bonté.

Et je lus : l'élévation des pensées, la chute de ces stances exquises, la merveilleuse clarté d'un style élevé, semblent découler de ce Nirvana au quel nous aspirons tous du fond du cœur, quelles que soient notre croyance et notre foi ; on dirait d'une brise légère descendant d'un ciel impossible à atteindre. La pauvre fille se sentit soulagée, touchée, calmée par l'harmonie et la douceur de ce poème, et la matinée se passa ainsi. Le calme et la poésie augmentèrent en elle le sentiment de



confiance qu'elle éprouvait déjà pour moi, l'ami de son fiancé, car quelques minutes après que j'eus cessé de lire, voyant quelqu'un s'approcher de la tente, elle me dit très simplement : —

— Où est-il allé ?

— Il est parti pour accomplir une très noble action. Il est allé sauver la vie d'un homme qu'il n'a jamais vu.

Une vive lumière éclaira son visage : tout le sang de son cœur glacé, chassé de ses joues par la tristesse de la première séparation, y afflua joyeusement ; pendant un instant ses traits s'empreignirent de l'éclat et du rayonnement de l'amour et du bonheur dont elle avait joui toute la journée précédente, dont elle jouirait encore... mais quand ? Pauvre Miss Westonhaugh, il lui semblait si long d'attendre !

La journée fut remplie de diverses occupations, mais le dîner fut triste. Miss Westonhaugh était loin d'être bien portante et je ne concevais pas que la douleur d'une séparation temporaire eût pu opérer un changement si subit chez une personne aussi forte et aussi robuste — quand bien même sa sensibilité eût été très développée. Kildare et le fonctionnaire de Pegnugger avaient bien essayé d'entretenir la gaieté de la compagnie, mais John Westonhaugh était inquiet de sa sœur, et le vieux M. Currie Ghyrkins lui-même commençait à comprendre que quelque chose allait mal. Nous nous assîmes dehors pour fumer et la jeune fille refusa de nous quitter, malgré les supplications de John. Il pouvait y avoir une

heure que nous étions assis après le dîner, lorsqu'un courrier arriva en galopant bride abattue et sautant à terre demanda à parler au Sahib Gurregis, suivant la prononciation indigène de mon nom euphonique. On le renseigna; il vint me saluer très bas et me remit une lettre que je portai à la lumière. Elle était en persan *shikast*, signée Abdul Hafiz-ben-Isâk, et ainsi conçue :—

« Ram Lal est venu me rejoindre inopinément et vous expédie ceci par ses moyens particuliers, qui sont rapides comme le vol de l'aigle. Il est indispensable que vous veniez nous retrouver au-dessus de Keitung, du côté de Sultanpoor, dans l'après-midi du jour où la lune sera pleine. Passez par Julinder et Sultanpoot; vous me rattraperez facilement, puisque je passe par Simla. Au nom de l'amitié, au nom de l'amour, venez! Il s'agit de vie et de mort. Remettez l'argent à l'Irlandais. Que la paix soit avec vous. »

Je poussai un soupir dont le sens m'échappa à moi-même. Étais-je heureux d'aller rejoindre mon ami ou étais-je fâché de laisser dans l'état où elle se trouvait la femme qu'il aimait? Je le savais à peine.

— Je crois que nous ferions mieux de retourner à Simla, — dit John lorsque j'eus expliqué qu'une affaire des plus urgentes me forçait à partir dès l'aube.



— Il ne restera bientôt plus aucun de nous ici, — dit Ghyrkins d'un ton à la fois calme et triste.

Je trouvais moyen de faire comprendre à Miss Westonhaugh où j'allais. Je remis l'argent à la garde de Kildare.

Dans l'obscurité du matin, au moment où je quittais les tentes, la même ombre que j'avais vue déjà se montra et mit une main sur mes rênes. Je m'arrêtai à l'endroit même où Isaacs s'était arrêté vingt-quatre heures auparavant.

— Donnez-lui ceci de ma part. Que Dieu soit avec vous !

En une seconde elle avait disparu, me laissant un petit paquet dans la main.

Je mis le paquet dans ma poitrine et je continuai ma route.

— Comme elle l'aime ! — pensai-je, excessivement étonné.

## XII.

Ce n'était pas un voyage très agréable que j'avais entrepris là. Pour atteindre le lieu inaccessible choisi par Isaacs comme théâtre de la libération de Shere Ali et pour y arriver à l'instant voulu, si je voulais être utile à quelque chose, il m'était nécessaire de voyager par une route plus directe et plus rude que celle suivie par mon ami. Isaacs était retourné à Simla et il avait pris ses dispositions pour mener l'entreprise à bien ; grâce à de continuels relais, il devait gagner Keitung, ou même l'endroit plus rapproché désigné pour la transaction. Il prendrait des chevaux pour tous les endroits où il était possible de passer à cheval et aurait un corps nombreux de porteurs de *dooly* (1), partout où le sentier serait trop

(1) *Dooly* — litière basse suspendue sur un bambou, dans laquelle on peut voyager rapidement et sans fatigue, mais au grand détriment des organes digestifs.



escarpé pour les bêtes de somme autres que les bimanés. Moi, de mon côté, je devais quitter le chemin de fer à Julinder, un endroit que je n'avais jamais visité, et compter seulement sur mon intelligence et sur une ample provision de roupies pour me transporter à deux cents milles au moins dans un pays que je ne connaissais pas; la route devait être hérissée de difficultés et peut-être impraticable pour les chevaux. La perspective n'était pas des plus agréables, mais j'étais convaincu que, dans une affaire de cette importance, un homme intelligent et riche comme Isaacs avait dû m'épargner à l'avance quelques difficultés, d'autant plus qu'il connaissait sans doute le pays. J'avais tout au plus six jours pour arriver à ma destination.

J'avais résolu d'emmener mon domestique Kiramat Ali jusqu'à Julinder, d'où je le renverrais à Simla avec mon petit bagage. Mon intention était de voyager à la légère autant que possible et sans aucune charge qui pût me retarder dès que je quitterais la ligne du chemin de fer. J'avais fait environ cinq milles avec Kiramat Ali derrière moi, sur un tat robuste, lorsque je fus surpris par l'apparition d'un saïs inconnu, en vêtements blancs très simples; il tenait par le licol une paire de jeunes et vigoureux poneys et faisait de très profonds saluts.

— Le pundit Ram Lal envoie la paix à votre hauteesse et l'invite à voyager à cheval sans s'arrêter. Le dâk est préparé jusqu'aux voitures de feu.

En un instant, les selles furent changées. Kiramati Ali et moi aidions à l'opération. Il était évident que les messagers de Ram Lal marchaient vite; en effet, quand même le pundit eût rejoint Isaacs au chemin de fer, aucun cheval n'aurait pu revenir avec le message au moment où je l'avais reçu. Un Hindou ordinaire aurait été encore moins capable d'organiser un dâk ou relais de poste en douze heures, sur une longueur de cent milles. Une fois ces relais préparés, ce n'était plus pour le cavalier qu'une affaire de force physique pour dévorer l'espace, car les relais étaient établis tous les cinq ou six milles. Tout le monde savait que Lord Steepleton Kildare était allé récemment de Simla à Umballa en une nuit et qu'il était revenu le lendemain faisant quatre-vingt deux milles chaque fois en changeant continuellement de montures. Ce qui me paraissait incompréhensible, c'était la rapidité avec laquelle les dispositions nécessaires avaient été prises. En somme, j'étais rassuré. Si Ram Lal avait été capable de préparer ma route en un si court espace de temps — il n'avait eu que deux jours à sa disposition — il réussirait sans nul doute à me ménager un dâk sur la plus grande partie du chemin de Julinder à Keitung.

Je ne m'appesantirai pas sur les détails du voyage. Je gagnai le chemin de fer et je me préparai à vingt-quatre heures de secousses, de cahots, et de sommeil interrompu. Il est vrai que nulle part le voyage en chemin de fer n'est aussi confortable que dans l'Inde, où un wagon n'a



que deux compartiments ; en principe, chacun de ces compartiments ne doit contenir que deux personnes, mais à quatre, on y serait fort à l'aise grâce à un système de lits suspendus. Chaque compartiment contient une vaste salle de bain, où l'on peut se baigner aussi souvent que cela fait plaisir, et grâce à divers systèmes l'air est constamment renouvelé et rafraîchi. Néanmoins, la chaleur est quelquefois insupportable et un voyage direct de Bombay à Calcutta pendant les mois chauds met rudement à l'épreuve les plus fortes constitutions. Dans la circonstance présente, j'avais quarante-huit heures de voyage devant moi et j'étais décidé à prendre, pendant ce temps, tout le repos que me permettrait le cahotement, car je savais, qu'une fois en selle, il pourrait se passer plusieurs jours avant que j'eusse une nuit de sommeil. Nous suivîmes donc notre marche bruyante à travers les immenses champs de cannes à sucre, rassemblées alors en énormes gerbes qui se tenaient debout. Nous trouvâmes aussi d'immenses étendues de terrains richement cultivés, coupés avec la régularité d'un échiquier par les ruisseaux et les canaux d'une savante irrigation. Çà et là se dressaient les châssis élevés, construits avec quatre bambous et surmontés d'une claie où s'asseyaient les raïots quand les récoltes commencent à mûrir. Ces raïots veillent et préservent les champs des voleurs et des bestiaux et ils chassent les oiseaux dévastateurs. Nous filions, passant devant Meerut et Mozuffernugger, Umballa et Loodhiana, et

nous arrivâmes enfin à notre station de Julinder à la pointe du jour. En descendant du train, j'allais commencer à prendre des informations pour mon prochain départ lorsque je fus accosté par un grand musulman bien mis, vêtu d'un simple caftan de toile et coiffé d'un turban blanc, le tout excessivement propre et d'un aspect très frais, à ce qu'il me parut, car les yeux me cuisaient par suite de la poussière et j'avais la vue fatiguée par les secousses perpétuelles du train.

Ce courtois indigène m'expliqua bientôt qu'il était l'agent d'Isaacs à Julinder et qu'un *târ ki khaber*, ou, pour parler brièvement, un télégramme, l'avait averti de se tenir prêt à me recevoir. Je me sentis considérablement soulagé : des dispositions avaient été prises pour ma commodité, autant que faire se pouvait. Isaacs m'avait demandé mon aide, mais il avait pris toutes les précautions pour m'éviter les embarras vulgaires et je me sentis assuré de pouvoir désormais m'avancer facilement et rapidement à travers toutes les difficultés. La preuve m'en fut bientôt donnée. Le musulman me conduisit dans sa maison : il s'y trouvait un vaste appartement qu'Isaacs occupait quand il passait par là. Un bain était prêt avec tous ses raffinements et un déjeuner d'un goût parfait me fut servi dans ma chambre. Puis mon hôte entra et m'expliqua quelles dispositions il avait reçu l'ordre de prendre pour mon voyage. Il avait établi un dâk à cent milles en avant et on lui avait ordonné de me dire que semblable mesure avait été prise au delà de ce



point jusqu'à une dernière destination, qu'il ignorait, du reste. Mon domestique, ajouta-t-il, devait rester avec lui et retourner à Simla avec mes bagages.

Donc une heure plus tard, je montai à cheval pour ma longue expédition, muni d'un revolver et de quelques roupies dans un sac, en cas de besoin. Le pays, me dit mon hôte, était considéré comme très sûr, à moins que je ne craignisse le *tap*, espèce de fièvre qui infecte la contrée située au pied des montagnes. Je n'en avais pas peur. Je sais par expérience que les personnes prédisposées à la fièvre en sont généralement atteintes pendant la première année de leur séjour dans l'Inde ; les autres semblent à l'épreuve contre toute espèce de malaria ; et elles ont beau coucher dehors pendant toute la saison des pluies et parcourir les jungles pendant l'automne, la fièvre ne les atteint jamais ; mais elles ne sont pas, pour cela, à l'abri d'autres maux de tout genre.

Nous dévorions l'espace, galopant le long des grandes routes ; parfois nous ne trouvions pas de route du tout, mais un large sentier de gazon, où l'herbe fraîche avait poussé après les pluies et n'était pas encore flétrie par le passage des buffles et par les roues cahotantes et bruyantes des lourdes charrettes. A des intervalles de sept ou huit milles, je trouvais un saïs avec un poney attaché à un piquet et broutant l'herbe au bout d'une longue corde. Le saïs était accroupi non loin de là avec son sac de provisions ; auprès de

lui se dressaient, en forme de foyer triangulaire, les pierres noircies par le feu de son dernier repas : tantôt il était occupé à faire cuire des chowpatties, tantôt à les manger, suivant l'heure de la journée. Je m'arrêtais pour boire de l'eau à l'endroit où elle me paraissait potable et pour manger un peu du chocolat que j'avais en provision : je connaissais les miraculeuses propriétés réconfortantes d'une simple tablette de Menier ; non seulement le chocolat entretient les forces, mais il donne de la vigueur et de l'énergie pour deux jours au moins, à défaut d'autre nourriture. Nous marchions sans cesse, le jour et la nuit ; laissant derrière nous les villages endormis où les chacals hurlaient devant les portes ouvertes des huttes ; traversant de vastes champs de récoltes tardives ; escaladant des montagnes couvertes d'arbres serrés les uns contre les autres ; cotoyant le large cours du fleuve Sutlej ; avançant sur le plateau, du côté de Sultanpoor, où la culture et les villages devenaient de plus en plus rares à mesure que les masses gigantesques des Hymalayas se dessinaient plus distinctement au clair de lune. Des chevaux de tous genres me passaient entre les jambes, maigres et gras, petits et grands, à la tête courte et à l'encolure allongée, dressés ou non dressés ; en un clin d'œil on enlevait la selle, la bride, et le portemanteau chaque fois que je laissais ma monture éreintée derrière moi. Il m'arriva, en traversant un cours d'eau, d'ôter mes bottes pour me rafraîchir les pieds ; puis la tentation fut trop forte : j'enlevai mes vêtements



à la hâte et je me plongeai dans l'eau. Je pris un bain court et rafraîchissant. Puis, je continuai ma route au bruit bien scandé des fers de mon cheval qui semblaient battre un infatigable roulement sur la terre comme sur un tambour voilé.

Je devais avoir fait cent trente milles avant l'aube et la fatigue commençait à se faire sentir, malgré ma robuste constitution. Pour un homme habitué au cheval, la fatigue est réduite à son minimum quand il change de monture toutes les heures ou toutes les deux heures et qu'il en trouve une fraîche. Sans s'inquiéter aucunement du bien-être de l'animal, il n'a qu'à faire ses six ou sept milles de galop ; voilà sa seule préoccupation. Il n'a pas à penser à mille petits soins ni à mettre son poids et son assiette en harmonie avec sa monture. Ce sont là mille détails insupportables pour un homme qui compte monter le même cheval pendant cent milles ou même pendant quarante ou cinquante. Mais un cavalier qui sait qu'une monture fraîche l'attend, s'établit bien à son aise, sans chercher à diminuer son poids un seul instant. Avant d'avoir fait trente milles, il peut retirer ses pieds des étriers une fois toutes les vingt minutes, et s'il monte un vieux routier bien tranquille qui ne songe pas à mal, il peut, s'il le veut, passer une jambe en travers de sa selle et faire quelques milles assis de côté. Il peut même se laisser aller au sommeil et ne s'éveiller que lorsqu'il sent qu'il va tomber... quoique, à mon avis, un homme puisse dormir au grand galop sans desserrer les genoux. Néanmoins, et en

dépît de Lord Steepleton Kildare et de son voyage d'aller et retour à Umballa en vingt-quatre heures, quand un homme, quelque fort qu'il soit, a fait cent milles à cheval, il se sent disposé à prendre du repos, à marcher, et à dormir un peu.

Un émissaire de Ram Lal se présenta de nouveau à moi au moment où je mettais pied à terre dans l'herbe fraîche, au lever du soleil. Le pays avait un aspect impraticable ; la route avait été plus escarpée et moins bien indiquée pendant les deux dernières heures du voyage. Couché sur le dos dans l'herbe, je croisais mes jambes en l'air : tout à coup la lumière du matin donna sur mon éperon et j'y remarquai des taches rouges de sang frais. J'étais donc venu aussi vite que je l'avais pu. Si j'arrivais trop tard, ce ne serait pas ma faute. L'émissaire de Ram Lal avait un aspect assez frappant : il était vêtu d'un caftan de toile brune malpropre, avec une énorme ceinture roulée autour de la taille. Un bonnet pointu orné de galons d'or terni couvrait sa tête et des tire-bouchons de cheveux noirs grasseyés tombaient malproprement sur ses pommettes et jusque dans sa barbe rare et ébouriffée. Une poignée suspecte toute garnie de fil de cuivre, sortait des plis de sa ceinture, semblable à une tête de serpent. Ses jambes terminées par des souliers indigènes aux épaisses semelles faisaient penser à une tarentule en bottes. Il fit ses salutations gauchement, avec un sourire hypocrite, et il s'adressa à moi avec la formule de bienvenue employée dans le Nord : « Puissent vos pieds ne jamais être



fatigués par la marche. » J'étais resté vingt-quatre heures à cheval et mes pieds n'étaient pas la partie la plus fatiguée de mon corps ; mais je répondis avec à propos que j'espérais que l'ombre de mon grasseyeux interlocuteur ne diminuerait pas de l'épaisseur d'un cheveu pendant les dix mille années suivantes. Nous passâmes ensuite aux affaires et je remarquai que cet homme me parlait en Hindoustani très corrompu et à peine intelligible. J'essayai de lui parler en Persan, mais ce fut inutile. Il parlait Persan, dit-il, mais c'était un Persan que nul être humain ne pouvait comprendre. Nous revînmes donc à la première langue et je conclus que c'était un *Kabuli* errant.

En se présentant, il avait parlé d'Isaacs, en l'appelant Abdul Hafiz Sahib, et il semblait le connaître personnellement. Abdul, dit-il, n'était pas loin de là, mais on sait ce que veut dire pas loin quand il s'agit de distances dans l'Himalaya. Il pensait que je le trouverais le surlendemain, *mungkul* ; mais que je ne pourrais pas aller plus loin à cheval, car la passe au delà de Sultanpoor était absolument impraticable pour des chevaux et qu'en conséquence des coolies m'attendraient avec une dooly. Il ajouta qu'il m'accompagnerait pendant le prochain relai aussi loin que les doolies. Je m'aperçus qu'il était assez curieux de savoir où j'allais ; mais c'était un homme sage : il pratiquait l'obéissance et ne me pressa pas trop de questions. Je lui fis observer d'un ton calme que la selle était le trône du guerrier et l'air des montagnes noires le souffle de la

liberté ; puis j'ajoutai que le cri d'un estomac vide ressemblait au rugissement du roi de la forêt. Sur quoi l'homme répliqua que la forêt était à moi ainsi que le gibier qui était dedans ; que j'étais donc le seigneur de la forêt comme probablement je l'étais du reste du monde, puisque j'étais à moi seul son père et sa mère et la plupart de ses parents ; mais, s'étant aperçu que je m'occupais des affaires d'un puissant empire, il avait, me dit-il, osé tuer de sa propre main un chevreau et quelques oiseaux qu'il allait faire cuire, si je condescendais à les partager avec lui. Je répondis que la lumière de mon visage brillerait sur mon serviteur jusqu'à concurrence de plusieurs pièces de monnaie, tant roupies que païs, mais que les coutumes particulières de ma caste m'interdisaient de toucher la nourriture préparée par tout autre que moi ; néanmoins, en considération de ses efforts et de son cœur sans artifice, j'inviterais le fidèle sectateur du Prophète, dont le nom soit béni, à partager avec moi la nourriture que j'allais préparer à l'instant. Absolument ravi de mon langage, il alla chercher la viande qu'il avait enveloppée dans une espèce de couverture de cheval pour la préserver des fourmis.

Au besoin, je ne suis pas trop mauvais cuisinier. Nous nous assîmes et nous construisîmes un foyer avec des pierres : j'allumai le feu, je le laissai se changer en braise, et j'arrangeai la viande de mon mieux en l'assaisonnant de poudre à canon et de poivre. L'homme était désormais à



moi et je savais que je pouvais me fier à lui : un bivouac dans les Hymalayas, lorsqu'on est seul et loin de toute espèce de secours, n'est pas précisément l'endroit où l'on peut conserver les préjugés de couleur. Je n'y pensais pas beaucoup en mordant à belles dents dans la viande et en découpant les oiseaux avec mon couteau de poche.

Les Hymalayas inférieurs causent d'abord un désappointement extrême. Le tableau est immense, mais il n'est pas imposant. C'est à peine s'il paraît grand. Les parties basses sont, à première vue, une série de collines doucement ondulées et de vallons boisés que l'on s'imagine pouvoir parcourir presque tout entiers. Il faut quelque temps pour se rendre compte que tout ce paysage s'étend sur une échelle gigantesque ; que les haies vives sont des ceintures de rhododendrons arrivés à leur complet développement ; les ruisseaux, des rivières ; les murs de pierres, des cimes de montagnes ; et que pour parcourir aisément un pays semblable il faudrait monter un cheval de deux cents pieds de hauteur. On ne se rend pas compte tout de suite que la colline est une montagne de cinq à six mille pieds ; ainsi à Simla, on ne se croirait pas à trois mille pieds au-dessus du niveau du sommet du Rhigi en Suisse. Les gens familiarisés avec l'aspect des Montagnes Rocheuses n'ignorent pas le peu de solennité qu'offrent ces gigantesques élévations. Elles paraissent simplement énormes, mais sans beauté particulière, jusqu'à ce qu'on arrive à ces endroits favorisés par la nature, où quelque vigoureux

contraste fait ressortir avec un relief stupéfiant l'abîme qui existe entre la base et le sommet. Il en est de même dans les Hymalayas. On peut voyager pendant des heures et pendant des journées au milieu de vastes forêts et de montagnes sans la plus légère sensation de plaisir ou d'admiration jusqu'à ce qu'on se trouve tout à coup sur le bord vertigineux d'un précipice épouvantable taillé à pic et dont l'horreur est telle que les plus émouvants souvenirs de la Jungfrau et de l'effrayante arête du Pitz Bernina s'effacent ou deviennent insignifiants. Le gouffre qui vous sépare de l'autre montagne ressemble à une immense bouchée enlevée à la terre par quelque Dieu vorace. Au loin, s'élèvent des pics neigeux comme on n'en a jamais rêvés dans un voyage en Suisse ; la vallée sans fond située à vos pieds est remplie de ténèbres toutes striées de vapeurs, tandis que les pics placés au-dessus de votre tête brillent gaiement au soleil et reflètent ses larges rayons comme de gigantesques étendards blancs. Pendant que vous êtes là immobile, adossé prudemment à la montagne, une vision étrange, qui remue à peine et qui cependant est en mouvement, flotte entre vous et le merveilleux arrière-plan de l'horizon. Une sorte de grand bouclier doré traverse rapidement les airs en traçant de grands cercles et en reflétant la lumière du soleil avec toute une gamme de teintes rouges. C'est l'aigle doré des Hymalayas qui vole au milieu de l'espace ; on dirait d'une plaque de métal poli ; parfois il s'arrête en pleine lumière, comme jadis le soleil et la lune



immobiles dans la vallée d'Ajalon ; trop magnifique pour être décrit, il est trop éblouissant pour qu'on le regarde. Ce tableau, si on ne peut donner à cette scène un nom plus grandiose, est tellement titanesque dans sa longueur, sa largeur, et sa profondeur, que celui qui le contemple pour la première fois reste là, littéralement tremblant, écrasé et stupide, n'ayant jamais eu auparavant l'idée d'un monde composé de masses si gigantesques.

Ce fut dans une semblable contrée que, vers le milieu du jour désigné par Isaacs, mes porteurs de dooly me déposèrent à terre et m'avertirent que mon voyage était terminé. Je descendis et demurai sur l'étroite route pour contempler le site et pour jouir de tout ce que je voyais. J'avais déjà parcouru d'autres parties des Bas-Himalayas, et les premières sensations que j'avais éprouvées avaient fait place à une admiration contemplative. N'étant plus stupéfié, accablé, oppressé par le sentiment du néant de ma propre personne, je pouvais supporter la vue du prodigieux panorama que j'avais devant moi et même analyser mes impressions. Mais ma rêverie fut bientôt troublée par une voix bien connue. De clairs accents résonnèrent comme une trompette le long des flancs de la montagne : c'était un joyeux cri de bienvenue. Je me retournai et j'aperçus Isaacs qui accourait vers moi, bondissant sur le bord du précipice comme s'il avait passé sa vie à garder des chèvres et à dénicher des nids d'aigles. J'allai à sa rencontre, et, au bout d'un instant, nous échangeons des poignées de

main avec une joie visible de nous retrouver ensemble. Qu'étaient pour moi Ghyrkins et toute sa société? L'homme que j'étais venu chercher était là, le seul homme sur la terre qu'il me parut digne d'avoir pour ami. Et pourtant il n'y avait que trois semaines que nous nous étions rencontrés pour la première fois et je ne suis pas d'une nature enthousiaste.

— Quelles nouvelles, ami Griggs?

— Elle vous salue et vous envoie ceci, — dis-je en tirant de mon sein le paquet que la jeune fille m'avait glissé dans l'obscurité au moment de mon départ.

Le visage d'Isaacs s'assombrit soudain. C'était la boîte d'argent qu'il lui avait donnée. Pourquoi avait-elle pris tant de peine pour la lui renvoyer? Il la retourna d'un air attristé.

— Vous feriez bien de l'ouvrir. Il doit y avoir quelque chose dedans.

Je n'avais jamais vu le visage d'un homme changer en une seconde comme le visage d'Isaacs changea en ce moment. Dans son premier désappointement, il n'avait pas songé tout d'abord à ouvrir la boîte. Il ôta le couvercle et il trouva, nouée avec un bout de ruban, une mèche de cheveux dorés, si clairs qu'ils faisaient paraître sombre tout ce qui se trouvait autour : l'herbe, nos vêtements, et même la frange blanche qui pendait du turban d'Isaacs. Ces cheveux, renfermés dans cette boîte d'un travail curieux, semblaient répandre une brillante lumière malgré le plein midi ; tel le corps d'un saint martyr, précieuse-



ment caché dans le coin obscur d'une ancienne crypte et découvert par des ouvriers ignorants occupés à creuser la tombe d'un roi, pourrait renvoyer à leurs visages brunis une éblouissante et douce auréole de lumière, comme si la gloire du saint s'exhalait amoureusement du corps martyrisé.

En voyant ce que la boîte contenait, Isaacs se détourna, le visage tout joyeux, et il s'éloigna de quelques pas, la tête baissée, pour contempler son nouveau trésor. Puis il ferma le ressort et serrant la cassette dans son vêtement, il revint vers moi.

— Merci, Griggs. Comment vont-ils tous ?

— On ferait deux cents milles à cheval rien que pour voir votre figure après l'ouverture de la boîte. Ils vont assez bien. Quand je les ai quittés, ils déclaraient la partie terminée et ils se disposaient tous à retourner à Simla.

— Le plus tôt sera le mieux. Nous y serons dans trois jours, grâce à la merveilleuse poste de Ram Lal.

— Grâce à vous, je suis arrivé ici en parfait état. Comment vous y êtes-vous pris ? Il ne m'a pas manqué un relai sur toute la route depuis Julinder.

— Oh ! c'est très facile, — répondit Isaacs. — Vous pourriez avoir un dâk depuis l'Inde jusqu'à la lune si vous vouliez le payer. Pour tout ce que vous pouvez imaginer dans le ciel, sur la terre, ou aux enfers, l'argent, voilà le secret. Mais vous avez sensiblement maigri, mon cher ami, depuis que je vous ai quitté. Vous prenez votre voyage trop au sérieux.

— Où est Ram Lal? — demandai-je, curieux d'apprendre quelque chose sur nos projets pour la nuit.

— Oh! je n'en sais rien. Il est là-bas quelque part, à charmer les cobras, à arrêter les avalanches, ou à faire encore une de ces bonnes plaisanteries qu'il prétend avoir apprises à Édimbourg. Nous avons eu du bon temps, les deux derniers jours. Il n'a pas disparu, il ne s'est pas englouti une seule fois, et il n'a débité aucune de ses effrayantes et mystérieuses prophéties. Il en sait autant sur la gamme fonctionnelle, sur tout X et Y, sur l'arc-en-ciel, et sur le reste, que vous-même. Je vous le recommande. Ce sera un charmant compagnon pour vous. Tenez, le voici, avec ses poches pleines de serpents et de bêtes malfaisantes. Je l'ai prié ce matin de prendre un aigle doré et de l'apprivoiser pour Miss Westonhaugh; mais il a prétendu que l'aigle mangerait le chacal et les domestiques avec, de sorte que j'y ai renoncé pour le moment.

Isaacs était de très bonne humeur. Ram Lal s'approcha de nous.

Je vis du premier coup d'œil que Ram Lal le Boudhiste n'était plus le même qu'à Simla et qu'il changeait d'aspect au milieu des montagnes, des animaux, et des choses qu'il affectionnait et qu'il étudiait avec amour. Il était toujours de couleur cendrée, c'est vrai, mais mieux défini; les contours étaient plus marqués, les traits plus dantesques et plus faciles à distinguer à la grande clarté du soleil. Il n'avait plus l'air de pouvoir



une fois assis et les jambes croisées s'évaporer dans l'air, comme le chat du Cheshire. Bref, il paraissait plus solide et plus en chair, sa voix était plus pleine et vibrait pendant qu'il me parlait, sans avoir cette sonorité étrange et comme lointaine, que j'avais remarquée précédemment.

— Ah ! — dit-il en anglais, — vous voilà enfin, monsieur Griggs ! Allons, vous arrivez tout à fait à temps, gentleman aux étonnements difficiles ! Cela vaut mieux, du reste. J'aime les gens qui ont les nerfs calmes. Mais je vois à votre mine que vous avez faim, monsieur Griggs. Abdul Hafiz, pourquoi ne dînerions-nous pas ? Il vaut beaucoup mieux nous débarrasser de ce devoir physique avant ce soir.

— Certainement. Mais d'abord il faut renvoyer ces porteurs de dooly à leurs affaires. Ils attendront jusqu'à demain, là-bas, de l'autre côté. Ils ont eu soin d'apporter de quoi manger et il y a une provision de charbon.

Au delà de l'épaulement de la montagne, une petite tente était abritée du nord par des fragments de roc ; on l'avait soigneusement attachée et construite de façon à résister aux tempêtes possibles. Ce fut de ce côté que nous nous dirigeâmes tous trois pour nous asseoir auprès du feu, car il faisait frais et même froid dans ces défilés au mois de septembre. Les provisions furent apportées par Isaacs et nous mangeâmes ensemble comme si nos races si différentes et si vieilles ne nous séparaient point par des abîmes. Ram Lal était naturel dans ses manières et affa-

ble dans ses paroles. Jusqu'à la fin du repas, aucune allusion ne fut faite à l'étrange affaire qui nous amenait de divers points cardinaux dans les montagnes de l'Hymalaya. Enfin Ram Lal prit la parole ; étant le plus frugal de nous trois, il avait été vite rassasié ; il s'était ensuite occupé à rouler des cigarettes, ce dont il s'acquittait avec une merveilleuse dextérité, en attendant que nous ayons satisfait nos appétits plus jeunes et plus robustes.

— Abdul Hafiz, — fit-il en penchant son visage sur ses mains décolorées qui roulaient le tabac, — n'allons-nous pas dire à M. Griggs ce qui doit se faire ? Ensuite il pourra aller se coucher sous la tente et dormir jusqu'à ce soir, car il est fatigué et a besoin de réparer ses forces.

— Ainsi soit-il, Ram Lal, — répondit Isaacs.

— Très bien. Voici quelle est la situation, monsieur Griggs. Ni Mr. Isaacs, ni moi, nous n'avons confiance dans les gens que nous devons rencontrer ; or, comme nous avons peur d'être assassinés à l'improviste, nous vous avons envoyé chercher pour nous protéger.

Il sourit d'un air jovial en voyant l'expression étonnée de ma physionomie.

— Certainement, et vous allez apprendre comment cela peut se faire. Le lieu du rendez-vous est près d'ici, là, dans la vallée. La troupe s'en approche déjà et à minuit nous descendrons pour aller la rejoindre. La rencontre ressemblera à tout rendez-vous officiel où s'opère une remise de prisonniers. Le capitaine de la troupe s'avan-



cera accompagné du captif et peut-être d'un sowar. Nous nous tiendrons tous trois côte à côte pour les attendre. Maintenant, voici quel est le complot. Ils ont résolu, si faire se peut, d'assassiner Shere Ali et Isaacs ensemble. Ils ne comptent pas sur nous, mais ils s'attendent à ce que notre ami soit escorté d'une troupe de cavaliers. Les hommes du Maharajah tenteront de s'approcher du lieu où nous serons ; à un signal donné par le chef, qui sera en grande conférence avec Isaacs et qui posera sa main sur l'épaule de notre ami, les hommes se précipiteront et mettront Shere Ali en pièces ainsi qu'Isaacs si le capitaine ne s'en charge pas lui-même. Maintenant, écoutez bien, monsieur Griggs. Voici ce que nous vous demandons de faire. Votre ami... le mien... ne veut pas de miracles, de sorte que vous ferez par la force ce que l'on pourrait faire à l'aide d'un stratagème, mais pas aussi promptement. Lorsque vous verrez le chef mettre la main sur l'épaule d'Isaacs, saisissez-le à la gorge et faites attention à son autre bras qui sera armé. Empêchez-le de blesser Isaacs, moi, je me charge du reste et j'aurai besoin de toute mon attention.

— Mais, — objectai-je, — supposons que ce capitaine se trouve être plus fort ou plus agile que moi. Qu'arrivera-t-il ?

— N'ayez pas peur, — dit Isaacs en souriant, — c'est inutile.

— Non, — continua Ram Lal, — ne vous préoccupez pas de cela. Renversez votre homme et tout sera dit. Je vous garantis que ce sera vite fait et

que, s'il vous cause de l'embarras, je suis en état de vous porter secours.

— Très bien. Donnez-moi des cigarettes.

Avant d'en avoir fumé une, j'étais endormi.

Quand je me réveillai, le soleil était couché, mais une grande lumière était répandue partout. La pleine lune venait de se lever à l'est au-dessus des montagnes et inondait le monde de son éclat argenté. Les pics lointains couverts de neige recevaient en plein la lumière et en renvoyaient les rayons vaporeux à travers les sombres vallées intérieures. L'énorme épaulement contre lequel la tente était adossée les recevait aussi et ses roches abruptes semblaient changées en un métal précieux. Cet éclat se répandait sur les piquets de la tente, sur le visage mobile d'Isaacs qui resserrait sa ceinture autour de sa taille et cherchait son carnet en manière de passe-temps. Il faisait ressembler Ram Lal, tout gris et décoloré qu'il fut, à une statue d'argent; la flamme à demi-éteinte du feu de bivouac paraissait terne et blafarde dans ce merveilleux clair de lune. Je regardai ma montre, il était huit heures et demie.

— Oui, — dit Isaacs, — vous étiez fatigué et vous avez beaucoup dormi. Il est temps de partir. Il y a un peu de whiskey dans ce flacon. Je ne prends pas de ces choses-là, mais Ram Lal dit que vous feriez bien d'en boire pour ne pas attraper la fièvre.

J'obéis; puis nous partîmes, laissant tout dans la tente dont nous rabattîmes le devant. Il n'y avait pas d'indigènes aux alentours, les porteurs de



dooly s'étant retirés de l'autre côté de la vallée ; et les chacals n'auraient rien trouvé qui les alléchât, car nous avions jeté le reste de notre repas dans le précipice. Quant aux armes, j'avais un bon revolver et un gros bâton ; Isaacs un revolver et un poignard turc de l'aspect le plus sinistre ; Ram Lal, autant que je pus en juger, n'avait rien qu'un bâton long et mince.

L'effet du clair de lune devenait de plus en plus changeant, à mesure que nous descendions le flanc de la montagne par des sentiers aussi escarpés que peu commodes. De temps en temps, en nous rapprochant de la vallée, nous tournions le coin d'une crête et nous avions alors une vue magnifique sur la plaine. Un pas plus loin et nous nous trouvions de nouveau dans les ténèbres, derrière des rocs, cherchant notre chemin à travers des pierres éparses, ou nous débattant dans un sentier de sable mouvant, juste de la largeur du pied et incliné perpendiculairement à un angle de quarante-cinq degrés. Alors à force de grimper, de sauter, et de jurer dans un grand nombre de langues, je crois que nous les comptâmes et que nous en parlions vingt-sept à nous trois, nous nous retrouvions sur la terre ferme, poursuivant notre route sur un bout de sentier uni. Il eût été impossible d'aller en doolies et nul poney n'aurait pu tenir pied pendant cinq minutes sur ce terrain vague.

A la fin, nous émergeâmes dans le brillant clair de lune sur une petite plate-forme de rochers et nous nous arrêtâmes. Ram Lal, qui paraissait connaître le chemin, était en avant et leva la

main pour nous inviter au silence. Isaacs et moi, nous nous agenouillâmes pour regarder par-dessus le bord. A deux cents pieds au-dessous, sur une large bande de gazon qui servait de bordure à des rochers escarpés, une petite troupe de chevaux était au piquet. Nous pouvions voir les hommes accroupis avec leurs petits turbans et leurs vêtements éclatants ; les chevaux attachés à diverses distances sur la pelouse brouaient si vigoureusement que, même à cette hauteur, nous entendions le bruit sourd et rythmé qu'ils faisaient en mâchant l'herbe. Au milieu du petit camp, on distinguait un homme assis sur un tapis et enveloppé d'un épais vêtement, fumant tranquillement un hookah ordinaire. Près de lui se tenait une autre personne qui semblait plus lumineux que tous au clair de lune, et qui, d'après son costume, devait être le capitaine de la troupe. Le fumeur assis ne pouvait être que Shere Ali.

Nous descendîmes les dernières sinuosités du sentier escarpé avec les plus grandes précautions. Toutes les fois que nous le pouvions, nous jetions un regard en bas sur les cavaliers et sur leur prisonnier. Enfin, nous entrâmes dans la vallée à un quart de mille environ du lieu où ils étaient postés. Une fois au niveau de la plaine, nous nous arrê tâmes et Ram Lal renouvela ses instructions.

— Si le capitaine, — me dit-il, — pose la main sur l'épaule d'Isaacs, saisissez-le et renversez-le à terre. Si vous ne pouvez pas le renverser, tuez-



le.... n'importe par quel moyen... déchargez-lui votre pistolet sous le bras. C'est une question de vie ou de mort.

— Bien.

Nous avançâmes hardiment sur la large bordure de gazon. La lune était presque au-dessus de nos têtes, car il était minuit ou à peu près. J'avoue que cette scène me confondait : ces gigantesques masses de montagnes qui nous dominaient, ces immenses espaces d'azur mystérieux à travers lequel les pics neigeux brillaient d'une façon étrange, tout cela semblait surnaturel. Le bouillonnement du torrent impétueux qui coulait au bord du gazon sur lequel nous marchions rendait un son creux et bizarre. Le tournoiement silencieux des grandes chauves-souris des montagnes qui s'envolaient à notre passage et passaient sur nos têtes, nous causait une sensation pénible. La lune brillait de plus en plus.

Nous étions peut-être à trente pas du petit camp qui comprenait bien cinquante hommes. Isaacs s'arrêta et entonna une salutation chantée.

— Paix à vous, hommes de Baithopoor ! — cria-t-il.

C'était la formule convenue. Immédiatement le capitaine se retourna, nous regarda, et, donnant des ordres à voix basse, il prit le prisonnier par la main pour l'aider à se relever. Il y eut des allées et venues dans le camp. Les hommes parurent se rassembler et se réunir sur la lisière du bivouac. Quelques-uns se mirent à seller les chevaux. La lune était tellement brillante que leurs

mouvements étaient aussi distincts pour nous qu'en plein jour.

Deux personnes s'avancèrent : le capitaine et Shere Ali. Je les regardai assez curieusement, comme on peut l'imaginer, et je remarquai que le capitaine était plus grand de deux ou trois pouces, mais la large poitrine de Shere Ali et ses jambes légèrement arquées laissaient l'impression d'une extrême vigueur. C'était bien de la tête aux pieds le guerrier au courage indomptable, à la main rude. Suivant le traité conclu avec Isaacs, on avait pris le plus grand soin de lui ; il était vêtu des étoffes les plus fines ; sa barbe était soigneusement coupée et son turban indien roulé très proprement autour de son front noir et proéminent.

Le capitaine commença par s'assurer autant que possible que nous n'avions pas de troupes en embuscade dans la jungle au pied de la montagne. Il avait dû envoyer déjà des émissaires de ce côté et il était à peu près certain qu'il n'y avait personne. Pour gagner du temps, il fit en grand apparat la lecture de la convention depuis le commencement jusqu'à la fin et il la comparait tout en lisant, avec une copie qu'il tenait. Je m'étais rapproché autant que possible du capitaine ; Isaacs et Shere Ali causaient avec beaucoup d'animation en langue persane. Shere Ali dit à Abdul que la lecture de la convention n'était qu'une cérémonie vide de sens, puisque cet homme ne savait pas un mot de la langue. Isaacs, en apprenant que le capitaine ne pouvait



pas le comprendre, s'empressa d'avertir Shere Ali du complot fait pour les assassiner tous les deux. Ram Lal, son ami, l'avait découvert, ajouta-t-il. Je vis l'œil du vieux guerrier lancer des éclairs, et au seul mot de combat sa main chercher une arme à son côté. Le capitaine adressa alors la parole à Isaacs et je m'approchai aussi près que possible pour être prêt à l'étreindre. Mais ce moment ne venait pas. Il continua à causer très poliment, dans un Hindoustani fort intelligible. Mais que se passait-il donc dans la lune ?

Quelques minutes auparavant on n'eût pas cru qu'un nuage ou une vapeur aurait pu s'élever dans un pareil ciel ; et maintenant une brume légère et humide commençait à monter et à obscurcir la splendeur de cette nuit merveilleuse. Je cherchai des yeux Ram Lal. Il était debout, une main sur la hanche, l'autre appuyée sur son bâton, et il tenait les yeux fixés sur la lune avec un intérêt semblable à celui qu'il apportait en toutes choses. En ce moment, le capitaine présenta à Isaacs un reçu tout prêt à signer et ayant pour objet de déclarer que le prisonnier avait été remis en due forme à son nouveau propriétaire. La lumière devenait de plus en plus obscure et Isaacs avait peine à lire le reçu avant de le signer. Il éleva le papier à la hauteur de ses yeux et se tourna à demi pour le mieux voir. Alors le grand capitaine étendit la main et la posa sur l'épaule d'Isaacs en levant son autre bras du côté de ses hommes qui s'étaient tout

doucement rapprochés de notre groupe pendant cette interminable conversation. J'étais parfaitement préparé à ce geste et, à l'instant où la main du soldat touchait Isaacs, je me jetai sur cet homme ; je lui saisis le bras d'une main et, de l'autre, je le pris à la gorge. La lutte ne dura pas longtemps, mais elle fut terrible. Sous mon étreinte, le vigoureux *Punjabi* se tordait et se crispait comme un chat, ses yeux brillaient comme des charbons ardents ; il s'élançait en avant, se rejetait en arrière, faisait de furieux efforts pour atteindre mes pieds et me faire tomber. Mais c'était inutile. Je le tenais solidement à la gorge et par le bras, de manière à l'empêcher de me saisir à son tour. Mes doigts s'enfonçaient de plus en plus profondément dans son cou pendant que nous luttions corps à corps en nous balançant de côté et d'autre, poitrine contre poitrine ; enfin, à la suite d'un violent effort et d'une tension de tous les muscles de nos deux corps, son bras retomba en arrière, inerte, cassé comme un tuyau de pipe. Le capitaine s'affaissa et tomba lourdement en arrière en m'entraînant avec lui.

Toute ma force avait été mise en œuvre dans cette lutte ; pourtant, pendant que nous nous débattions en tournant sur nous-mêmes à droite et à gauche, j'avais pu jeter un coup d'œil sur les autres.

Semblable au linceul d'un blanc de neige qu'on étend sur le corps d'une vierge, souple et doux à la vue, mais impénétrable comme la mort,



implacable, terrible, effrayant, vous glaçant jusqu'à la moelle des os, le brouillard descendait sur la terre. La taille du vieillard avait pris tout à coup des dimensions fantastiques, gigantesques, surnaturelles ; ses grandes et vieilles mains étendaient leurs paumes amaigries pour recevoir le grand rideau de brume qui descendait entre la lune et la terre endormie ; ses yeux ressemblaient à des étoiles ; sa tête blanchie s'élevait majestueusement à une hauteur incalculable. Cependant, le brouillard obscur et épais continuait à descendre, cachant chevaux, cavaliers, lutteurs, brigands, Émir ; recouvrant tout, enveloppant tout de ses doux bras de samis ; il m'eût été impossible de voir ma propre main à une longueur de pouce de mon visage.

Je sentais sous mon genou la poitrine hale-tante du capitaine et le frémissement du bras fracturé que torturait la pression de ma main gauche, mais je ne voyais ni la figure, ni le bras, ni la poitrine, ni même mes propres doigts. Seulement, au-dessus de moi, lorsque je levais les yeux, les proportions surnaturelles de Ram Lal dominaient tout comme une apparition lumineuse dans la nuée opaque qui dérobaient le monde à ma vue. Cefut l'affaire d'un moment. Une main se posa sur mon épaule ; la voix d'Isaacs frappa mon oreille, s'adressant à Shere Ali. Ram Lal m'entraîna.

— Vite, — cria-t-il, — prenez ma main, je vais vous conduire à la lumière.

Nous nous mîmes à courir sur l'herbe molle, nous suivant au bruit de nos pas.

Un instant après, nous étions dans le défilé. Le brouillard était moins épais et nous pouvions voir notre chemin. Nous gravîmes sains et saufs le sentier pierreux jusqu'à ce que nous eussions retrouvé à nouveau la lumière argentée de cet éblouissant clair de lune. Au loin, dans le bas, le linceul de brouillard toujours épais, nous cachait encore le camp, les chevaux, et les hommes.

— Ami, — dit Isaacs, — vous êtes aussi libre que moi. Louons Allah et séparons nous en paix.

Le vieux guerrier sauvage saisit la main que lui tendait le Persan et poussa une sorte de rugissement.

— Illallah... ho... ho... ho!...

Sa gorge résonnait comme l'airain.

— La illah illallah! — répéta Isaacs d'une voix semblable à cent clairons que les échos de la montagne, des arbres, et de la rivière renvoyèrent jusque dans la vallée.

— Rendons grâces à Dieu! — dis-je à Ram Lal.

— Appelez-le comme il vous plaira, ami Griggs, — répondit le pundit.

Il faisait grand jour lorsque nous atteignîmes notre tente, au-dessus du défilé.



### XIII.

—Abdul Hafiz,—dit Ram Lal, quand nous fûmes assis autour du feu qu'il avait allumé pour préparer notre nourriture, — je vais, si cela te fait plaisir, conduire ton ami dans un endroit sûr et je mettrai ses pieds dans les sentiers qui mènent aux lieux agréables. Car tu es fatigué et tu vas te reposer jusqu'à midi, mais moi, je ne le suis pas et les membres de cet Afghan sont de fer.

Il parlait en Persan, de sorte que Shere Ali put comprendre ce qu'il disait. Tout d'abord Shere Ali parut inquiet, mais bientôt il comprit que sa meilleure chance de salut était de quitter le voisinage de Simla et des frontières de Baithopoor.

— Je te remercie Ram Lal, — répondit Isaacs, — et j'accepte ton offre avec joie. Où vas tu conduire notre ami l'Emir?

— Je vais le conduire au Thibet par une route sûre et mes compatriotes prendront soin de lui. Il pourra bientôt gagner le nord en toute sécurité, arriver au pays Tartar, et, de là, passer chez les Russes où les sectateurs de votre Prophète sont nombreux. Si tu veux lui donner les lettres que tu as écrites et qu'il pourra présenter aux principaux moolahs, il réussira. Quant à l'argent, si tu en as, donne-lui-en, si non, donne lui du cuivre. Et si tu n'as ni l'un ni l'autre, ne t'en préoccupe pas, car un esprit libre vaut mieux qu'un corps obèse.

— Bishmillah! Tu parles avec la langue de la sagesse, vieillard, — dit Shere Ali, — cependant quelques roupies...

— Ne crains rien, — interrompit Isaacs. — J'ai pour toi une provision de roupies d'argent et il y a deux cents *mohurs* (1) d'or dans ce sac. Les mohurs sont rares dans l'Hindoustan et ne passent pas comme argent, mais leur valeur, partout où tu iras, te procurera de la nourriture pour longtemps. Prends aussi ce diamant, que tu pourras vendre si tu es dans le besoin et qui te rendra riche.

Shere Ali, qui avait craint une trahison ou du moins qui n'osait pas se croire libre, fut convaincu par cette générosité. Le rude et grand guerrier, le brave patriote qui avait fermé les portes de Caboul au nez de Sir Neville Chamber-

(1) *Mohur* — seule monnaie d'or employée dans l'Inde; elle a une valeur de 16 roupies, soit 40 francs.



lain et supporté tous les perils et toutes les défaites, plutôt que de souffrir atiemment l'envahissement de ses Etats par les Anglais rapaces, était encore fier et inflexible malgré sa captivité et sa pauvreté, malgré la douleur, malgré la fatigue de l'âme et les souffrances du corps ; il savait supporter son infortune en homme, lui, le chef indompté d'une indomptable race. Mais lorsque Isaacs lui eut tendu la main, qu'il l'eut délivré, et qu'il l'eut en outre gratifié d'une bonne somme d'argent en lui disant d'aller en paix, ses sentiments de reconnaissance éclatèrent et Shere Ali fut sur le point de défaillir. De grosses larmes roulèrent le long de ses joues et il cacha son énergique visage dans ses mains qu'un violent tremblement agita un instant. Puis son calme habituel reprit le dessus.

— Qu'Allahte récompense, mon frère, — dit-il, — pour moi, je n'espère pas le faire jamais.

— Je n'ai rien fait, — dit Isaacs. — Faut-il laisser les vrais croyants languir et périr entre les mains de pourceaux sans foi ? Tout cela est l'œuvre d'Allah, dont le nom est grand et puissant. Allah ne souffrira pas que les sectateurs de son prophète deviennent la proie des chacals et des bêtes immondes. Masallah ! Il n'y a d'autre Dieu que Dieu.

Lorsqu'ils eurent pris un peu de nourriture, Ram Lal et Shere Ali partirent donc vers le nord-est du Thibet ; Isaacs et moi nous restâmes à dormir sous la tente jusqu'après-midi. Puis nous nous levâmes et reprîmes notre route

après avoir fait un paquet de la petite tente de toile, des ustensiles, et de la perche. Nous le portâmes tour à tour le long des sentiers abruptes et escarpés jusqu'à ce que nous eussions retrouvé les porteurs de doolies accroupis autour des tisons qui avaient servi à préparer leur repas. Tout en marchant nous causions des événements de la nuit. Il me semblait que l'affaire aurait pu être conduite beaucoup plus simplement. Isaacs faisait les choses à sa manière, mais il avait généralement de bonnes raisons pour faire ce qu'il faisait.

— Je ne le crois pas, — dit-il en réponse à ma question. — Pendant que vous vous jetiez sur le gredin qui serait venu à bout de moi en un instant, Shere Ali et moi nous nous emparions des sowars accourus au signal de leur maître. Shere Ali dit qu'il en a tué un de ses propres mains et mon petit poignard me fait l'effet d'avoir causé pas mal de dommage.

Il tira un poignard à l'aspect sinistre, taché de sang noir jusqu'au haut du manche et il se mit à faire disparaître les taches avec un morceau de bois.

— Mon cher ami, — fis-je observer, — je suis enchanté de vous avoir rendu service et, puisque Shere Ali ne pouvait pas être averti du signal, j'étais le seul, je le vois bien, qui pût empoigner cet homme du Penjaub; mais si Ram Lal est capable de commander aux lois de la nature au point de faire descendre un brouillard épais comme celui à l'aide duquel nous avons pu nous échapper, pourquoi n'a-t-il pas détruit tranquillement toute



la troupe au moyen de la foudre, d'une indigestion, ou de n'importe quel autre procédé aussi simple et aussi efficace? Pourquoi nous avoir obligés de risquer notre vie afin de suppléer à l'insuffisance de ses moyens?

— Cette question nécessite plusieurs réponses, — répartit Isaacs. — D'abord vous ignorez si Ram Lal pouvait faire plus que de découvrir le signal convenu et de faire descendre le brouillard. Il ne prétend pas du tout posséder un pouvoir surnaturel; il se flatte seulement de comprendre mieux que vous les forces de la nature. Et puis comment savez-vous que ce brouillard était son œuvre? Votre imagination surexcitée subitement par votre lutte avec le capitaine vous avait, sans aucun doute, fait monter le sang à la tête et fait voir la taille de Ram Lal comme s'élevant au-dessus des proportions humaines. Il est très probable que, même sans brouillard, nous nous en serions tirés sains et saufs. Ces hommes auraient lâché pied en voyant leur chef à terre. En outre, je suis bien aise de laisser croire à Ram Lal que je suis capable de faire quelque chose par moi-même et que j'ai d'autres amis tout aussi puissants que lui. Il tend à prendre beaucoup trop d'ascendant sur moi, je n'aime pas cela.

— Oh!... si vous le prenez ainsi, je n'ai rien à dire. Cette excursion a été très agréable et très intéressante pour moi et je suis bien aise de n'avoir cassé que le bras de cet homme au lieu de l'avoir tué, comme Shere Ali et vous l'avez fait pour vos sowars.

— Je ne sais si j'ai tué le mien. Peut-être bien. Pauvre diable. C'est égal, il m'aurait certainement tué, lui.

— Bien entendu. Inutile de pleurer sur le lait répandu, — répondis-je.

Nous montâmes dans les doolies et nous partîmes. A mesure que nous approchions de Simla, la gaieté de mon ami augmentait; il chantait de bizarres chansons d'amour arabes et persanes et il entretenait jour et nuit un feu roulant de conversation, chantant et parlant tour à tour.

— Griggs, — me dit-il, lorsque nous touchâmes au but de notre voyage, — avez-vous eu l'occasion de dire à Miss Westonhaugh où j'étais allé?

— Oui. Elle me l'a demandé et je lui ai répondu que vous étiez allé sauver la vie d'un homme. Elle en a paru enchantée. Mais quelqu'un arriva alors et nous n'en parlâmes plus. Je reçus votre message le soir du jour de votre départ.

— Elle avait l'air content?

— Très content. Je me rappelle que ses joues reprirent leur éclat.

— Elle était donc bien pâle alors? — demandait-il d'un air anxieux.

— Mais oui. Vous souvenez-vous de sa mine le soir qui précéda votre départ? Elle était même encore plus pâle le lendemain, mais je lui dis que vous étiez parti pour faire une bonne action et son visage se ranima un instant.

— Croyez-vous qu'elle soit malade, Griggs?

— Elle n'avait pas l'air bien portant, mais



elle était inquiète de vous et avait le cœur déchiré par votre absence.

— Non ; mais croyez-vous réellement qu'elle était malade ? — dit-il en insistant.

— Oh ! non, c'était seulement votre départ qui l'avait troublée.

Il avait de nouveau perdu sa belle humeur et demeura assez silencieux ce jour-là. Tandis que nous gravissions les dernières montagnes, à huit ou neuf heures de Simla, la lune se leva majestueusement derrière nous. Il devait être dix heures, car on n'aurait pu l'apercevoir au-dessus de la crête des montagnes, si elle n'avait été levée depuis une heure au moins.

— Que je voudrais savoir où ils sont maintenant tous les deux, — dit Isaacs.

— Shere Ali et Ram Lal ?

— Oui. Ils sont probablement sur les frontières du Thibet, regardant de la porte de quelque monastère Boudhiste la lune qui se lève. Je suis heureux de n'y pas être.

— Isaacs, — dis-je, — je serais vraiment bien aise de savoir pourquoi vous vous êtes donné tant de peine pour Shere Ali ? Vous auriez pu, ce me semble, le délivrer par un moyen plus simple, si vous aviez uniquement en vue un acte de charité.

— Appelez-le comme il vous plaira. J'avais lu à propos de ce pauvre homme des histoires qui m'avaient enflammé l'imagination et je ne pouvais supporter l'idée qu'un homme aussi brave, aussi patriote, et en même temps un vrai croyant, se

trouvât dans les griffes de cette vieille bête de maharajah. Quant à ma façon de procéder, vous rendez-vous bien compte du secret absolu qu'il fallait garder sur toute l'affaire? Ne voyez-vous pas que personne autre que vous et moi et les gens de Baithopoor ne connaît la transaction. Supposez-vous qu'on me tolérerait un seul jour dans le pays si l'affaire était connue? Et par-dessus tout, que penserait de moi M. Currie Ghyrkins, je vous le demande, s'il savait que je suis allé délivrer et enrichir le pire ennemi de son petit Dieu, Lord Beaconsfield?

Il y avait du vrai dans ses paroles. La délivrance de Shere Ali n'aurait pu s'effectuer avec autant de mystère et de promptitude si nous n'avions eu l'idée toute simple de l'opérer nous-mêmes. Nous franchissions alors les dernières montagnes et ce n'était pas sans peine que nous maintenions nos chevaux au petit galop; longtemps avant d'arriver au relai, ils avaient repris leur opiniâtre petit trot.

Nous arrivâmes à Simla au lever du soleil et nous gravâmes péniblement l'escalier de l'hôtel qui conduisait à nos chambres. Nous étions fatigués de la dooly et de la selle et nous aspirions au luxe d'un bain, d'un repas de gens civilisés, et d'une chaise longue. Je ne supposais pas un instant qu'Isaacs voulût se coucher. Il espérait que les Westonhaugh étaient de retour et il irait indubitablement les voir dès qu'il aurait déjeuné. Nous nous séparâmes donc pour aller nous habiller et nous faire raser — ma barbe avait au



moins huit jours — et pour goûter tout le confortable qui nous était dû après nos efforts multipliés. Nous avons mis trois jours et demi pour venir de Keitung à Simla.

A ma porte, le fidèle Kiramat Ali saluait et faisait semblant de se mettre de la poussière sur la tête pour rendre ses salutations plus respectueuses encore. Sur la table se trouvaient des lettres ; l'une d'elles, un simple billet, était placé bien en vue. Je la pris instinctivement, quoique je n'en eusse point reconnu l'écriture. Elle était de M. Currie Ghyrkins.

*Samedi matin.*

MON CHER M. GRIGGS — Si vous êtes de retour à Simla, je serais heureux de vous voir une demi-heure pour une chose tout à fait urgente, J'irais vous trouver si je le pouvais. Ma nièce, Miss Westonhaugh, est, je suis désolé de le dire, dangereusement malade.

Sincèrement à vous,

A. CURRIE GHYRKINS.

Ce billet était daté de deux jours auparavant, car nous étions au lundi. Je me hâtai de faire ma toilette aussi vite que possible et commandai un cheval. Je me demandais si Isaacs avait reçu une missive semblable. De quoi s'agissait-il bien ? Et que pouvait-il être survenu depuis que ce billet avait été écrit ? La maladie de Miss Westonhaugh avait commencé, j'en étais sûr, dans le Terai ; la

douleur qu'elle avait ressentie du départ d'Isaacs l'avait probablement hâtée, car il n'est rien de tel pour cela qu'une petite contrariété. Pauvre Miss Westonhaugh! Ainsi donc après tout le plaisir et toute la joie que lui avait causée la chasse au tigre tant désirée, elle était revenue pour tomber malade à Simla. Dieu merci! l'air était assez frais maintenant.... presque froid même. Elle serait bientôt remise. Mais vraiment c'était grand dommage. Nous aurions pu passer encore une huitaine de jours heureux avant de nous séparer tout à fait.

J'étais habillé et en descendant l'escalier, je passai devant la porte ouverte d'Isaacs. Il lisait tranquillement un journal et fumait un cigare, en attendant qu'il fût temps de sortir. Evidemment, il n'avait pas entendu parler de la maladie de Miss Westonhaugh. Je résolus de ne rien lui dire, avant de savoir à quoi m'en tenir. Je passai simplement ma tête à la porte en disant que je serais de retour dans une heure pour déjeuner avec lui. Une fois à cheval, je partis au galop, en toute diligence, dispersant les chuprassies, les enfants, les gens du marché, à droite et à gauche, dans le bazar. J'arrivai en un clin d'œil; je laissai mon cheval au coin de la pelouse de M. Currie Ghyrkins et je m'avançai vers la verandah, qui me parut singulièrement en ordre et déserte. Je demandai le maître de la maison et l'on m'introduisit dans sa chambre à coucher, car à cette heure matinale il était en train de s'habiller.



Dans ces dix derniers jours, un changement considérable s'était produit dans les manières du vieillard ainsi que dans son aspect. L'éclat vermeil de son teint avait presque disparu ; ses yeux étaient devenus plus grands et moins vifs ; son embonpoint avait diminué ; sa voix avait perdu beaucoup de sa force. Il quitta son miroir pour me recevoir avec l'ombre de son ancien sourire et il me tendit la main avec empressement.

— Mon cher monsieur Griggs, je suis sincèrement heureux de vous voir.

— Il y a à peine deux heures que je suis à Simla, — répondis-je, — et j'ai trouvé votre mot. Comment va Miss Westonhaugh ? Je suis désolé de.....

— Ne m'en parlez pas, Griggs. J'ai peur qu'elle ne soit près... près... de sa fin.

Il luttait bravement contre une défaillance. Pour moi, j'étais terriblement frappé. Après un moment de réflexion, je pensai qu'une personne aussi forte et aussi bien portante ne pouvait pas mourir aussi facilement et j'exprimai ma sympathie de mon mieux.

— Qu'est-ce que c'est?... Quelle est la maladie?... — demandai-je lorsqu'il fut plus calme.

— La fièvre des jungles, mon cher ami, la fièvre des jungles ; attrapée dans cette maudite chasse au tigre. Oh ! combien je voudrais ne pas l'y avoir conduite. Combien je voudrais que nous n'y fussions jamais allés ! Pourquoi n'ai-je pas été ferme ? Morbleu ! monsieur, pourquoi n'ai-je pas été plus ferme ?

Dans sa colère contre lui-même, je retrouvais un peu de son ancienne énergie, mais la colère disparut bientôt pour faire place à cet air profondément abattu qu'il avait quand j'étais entré. Il s'assit les coudes sur les genoux et les mains dans ses cheveux, ses bretelles pendantes à ses côtés — véritable image de la douleur. J'essayai de le consoler, mais j'avoue que moi-même je ne me sentais pas très vaillant. Il ne me restait certainement qu'à aller annoncer la mauvaise nouvelle à Isaacs.

— Monsieur Griggs, — dit-il enfin, — elle vous a réclamé constamment et le docteur a dit que, si vous veniez, vous feriez bien de la voir, pour la tranquilliser. Comprenez-vous?

Je comprenais tout, beaucoup mieux qu'il ne pensait.

Les personnes dangereusement malades n'ont ni jour ni nuit. Les heures sont éternellement les mêmes; il n'y a que les alternatives de souffrance et de repos. La garde-malade et le médecin sont leur soleil et leur lune, se relevant l'un l'autre pour les veilles du jour et de la nuit. A mesure que leur état empire... à mesure que les malades se rapprochent de l'éternité, ils sont de moins en moins gouvernés par les idées du temps. Un mourant recevra aussi bien une visite à minuit qu'à midi, il n'aura pas d'autre idée que de voir une dernière fois le visage d'un ami ou... d'un ennemi. Je ne fus donc pas surpris que Miss Westonhaugh désirât me voir. Dans un moment de répit que lui laissait la fièvre, on l'avait



portée sur une chaise longue et son frère était auprès d'elle. Elle avait en effet demandé de la manière la plus pressante qu'on me fît entrer dans sa chambre. Je fus donc introduit.

Le soleil du matin frappant sur les persiennes et la chambre avait un air tout joyeux. John Westonhaugh, plus pâle que la mort, vint doucement à la porte et me prit la main.

Etendue sur une chaise longue en canne placée à côté de la fenêtre, soigneusement protégée contre le danger d'un courant d'air par une masse de couvertures et de châles blancs et moelleux, Katherine Westonhaugh n'était plus que le fantôme transparent d'une créature jadis éblouissante de beauté. Son opulente chevelure blonde se déroulait gracieusement sur ses épaules et ses yeux brillaient languissamment sous leurs sourcils noirs. Mais c'était tout. Rien de coloré dans sa physionomie, sauf des cheveux dorés et des yeux noirs. Ses traits avaient gardé leurs fermes contours, mais sa maigreur était effrayante ; c'était au point que la jeune fille semblait absolument décharnée. Ses lèvres pâles étaient étroitement serrées sur ses dents longues et blanches. C'était un spectacle stupéfiant et effrayant que cette créature naguère si majestueuse et si royalement belle ainsi anéantie et ravagée. Son visage n'avait que deux tons, le violet et le blanc — les nuances du deuil — les lèvres violettes et les joues blanches. J'ai vu bien des gens mourir et, au moment où je jetai les yeux sur Katherine Westonhaugh, je sentis que la main de la mort s'était déjà

appesantie sur elle, qu'elle l'étreignait et ne déserrerait plus son étreinte. John me conduisit vers elle ; par un léger sourire elle témoigna sa joie de me voir. Je m'agenouillai respectueusement, comme on s'agenouille près d'une personne déjà morte. Elle parla la première, distinctement et facilement. Les fiévreux perdent rarement la faculté de parler.

— Je suis bien contente que vous soyez venu. J'ai beaucoup de choses à vous faire faire.

— Dites, Miss Westonhaugh. Je ferai tout.....

— Est-il revenu ? — demanda-t-elle.

Puis, comme je regardais son frère, elle ajouta : —

— John sait tout et il est très content.

— Oui, nous sommes arrivés ce matin ensemble. Je suis venu tout de suite vous voir.

— Merci... vous êtes bien bon. Lui avez-vous donné la boîte ?

— Oui... il ne sait pas que vous êtes malade. Il doit venir à onze heures.

— Dites-lui de venir maintenant. Maintenant... vous comprenez ?

Puis elle ajouta à voix basse pour être entendue de moi seul : —

— Je ne crois pas qu'ils le sachent, mais je vais mourir. Je serai morte avant ce soir. Ne le lui dites pas. Faites-le venir maintenant. John sait tout. Allez à présent. Je suis fatiguée. Non... attendez ! A-t-il sauvé la vie de cet homme ?

— Oui ; l'homme est sain et sauf et libre au Thibet.



— C'est une noble action. Partez à présent. Vous avez toujours été bon pour moi et vous l'aimez bien. Lorsque vous me reverrez, je ne serai plus.

Sa voix était devenue sensiblement plus faible, mais elle était toujours claire et perceptible.

— Lorsque je ne serai plus, jetez quelques fleurs sur mon corps au nom de l'amitié. Vous avez toujours été si bon!... Adieu, cher monsieur Griggs. Adieu. Que Dieu vous garde!

Je me dirigeai rapidement vers la porte, de peur que ce lamentable spectacle ne me rendît lâche. C'était ineffablement triste de voir mourir ainsi cette charmante créature, qui avait à peine goûté à la coupe de la vie et de l'amour.

— Amenez-le ici tout de suite, Griggs, je vous en conjure. Je sais tout. Cela peut la sauver.

John Westonhaugh me serra une dernière fois la main et me poussa hors de la chambre pour m'envoyer en toute hâte remplir ma mission. Je m'élançai à travers les sentiers tortueux, les détours de la route, et le bazar; je passai devant l'église et je traversai l'étroite chaussée qui conduisait à l'hôtel. Je trouvai Isaacs fumant toujours et lisant le journal.

— Eh bien?—dit-il d'un ton de bonne humeur, car le soleil du matin avait chassé les doutes de la nuit.

— Mon cher ami, — dis-je, — Miss Westonhaugh veut vous voir immédiatement.

— Comment?... Quoi?... Oui, certes, j'y vais tout de suite. Mais comment avez-vous su?...

— Attendez une minute, Isaacs ; elle n'est pas bien du tout... pour dire la vérité, elle est très malade.

— Qu'y a-t-il?... pour l'amour de Dieu !... Ciel, Griggs, mon ami... comme vous êtes pâle... Oh ! mon Dieu... mon Dieu ! elle est morte !

Je le saisis dans mes bras ; sans quoi il serait tombé.

— Non, — lui dis-je, — elle n'est pas morte. Mais, mon cher ami, elle est mourante. Je ne crois pas qu'elle aille jusqu'à ce soir. C'est pour quoi il faut monter à cheval et y courir promptement, avant qu'il soit trop tard.

Isaacs était brave et d'une énergie surprenante dans la souffrance. La première explosion de douleur passée, son visage ne changea pas pendant qu'il commandait machinalement de seller son cheval et qu'il mettait ses bottes. Il était pâle et de grands cercles violets s'étaient creusés sous ses yeux — comme s'il avait reçu un coup — tant était violente l'émotion qu'il comprimait. Une seule fois avant de monter à cheval, il dit quelques mots.

— Qu'a-t-elle ?

— La fièvre des jungles, — répondis-je.

Il poussa un gémissement.

— Irai-je avec vous ? — demandai-je, pensant que je serais utile.

Il fit signe que non et partit.

Je retournai dans ma chambre et me jetai sur mon lit. Pauvre garçon ! Quelle situation était plus lamentable ? Oh ! quelle cruelle douleur de



sentir que rien ne pouvait la sauver ! Et lui... lui qui aurait donné sa vie, ses richesses, ses trésors, sa puissance, pour lui rendre une ombre de couleur... juste ce qu'il aurait fallu pour teinter une feuille de rose, une toute petite feuille... et il ne le pouvait pas. Pauvre garçon ! Que ferait-il ce soir... demain. Je le voyais agenouillé auprès d'elle et versant des larmes brûlantes sur ses mains décharnées. J'entendais presque ses sanglots étouffés... ses dernières paroles d'adieu à l'âme envolée... Ce tableau se grava avec intensité dans mon esprit. Qu'elle serait belle quand elle serait morte !

Cette pensée me traversa l'esprit et je tressaillis. Pauvre fille, comme mes relations avec elle avaient été superficielles !... comme elle tenait peu de place dans ma vie, puisque je pouvais sans pitié penser ainsi à sa beauté après que son souffle serait éteint ! Mais aussi, pourquoi aurais-je éprouvé de l'angoisse à son propos ? Il était assez singulier que cette pensée me vînt, à moi, car je n'avais jamais éprouvé ni douleur ni regret de la mort d'une créature humaine. J'avais pleuré une seule personne au monde : cette pauvre chère vieille Lucia qui m'habillait, me conduisait à l'école, et me donnait des marrons grillés quand je savais bien mes leçons, dans les rues de Rome, il y a de cela trente ans. Lorsqu'elle mourut, j'étais là ; pauvre chère âme, comme elle m'aimait et comme je le lui rendais ! Je me souviens des larmes que je versai alors, quoique j'eusse déjà de la barbe. Combien de temps y a-

t-il de cela ? Voilà bien dix ans qu'elle est morte.

C'est ainsi qu'erraient mes pensées au milieu du vieux bric-à-brac des souvenirs. Je me sentis tout à coup rappelé au présent. Pourquoi fallait-il que cette blonde fille du Nord vînt mourir ainsi misérablement dans l'Inde ? Ah ! oui, l'éternel pourquoi. Pourquoi en une pareille saison étions nous allés dans les forêts du Terai ? C'était de la folie, nous le savions et Ram Lal le savait aussi. De là son avertissement. O Ram Lal, vous êtes un sage vieillard, avec votre barbe grise, vos brouillards blancs, pareils à un velours humide, et vos sombres adages ! Ram Lal, voulez-vous me dire quel sort m'est réservé ?

Un courant d'air froid me passa sur la tête. Je me retournai sur ma couche pour voir d'où il venait. Je tressaillis et restai immobile : mes cheveux se dressaient d'épouvante sur ma tête. J'avais dans ma rêverie prononcé tout haut le nom de Ram Lal et il était là, assis sur une chaise près de la porte, plus cendré que jamais avec son long bâton qui de ses pieds arrivait à sa poitrine et même à son épaule. Il me regardait d'un air calme.

— J'arrive à propos, monsieur Griggs, n'est-ce pas ? *Lupus in fabula*. J'ai entendu prononcer mon nom au moment où j'entrais. Voilà qui est flatteur pour un homme comme moi, dont les prétentions à la popularité sont des plus modestes. Vous voulez que je vous dise votre bonne aventure ? Mais je ne suis pas un diseur de bonne aventure.



— Ne pensez pas à moi. Miss Westonhaugh se remettra-t-elle ?

— Non. Elle mourra au coucher du soleil.

— Comment le savez-vous, puisque vous dites que vous n'êtes pas prophète ?

— Parce que je suis docteur en médecine. Docteur médecin d'Edimbourg.

— Pourquoi ne la sauvez-vous pas alors ? Un homme qui est docteur Ecossais et qui possède la faculté de faire de la prestidigitation avec les éléments, comme vous nous l'avez prouvé l'autre soir, devrait pouvoir faire quelque chose. Cependant ce n'est pas à vous-même que je parle. Je ne le crois pas du tout. Vous êtes au Thibet avec Shere Ali. C'est votre corps astral et, si j'étais assez près, je passerais mes doigts au travers de vous, qui êtes assis là et qui prétendez de plus être un docteur d'Edimbourg !

— Vous avez raison, monsieur Griggs. En ce moment même mon corps est tranquillement endormi dans une lamaisterie du Thibet et ceci est ma forme astrale, que, par la force de l'habitude, je commence à aimer presque autant. Mais soyons sérieux...

— Sérieux.... vous n'êtes pas gai, vous, avec votre manière exceptionnelle de vous manifester !

— Oui, soyons sérieux. J'avais averti Isaacs d'empêcher cette chasse au tigre. Il n'a pas voulu écouter mon avertissement. Il est trop tard à présent. Ma puissance est vaine.

— Naturellement. Cependant vous seriez utile

si vous alliez là-bas. Tant qu'il reste de la vie, il y a de l'espoir.

— Les proverbes, — dit Ram Lal d'un ton dédaigneux, — sont la sagesse des gens raisonnables préparée en petites doses à l'usage des imbéciles. Et celui que vous venez de citer est une de ces doses. Il y a encore de la vie, mais il n'y a plus d'espoir.

— Hélas ! j'ai peur que vous n'ayez raison. Je l'ai vue ce matin... je crois que je ne la reverrai plus vivante. Elle avait déjà presque l'air d'une morte. Pauvre fille !... Pauvre Isaacs, qui va rester seul !

— Vous pouvez bien le dire, monsieur Griggs, — dit l'adepte. — En somme, il est peut-être moins à plaindre qu'elle. Qui sait ? Peut-être ne devons-nous les plaindre ni l'un ni l'autre, mais plutôt leur porter envie à tous deux.

— Pourquoi ? Ou vous parlez le langage le plus rebattu ou vous vous complaisez de plus en plus dans vos ténébreux axiomes pour les interpréter, *post facto*, selon votre bon plaisir et au plus grand ennui de tout le monde.

Cet homme m'impatientait. S'il avait des pouvoirs aussi extraordinaires que ceux qu'on lui prêtait — je ne l'avais jamais entendu se vanter d'en posséder un seul ; s'il avait le don de prophétie, ce devait être dans un but quelconque. Pourquoi ne pas parler franchement ? Espérait-il m'en imposer, à moi, qui étais prêt à ajouter foi à ce qu'il ferait, tout en critiquant les moyens employés.



— Je comprends ce qui vous passe par l'esprit, ami Griggs, — dit-il sans être le moins du monde déconcerté de mon attaque. — Vous désirez que je vous parle franchement, parce que vous croyez être vous-même un homme de science, à la parole franche, à la tête lucide. Bien, je vais le faire. Si cela vous plaît, vous pourriez un jour devenir un frère. Mais cela ne vous plaît pas pour le moment et cela ne vous plaira pas davantage dans l'avenir. Pourtant vous avez déjà quelques petites aspirations vers la science. Lorsque vous me posez vos questions dédaigneuses, vous savez bien que vous me faites une demande à laquelle vous répondriez aussi bien que moi. Je ne suis pas tout-puissant. Je n'ai pas beaucoup plus de pouvoir que vous. Etant données certaines conditions déterminées, je puis produire certains résultats palpables, visibles, appréciables pour tous ; mais mon pouvoir, comme vous savez, n'est tout simplement que la connaissance des lois de la nature. Les hommes de science de l'Occident, vos sages, ignorent ces lois. Je puis entretenir l'huile dans la lampe et, tant qu'il y a une mèche, la lampe brûlera... oui, fût-ce pendant des centaines d'années. Mais si vous me donnez une lampe dont la mèche est consumée, je dépenserai en vain mon huile, car cette huile ne brûlera pas si quelque filament organique ne vient pas la tenir en suspens. Il en est de même pour le corps de l'homme. Tant que la flamme de la vitalité et l'essence de la vie existent dans ses nerfs et dans ses moindres fibres je mettrai du sang dans ses veines et, s'il

ne lui arrive pas d'accident, il vivra assez pour voir passer sur sa tête des centaines de générations. Mais quand il n'y a chez un homme ni vitalité ni essence vitale, il faut qu'il meure ; à quoi sert de remplir ses veines de sang et de faire battre son cœur pour un temps, s'il n'y a en lui ni étincelle, ni feu, ni force nerveuse. C'est le cas de Miss Westonhaugh, morte quoique respirant encore et murmurant un dernier et tendre adieu à son fiancé.

— Je le sais. Je vous comprends. Mais n'essayez pas de le nier, vous auriez pu la sauver. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

Le visage de Ram Lal s'éclaira d'un sourire étrange, que j'aurais pu prendre pour l'expression d'une satisfaction intime, s'il n'avait été si doux et si bienveillant.

— Ah ! oui, — dit-il en poussant une sorte de soupir qui n'exprimait pourtant ni chagrin, ni regret. — Oui, Griggs, j'aurais pu lui sauver la vie. J'aurais pu le faire certainement... oui, si Isaacs ne lui avait pas persuadé d'aller dans ce pays méphitique à cette époque de l'année.... mon avis était qu'on restât ici. Mais à quoi bon parler de cela ?

— Vous auriez dû lui exprimer votre opinion plus clairement. Il ne se doutait pas que vous parliez d'un danger pour elle.

— Non, probablement. Ce n'est pas mon affaire à moi de pétrir la destinée des autres. Si je leur donne un avis qui soit bon, cela suffit. C'est comme un homme qui joue aux cartes ; s'il



ne profite pas de sa chance, elle ne revient pas. D'ailleurs, il vaut beaucoup mieux pour lui qu'elle meure.

— Vos réflexions morales sont insupportables. Ne pourriez-vous trouver une autre personne à qui confier votre secrète joie du malheur de mon ami?

— Calmez vous. Je dis que cela vaut mieux pour elle, pour lui, pour tous les deux. Rappelez-vous ce que vous lui avez dit vous-même sur la différence qui existe entre le plaisir et le bonheur. Ils n'en seront pas moins unis, leur bonheur n'en sera pas moins éternel parce que leur plaisir aura été court en cette vie. Ne pouvez-vous donc concevoir de paix et de joies immortelles sans la satisfaction des désirs terrestres?

— Je ne veux pas qualifier ainsi une union aussi belle que la leur eût pu être. Pour moi, je l'avoue, je penche pour un plaisir réel, d'abord ; le bonheur vient ensuite.

— Je vous connais mieux que vous ne croyez, monsieur Griggs. Vous n'êtes qu'un raisonneur, rarement un sceptique. Si j'avais commencé par nier ce que j'ai affirmé ensuite, vous défendriez maintenant ma propre thèse avec autant de chaleur que la vôtre. Vous êtes souvent sur le point de dégénérer et de devenir un simple sophiste.

— Très probablement, c'est une charmante profession. En attendant je veux rester à l'extrême opposé du sophisme. Je le dis donc hautement : votre culte Don-quichotesque pour un dogme abstrait que vous croyez vrai, et votre détermination bien

arrêtée de sacrifier l'humanité à ce dogme ont causé des douleurs physiques intolérables et de secrètes angoisses à un homme et à une femme que vous deviez aimer tous deux pour toutes sortes de raisons. Allez, Ram Lal, l'adepte, le magicien, l'enthousiaste, le prophète, vous êtes dans l'erreur comme tous ceux qui vous ressemblent.

— Non, je ne suis pas dans l'erreur, le temps le prouvera. En outre, je vous ferai remarquer que la femme en question ne souffre pas du tout et que l'angoisse secrète que vous prêtez à Isaacs est une médication salubre pour une âme comme la sienne. Et maintenant je pars, car vous n'êtes pas de ceux avec qui je me plaise à causer longtemps. Vous êtes parfois amusant, mais vous êtes le plus souvent violent et raisonneur. Moi, je suis rarement violent et je n'ergote jamais ; la vie est trop courte. Et pourtant, j'aurais pour cela plus de temps que vous, car ma vie sera infiniment plus longue que la vôtre. Adieu donc, pour l'instant ; mais, croyez-moi, ces deux amoureux goûteront une félicité bien autrement grande d'ici à quelques courtes années ; ils seront bien plus heureux que vous ou moi ne le serons jamais dans les cycles incalculables du monde présent ou du monde futur.

Ram Lal poussa un soupir et disparut après avoir prononcé ces derniers mots ; cependant la cadence musicale de ce long soupir, qui venait d'un profond chagrin, vibra longuement et mystérieusement dans la chambre où j'étais couché.



Pauvre Ram Lal, il devait avoir éprouvé dans sa jeunesse quelque désespoir qui, malgré toute sa sagesse et sa supériorité sur le vulgaire, tenait encore une place douloureuse dans son cœur.

Je n'étais pas disposé à bouger. Je savais où était Isaacs, je savais où il resterait jusqu'au douloureux dénouement, et je ne voulais voir personne ce jour-là, tandis qu'il était, lui, agenouillé dans la chambre mortuaire. Il pouvait revenir à chaque instant. Combien de temps cela durerait-il? Je priais Dieu d'accorder dans sa miséricorde, que ce fût fini bientôt et sans souffrance pour elle. Hélas! les gens vigoureux ont tant de mal à mourir. J'ai vu un homme... Non, j'en étais bien certain. Elle ne souffrirait plus à présent.

Je me mis à réfléchir. Isaacs m'enverrait-il chercher lorsqu'il rentrerait ou resterait-il seul en face de sa douleur pendant toute une nuit avant de parler? Il s'arrêtera à ce dernier parti, pensai-je. Je l'espérais aussi. Combien peu de sympathie éveillent donc dans nos âmes et dans nos cœurs les malheurs des autres, même de ceux qui nous sont le plus chers, pour qu'il nous semble pénible de murmurer quelques paroles de consolation à un pauvre ami lorsqu'il perd ce qui lui était le plus cher dans ce monde! Nous aimerions mieux lui donner tout ce que nous possédons que d'essayer de le consoler. Et cependant qu'y a-t-il de plus doux dans la vie que d'être consolé et encouragé et de sentir la sympathie d'un cœur sincère, fût-ce celui d'un étranger, quand nous sommes plongés dans la douleur?

Les gens dont nous ne nous soucions pas nous inondent de cartes de condoléances et couvrent de fleurs le corps du pauvre mort; ceux qui pourraient être utiles à l'âme torturée ont peur de parler. La délicatesse même de leur amitié, qui nous ferait désirer leur présence, les tient éloignés.

J'espère qu'Isaacs ne m'enverra pas chercher, pauvre garçon.

S'il le fait, que lui dirai-je? Que Dieu me vienne en aide.

1a 1a  
1e 1e



#### XIV.

Les heures se succédèrent; ils passèrent; la fatigue des jours précédents et les agitations de la matinée avaient été telles que je restai couché chez moi, incapable de dormir un seul instant. J'allai deux fois dans l'appartement d'Isaacs, pour savoir s'il était rentré; mais non, personne n'avait entendu parler de lui. Enfin les ombres de la nuit se glissèrent furtivement, remplissant successivement les chambres d'obscurité; puis on ne vit plus assez clair pour lire. Alors je laissai tomber mon livre et je sortis pour respirer l'air frais sous la verandah. De nouveau les heures se traînèrent péniblement, sans que mon ami me donnât le moindre signe de vie.

Vers onze heures, la lune, alors dans son déclin, se leva au-dessus des montagnes et répandit sur la pelouse sa lumière encore belle, mais déjà

toute empreinte de cette mélancolie particulière à sa période de décroissance. Je sentis enfin que mes forces étaient épuisées et, glacé jusqu'aux os, j'allai me coucher et m'endormis.

Je dormis d'abord paisiblement, mais bientôt les événements de ma vie commencèrent à se heurter de la façon la plus désagréable dans mes rêves obsédants et les événements futurs vinrent s'y mêler comme de grands fantômes. Le monde du passé, le présent et l'avenir remplissaient confusément mon âme; c'était comme un paysage sans perspective. Je ne pouvais discerner le bien du mal, ni, chose étrange, distinguer la douleur passée et oubliée depuis longtemps de la douleur non encore éprouvée. Véritable triomphe de la fantaisie sur la raison éveillée, sombre victoire des visions de l'intelligence endormie sur le tumultueux chaos de l'imagination qui veille. Je passai une nuit des plus misérables. Il semblait que mon repos ne dût être qu'une insomnie jusqu'à mon réveil. Quand je tâchais de me rendormir, je me figurais retrouver le repos, mais quand je refermais les yeux ma torture recommençait. Enfin le cruel moment arriva et non dans un rêve cette fois. Isaacs était là, près de mon lit, dans la pâle clarté du matin, plus pâle lui-même que l'aube aux teintes blafardes. Ce fut une heure terrible pour moi, quoique je l'attendisse depuis la veille. J'étais comme le condamné à mort qui ne connaît ni le jour ni l'heure de sa fin; la première notification a lieu quand l'exécuteur entre dans sa cellule au point du jour et lui ordonne de



se préparer à mourir, quelquefois moins de soixante secondes après son réveil.

Comme mon ami était changé et qu'il paraissait épuisé! Je me levai vivement. Je pris ses mains glacées, et je le conduisis dans la chambre à côté. Je ne trouvais pas un mot à dire, car j'ignorais à quel point un si terrible coup l'affectait; il ressemblait si peu aux autres. Pourquoi est-il si difficile de consoler les affligés? Pourquoi la charité la plus haute qu'il nous soit donné d'exercer est-elle toujours la plus dure des tâches?

Je suis sûr que beaucoup pensent comme moi. On endure mieux sa souffrance propre, ses blessures et sa maladie que l'on ne supporte de voir le scalpel froid et tranchant s'enfoncer dans la peau, la chair, et les cartilages d'un autre, et il est certainement plus facile d'être malade soi-même que d'avoir jour et nuit à rendre doux le lit et les oreillers d'un pauvre diable de malade qui demande à Dieu et aux hommes de hâter la fin de ses maux. Un instinct secret, certainement ignoble et lâche, mais néanmoins humain, nous porte à nous détourner du spectacle de la douleur, jusqu'à ce que le bon ange vienne nous murmurer tout bas qu'il faut repousser un mouvement si grossier et faire notre devoir. « Montrez de la pitié, disait l'ancien sage français, faites tout pour soulager l'infortune; mais tâchez de n'éprouver ni compassion, ni sympathie. Elles ne mènent à rien de bon. » C'était là son seul moyen de se faire pardonner une bonne action, car Laroche-

foucauld possédait réellement la plupart des vertus qu'il se refusait à lui-même et qu'il niait chez les autres.

J'éprouvais un sentiment analogue, quand je conduisis Isaacs dans la chambre voisine; j'ignorais quelle forme prendrait son chagrin, mais je ressentais pour le moment une douleur aussi poignante peut-être que la sienne. Je savais qu'il viendrait, tout en espérant qu'il ne viendrait pas, et je savais qu'il fallait faire de mon mieux pour le renvoyer moins affligé: c'était tout. Je n'étais certes pas préparé au calme profond qui caractérisa les premières paroles sorties de ses lèvres pâles avec un rythme cadencé.

— Tout est fini, mon ami, — me dit-il.

— Ce n'est que commencé, — dit la voix solennelle de Ram Lal, le Bouddhiste, debout sur le seuil.

Ram Lal entra et s'approcha de nous.

— Ami Isaacs, — continua-t-il, — je ne viens pas insulter à ta douleur ni fatiguer ton cœur épuisé; je ne te prodiguerai pas de ces condoléances insignifiantes qui furent bien près de pousser à bout Ayoub d'ancienne mémoire. Mais je t'aime, mon frère, et j'ai quelque chose à te dire sur ta douleur, des conseils à te donner au milieu de ton affliction. Tu souffres excessivement, au delà de ce que la raison humaine peut soulager, car tu n'es plus maître de ton âme, et tu n'as plus même conscience de ta pensée. Mais je vais te montrer trois portraits de toi-même, qui te rappelleront ce que tu es, ce que tu étais, ce que



tu seras. Je t'ai rencontré il y a peu d'années, alors que tu étais un tout jeune homme, dans une situation déjà exceptionnelle. Tu étais riche, mais pas autant qu'aujourd'hui. Tu étais beau et plein de vigueur, tu es maintenant dans tout l'éclat d'une beauté supérieure. Une vie plus glorieuse t'est promise, n'en doute pas. Tu étais heureux parce que tu croyais l'être, mais ce bonheur venait plutôt du dehors que de toi-même. Tu étais matérialiste alors. Tes pensées étaient charnelles et tes jouissances, inoffensives il est vrai, se bornaient aux choses que tu avais sous les yeux : la fortune, la puissance, la science écrite, et peut être la femme, si tu peux appeler des femmes les créatures dans lesquelles tu croyais. Tu entassais les richesses par monceaux et tes pierres précieuses s'accumulaient dans des magasins. Tu mettais la main sur le diamant du fleuve et sur la perle de la mer, et ils te restaient fidèles, comme la lumière du soleil et de la lune. Et tu disais : « Voyez, voilà mon étoile qui est la reine des astres et voici mon kismet. » Tu te choisissais des femmes aux qualités les plus rares, avec des cheveux blonds comme l'or ou noirs comme l'aile du corbeau, avec une peau fine comme la soie, une poitrine aussi fraîche que l'aurore, et des yeux brillants comme des joyaux. Alors le cœur plein de joie, tu te proclamais heureux, et tu vivais dans la paix, l'abondance, et le bonheur sans mélange. Ce fut ainsi qu'accomplissant ta première destinée, tu as bu à la coupe pleine jusqu'aux bords. Et si la loi de la nature

avait permis que l'homme trouvât dans le plaisir une paix solide et durable, tu eusses été heureux jusqu'à ta mort. Mais quoique ta santé parfaite te permette de jouir librement des choses de la terre, tu possèdes au fond de ton âme quelque chose de plus. Il y a dans ta poitrine un cœur qui bat, un organe si merveilleux par sa sensibilité, si parfait dans son sentiment du bien, que la moindre sensation de plaisir qu'il procure vaut des années et des siècles des voluptés terrestres. Le corps après avoir goûté de tous les bonheurs sans exception est saturé de sa propre félicité et il en jouit moins vivement. Le cœur est le point qui sépare le corps de l'âme. Le cœur peut aimer comme le corps, mais le corps ne peut aimer que lui seul, tandis que le cœur est la source de l'amour qui s'étend au delà de lui-même. Donc ton cœur s'éveilla. Te parlerai-je des premiers tressaillements de ton amour? Mes cheveux sont gris et je suis sans affection; mais crois-tu que je n'aie jamais connu la jeunesse et les joies du cœur? Ah! je les connais mieux que tu ne peux le croire. Ce n'est certes pas tout à coup que fleurit l'arbre de vie! Encore emprisonnées dans le bourgeon, les petites feuilles s'élargissent et se fortifient peu à peu, jusqu'à ce que le radieux soleil du printemps les fasse éclater et s'épanouir. C'est ainsi que la jeune alouette, au fond de son nid caché dans l'herbe, s'agite péniblement sous l'aile de sa mère, ignorant encore la force qui lui permet de percer les nuages, puis tout à coup, par une belle matinée,



)) l'instinct de son essor vient gonfler sa chétive poitrine. Le cœur humain ressemble aux feuilles repliées dans le bourgeon et à l'alouette inexpérimentée. Il dort d'abord, et ce paisible sommeil est, jusqu'au jour de l'épanouissement, un état du bonheur. Mais cet état n'est pas comparable aux aspirations joyeuses de la feuille qui entend autour d'elle les divines réponses d'une vie nouvelle à la brise amoureuse. L'alouette aime l'humble nid, où pendant tant de jours elle a vécu heureuse ; mais il est bientôt abandonné quand les premiers coups d'aile emportent son petit corps vers le ciel, et il est vite oublié quand elle se découvre de la voix et que ses trilles joyeux et ses roulades préludent à l'hymne superbe de toute une vie d'effusion. Le cœur de l'homme... ton cœur, mon ami... fit un grand bond de la terre jusqu'au ciel quand, pour la première fois, il ressentit les enchantements de l'autre vie. Les grossières écailles du matérialisme tombèrent de tes yeux le jour où tu as rencontré et où tu as reconnu la femme que tu devais aimer. Je te retrouvai alors bien différent, bien autrement heureux ; et pourtant tu aurais à présent de la peine à l'admettre. Une douce incertitude de l'avenir voilait ton bonheur d'une vague tristesse que tu ne connaissais pas auparavant ; mais la tristesse en l'amour n'est que la demi-teinte d'un merveilleux tableau ; c'est elle qui met le dessin, le relief dans une lumière plus pure et plus vigoureuse. Un monde nouveau s'ouvrait devant toi avec des étendues infinies de félicités mystérieuses et ineffables. Tu

91

jetais un regard en arrière sur ta vie première, si insouciante et si radieuse, si heureuse même dans le sens absolu de la vie et de la puissance, et tu t'étonnais d'avoir pu t'en contenter pendant tant d'années. Les bonnes et les mauvaises actions de ton passé s'effaçaient, décolorées, dans de lointaines perspectives et étaient rejetées à l'arrière-plan ; l'ineffable vision de la belle et immortelle nature féminine se détachait au contraire avec un relief transcendant. L'éternel élément féminin du grand univers t'appelait à lui, comme jadis le Docteur Faust. Jusque-là tu avais accepté la femme et ignoré la nature féminine, comme tant d'autres sectateurs du Prophète. Désormais un changement absolu, complet, durable, devait se produire. Plus de doutes, ni d'insouciant scepticisme ; plus d'assertions méprisantes refusant aux femmes et une âme et une individualité propre. Tu avais fait un grand pas ; tu comprenais mieux le monde où tu vivais. Plein d'une vie nouvelle, tu suivais ton chemin en te réjouissant d'accomplir des hauts faits pour celle qui était entrée dans ta destinée. Depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, depuis le soir jusqu'au matin, une image se dressait devant toi pour te conduire. Tu étais prêt à affronter tous les périls pour la voir sourire ou rougir de plaisir ; tu aurais tout sacrifié volontiers pour obtenir un éloge d'elle. Et lorsque là-bas sous les manguiers du Terai, tes lèvres touchèrent les siennes pour la première fois et que ton bras la pressa contre ton cœur, la joie que tu éprouvais ressemblait à la joie des immortels.



Ram Lal s'arrêta et Isaacs, assis près de la table, immobile, les yeux secs, cacha sa tête dans ses mains et enfonça ses doigts d'ivoire dans sa belle chevelure noire qui seule semblait vivante tant son visage était terne et pâle. Mon ami demeura ainsi sans lever les yeux pendant que le vieillard continuait.

— Ne crois pas, mon bien cher ami et mon frère, que je suis ici pour m'appesantir sans nécessité sur ta douleur, pour raviver les cruelles angoisses qui viennent de te percer le cœur. Je t'aime beaucoup et je ne veux retracer le passé qu'afin de mieux peindre l'avenir. Tout ce que tu as éprouvé et appris pendant ces heures si brèves où tu as connu l'amour parfait sur la terre était bon, vrai, noble, et ne sera pas oublié plus tard. Mais la nuit dernière a vu s'accomplir la seconde de tes trois destinées — l'amour véritable devant toujours se terminer sur la terre — par une douleur et un chagrin infiniment amers : celle que tu aimais est partie la première. Tu devrais plutôt te réjouir, Abdul Hafiz, qu'elle s'en soit allée avec sa robe virginale vers le lieu où tu la suivras avant peu. Là, tu habiteras avec elle jusqu'à ce que le temps ait chassé le monde ébranlé au delà des immenses sables mouvants de l'éternité, jusqu'à ce qu'il ne survive plus rien de ce monde que celui qui fut pur, constant, et fidèle. Il y a devant toi une troisième destinée, grande et terrible, mais magnifique au delà de toute expression. Le cœur et le corps ont eu leur pleine mesure de bonheur, ils ont joui complètement de toutes les

voluptés qui ont été mises à leur portée. Tu as été rassasié des richesses, du succès, et d'un luxe délicat et artistique; tu as joui amplement comme seuls le font les hommes doués de qualités rares, de l'amour le plus pur et le plus élevé que la terre puisse donner. Ne crois pas que tout va se terminer là. La plus haute de tes destinées ne fait que commencer et c'est la destinée de l'âme. Si je t'avais dit il y a deux jours qu'il y a en toi quelque chose de plus élevé qu'un cœur plein d'amour, tu n'aurais pas voulu me croire. A présent, tu es convaincu. La partie éthérée de ton cœur aspire à être séparée du corps et à s'élancer en haut pour retrouver l'âme sœur. Votre amour a été le meilleur que l'homme puisse rencontrer ici-bas. L'ombre d'un doute ne s'est jamais élevé entre vous. Votre amour a été doux, s'il a été court : mais il a réellement duré longtemps, aussi longtemps que la vie de bien des hommes. Tu es de beaucoup plus vieux que tu ne l'étais quand il a commencé, il y a de cela un mois ou deux, mais qu'importe le moment où ton cœur s'est éveillé pour la première fois. Tu étais alors entièrement plongé dans les jouissances matérielles et particulières que t'offraient ta position et ton genre de vie. A présent, tu as dépassé les bornes de l'amour et tu te demandes vers quelle région il va te conduire? Retournera-t-il aux gras et verts pâturages et aux bosquets parfumés de l'existence sensuelle ou s'avancera-t-il vers les hauteurs où soufflent les brises de la félicité spirituelle, vers les cimes où ceux qui sont fidèles



1) jusqu'à la mort vivent épanouis dans la vérité éternelle? A toi la foi et la vérité qui durent toujours, à toi désormais l'union parfaite des âmes, à toi l'espace éthéré du firmament. Prends ma main dans la tienne, frère, et viens chercher avec moi le chemin qui conduit à ces hauteurs... à ce sommet du paradis où tu retrouveras le pur esprit qui t'est destiné.

Ram Lal vint se placer près d'Isaacs, dont le visage était toujours caché, et posa sa main avec une affectueuse sollicitude sur la tête fatiguée de mon ami. Le vieillard considéra avec bonté les épais cheveux noirs, il les toucha, puis il leva les yeux et regarda par la porte le magnifique paysage sur lequel le soleil du matin répandait de nouveau la chaleur et l'éclat.

— Frère, — continua-t-il, — viens avec moi. Tu as trop souffert pour te mêler de nouveau au monde, même si tu le désirais encore. Viens et ton âme revivra à tout jamais! Ta douleur sera changée en joie et ce cœur défaillant emporté vers des hauteurs encore inconnues! De même qu'en ce moment le soleil s'élève pour fournir sa course immuable, de même qu'il suit les pas à peine marqués de la fugitive aurore, afin de remplir au centuple les promesses qu'il nous a faites, de même qu'en ce moment les brumes de la nuit triste et sombre sont oubliées au milieu des joies du jour....de même tes ténèbres morales et ta désolante misère disparaîtront et s'effaceront rapidement dans les premières clartés d'un jour nouveau que ne suivront ni la nuit ni l'ombre des

1)

soucis terrestres ! Je ne te dis pas d'oublier, je te dis de te souvenir. Souviens-toi de tout ce qui est passé, gardes-en précieusement la mémoire dans le coin secret de l'âme où les fleurs sans épines s'épanouissent dans l'ombre avec tout leur parfum. Songe aussi à l'avenir. Pense que ton temps est court et que l'effort sera facile ; au bout de quelques années vite écoulées, tu recueilleras une moisson de fleurs célestes. Ne crains pas de marcher hardiment sur les traces de ceux qui sont venus avant toi, qui sont arrivés, et qui ont conquis. Quel rapport peut-il y avoir entre toi et ce qui est terrestre ? Quel attrait peuvent avoir à présent pour toi l'or, les bijoux, un cheval, ou une esclave ? Fais de tout cela ce que bon te semblera, mais laisse-le derrière toi. Le poids des sacs d'argent devient une fatigue et une peine pour les pieds qui cherchent à atteindre l'éternité. La chair elle-même est un poids pour l'esprit. Celui-ci prendra bientôt son vol libre et hardi. Viens, je te donnerai assez de ma pauvre énergie pour te porter au delà des premières difficultés ou du moins au delà de celles que tu n'as pas encore surmontées. Sois vaillant, ambitieux, intrépide et ferme. Quelle plus belle récompense l'homme ou le ciel peuvent-ils donner que l'éternelle communion avec le brillant esprit qui attend et espère ta venue ? En elle... tu le disais lorsqu'elle vivait... en elle était ta vie, ta lumière, ton amour ; ceci est mille fois vrai maintenant ; car elle est la vie éternelle, la vie éthérée, l'amour spirituel. Viens, frère, viens avec moi ! //



Lentement Isaacs releva la tête et considéra le vieillard. Et pendant qu'il le regardait, on eût dit que son pâle visage devenait transparent et que les lueurs de son esprit ardent, ébouissantes à regarder, paraissaient et disparaissaient pour revenir encore comme les éclairs dans le ciel du nord. Il se leva lentement et, mettant sa main dans celle du Bouddhiste, il parla enfin.

— Frère, je viens, — dit-il. — Montre-moi le chemin.

— C'est avec joie que je serai ton guide, Abdul, — répondit Ram Lal. — J'irai de grand cœur avec toi partout où tu voudras. Jamais maître ne rencontra plus digne élève; jamais homme n'embrassa la vie pure de la fraternité avec un cœur plus candide ou dans un dessein plus sincère. Le chemin qui te conduira là-haut sera court, les pierres qui s'y trouvent deviendront des ailes pour soulever tes pieds au lieu d'être des obstacles pour consommer ta perte. Les forces cachées de la nature te prêteront de la force et leurs secrets te donneront la sagesse; les sources profondes et douces de l'eau éternelle te désaltéreront et la nourriture des anges sera la tienne. Tes chagrins amers deviendront des joies, et les épines de tes angoisses passées feront pousser les fleurs d'or de ta future couronne. Tu ne te fatigueras pas en chemin et tu n'aspireras pas au repos le long de la route.

— Ami, dis-moi ce qu'il faut que je fasse pour arriver à tout cela?

— Sois fidèle à celle qui t'a précédé et apprends de nous, qui le savons, en quoi consiste le vrai

bonheur. Tu n'as besoin que d'un peu d'ordre, ami. Bannis seulement de tes pensées l'idée trop terrestre que ce que tu aimais le mieux est perdu, perdu irrévocablement. Réjouis-toi et ne te lamente pas, car celle que tu aimes est entrée déjà où tu n'aspirez qu'à la suivre. Sois heureux de penser qu'elle contemple ces spectacles et qu'elle entend ces accords célestes qui sont encore trop brillants et trop intenses pour tes yeux et tes oreilles. Tu verras quelques-unes de ces inénarrables choses avec ton corps périssable; mais les plus parfaites et les plus glorieuses resteront cachées pour tes sens mortels, fussent-ils délicats au suprême degré. Crois-moi, tu atteindras cet état avant moi. Ma pauvre âme est encore attachée à la terre par de pauvres liens de plaisir et de méprisable douleur; aussi fins que des fils de la vierge, ils seront bientôt rompus pour toujours, je l'espère. Néanmoins, je suis retenu, je ne suis pas encore entièrement libre. Toi, mon frère, tu as soudain été arraché de la vie du corps pour la vie de l'âme. En toi, le vil désir de vivre sera bientôt mort, s'il ne l'est déjà. Ton âme fortement attirée en haut, vers d'autres sphères, est à peu près détachée de l'amour de la vie et de la crainte de la mort. Si en ce moment tu pouvais te coucher et mourir, tu verrais venir ta fin avec joie. Ils sont très subtils les liens à demi rompus qui te rattachent au monde; elles sont fines et impalpables les ombres légères qui cachent à ta vue les splendeurs de la gloire céleste que tu contempleras bientôt. Regarde de-



vant toi, au-dessus de toi, autour de toi... ne regarde jamais en arrière, et tu seras bientôt récompensé. Elle-même n'attendra pas pendant de longs jours. Elle est là devant toi, t'appelant et te suppliant de ne pas te faire attendre. Aie soin d'obéir fidèlement à ce qu'elle te commande, pour te rapprocher davantage de la fin bienheureuse et crains de perdre un seul moment de la possession à laquelle tu aspires.

— Ne crains rien, Ram Lal. Ma détermination, ne sera pas ébranlée, mon courage ne faillira pas, jusqu'à ce que mon but soit complètement atteint.

L'éclat d'un autre monde illuminait le beau front et les traits délicats d'Isaacs pendant qu'il tenait les yeux fixés sur son futur maître. Quelle étrange puissance possèdent ces frères adeptes ! Quel merveilleux fluide magnétique ils répandent sur les âmes des hommes inférieurs... et comme ils changent à leur gré le chagrin en joie et la défaite en triomphe, à l'aide de simples discours ! Moi-même, attaché par la pensée, la parole, et les actions à la vie inférieure, je me sentais ébranlé par les splendides promesses qui découlaient avec tant d'éloquence des lèvres de ce vieillard aux cheveux gris. Ils se dirigèrent vers la porte. Ram Lal se retourna et m'adressa la parole.

— Nous vous quittons, ami Griggs, mais nous reviendrons ce soir pour vous dire adieu.

Je demeurai seul. Un autre consolateur avait pris ma place, un autre qui connaissait mieux la nature humaine et qui était mieux versé dans la

science de l'esprit, un homme appartenant à cette petite troupe de grands prêtres qui, dans tous les siècles, dans toutes les nations, dans toutes les religions, dans toutes les sociétés ont été les médiateurs entre le temps et l'éternité, ont relevé et consolé les cœurs brisés, ont réprimandé celui qui voulait perdre son âme et activé l'essor de l'esprit vers le ciel.

\*

\*

\*

\*

Ce soir-là, j'étais assis dans ma chambre, la porte s'ouvrit et tous les deux, la main dans la main, ils s'approchèrent de moi.

— Mon ami, — dit Isaacs, — je suis venu vous dire adieu. Vous ne me reverrez jamais. Je viens vous remercier encore une fois, du fond du cœur, de votre amitié et de vos bons offices, de la force de votre bras qui m'a aidé en temps utile, et du bien que m'ont fait vos paroles dans les moments d'incertitude.

— Isaacs, — dis-je, — je suis peu initié au voyage que vous allez entreprendre et je ne puis aller avec vous. Tout ce que je sais, c'est que vous êtes très près d'une vie à laquelle je ne puis aspirer. Je prie Dieu que vous arriviez promptement à la fin désirée, afin que vous possédiez ce bonheur que votre âme vaillante et votre cœur loyal ont si bien mérité ! Encore une fois, donc, je vous offre mes services les plus dévoués, si je puis faire quelque chose pour vous.

— Rien, — répondit-il, — mais s'il restait quelque chose à faire, je sais que vous le feriez avec joie. J'ai légué tous mes biens de ce monde au



seul homme, après vous, envers qui j'ai contracté une dette de reconnaissance... à John Westonhaugh. Si je vous avais moins connu, je vous aurais fait participer à l'abandon de ma fortune. Je ne vous demande que ceci. Prenez ce diamant et portez-le toujours en souvenir de moi. Non... ne le regardez pas ainsi. Ne considérez pas sa valeur. C'est pour vous rappeler celui qui pensera souvent à vous, car vous avez fait beaucoup pour moi pendant ce mois.

— J'aurais voulu pouvoir faire davantage... — dis-je.

Ce fut tout ce que je pus articuler. La voix me manqua.

— Pensez à moi, — continua-t-il.

Et dans l'obscurité un brillant éclair illumina son visage.

— Pensez à moi, non pas tel que vous me voyez à cette heure ou tel que j'étais ce matin, courbé sous une douleur immense, mais comme à un homme près de posséder un bonheur qui surpasse autant la joie mortelle évanouie que l'éclat des choses célestes surpasse celui des choses terrestres. Pensez à moi, non pas comme à un homme qui pleure le jour de la séparation, mais comme à un homme qui attend avec impatience le premier rayon de l'aurore du jour éternel. Pensez à moi, surtout, non pas comme à un homme solitaire, mais comme à un homme uni pour les siècles à celle qui est partie devant moi.

Ram Lal posa la main sur mon bras et tint longtemps ses yeux fixés sur les miens.

— Adieu pour le présent, — dit-il, — vous dont le hasard m'a fait faire connaissance; souvenez-vous que vous avez un ami en moi. Le jour peut venir où vous vous trouverez aussi dans une cruelle détresse, loin du secours de la solitude et des livres pour vous soulager. Adieu, puisse tout ce qu'il y a de bon être votre partage.

Isaacs posa ses deux mains sur mes épaules et je revis ses yeux voilés, mais non obscurcis, briller de tout leur éclat dans la dernière expression de sa tendre amitié.

— Adieu, mon cher Griggs. Vous avez été le maître et le génie de mon amour. Apprenez pour vous-même les leçons que vous enseignez si bien aux autres. Soyez vous-même ce que vous auriez fait de moi.

Un dernier et affectueux regard... une dernière pression des doigts tremblants.... ils sortirent tous deux, la main dans la main, sous les pures étoiles.... je ne les revis plus.

FIN.







